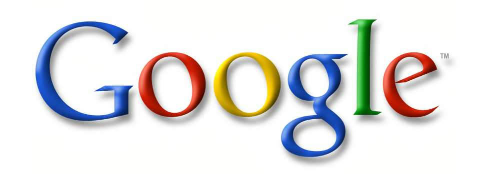



NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07585134 9


AUCTOR PRETIOSA FACIT



SOUVENIRS
D'UN VIEILLARD

LA DERNIÈRE ÉTAPE

PAR

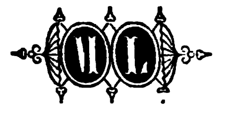
ÉMILE SOUVESTRE

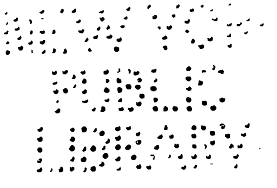
PRÉCÉDÉE D'UNE NOTICE SUR LA VIE D'ÉMILE SOUVESTRE

PAR

EUGÈNE LESBAZEILLES

NOUVELLE ÉDITION





PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE

BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

1872


LENOX LIBRARY
NEW YORK

NOTICE

SUR LA VIE D'ÉMILE SOUVESTRE.

Nul n'arrive à occuper une place marquée en littérature, à se concilier dans la masse mouvante du public un cercle fidèle d'approbateurs, quelque restreint qu'il soit, sans posséder un caractère distinct, sans avoir une personnalité. On peut, en se faisant l'imitateur d'un talent original, attirer un moment à soi quelques admirateurs en retard, mais ceux-ci s'éloignent bientôt et l'on reste seul, oublié, tandis que d'autres, pour n'avoir cherché leur modèle qu'en eux-mêmes, pour avoir frayé leur sentier au lieu de fouler les routes royales, se sont acquis des sympathies durables. M. Emile Souvestre est du nombre

de ces derniers. Il est facile de voir qu'il ne s'est enrôlé dans les rangs d'aucune école, sous la bannière d'aucune gloire, mais que, fermant les yeux aux exemples, parfois attrayants, du dehors, il ne s'est engagé dans la carrière des lettres que pour obéir à un mouvement propre et se tracer lui-même sa voie. Il suffit d'un coup-d'œil, rapidement jeté sur ses écrits, pour y apercevoir une préoccupation particulière, une tendance spéciale, qui, de nos jours, ne se trouverait nulle part aussi saillante : celle de faire de sa parole une salutaire prédication, d'élever, en dehors du temple, une sorte de chaire laïque, en un mot d'enseigner les consciences, de réformer les mœurs. Romancier, il renonce à ce qui fait le plus puissant attrait du roman, il s'interdit sévèrement la peinture séduisante des passions qu'il réprouve ; les faits, les personnages dont il dispose, il ne les laisse pas s'égarer, au gré de leur fantaisie, à la poursuite d'une poésie désintéressée, il veut les utiliser, les mettre au service de ses convictions. D'abord, ému jusqu'à la stupéfaction, jusqu'à la colère, des iniquités et des vices qu'il découvre autour de lui, il se donne pour tâche de les dénoncer, de les traîner au grand jour, de les accuser publiquement ; il entreprend de réveiller la société assoupie dans sa souffrance et de lui montrer ses plaies, pour qu'elle prenne l'alarme et se hâte de se guérir. Plus tard il s'apaise, sans cesser de poursuivre le même but ; il y marche d'un pas moins impétueux, mais qui n'en est que plus sûr et plus direct : sur les blessures qu'il a mises à nu, il verse le baume de la patience et de la résignation ; il nous montre le bonheur, caché dans la modération de nos désirs ; il relève une à une les compensations semées en foule à nos pieds et qui n'attendent que notre bonne volonté pour fleurir et nous consoler ;

renouvelant, dans sa compassion pour nos maux, cette pure et douce philosophie, cultivée par les sages de tous les temps et que nous laissions se perdre, rallumant à la chaleur de sa philanthropie presque chrétienne ce bienfaisant flambeau où ne peuvent s'embraser les cœurs ardents, mais qui suffit à conduire en paix les âmes modérées. Et même quand il n'est plus que simple conteur, quand, philosophe en vacances, il parcourt les champs, les grèves, les forêts, s'arrêtant dans la chaumière du laboureur, assistant à la veillée du pêcheur ou du bûcheron, regardant uniquement pour regarder et décrivant ce qu'il voit dans le seul but de nous distraire et de nous charmer, non-seulement il ne nous présente jamais aucun tableau qui glisse dans notre plaisir un trouble et un remords, mais encore de la nature qu'il nous dépeint et des héros dont il l'anime, il s'exhale une si saine poésie, quelque chose de si pur et de si fortifiant, qu'il réussit mieux que jamais peut-être à exercer sur nous une salutaire influence. Nul ne peut le méconnaître, la moralité, tel est le caractère distinctif de M. Souvestre.

Tous les ouvrages sortis de sa plume ont, avant tout, ce mérite d'avoir eu pour inspiratrice la plus respectable et, trop souvent de nos jours, la plus négligée des muses : une bonne intention. Mais parmi ses œuvres il en est une à laquelle il s'est particulièrement appliqué, qu'il a travaillée, soignée avec une scrupuleuse vigilance, et qui, plus encore que les autres peut-être, porte ce cachet de conscience, de moralité que nous signalions : cette œuvre, c'est sa vie. Nous avons à cœur et d'ailleurs il nous paraît utile de la faire connaître. Quand un écrivain, sor-

tant du domaine idéal de la fiction, descend avec nous sur le terrain de la réalité et au nom de ses croyances entreprend de nous convaincre, de nous corriger, nous éprouvons le besoin de l'examiner de plus près, de pénétrer jusqu'à l'homme à travers l'auteur. Le rôle de conseiller, d'éducateur qu'il ose prendre à notre égard nous inquiète en quelque sorte, nous rend ombrageux, et, s'il n'excite pas notre défiance, éveille du moins notre curiosité. Avant de prêter l'oreille à ses leçons, nous voulons nous enquérir de ses titres à nous les proposer, et sa biographie est la préface ainsi que le commentaire indispensables de ses écrits.

M. Émile Souvestre était né en 1806, à Morlaix, et ceux qui l'ont connu retrouvaient en lui les principaux traits de la nature bretonne : au physique, la haute taille du Léonais, la démarche lente, grave, presque solennelle ; le visage basané aux traits larges, tranquilles, sévères, et encadré d'épais cheveux tombants ; le regard et le sourire empreints d'une tristesse résignée ; au moral, la persévérance allant jusqu'à la ténacité, une volonté si forte que les autres facultés ne tentaient même pas de discuter avec elle, une mélancolie tournant parfois en amertume, mais plus souvent se fondant en douceur par l'attendrissement ; une profondeur de sentiments ne se trahissant que par de rares explosions ; de fortes affections et de fortes haines, cachées sous des dehors calmes et cédant la place, dans les moments de trêve, à une bonhomie naïve, à une touchante simplicité d'enfant.

Il appartenait à une famille bourgeoise, que ses modiques ressources maintenaient dans une grande sévérité de mœurs ; pour l'honneur et la fierté, il ne pouvait être à meilleure école. Un jour son père, qui avait un emploi dans l'administration des ponts et chaussées, menacé de la perte de sa place, à cause de ses opinions politiques, par un personnage influent, introduisit celui-ci, non pas au salon, mais dans la modeste chambre où la famille prenait le repas du soir : « Voyez, monsieur, lui dit-il en lui montrant l'unique plat dont se composait le dîner, quand on se contente d'une pareille table, on ne craint pas une destitution. » — Quelques faits de l'enfance de M. Souvestre révélaient les germes qui plus tard, en se développant, devaient le constituer tout entier. Amoureux de la solitude, il s'était réservé dans le jardin paternel une retraite écartée, et il y restait des journées entières, se croyant dans un désert inaccessible ; mais il ne venait pas s'y repaître de contemplation et de mysticisme, comme Bernardin de Saint-Pierre enfant qui s'était fait ermite pour obtenir la faveur d'un miracle et se voir servi par les anges ou les oiseaux du ciel ; il était au contraire *Robinson Crusoé;* il avait construit de ses propres mains la cabane qui l'abritait ; il semait les plantes qui devaient le nourrir ; on le voyait assis durant de longues heures à côté de son arc et de ses flèches, immobile, l'imagination pleine de rêves, fier et content du sentiment de sa force : déjà il voulait se devoir tout à lui-même, ne rien attendre que de son industrie et de son courage. L'esprit moderne était en lui, l'esprit moderne ne comptant que sur soi, ne se donnant carrière que dans le domaine du visible et du réel, sans consolation quand il échoue, mais tirant souvent d'immenses résultats de ses immenses efforts. Un autre trait mérite d'être rapporté : c'est la prédilection

passionnée que montrait l'enfant pour les plaisirs de l'esprit. La lecture d'un livre était un événement qui marquait dans sa vie, et ses propres aventures ne lui étaient pas en quelque sorte aussi personnelles que celles des héros qui s'emparaient de sa sympathie. Il aimait surtout les légendes de son pays, qu'il allait recueillir auprès des lavandières assemblées aux fontaines ou des pêcheurs préparant leurs barques sur la grève. Et il ne se contentait pas de celles qu'il entendait répéter, il se plaisait à en inventer lui-même. Au lieu de se mêler aux jeux bruyants des autres jeunes garçons, il s'entourait à l'écart d'un paisible auditoire de petites filles du voisinage, et il les retenait attentives durant plusieurs heures de suite, en leur racontant de merveilleuses histoires, dont il renvoyait la suite au lendemain, quand il était embarrassé de finir. Tous les personnages du monde surnaturel, les fées et les nains, les trépassés sortis du tombeau, les esprits vengeurs des crimes, jouaient un grand rôle dans ses récits, et les jeunes filles qui l'ont jadis entendu et qui maintenant ont dépassé le milieu de leur carrière, se rappellent encore qu'elles tremblaient de peur, qu'elles en perdaient le sommeil, tant le conteur était habile et savait donner de réalité aux fictions qu'il imaginait ! Mais ce qui plus que toute autre chose le caractérisait, c'était l'aversion profonde que lui inspirait l'injustice ; il ne pouvait la supporter ; de quelque force qu'elle s'armât, de quelque autorité qu'elle se revêtit, il s'élevait contre elle ; ce sentiment allait si loin, que plus d'une fois son père, dont l'humeur impétueuse ne savait pas toujours se contenir, dut s'arrêter devant l'énergique protestation de l'enfant, et, au lieu de pouvoir s'en irriter, n'en ressentait pour son fils qu'une affection plus forte et mélangée d'une sorte de respect. Un peu plus tard, comme il venait d'entrer au

collége, farouche encore et sans aucune expérience de la vie, il fut un jour victime d'une méprise et dut subir un châtiment sévère qu'il n'avait pas mérité : l'impression qu'il en ressentit fut d'une violence extraordinaire ; son âme en fut toute bouleversée et ne put de longtemps s'apaiser; durant toute cette année-là, il vécut à l'écart, fuyant ses camarades qui ne s'étaient pas levés pour proclamer la vérité et qu'il accusait de lâcheté, ne prenant part à aucun plaisir et gardant un silence obstiné ; le proviseur avait pris l'habitude d'écrire sur chaque bulletin trimestriel, à l'article du caractère : *Sombre. Cet élève est tombé dans la mélancolie.*

Les esprits positifs aiment à se moquer des aspirations ambitieuses de la première jeunesse, de sa sensibilité exagérée, de l'attention passionnée qu'elle se donne à elle-même, de ses tourments dont elle se pare comme d'un signe de noblesse et qu'elle n'échangerait pas contre un tranquille bonheur, de ce besoin de se plaindre et d'apprendre au monde ses souffrances, qui se traduit invariablement en élégies : rien n'est pourtant plus sincère, rien n'est plus digne de compassion. L'adolescence sera toujours pour les âmes vives une crise douloureuse, un éveil agité où toutes les puissances de l'être se déploient d'un commun élan, souvent tumultueux sans doute, mais non dépourvu de grandeur. Ces émotions tout intérieures, préludes d'une vie forte, assaillirent de bonne heure M. Souvestre. Au collége de Pontivy, où il fit ses études et où il souffrit d'ailleurs ce que souffrent au collége les cœurs délicats que le jeu de barres ne parvient pas à étourdir et qui se souviennent de la maison maternelle, il commença à les ressentir. Ce sont elles qui, ses classes

achevées, le détournèrent de l'Ecole polytechnique, à laquelle sa famille l'avait destiné, et où il lui semblait qu'il ne ferait que languir dans cette sèche atmosphère d'axiomes et de formules; ce sont elles encore, de plus en plus impérieuses, qui, en même temps qu'il commençait son droit à Rennes, le poussèrent vers la carrière des lettres. Là, en effet, il n'aurait point à sacrifier ce qu'il sentait en lui de plus précieux, ses espérances, ses vœux ardents de bonheur, ses tristesses mêmes, toutes ces richesses du cœur auprès desquelles les richesses les plus enviées de la terre n'étaient à ses yeux que néant : loin de réprimer, d'étouffer son âme, il pourrait la suivre et lui laisser tout son essor, et comme si ce n'était pas assez de cette heureuse liberté, peut-être aurait-il encore la gloire pour récompense!... Dans cette effervescence de la dix-huitième année, ce qui appartenait en propre à M. Souvestre, c'était la pureté non moins que l'ardeur de toutes les aspirations. Quelque chose d'impersonnel, de désintéressé se mêlait à ses désirs, et, sans les refroidir, les ennoblissait. Dans la gloire qu'il ambitionnait, il voyait surtout le témoignage incontestable de la sympathie des hommes, et ce n'était pas seulement par la grandeur, mais par une grandeur généreuse et bienfaisante qu'il souhaitait de l'acquérir. Sa préoccupation dominante, celle qui absorbait toutes les autres et remplissait sa vie, était de s'attirer l'affection : la crainte de n'être jamais aimé le poursuivait comme un spectre effrayant, et il passait des nuits d'insomnie à appeler avec supplications, avec larmes un cœur qui se donnât en échange du sien. D'abord, au début de l'adolescence, c'est dans l'amitié qu'il concentra toute l'exaltation de son âme; il y transporta les joies et aussi les tourments d'une passion véritable; peut-être n'éprouva-t-il jamais de plus poignantes angoisses qu'aux heures

où il soupçonnait d'indifférence ou de tiédeur l'ami dont il avait fait choix. Bientôt, sous l'inspiration plus distincte de la jeunesse, il devina l'amour, et toutes les forces de son être se précipitèrent au-devant de lui comme au-devant du seul bonheur, mais l'amour qu'il voulait n'avait rien de vulgaire ; c'était celui que Platon concevait, complétement détaché des avantages sociaux et même des avantages physiques ; c'était l'amour idéal, fondé sur la beauté mutuellement sentie de deux âmes. Il est constant que le jeune poëte ne fit guère d'élégies où n'apparût quelque part la figure de sa mère, comme celle d'un ange gardien qu'il n'eût jamais exposé à rougir.

Au sortir du collége, Émile Souvestre avait perdu son père et s'était trouvé maître de ses actions. Il quitta Rennes au bout d'un an et vint se fixer à Paris. Il se proposait d'y terminer son droit ; mais une arrière-pensée, plus chère, plus pressante, l'avait entraîné : il voulait voir de près le monde littéraire et tenter de s'y faire une place. Il était pauvre, sa part de l'héritage paternel pouvait à peine suffire au pain de chaque jour, mais il s'en inquiétait peu ; la nourriture qu'il venait chercher était celle de l'esprit ; aucun sacrifice, fait en faveur de sa vie morale, ne lui coûtait. Bien des séductions l'environnaient, et aucune surveillance, aucun frein n'était là pour le retenir : néanmoins il ne succomba pas ; en dépit de son indépendance, de l'exemple, peut-être des suggestions de ses vingt ans, il demeura inflexible dans son austère honnêteté ; il appartenait bien, comme il l'a dit d'un de ses héros, à la race dure et chaste de la vieille Armorique. Poussant à bout ses principes, il s'imposa même de dédaigner les plaisirs admis de la jeunesse, de

fuir les lieux publics et jusqu'aux salons mondains où, disait-il, les oisifs vont parquer leur ennui; dans son spiritualisme absolu, il regardait « ces cavernes de tueurs de temps comme les coupe-gorge de l'intelligence. » Mais en même temps il nourrissait des illusions que l'expérience ne devait pas ménager. Cette vie littéraire, qui de loin lui apparaissait si libre, si radieuse, il en connut bientôt les difficultés et les amertumes. L'inspiration ne lui faisait pas défaut; rempli des généreuses émotions qu'excitait alors l'affranchissement de la Grèce, il avait composé une tragédie, *le Siége de Missolonghi;* mais comment soulever ce poids d'indifférence ou de préventions qui opprime tout inconnu? Isolé, sans appui, timide au milieu de ce monde parisien, susceptible parce qu'il était fier, incapable de souplesse, même dans la forme, parce qu'à ses yeux plier ressemblait trop à s'abaisser, nul n'était mieux fait que lui pour se blesser aux épines qui environnent le début. Chaque démarche, chaque sollicitation lui coûtait un douloureux effort; un échec lui était une torture. Un jour enfin, la fortune sembla vouloir le favoriser. Lue au Théâtre-Français, grâce à la protection d'Alexandre Duval, qui se montra bienveillant pour un compatriote, sa tragédie fut reçue avec enthousiasme, obtint la promesse d'être jouée sans retard, et de magnifiques perspectives s'ouvrirent aux yeux ravis du jeune écrivain. Mais sa joie ne fut pas de longue durée; des obstacles de toute sorte se présentèrent en foule, les délais, les froideurs, les résistances, les inimitiés. Il fallut se mesurer avec cette hydre formidable aux têtes sans cesse renaissantes qui défend les abords de la scène dramatique, et plus impétueux qu'habile, l'auteur novice n'eut pas le dessus. Plusieurs autres tentatives qu'il voulut faire encore de différents côtés, ne

furent pas plus heureuses. Alors, se voyant repoussé, proscrit après avoir reçu en quelque sorte son droit de cité, il tomba dans un profond découragement. L'esprit de l'époque contribuait encore à l'abattre. C'était le moment où ces types de désenchantement et d'orgueil, les Oberman, les René et les héros de Byron exerçaient leur fascinante et pernicieuse royauté dans le monde intellectuel. Il y avait dans l'air un souffle subtil qui se glissait dans les âmes, les enflait d'ambitieuses et vagues aspirations, les rendait incapables de s'appliquer à rien de réel, et les poussait, en proie au désespoir, vers l'abîme du néant. Il n'est personne peut-être qui n'ait senti parfois s'infiltrer en soi cette maligne influence de notre siècle. Émile Souvestre n'y échappa point; un dégoût universel s'était emparé de son cœur; bien qu'il eût renoncé à la littérature, toute autre profession lui paraissait inacceptable; il se sentait déplacé dans le monde, impropre à la vie. Mais si M. Souvestre devait subir cette crise de l'âme, il n'y devait pas succomber. Ce ne fut pas le bonheur qui l'en tira : peut-être n'y eût-il pas réussi. La Providence lui envoya un malheur réel, un grand malheur qui arracha son cœur à ses préoccupations trop personnelles, et en même temps un grand devoir qui stimula sa conscience, le ressort le plus puissant qui fût en lui. Il apprit un jour, au milieu même de son abattement, que son frère aîné, qui était capitaine au long cours, venait de périr en mer avec tout ce qu'il possédait, laissant sa femme et son enfant sans ressources. Sous ce coup terrible, il se releva. Les fibres viriles qui faisaient le fond de sa nature tressaillirent et se ranimèrent; l'orgueil ne tint pas devant l'honneur, et il prit aussitôt son parti : il pria ses amis de lui trouver n'importe où, à Paris, en province, au bout du monde, un

emploi quel qu'il fût, un métier quelconque, même le plus humble, pourvu qu'il lui fournît le moyen de venir en aide à sa famille. On lui proposa une place de commis chez un libraire de Nantes : il partit sans hésiter et alla résolûment s'établir derrière un comptoir de marchand.

Il y avait loin des rêves d'indépendance et de gloire dont s'était bercé M. Souvestre aux soins tout matériels que sa nouvelle position lui imposait; mais le demi-jour de son humble boutique lui fut salutaire et le guérit peu à peu des éblouissements d'autrefois. Les fumées de la jeunesse se dissipèrent, et l'idée du devoir, se dégageant à ses yeux, devint le mobile constant, la règle inflexible qui disposa, dès lors, de plus en plus souverainement du cours de sa vie. Il sentit que se rendre utile, se dévouer, dans sa situation et selon ses forces, était la seule dignité incontestable, et il brisa dans son esprit cette fausse hiérarchie de professions que la vanité construit à son profit. Désormais il ne consulta pas la condition ni le degré de culture d'un homme pour lui accorder son respect, et nul ne se dépouilla davantage de cette aristocratie d'intelligence, qu'il déclarait non moins injuste, non moins cruelle que celle de la fortune. Toutefois il ne permit pas à sa résignation de dégénérer en assoupissement. L'honneur passif ne lui suffisait pas; l'honneur militant, comme il disait, le poussait en avant. Tout en s'acquittant avec exactitude des modestes fonctions qui lui étaient confiées, il souhaitait de se signaler à ses propres yeux par des efforts plus efficaces, par des services plus étendus, et dans son exil volontaire, il aspirait toujours au monde intellec-

tuel, sa vraie patrie. Plusieurs essais de poésie et de prose, composés dans le silence et la liberté de ses nuits et publiés dans les revues de Nantes et de Rennes, attirèrent sur lui l'attention et lui acquirent d'utiles sympathies. Ce fut avec joie qu'il accepta l'offre qui lui fut faite de se joindre à un autre jeune homme, également distingué, et de se mettre à la tête d'une maison d'éducation. Former les esprits, les aider, en dirigeant leurs efforts, à sortir des langes où ils naissent enveloppés et à déployer leur stature et leur beauté, lui parut la plus noble tâche qu'il pût se proposer. Il rentrait dans sa vocation.

Mais la satisfaction de ses aspirations intellectuelles et celle même de ses besoins de conscience ne suffisait pas à l'accomplissement de son bonheur : il y avait encore dans sa vie un grand vide que ressentait avec une inquiétude croissante son cœur aimant et impatient d'être aimé. Aussi dès que son labeur opiniâtre eut amené le succès et le succès de la sécurité, s'empressa-t-il de se marier. Il n'avait encore que vingt-quatre ans, mais il était sûr de lui ; l'irréprochable pureté du passé lui garantissait celle de l'avenir. Doué d'une grande beauté de traits, d'un charme puissant qui s'imposait de lui-même, il semblait ne s'être jamais aperçu de ces périlleux avantages et ne pas se douter qu'il eût pu faire de sa vie un roman. Le prestige des mystérieuses aventures, des émotions passagères s'évanouissait devant son regard chaste et perçant ; il en découvrait sans peine le vide et l'indignité ; il trouvait une plus vraie et plus féconde poésie dans les solides sentiments de la famille ; le rôle d'époux et de père, ennoblissant le bonheur par le dévouement, la joie

par le sacrifice, pouvait seul tenter l'honnêteté et la générosité de son cœur. Mais une terrible épreuve lui était réservée : au bout d'un an de mariage, la mort frappa sa jeune femme, et, quelques semaines après, l'enfant à qui elle avait donné le jour. L'énergie de sa nature ne fit d'abord que prêter des forces à sa douleur; la violence de son désespoir fut telle que l'on craignit de l'y voir succomber. Mais convaincu qu'il fallait vivre, que s'ensevelir dans un irréparable passé était une faute, il dompta les convulsions de son cœur, comprima sa blessure, pour ne plus regarder en arrière s'enfonça dans un travail acharné, et s'engagea ainsi tête baissée dans l'avenir. L'avenir ne le repoussa pas; peu à peu il releva les yeux, put regarder autour de lui, et un jour, l'occasion de refaire sa vie détruite se présentant d'elle-même, il l'accueillit. Son second mariage se fit avec un sentiment plus sérieux, plus profond encore que le premier; il trouvait dans la jeune fille qu'il s'associa, les qualités qui l'attiraient le plus, une intelligence vive et ouverte à toutes les idées, une vaillance à la hauteur de toutes les tâches, un dévouement proportionné d'avance à toutes les fortunes. Confiants l'un dans l'autre, n'ayant pour toute ressource que leur courage, ils se mirent en marche, pareils à ces pionniers américains, allant à travers les savanes chercher un abri pour eux et leur future famille, le mari muni de la hache et des outils de défrichement, la femme chargée des provisions de voyage, tous deux résolus, intrépides, prêts à lutter contre tous les obstacles.

Le chemin fut long et difficile; M. Souvestre resta six années en route sans trouver où se fixer. Le sort le bat-

lotta de profession en profession, de lieu en lieu, comme pour éprouver sa constance. Avocat à Morlaix, directeur de journal, puis professeur à Brest, professeur de rhétorique à Mulhouse, nous le voyons se transformer au gré de la nécessité avec une persévérance infatigable, cotoyant et abordant toujours la littérature, mais ne sentant pas encore le terrain assez solide pour y prendre pied sans le secours d'un autre appui. Enfin, en 1836, ses études sur la Bretagne (qui ont formé le beau livre des *Derniers Bretons*) avaient obtenu un brillant succès dans la Revue des Deux-Mondes; la Revue de Paris le comptait au nombre de ses rédacteurs; son premier roman (*l'Echelle de femmes*) avait trouvé un éditeur; *Riche et Pauvre* s'achevait, et bien d'autres sujets se disputaient son imagination : M. Souvestre prit le parti d'aller droit à Paris et de s'y établir, de concentrer tous ses efforts dans un seul travail, d'oser tout demander aux lettres, et le pain de l'esprit et le pain du corps. L'entreprise était hardie, car le poids de sa responsabilité s'était encore accru; trois jeunes têtes bouclées se pressaient maintenant sous le regard caressant mais inquiet du père de famille; et puis, la scène littéraire était plus que remplie; comment s'y faire une place et détourner sur soi l'attention, déjà si bien occupée ailleurs? Ajoutons que le chemin se trouvait resserré pour lui, bordé qu'il était par d'ombrageux scrupules, par d'inébranlables convictions : non que la conscience détruise l'art, mais il est certain qu'elle en émonde un grand nombre de branches, et précisément les pousses les plus faciles, les jets les plus touffus et dont les fruits tentent le plus la foule... Mais ce qui surmonta les appréhensions de M. Souvestre, ce qui trancha décidément ses hésitations, ce fut encore cette idée qui avait sur lui une irrésistible puissance, celle du devoir. La littérature n'était

plus pour lui, comme aux jours de sa première jeunesse, une source de bonheur et de gloire personnelle; il y voyait surtout l'instrument le plus efficace du progrès, un moyen d'instruire l'ignorance, de combattre les erreurs et les vices, d'avertir la force qui s'égare, de consoler la faiblesse qui souffre, enfin d'avancer parmi les hommes le règne de la justice et de la vérité; et, au fond d'une province, il craignait que sa voix sans écho ne se perdît dans le vide. « C'est à Paris, écrivait-il à un ami quelques jours avant de partir de Mulhouse, c'est à Paris qu'est ma place. Si mon espérance est trompée et que je doive m'y engloutir, eh bien ! que la volonté de Dieu s'accomplisse; je ne me serai perdu que parce que je ne méritais pas d'être sauvé. Il ne faut pas s'exempter de combattre au plus fort de la mêlée, parce que le danger y est plus grand. Je puis être tué là, mais j'y puis aussi vivre, et aider à la victoire de la bonne cause. Voilà ce à quoi il faut seulement songer. »

Cette généreuse hardiesse n'eut pas tort; M. Souvestre ne se perdit pas à Paris. *Riche et Pauvre* et bientôt après *l'Homme et l'Argent, le Mât de Cocagne*, en lui attirant les critiques des uns, qui, sans nier un incontestable talent, voyaient avec effroi ce réquisitoire ému, lancé contre les vices sociaux, et les vives sympathies des autres, qui applaudissaient non-seulement à l'œuvre littéraire, mais encore à l'œuvre morale et politique, fixèrent sur lui l'attention. Les lecteurs de la *Revue des Deux-Mondes*, déjà charmés par les *Derniers Bretons*, aimèrent encore ces peintures des mœurs rustiques, ces scènes de la vie champêtre ou maritime, qui, réunies depuis en volumes, ont formé les *Derniers Paysans*, *En Quarantaine*, *Sous les*

Filets. En même temps, tous ceux qui ne veulent pas séparer la littérature de la morale et demandent que la fiction enseigne, corrige en intéressant, accueillirent avec reconnaissance cette longue série de nouvelles ingénieuses, de récits contenant toujours une leçon, publiés dans le Magasin Pittoresque et destinés à être lus le soir *au coin du feu* ou *sous la tonnelle*, douces et intimes prédications d'*un Philosophe sous les toits,* touchantes *Confessions d'un Ouvrier*, livres modestes et excellents, qui sont restés le modèle ainsi que le fondement d'une bibliothèque de famille.

Le bon accueil que reçut M. Souvestre à Paris l'encouragea, mais ne l'enivra pas. Il resta inaccessible aux séductions de la vie littéraire. Au risque d'encourir l'hostilité ou du moins l'oubli, il fuit les dangers d'une camaraderie dont il dédaignait les avantages, et s'enferma dans la solitude. Il souhaitait le succès, mais il ne voulait le devoir qu'à lui-même. Aussi se dévoua-t-il sans réserve au travail ; tout dans sa vie y fut subordonné. Aucune journée n'était exemptée d'une tâche rigoureusement prescrite, et il ne demeurait pas moins de huit ou neuf heures de suite la plume à la main. Sans doute les fruits de son assiduité n'étaient pas tous les jours aussi abondants ni aussi heureux, mais il recommençait le lendemain ce qu'il n'avait pas réussi la veille. Ce qu'il s'interdisait absolument, c'était de s'arrêter, c'était de lâcher les rênes à son esprit, de lui permettre les répugnances, les écarts, les fantaisies. Il voulait le maîtriser et d'un tyran capricieux en faire un serviteur docile. Sous cette discipline, en effet, son intelligence acquit une souplesse remarquable ; elle se pliait à tout, passait d'un ordre d'idées à

un autre, fussent-ils les plus opposés, avec une promptitude et une bonne grâce surprenantes. Cependant il admettait des exceptions à la réclusion qu'il s'imposait : loin de se montrer économe de ses heures, il les offrait sans les compter à ceux qui avaient besoin de lui. Les jeunes gens qui, essayant leur vocation, réclamaient ses conseils, trouvaient toujours sa porte ouverte. Il les accueillait avec empressement, il entrait dans leurs idées, discutait avec eux leurs plans, mettait même la main à leurs ouvrages, quelquefois les dissuadait d'une persévérance faussement dirigée, et si ses services étaient mal reconnus ou sa franchise punie par la rancune d'un amour-propre irrité, il s'en consolait en pensant qu'il avait fait son devoir, et ne se corrigeait ni de sa complaisance ni de sa sincérité.

Un monde brillant, épris des plaisirs de l'esprit, ouvrit ses rangs pour lui faire place, et ne l'attendait que pour se grouper autour de lui : il était de ceux qui partout, même involontairement, dominent, et à qui revient, comme de droit, une suprématie unanimement consentie. Il ne fut même pas tenté. Tout le loisir de ses soirées appartenait exclusivement au foyer domestique. Il ne croyait pas avoir trop de toute sa gaieté, de tout son esprit, de toute son éloquence pour charmer et intéresser sa famille, à laquelle venaient parfois se joindre quelques intimes. Aux éloges des indifférents, aux murmures flatteurs d'un salon amusé, il préférait le franc éclat de rire ou le regard ému de ses jeunes filles, la poignée de main d'un vieil ami. Si on lui objectait que, renfermé dans un cercle si limité, il rétrécirait trop le champ de son observation, qu'il faudrait à son imagination plus d'espace et de plus hauts

sommets, il répondait que partout où bat le cœur de l'homme il y a des sources inépuisables de poésie, que les simples fleurs des champs, pour abonder à nos pieds, n'en ont pas moins leurs parfums et leurs beautés trop ignorées, que « le temple des muses n'est pas seulement sur une montagne, comme l'avaient cru les anciens, mais qu'il est aussi bien sur la pierre de notre foyer, entre le grand fauteuil où est mort notre père et le berceau où dort notre enfant. »

On admirait autrefois chez les écrivains, chez les hommes dont la vie spirituelle était éclatante, la simplicité des habitudes, l'austérité de la vie matérielle. Cette qualité, rare de nos jours, M. Souvestre l'a possédée à un degré peu commun en tout temps. Il resta fidèle, par goût, à cette sage médiocrité que la pauvreté lui avait enseignée au début. Ce flot d'ambitieux désirs, de vaines recherches, de besoins insatiables qui dans nos mœurs va toujours montant, ne pénétra pas chez lui. C'était un sujet de surprise pour ceux qui venaient le visiter que de le trouver, au dernier étage de la maison où il demeurait, dans une mansarde, qui lui servait de cabinet de travail. Une petite table de sapin, un vieux fauteuil en faisaient tout l'ameublement; des livres tapissaient les murailles. Là il se trouvait bien; quelque chose de sain, de ferme, de viril émanait pour lui de cette âpre nudité Et puis, il savait sans doute qu'il n'est pas bon pour la vie morale de s'entourer d'objets trop précieux, que l'âme, en s'y attachant, se divise, se disperse, tandis qu'elle doit, jalouse d'elle-même, se réserver tout entière pour la pensée et le sentiment, ses vrais trésors. Cependant il y avait un luxe que M. Souvestre était incapable

de se refuser : c'était celui de la campagne. Aussitôt qu'il voyait de sa fenêtre verdir les jardins d'alentour, il n'avait plus de repos ; son imagination s'élançait toujours vers les champs. Il n'y avait pas pour lui de lecture plus captivante que celle d'une affiche annonçant une maison de campagne à louer. Enfin il fallait partir. On s'installait aux environs de Paris, à Meudon, à Sceaux, à Montmorency; le plus modeste abri comblait tous les vœux de l'heureux campagnard; pourvu qu'il eût devant les yeux un peu de feuillage et qu'il entendît les oiseaux chanter, il n'y pouvait trouver aucun défaut; tous les inconvénients dont un autre se fût plaint, vus à travers sa joie, devenaient d'inappréciables avantages; si l'espace manquait, il déclarait que dans les vastes appartements il se sentait perdu, que ses idées s'y éparpillaient, tandis que ces petites pièces concentraient sa pensée et son bonheur. « Nous voici revenus au milieu des fauvettes et des rossignols, écrivait-il familièrement à un ami dans un de ses séjours champêtres. Pour meubler notre maisonnette, grande au plus comme celle de Socrate, nous y avons apporté tout ce que nous avions de chaises boiteuses, de tables éclopées, d'armoires penchantes, et le tout fait un hôpital de meubles assez plaisant. J'ai pour cabinet d'étude un perchoir auquel on arrive par un escalier branlant qui soupire chaque fois que je m'avise de le monter, mais de là je n'aperçois que des arbres et du ciel. Quand je lève les yeux, je vois les hirondelles qui décrivent leurs arabesques dans le bleu du firmament; un petit chevreau bêle sous mes fenêtres; les abeilles bourdonnent dans le rayon de soleil sous lequel j'écris; c'est charmant de calme champêtre ! » Écoutons-le encore une fois se réjouir de son bonheur : « Voici l'époque où la chaleur tombe et où je pourrai m'enfoncer dans les bois en

famille, mes filles occupées à fouiller les buissons et leur mère sur une tranquille monture, échangeant de loin en loin avec moi une réflexion, un sentiment ou un sourire. Ce sont là les fastes de ma vie; je les inscris dans mon livre d'or, comme Alexandre les noms de ses villes conquises. »

Dix années s'écoulèrent ainsi pour M. Souvestre dans un calme laborieux qu'aucun événement ne vint interrompre; mais cette paix apparente était au fond fréquemment troublée. S'il avait restreint ses goûts, assujetti ses habitudes, il n'avait pas assigné de limites à son âme; il lui avait au contraire ouvert le monde entier. Nul n'avait reçu plus largement que lui ce noble don d'entrer en sympathie, en communion avec les hommes, de prendre part à leurs intérêts, à leurs impressions, surtout à leurs souffrances. Il aurait eu besoin, pour être heureux, du bonheur du genre humain. Non-seulement les malheurs de ses amis se communiquaient à lui et devenaient les siens, mais n'eût-il dans le cercle de ceux qu'il chérissait aucun sujet de chagrin, le repos de son cœur n'en trouvait pas moins à chaque pas des écueils. Le récit, entendu par hasard, d'une infortune dont la victime lui était inconnue, la vue d'une de ces misères qui frappent tous les jours nos yeux et par cela même passent inaperçues, l'atteignaient profondément. Avait-il rencontré dans la rue quelque vieille femme en haillons, courbée sous un fardeau trop lourd, quelque enfant demi-nu, mendiant son pain : il rentrait consterné, les traits altérés, renfermant son trouble dans un morne silence, au milieu de sa famille inquiète. C'est que sa pitié prenait l'intensité d'une affliction personnelle; par horreur de l'indifférence,

par un besoin insatiable et involontaire de responsabilité, s'abandonnant à son imagination il se précipitait lui-même dans la détresse qu'il déplorait : sous l'accablant fardeau de la pauvre femme il se représentait sa mère réduite au sort le plus misérable; dans la voix plaintive de l'enfant il reconnaissait l'accent de l'une de ses filles. Engagé sur cette pente sinistre, il ne pouvait s'arrêter, il descendait toujours plus profondément dans un abîme d'angoisse où il devenait le jouet des plus terribles problèmes. Détournait-il les yeux des infortunes privées, c'était pour les fixer sur les calamités publiques. Les orages de la vie politique n'agitaient personne autant que lui. Aucune atteinte ne pouvait être portée par les passions aveugles des partis à la justice, à la bonne volonté que les hommes se doivent entre eux, sans retomber sur sa conscience et la remplir de douleur ou d'indignation. La vue de l'indigence matérielle et morale du plus grand nombre, de la civilisation tournant, chez les classes supérieures, au raffinement des appétits plus qu'à la culture des facultés, à l'amour des jouissances et à l'oubli des principes, au triomphe de l'esprit plus estimé que le caractère, en un mot au dépérissement de l'âme, à la dissolution des mœurs, le jetait dans les prévisions les plus désolées, dans le plus sombre découragement. « Je suis pris de profonds désespoirs, dit-il dans une lettre, en voyant ce qui se passe autour de moi. Je ne sais pourquoi la vanité des partis, l'égoïsme des individus et l'injustice des masses me frappent si vivement depuis quelque temps... Et ce n'est point chez moi une convulsion passagère; c'est la confiance au contraire qui est momentanée et fugitive; le plus souvent je suis, comme Jésus, triste, triste jusqu'à la mort. » Mais il ajoute aussitôt : « Ne craignez pourtant pas pour moi. Je suis de la race de ces

Germains qui tombaient en cachant leurs blessures et comme s'ils se couchaient pour mourir. Je n'étalerai point le scandale de mes plaies, et je ferai mon devoir jusqu'au bout. » Une sensibilité toute féminine unie à une fermeté toute stoïcienne, une souffrance ne se séparant pas, dans son accès même, de l'acceptation, une tristesse quelquefois désespérée et pourtant n'altérant jamais l'idée sereine ni l'exacte pratique du devoir : M. Souvestre est là tout entier.

La révolution de 1848 fut pour lui une violente secousse et le jeta dans une voie nouvelle. Elle excita ses sentiments de citoyen au point de les faire sortir de l'ombre et se produire sur la scène publique. Sa position était difficile et douloureuse. Il ne regrettait pas le gouvernement tombé, dont il blâmait les tendances et dont il avait obstinément refusé les faveurs (une place de substitut au début de sa carrière et plus tard une chaire de littérature) ; mais d'un autre côté, la république qu'il eût souhaitée, il n'espérait pas la voir s'établir. La nation ne lui semblait pas prête ; il craignait qu'on ne l'eût appelée trop brusquement à une vie politique dont elle n'était pas encore capable. Plusieurs de ses amis, parvenus au pouvoir, le pressèrent de se porter candidat à l'assemblée nationale, d'aller se présenter aux électeurs du Finistère. Devant cette idée, son premier mouvement fut de l'effroi. Il faudrait renoncer à son indépendance, à son obscurité, qui étaient d'un si grand prix pour lui. En outre, sa confiance allait toujours diminuant. Il ne voyait chez les uns qu'incrédulité et malveillance, chez les autres que turbulence incorrigible et mécontentement normal : entre cette résistance et cet emportement outrés, il ne pressentait que malaise

et douleur pour les hommes de bonne volonté. Néanmoins, comme il s'agissait de se sacrifier, il ne recula pas. « Mes amis m'en ont fait un devoir, écrivait-il. J'accepte cette violence faite à tous mes goûts, parce que je crois le pays dans une de ces crises suprêmes où tout le monde doit faire l'abandon de soi-même. » Il s'arracha à ses travaux commencés, à sa famille, dont il ne se séparait jamais sans déchirement, et il partit pour la Bretagne. En traversant ces tranquilles villages, tout pleins de ses souvenirs de jeunesse, il lui arrivait d'oublier sa grave mission ; il ne pouvait s'empêcher « de recommencer cette chimère d'une vie en sabots, disait-il, dans un de ces bourgs gardés par des aubépines et éclairés par des vers luisants ; » il était pris d'une invincible envie « de se réfugier là avec quelque saint amour et d'y vivre sous le ciel de Dieu sans autre souci que celui des siens et de soi-même. » Mais il secoua ces rêves d'un bonheur personnel que sa conscience réprouvait, et il ne sentit plus battre en lui que le cœur d'un patriote, quand il aborda les populations du Finistère. Il leur parla en homme qui, détaché de tout intérêt propre, n'a en vue que le triomphe de la justice et de la vérité. On l'entendit déplorer la misère de l'âme bien plus que celle du corps, et proclamer, non pas le droit au bien-être, mais le devoir de l'éducation morale. L'élévation, l'austérité même de son langage excita un enthousiasme extraordinaire et lui conquit un grand nombre de sympathies ; quelques voix seulement, détournées par des calomnies dont ses doctrines furent l'objet, manquèrent à son élection. L'appui de quarante-six mille suffrages se trouva insuffisant. Mais cet échec ne le découragea nullement du désir d'être utile. Il était de ces soldats dévoués qui n'ont pas besoin d'être généraux pour aimer leur patrie et qui se trouvent bien

à tous les rangs, même aux derniers, pour la servir. « Mon inutilité, disait-il, me pèse et me déshonore à mes propres yeux. » Inquiet de sa situation personnelle, découragé par la marche des événements politiques, par l'avortement de ses espérances, par le scandale d'un désordre toujours croissant, en proie tour à tour à la tristesse et à l'indignation, il domina ces sentiments et n'y voulut pas voir un motif d'égoïsme ou d'abstention. Comme l'ignorance lui paraissait le plus grand mal, la source des autres, il dirigea contre elle tous ses efforts. On fonda une école d'administration, destinée à préparer la jeunesse aux emplois publics et à substituer l'instruction et l'aptitude au hasard ou à la protection : il en fut un des plus zélés professeurs. On institua dans plusieurs quartiers de Paris des lectures du soir pour les ouvriers : il se fit lecteur du peuple et voulut joindre encore à cet enseignement non rétribué un cours populaire et gratuit d'histoire générale. Quelques sacrifices qu'il dût s'imposer pour remplir ces diverses fonctions qui avaient interrompu tous ses travaux personnels, M. Souvestre ne se fût jamais cru quitte de ses obligations de citoyen, si les circonstances ne l'en eussent elles-mêmes délié. L'école d'administration fut fermée, les lectures du soir interdites, la république échoua : il dut revenir à son rôle privé et restituer son dévouement à sa famille. En voyant se dissoudre la forme de gouvernement dont il eût aimé le succès, nul ne pourrait peindre ce qu'il souffrit, mais il n'abjura pas pour cela ses croyances ; il en remit le triomphe à un avenir plus heureux, que, dans la mesure de ses forces, il résolut de préparer. Il est toujours opportun d'entendre les sages et nobles conseils qu'il répandit autour de lui à cette époque : « Point de violence, point de ruse, écrivait-il en 1852. Laissons l'expérience

à moi dans tout le luxe et tout le bruit de votre joie. » Et par-dessus tout il se réjouissait de pouvoir vivre plus intimement encore avec celle qui avait partagé toutes les luttes de sa carrière et dont l'âme, après une union si longue, si étroite, s'était confondue avec la sienne. Il se disait que, bientôt affranchie de ses obligations de mère, elle pourrait reprendre avec lui « les longues causeries des premières années, les promenades à pas lents faites pour eux seuls, les lectures à deux, toutes ces douces habitudes de l'entrée en ménage, bientôt interrompues par les devoirs de la famille et qu'ils allaient retrouver dans un printemps de l'arrière-saison... » Il ne lui fut pas donné de voir se réaliser ces pures espérances. Il mourut subitement au mois de juillet de l'année 1854, à l'âge de quarante-huit ans. Son cœur avait donné toutes ses forces au devoir et n'en avait pas gardé pour le bonheur. Peut-être aussi la mort, en le frappant, savait-elle que pour lui tout le bonheur était contenu dans l'espoir, qu'avec une âme telle que la sienne, il ne se fût jamais guéri de cette soif insatiable de sacrifice qui faisait sa noblesse, que l'histoire de sa vie était achevée, puisque sa conscience lui rendait un bon témoignage.

La mort de M. Souvestre produisit une vive impression dans le monde littéraire. Une telle vie ne peut disparaître sans laisser un vide profond. Elle a beau vouloir rester obscure et ne pas faire de bruit, elle n'en est pas moins, en dépit et à l'insu d'elle-même, placée au premier rang, où elle se montre comme un exemple et commande à tous la considération et le respect. Ceux même des confrères de M. Souvestre qui, de son vivant, avaient semblé ne pas se souvenir de lui, sen-

tirent tout à coup à sa mort qu'ils venaient de faire une grande perte et trouvèrent, pour la déplorer, des paroles émues que le regret d'un talent disparu n'eût pas suffi à leur inspirer. La littérature contemporaine s'aperçut qu'avec lui, une vertu était sortie de son sein. L'Académie française, qui avait déjà couronné son *Philosophe sous les toits*, à titre d'ouvrage utile aux mœurs, voulut honorer sa mémoire en décernant à madame Souvestre le *prix Lambert*, destiné aux familles des écrivains qui, par la probité de leurs efforts, ont bien mérité de la république des lettres.

Ne pas mourir tout entiers, laisser dans le monde une trace brillante de leur passage, projeter non-seulement dans le présent, mais encore dans l'avenir un sillon lumineux où leur nom s'éclaire et devienne visible aux yeux des hommes, s'illustrer en un mot, tel est l'espoir qui soutient les artistes dans leur pénible carrière. Légitime confiance chez les uns, illusion chez les autres, c'est chez tous le secret mobile qui les pousse à surmonter les difficultés du travail, à résister aux tentations du dehors, à se dévouer à leur œuvre. M. Souvestre, dans sa vie si laborieuse, n'avait pas ce stimulant. Il n'espérait pas la célébrité. La louange était souvent venue au-devant de lui : elle n'avait pu l'engager à sortir de sa réserve. Voici, à ce sujet, le jugement qu'il a porté sur lui-même : « Je sais mieux que personne ce qui manque à ce que j'écris. La persistance des idées et la droiture des sentiments ne suffit point dans l'art; il faut quelque chose d'*ondoyant et divers* que j'ai toujours vainement cherché. J'appartiens, malgré moi, quoi que je fasse, à cette terre celtique où les monuments sont des pierres non

taillées... Il ne suffit pas d'un style de bonne volonté pour timbrer un livre à ce cachet qui fait vivre. Au reste, mes ambitions à cet égard sont depuis longtemps évaporées; j'ai la conviction que dans l'ordre intellectuel et moral, il faut aussi des crieurs d'eau qui fournissent aux besoins du jour, sans prétention de voir leur marchandise mise en bouteille et cachetée pour les *lointains consulats.* » Ainsi son unique ambition était de se sentir utile. Il se trouvait récompensé de tous ses efforts, rafraîchi de toutes ses fatigues, s'il obtenait, avec l'approbation de sa propre conscience, celle des gens de bien, s'il rencontrait, dans le sentier solitaire qu'il suivait, de loin en loin des voix bienveillantes pour l'encourager. Il n'avait plus rien à souhaiter, son cœur était rempli de l'ivresse du triomphe, s'il s'était concilié de sincères affections, s'il recevait le témoignage de quelque précieuse sympathie, s'il s'était fait aimer. « Je ne saurais vous dire, écrivait-il à M. Vinet, combien votre approbation m'a fait de bien. Je ne parle pas de l'approbation littéraire, je veux dire l'approbation donnée à la tendance, l'encouragement moral... La main sur le cœur, pas un éloge ne m'a donné le quart du bonheur que m'a procuré votre lettre. C'est qu'il y a quelque chose de bien supérieur à la louange : la conscience que l'on a été compris et que l'on est aimé pour son œuvre. *Aimé pour son œuvre!* Voilà la gloire qui fait pleurer doucement, qui oppresse délicieusement le cœur. »

Tel fut M. Souvestre, telle fut sa vie, active sans égarements, animée sans les excitants de l'orgueil ou de la vanité et par les plus pures affections, dévouée sans réserve au bien. Nous aurons atteint notre but, s'il est

maintenant prouvé pour le lecteur qu'Emile Souvestre avait le droit de tenir d'une main ferme l'étendard du devoir, que le mot de vertu, montant de son cœur, se trouvait légitimement sur ses lèvres, et que cet *Aristide de la littérature*, ainsi qu'un spirituel critique l'a nommé, mais en souriant, pouvait porter, sans fléchir et sans éveiller l'ironie de personne, le glorieux fardeau d'un tel surnom.

EUGÈNE LESBAZEILLES.

SOUVENIRS D'UN VIEILLARD

— LA DERNIÈRE ÉTAPE —

I

PRÉFACE.

Ce soir, je revenais de ma promenade accoutumée aux bords du canal ; je regardais vaguement la longue ligne d'eau qui miroitait au soleil, entrecoupée de hautes écluses et tachetée çà et là de lourdes barques glissant entre les peupliers. Mes pieds allaient machinalement, je laissais mon esprit flotter à travers mille images fugitives et inachevées J'étais dans cet état de somnolence éveillée où l'on vit sans s'en apercevoir.

Tout à coup, mon nom prononcé m'a fait retourner la tête. Un soldat, assis au revers de la berge gazonnée, s'est relevé en portant la main à son *képi ;* il avait l'épaule chargée du sac militaire, et l'étui de fer-blanc destiné à la feuille de route pendait à son côté. J'ai reconnu le fils de l'ancien maître d'école, parti voilà cinq ans pour l'armée. Il est venu à moi le visage rayonnant d'une joie mâle et franche :

« Se peut-il que ce soit Baptiste ?

— Lui-même, monsieur.

— Et vous revenez au pays?

— Avec un congé définitif. »

Je l'ai félicité du fond du cœur; j'ai voulu lui donner des nouvelles de ses sœurs, de sa mère, mais il les savait toutes bien portantes et heureuses.

« Elles vous attendent?

— Depuis ce matin; mais je suis venu lentement.

— Par fatigue, sans doute? »

Le jeune soldat a secoué la tête.

« Faites excuse, monsieur, mais, près d'arriver, on reconnaît tout, on regarde malgré soi, on est bien aise de se rappeler. Depuis trois lieues, savez-vous, il n'y a pas un arbre, pas un toit penchant sur le chemin qui ne me dise quelque chose.

— Je comprends; on veut saluer au passage ces vieux amis.

— Sans compter que c'est un grand changement. Je rentre à *mon foyer respectif*, comme dit le colonel; une nouvelle vie va commencer, et pour lors, vous comprenez qu'il est bon de se reconnaître un peu. Quand on arrive à la dernière étape, c'est le moment de réfléchir et de regarder autour de soi.

A ces mots, il m'a salué et il a repris sa route du pas ferme et régulier du soldat.

Ce qu'il vient de dire m'a frappé. Il est certaines heures où certains mots réveillent en nous une sorte de vibration sonore, où notre conscience a de l'écho. La mienne a longuement résonné à cette phrase de Baptiste: « Quand on arrive à la dernière étape, c'est le moment de réfléchir et de regarder autour de soi. » Mais, moi-même, n'y suis-je donc point arrivé?... Ne suis-je pas aussi un congédié du régiment social?... Le terme n'est-il point là, à quelques pas, le terme suprême, celui qui sépare le monde

visible du monde inconnu?... Que suis-je autre chose qu'un soldat désarmé qui achève son dernier jour de marche avant d'arriver au lieu du repos? Et cependant je ne songe point à examiner ce qui se passe au dehors ou au dedans de mon être; j'achève le voyage comme j'achevais, tout à l'heure, ma promenade, sans y penser, à l'aventure; je ne choisis pas mon chemin, c'est lui qui me conduit. — Étrange imprévoyance! ainsi placé entre deux mondes, dont l'un renferme tous les souvenirs de mon passé, l'autre toutes les espérances de mon avenir, je ne songe même point à m'arrêter pour me recueillir; je ne jette point un dernier regard vers la tente humaine que je vais bientôt quitter; je ne m'interroge ni sur ce que j'ai été, ni sur ce que je suis. — Quant à ce que je serai, c'est le secret de Dieu; je m'abandonne avec confiance à sa justice éternelle : ce qui se passe entre lui et moi n'a pas besoin de sortir ici de mon âme; car, dans ces entretiens intimes, chaque homme parle pour lui-même à son céleste interlocuteur.

Mais ce qu'il me reste à parcourir de vie terrestre n'a-t-il pas droit à une attention particulière? Au moment des adieux, le voyageur arrête ses regards sur ce qu'il va quitter; il fait la revue des témoins de son bonheur ou de son affliction; il prend successivement congé de chaque être, de chaque objet associé à lui par l'habitude; il rassemble, pour ainsi dire, dans cette dernière entrevue, tous ses compagnons d'existence; il écoute mieux leur voix, il examine plus soigneusement leur apparence, il en prend une dernière fois possession par tous les sens, afin d'en emporter une image plus complète. Et ce redoublement d'attention, il ne l'a point seulement pour ce qui l'environne, mais pour lui-même : il s'observe plus sévèrement, afin de ne laisser et de n'emporter que de bons

souvenirs ; il s'étudie à ce qui pourrait altérer la douceur attendrie de ces derniers instants, — impatiences, abattements, plaintes, larmes ou volontés tyranniques ; — il parle avec une affection plus caressante à ceux dont il va se séparer, il leur ouvre les points les plus obscurs de son cœur ; il cherche des joies là où il ne trouvait qu'indifférence et mécontentement : il recueille enfin, avec une patience résignée, les dernières miettes de ce festin presque desservi dont la nappe va être bientôt enlevée.

Eh bien ! pourquoi ne ferais-je point comme lui ? Ne suis-je pas aussi un voyageur près de quitter tout ce qu'il connaît ? N'ai-je pas entendu au loin le roulement du sombre équipage qui doit m'emporter aux contrées invisibles ? — Vieillesse ! vieillesse ! terme des choses d'ici-bas, heure de suprême attente, qui m'empêche de chercher ce qu'il y a encore en toi de ressources ? La plupart des hommes te haïssent ou te redoutent ; tu leur apparais avec le sombre cortége de l'égoïsme, de l'inutilité, de la tristesse et des défaillances. A leurs yeux, vieillir, c'est désapprendre la vie. Ah ! laisse-moi leur prouver que c'est, au contraire, la compléter ; que tu es la couronne de l'âge mûr, couronne verte ou épineuse, selon que tu nous arrives comme une récompense ou comme une punition.

D'autres ont écrit le journal de leurs années fleuries, de leurs luttes viriles ; moi, je veux transcrire les impressions des dernières journées, recueillir, à cette heure de déclin et d'adieux, ce qui réjouit, ce qui soulage ou ce qui fortifie.

J'inscrirai, jour par jour, pour mon propre enseignement et pour l'enseignement de ceux qui viendront après moi :

Les occupations d'un travailleur dont la tâche est finie ;

Les plaisirs d'une vieillesse sans forces et sans opulence;

Les consolations d'un foyer dont le veuvage a fait une solitude.

Comme le soldat que je viens de rencontrer, je veux désormais « faire ma dernière étape en réfléchissant et en regardant autour de moi. »

II

LE RECENSEUR.

On frappe à ma porte, je crie d'entrer; Félicité l'entr'ouvre et avance entre le chambranle et le battant jaunâtres son gros visage jovial qui ressemble à un coquelicot dans les blés.

« Monsieur... c'est un monsieur... qui demande Monsieur. »

Félicité est la meilleure servante de France et de Navarre, active, économe, fidèle, mais dont le vocabulaire renferme moins de mots que le plus petit dictionnaire de poche. Toute sa rhétorique se résume dans le rire ou les larmes dont elle accompagne ses phrases incomplètes; c'est comme *la clef* marquée à la première portée d'une mélodie et qui en donne le ton.

Cette fois, elle sourit, preuve que la visite n'a rien de redoutable pour moi. Je lui dis de faire entrer, et elle introduit un jeune homme qui marche sans se presser, salue officiellement, dépose dans un coin son chapeau qu'il perche sur son parapluie, et me dit gravement :

« Monsieur, je suis le recenseur communal. »

Rien qu'à l'aspect j'aurais deviné le fonctionnaire. Je m'incline poliment.

« Ah! fort bien ; alors monsieur vient pour prendre les noms?...

— Ages, professions et autres *circonstances*, achève pédantesquement l'employé municipal qui s'est approché de la table sur laquelle il a étalé un gros registre. »

Je veux lui chercher une plume et une écritoire ; mais il retire l'une et l'autre de la poche de son paletot, avec un grattoir, une règle, de la sandaraque, une petite bouteille d'encre rouge et un livret de renseignements.

Je regardais cette poche merveilleuse comme le héros de Chamisso regardait celle du diable, quand le recenseur, qui avait trouvé ma colonne et mon numéro d'ordre, a commencé son interrogatoire :

« Votre nom, monsieur?

— Georges Raymond.

— Né en...?

— 1782. »

L'employé ferme les yeux derrière ses lunettes, fait un calcul mental, et murmure : — Soixante-huit ans.

« C'est cela, monsieur, ai-je repris pensivement, soixante-huit ans... Et que de choses j'ai vues dans ce court espace de temps!... Combien de révolutions, qui semblent s'annuler sans cesse et se recommencer! Le genre humain a l'air de tourner dans un cercle immuable ; mais, quand on regarde de loin, on s'aperçoit que ce cercle va toujours s'élargissant...

— Célibataire ou marié? a interrompu le recenseur, évidemment étranger à la philosophie de l'histoire.

— Veuf, monsieur, ai-je répondu en sentant mon cœur se serrer, veuf, hélas! depuis cinq années.

— Ancien professeur de droit?

— Qui ne songe plus à enseigner que lui-même.

— Et propriétaire?...

— De la pension de deux mille francs que lui ont acquise quarante ans de services. »

Après avoir écrit, l'employé a pris sa règle, a tiré deux traits à l'encre rouge et a demandé si j'habitais seul.

Ç'a été le tour de Félicité. Sur son invitation, la pauvre fille a dû s'approcher; mais, à chaque question, elle s'est troublée, m'a regardé en riant d'abord, puis, comme le recenseur fronçait le sourcil, elle a changé de visage, et je l'ai vue près de pleurer : il a fallu me mettre à sa place et répondre pour elle.

« Félicité Noirot... âgée de trente-trois ans... célibataire... servante... et sans biens. »

A cette dernière déclaration, la brave fille a éclaté de rire, comme s'il lui eût semblé ridicule de l'enregistrer. Qui songerait à croire, en effet, qu'elle possédât quelque chose? N'était-elle point visiblement de ceux qui travaillent seulement pour vivre aujourd'hui, sans pouvoir se garantir le lendemain? Ne savait-on pas bien que la richesse avec toutes les jouissances qu'elle achète était destinée à d'autres? qu'elle ne pouvait compter que sur la bonté des hommes et sur celle de Dieu? Et à cette pensée, qui eût envenimé tant d'autres cœurs, la douce créature a ri naïvement, satisfaite de son lot, par cela seul que c'est son lot.

Le recenseur a tiré sa seconde ligne rouge; il a méthodiquement remis en poche encre, plume, règle et livret; il a repris le parapluie coiffé du chapeau, et, après un salut plus bref que celui d'arrivée, il est parti.

Hélas! comme tout dégénère; voilà pourtant le successeur du fameux Caton le Censeur!

Dès qu'il n'a plus été là, Félicité a voulu savoir pourquoi « ce monsieur se montrait si curieux. » J'ai tâché de lui faire comprendre la nécessité des grands recense-

ments ; mais, au premier tiers de mon explication, l'excellente fille est devenue inattentive, sa main est allée chercher instinctivement le coin de son tablier ; elle avait aperçu une rayée de poussière oubliée par le plumeau sur un de mes cartons. Il a fallu couper court et la laisser à *son attraction passionnelle.*

Autrefois je me serais indigné de cette vulgarité d'inclinations ; j'aurais demandé si cet être, uniquement adonné aux trivialités de la vie, était bien une créature de mon espèce ; mais l'expérience m'a rendu moins fier : aujourd'hui, j'entends toujours ce dialogue de la couronne et de la sandale :

« Souviens-toi que nous sommes sœurs et au service du même maître, disait la sandale à sa compagne.

— Moi, ta sœur ! répliquait la couronne indignée, et que fais-tu donc alors là-bas, dans la fange ou la poussière ?

— Ne le vois-tu pas ? reprit la sandale ; je t'aide à rester en haut dans l'air pur et le soleil ! »

Ne pourriez-vous nous faire la même réponse, humbles travailleurs qui prenez à votre charge le labeur grossier, afin de nous ménager les loisirs nécessaires aux œuvres délicates et choisies ? N'êtes-vous pas aussi les pieds de cette société dont les têtes vous méprisent ? Ah ! maudit soit l'orgueil humain qui a proportionné son estime à l'espèce de l'œuvre, et non à la vaillance de l'ouvrier ; qui a refusé l'égalité du respect à l'égal accomplissement du devoir ; qui a mis le modeste ou l'utile sous les pieds du brillant ou du superflu, dédaignant le travailleur auquel on devait les moissons pour glorifier l'artiste qui savait les peindre.

III

LE PLUS BEAU MAUSOLÉE.

Au bout d'un des faubourgs se dresse, à droite, un portique soutenu par deux colonnes, et fermé par une porte de fer; on lit sur le fronton un verset des livres saints; c'est le champ des morts.

Chaque fois que mon cœur plie sous quelque tristesse, je vais là, vers une pierre grise qu'ombrage un jeune saule, et je le décharge dans des larmes.

La pierre est étroite, car une place a été réservée à côté (la place que je dois occuper un jour); l'épitaphe tient tout entière dans deux lignes; elle ne renferme que le nom de la femme qui m'a précédé là, avec trois dates: celle de sa naissance, celle de notre mariage, celle de notre séparation. Autrefois j'avais voulu élever un monument plus somptueux; pendant bien des mois j'ai rêvé le bronze et le marbre sous ces rameaux flottants; ne pouvant plus donner à celle qui repose là d'autre témoignage de ma tendresse, je tenais à constater au moins ainsi mon persistant souvenir. Que de calculs faits et recommencés dans ce but! quels soins apportés pour grossir les épargnes de chaque mois! comme je me complaisais dans mes habits plus grossiers et ma table appauvrie! Enfin la somme nécessaire se trouva prête; j'allais chaque jour au cimetière mesurant notre lit funéraire, élevant en idée la tombe espérée. Un jour que j'y étais, lui rêvant une forme, deux jeunes filles passèrent; elles portaient un arrosoir à demi rempli; la sueur coulait de leurs fronts enflammés, et toutes deux haletaient.

« Où allez-vous ainsi, pauvres enfants? demandai-je.

— Là-bas, répondirent-elles, à la tombe de notre bon père que nous avons garnie de fleurs.

— Et vous apportez cette eau pour les arroser?

— De bien loin, monsieur; il a fallu la prendre au puits du petit sentier; encore sera-t-il desséché sous peu, et alors les fleurs mourront. »

Elles avaient dit cela si tristement que je voulus les rassurer en leur montrant les parterres qui émaillaient autour de moi les tombes.

« Oh ! pour ceux-là, répondirent-elles, on paye le fossoyeur qui fait venir de l'eau à grands frais : ce sont les tombes des riches, monsieur ; mais voyez les autres ! »

Elles indiquaient, dans un coin du cimetière que je n'avais jamais visité, de longues rangées de tertres déjà brûlés par le soleil, et dont les fleurs n'étaient plus que des herbes jaunies.

« Voilà comme sera la tombe de notre père dans quelques jours, ajoutèrent les deux jeunes filles avec émotion.

— Ainsi, faute d'eau, vous devrez renoncer à l'entretenir?

— Hélas ! oui, monsieur; les pauvres gens sont bien malheureux de ne pouvoir fleurir leurs morts ! »

L'aînée, qui avait prononcé ces mots, soupira; puis, faisant un signe à sa sœur, toutes deux reprirent l'arrosoir et partirent.

Je les suivis d'un long regard. — Chères et pieuses filles, qui ne demandent qu'à pouvoir orner de quelques guirlandes la tombe de celui qu'elles regrettent ! Et combien d'autres ambitionnent sans doute le même bonheur ! Tandis que je prépare un riche monument pour ma compagne perdue, combien d'autres seraient satisfaits d'un arbuste, de quelques roses au pied de la croix de bois qui protége leurs morts pleurés ! Avec le prix de ce cuivre, de ce fer et de ce marbre, je pourrais faire jaillir de terre assez d'eau pour reverdir toutes ces tombes flétries. Le

sacrifice de mon orgueilleux caprice serait la joie de tous. Adieu donc, inutile mausolée! je n'avais espéré qu'un monument de métal et de pierre pour ma chère absente; je lui en élèverai un d'abnégation et de dévouement. Ce que demandent ces pauvres tombes, je le leur donnerai au nom de celle qui a été la meilleure part de moi-même; l'eau que tous désirent sortira des pieds de son cercueil; morte, elle sera ce qu'elle était vivante, la richesse de ceux qui manquent et la consolation de ceux qui pleurent.

Dieu soit béni de m'avoir fourni ce moyen d'honorer sa mémoire d'une manière digne d'elle! Aujourd'hui la source a été trouvée, l'eau murmure doucement à travers les grandes herbes du cimetière, et les pauvres tombes fleurissent à l'égal des plus opulentes.

IV

L'ANNIVERSAIRE.

Ce matin, en entrant dans la petite pièce qui me sert de parloir et de cabinet de repos (car je n'ose plus dire de travail), j'ai aperçu un bouquet d'immortelles placé sur le bureau, au-dessous du portrait que voile un crêpe noir. Félicité, qui venait de le déposer là, s'est esquivée à mon approche. Ah! elle aussi a la mémoire fidèle: elle n'a point oublié que c'était aujourd'hui l'anniversaire de ce jour terrible où Dieu m'ôta ce qu'il m'avait donné de plus précieux et de plus doux, la femme qui s'était mise avec moi sous le fardeau de la vie, et qui, pendant trente années, n'avait eu d'autres soins que de tirer à elle le poids le plus lourd.

Venue à moi dans tout l'épanouissement de sa jeunesse, elle avait tout partagé: illusions, désenchantements, lut-

tes, travaux obstinés. Je lui avais dû mes plus douces joies dans les meilleurs jours, mes plus sûrs reconforts dans les pires épreuves ; elle avait été la lampe de la maison dont je m'efforçais d'être le pilier. Nos deux âmes, si longtemps associées, avaient fini par n'en faire qu'une ; elle disait le plus souvent ce que je venais de penser, elle proposait ce que j'allais vouloir. Quand l'un de nous se sentait défaillir, l'autre était là pour lui servir d'appui ; chacun avait ainsi deux courages et deux consciences. Son économie laborieuse avait fait sortir l'aisance de la pauvreté ; comme le Janus antique, elle semblait avoir deux regards : l'un qui sondait l'avenir, tandis que l'autre continuait à voir le passé.

Grâce à elle, les enfants avaient pu grandir, se marier, et nous nous étions retrouvés seuls tous deux au moment où le front commence à se courber ; mais sa tendresse avait comblé tous les vides du foyer. Affranchie de ses austères obligations de mère, elle avait laissé se réveiller en elle comme des ressouvenirs de jeunesse. Ses loisirs nouveaux avaient ramené les longues causeries des premières années, les promenades à petits pas faites pour nous seuls, les lectures à deux ; toutes ces douces habitudes de l'entrée en ménage bientôt interrompues par les devoirs de la famille, et que nous retrouvions dans un printemps de l'arrière-saison.

Oserai-je le dire? ces jours avaient été les plus doux de ma vie. Je respirais ce reste des parfums de la jeunesse avec la sécurité que donne une tâche complétement achevée. Nous connaissions enfin ce contentement des cœurs qui ont fait la part de l'idéal et celle de la réalité, cette sérénité vainement poursuivie pendant la fièvre de l'action, ce désintéressement de la vie qui permet d'en jouir en ne lui demandant que ce qu'elle peut donner. — Bonheur

trop court ! — celle qui avait partagé tous mes combats avait toujours aussi caché ses blessures. J'avais vu ses forces décliner graduellement presque sans m'en apercevoir ; à chaque affaiblissement son courage grandissait, sa pâleur se déguisait sous les sourires. Plus soigneuse de sa personne à mesure que le temps et la souffrance redoublaient leurs coups, elle entretenait mon illusion ; elle voulait m'épargner l'attente poignante d'une douleur inévitable.

Je n'en avais un vague soupçon qu'en la voyant chaque jour plus occupée de Dieu et de moi. Dans sa tendresse toujours croissante je pressentais comme l'approche d'une séparation. Enfin le danger se trahit. Épuisée d'efforts, la malade ne quitta plus son alcôve où le jour arrivait à peine. Ses derniers jours furent employés à me préparer au coup qui me menaçait ; mais je ne voulais point comprendre, je ne pouvais y croire ; elle s'occupa de me le faire accepter et de me l'adoucir.

Le temps avait insensiblement fait le vide autour de nous. Les enfants étaient partis et trop enchaînés ailleurs pour revenir, les vieux amis dispersés. Un seul vivait à quelques pas, le plus cher de tous, celui qui, pendant trente années, avait assisté à nos chagrins sans les aigrir, à nos joies sans y faire ombre. Mais un jour (jour de triste mémoire) un nuage s'était tout à coup formé dans notre ciel et avait éclaté en orage : cette longue chaîne d'habitudes s'était brusquement rompue, et une honte orgueilleuse avait empêché, des deux côtés, d'en rapprocher les anneaux. Quand la mourante sentit que le terme était proche, elle écrivit, d'une main déjà glacée, ces seuls mots : « Venez consoler le veuvage d'un ami ! »

Roger comprit et accourut. Doux et cruel retour ! elle réunit nos mains, elle nous confia l'un à l'autre, puis,

attirant notre ami par un signe, elle lui parla longtemps tout bas d'une voix entrecoupée ; sans doute elle me léguait à son dévouement, car Roger répétait sans cesse : « Je le promets ! je le promets ! » tandis que ses larmes tombaient sur l'oreiller ; les miennes coulaient aussi aux pieds de ce lit où je m'étais affaissé, les mains jointes, n'ayant même plus la force d'espérer.

Deux journées s'écoulèrent, puis deux nuits, puis le soleil se leva encore ; ce fut la dernière fois pour elle. Ses paupières qui tremblaient sous le rayon matinal se refermèrent, elle murmura mon nom, fit entendre ces mots de la prière des simples : « Notre père, qui êtes aux cieux... » puis elle s'endormit sur mon bras qui la soutenait...

Désormais j'étais seul ; plus de cœur battant à toutes les pulsations de mon cœur, plus d'esprit pour répondre à toutes les questions de mon esprit ; elle était perdue la compagne dévouée de toutes mes épreuves, celle qui savait m'épargner la pluie et me ménager le soleil. Autrefois j'étais à sa charge, elle à la mienne ; chacun de nous n'avait à s'occuper que de l'autre ; maintenant j'allais subir la triste nécessité d'être mon but à moi-même.

Oh ! qui pourrait dire ce morne changement du foyer à l'heure du veuvage ! C'est surtout quand le premier désespoir s'apaise, lorsque rentré en possession de soi-même on peut regarder et comprendre ; c'est quand vos pas retentissent en lugubres échos dans ces chambres vides, que vos yeux rencontrent à chaque instant quelque souvenir de celle qui a disparu : ici sa corbeille renfermant un travail interrompu, là son livre favori encore ouvert à la page préférée ; plus loin le vêtement qui garde son empreinte et rappelle son attitude ; partout ce qu'elle a vu, ce qu'elle a touché. Son souvenir flotte autour de

vous sur tous les meubles et sur tous les murs ; il semble qu'elle n'est sortie que pour quelques heures, qu'elle va revenir ; à chaque bruit de pas vous prêtez l'oreille, à chaque porte ouverte vous vous retournez comme si elle allait paraître ; vous ne pouvez croire à l'éternité de cette absence qui a laissé tout à sa place comme pour un prochain retour. Il faut longtemps pour que cette conviction pénètre dans votre esprit, pour que vous compreniez ce qu'il y a d'irrévocable dans cet abandon. C'est alors que votre reste de courage fléchit, que vous vous accroupissez dans votre douleur sans autre occupation qu'elle-même. Oh ! que de doux ressouvenirs qui se transforment en tortures ! Avec quelle persistance acharnée on recompte, pièce à pièce, le trésor disparu ! Comme on regrette les journées perdues, les fugitives querelles ! Combien de remords d'avoir quelquefois affligé celle qu'on ne peut plus réjouir ! Ah ! pourquoi l'idée de cette séparation ne nous revient-elle pas aux heures moroses, quand notre patience se lasse, quand notre indulgence est en défaut ? Pourquoi, au moment de faire couler une larme, ne pas nous dire : — Je dérobe au bonheur un moment qui ne renaîtra plus ; je frappe un condamné à mort.

Cette idée m'est revenue plus vivement aujourd'hui devant le bouquet d'immortelles et le portrait voilé.

Ce crêpe qui le recouvre, je l'ai suspendu là moi-même de peur qu'à force de rencontrer, à chaque instant du jour, l'image de l'absente, mon regard ne se désaccoutumât de la regarder. Je n'ai pas voulu que cette chère image pût se confondre avec ce qui l'environne, devenir un trivial ornement du foyer domestique, perdre, dans l'habitude, son charme émouvant. Je l'ai gardée pour les heures où mon cœur se retourne vers elle et demande à la voir. Sa vue alors m'aide à rebrousser chemin sous la

douce expression de son regard ; mes souvenirs prennent des ailes ; ils remontent du veuvage et de la vieillesse, bien haut et bien loin, vers les sphères radieuses du passé.

Aujourd'hui ma main a écarté le voile sombre. La voilà cette apparence d'une âme que moi seul ai sondée ! La voilà telle que je l'ai connue aux fortes années de l'âge mûr, quand toutes les fleurs de la jeunesse étaient devenues des moissons ! Elle vivante, j'étais moins attentif aux détails de cette forme aimée ; possesseur de l'être lui-même, je ne cherchais point à examiner aussi attentivement l'image ; mais maintenant j'en étudie les moindres traits ; je voudrais les imprimer assez profondément dans ma mémoire pour que le doux fantôme ne me quittât plus et marchât partout à mes côtés.

J'ai contemplé longtemps ce portrait qui me regarde avec un sourire, et, laissant couler mes larmes, je lui ai dit :

« Sois bénie, chère créature, pour tout le bonheur que
» je te dois, et pour tous les torts que tu m'as pardonnés.
» Vivante, tu as été la providence de notre demeure ;
» morte, tu en es encore l'ange gardien. Tout ce que j'y
» trouve de paix, de consolations, d'abondance, c'est à
» toi surtout que je le dois. Ta prévoyance survit dans le
» bon ordre établi, dans le dévouement des serviteurs,
» dans toutes ces habitudes qui font une atmosphère au
» foyer domestique. Tu es partie comme le soleil qui
» laisse les semences, échauffées par ses doux rayons,
» germer dans les ténèbres humides de la nuit ; ce que
» tu avais couvé sous ton cœur a continué d'éclore quand
» tu n'as plus été là. Je te retrouve dans tout ce qui
» adoucit mon veuvage. La simplicité gracieuse du logis,
» la sainte frugalité de ma table, la bienveillance recon-
» naissante des voisins, le respect de tous et le retour de

» notre ami, rien qui ne soit à toi, qui ne vienne de toi.
» Sois donc encore bénie une fois et toujours, ô ma douce
» protectrice ! et puissé-je te prouver ma reconnaissance
» en payant aux autres tout ce que tu as fait pour moi ! »

V

LE VIEIL AMI.

Roger est arrivé aujourd'hui plus tôt que de coutume; lui aussi se rappelait le douloureux anniversaire. Il venait me chercher pour une promenade ; il voulait, disait-il, me distraire. Je n'ai pu lui faire comprendre que le souvenir de Louise était ma meilleure consolation, et que la pleurer me soulageait.

Le veuvage de Roger ne ressemble en rien à mon veuvage. Marié à une femme qui a compromis son nom, contrarié tous ses goûts, il n'a commencé à vivre qu'en se retrouvant seul : aussi s'est-il efforcé de ne retourner jamais les yeux en arrière ; il a mis son bonheur et sa générosité à oublier.

Mais cette longue épreuve n'a amorti ni son zèle, ni sa bonne volonté ; tout ce qui peut servir les hommes l'intéresse. Arts, lettres, sciences, rien ne le trouve indifférent, rien ne lui est étranger. Partout où l'esprit humain fait un effort il accourt, il encourage, il aide selon ses forces.

Tout à l'heure il m'est arrivé chargé de vingt fioles pour une nouvelle expérience de photographie, et grondant son domestique de porter avec trop peu de soin la caisse qu'il venait de prendre aux messageries. René a déposé son fardeau à la porte de la cuisine, avec l'aide de Félicité

qui est accourue, et il s'est excusé en disant que la caisse était lourde.

« Lourde ! a répété Roger presque en colère ; tu la trouves lourde parce que tu ne prends aucun intérêt aux progrès humains. Songe, malheureux, que ce sont les analyses des échantillons de nos deux nouveaux gisements d'étain et de cuivre ; il y a là de quoi transformer l'industrie du canton, l'enrichir à jamais. Si j'avais ton âge, je voudrais porter cette caisse sur mon cœur, et sans secousse, comme un nouveau-né. Qui sait si ce n'en est pas un !

— Vous voilà donc maintenant minéralogiste ? ai-je demandé en souriant.

— Pourquoi non ? a-t-il répondu ; ne connaissez-vous plus votre Térence ?

« Homo sum, nihil humani a me alienum puto*. »

Et comme il a vu que je souriais :

« Je sais, je sais, a-t-il continué en faisant claquer ses doigts par-dessus sa tête, ce qui est son geste toutes les fois qu'il veut exprimer un parti pris ; on dit que je suis un brouillon, une commère qui va découvrir tous les plats préparés par d'autres et pour d'autres ; mais peu m'importe ! Si je n'aide pas au char qui avance, je cours du moins après en criant bravo à l'attelage et aux cochers. Tout le monde n'est pas fait pour avoir du génie, cher ami ; il faut que les grands hommes et les grandes idées aient leur public qui comprend s'il peut, et qui applaudit toujours. Je suis du public. Croyez-vous qu'il vaille mieux regarder impassiblement le mouvement social comme un spectacle pour lequel on a loué une fenêtre ?

* Je suis homme, et rien de ce qui peut intéresser les hommes ne m'est étranger. (Vers imité de Ménandre.)

— Non vraiment, ai-je répondu ; et loin de vous railler, je vous admire.

— Enviez-moi plutôt, s'est-il écrié, car j'y trouve mon occupation et ma joie. Tandis que d'autres donnent leur démission de la vie et se retirent dans la flanelle et les bonnets de coton comme des momies dans leurs bandelettes, moi je me mêle à tout ce qui remue ; je me rajeunis au contact de tout ce qui germe et pousse au soleil. Le monde est un immense laboratoire occupé à me préparer chaque jour quelque surprise ; l'humanité tout entière semble travailler à me distraire, à m'occuper. C'est bien le moins qu'en retour je me réjouisse de ce qui doit lui profiter, et que j'allume un lampion à chacune de ses victoires... A propos, savez-vous qu'on a découvert un nouveau moteur plus puissant et plus économique que la vapeur ? J'ai écrit pour avoir des renseignements. — Mais pardon, je suis fou ; je ne m'occupe que de moi quand je ne devrais m'occuper que de vous. »

Et il m'a pris les mains ; il s'est mis à m'interroger avec une tendre sollicitude ; en voyant mes yeux humides il m'a embrassé avec attendrissement et m'a proposé de sortir ; j'ai accepté.

Nous avons gagné les collines qui dominent la ville, et nous nous sommes assis sous un vieil érable où les bouvreuils chantaient.

Là Roger, selon son habitude, s'est ingénié à me distraire. Il m'a parlé de science, d'art, d'économie politique, de philosophie ; il m'a fait la description des aurores qu'il voyait poindre à tous les horizons du monde ; car Roger est un utopiste : l'imagination qu'il n'a point dépensée pour son propre compte, il la dépense pour le compte de l'humanité ; il commence aujourd'hui, pour elle, son roman de jeunesse.

Je l'ai insensiblement suivi dans les splendides perspectives que son enthousiasme ouvre à l'avenir, et, lui prenant la main :

« Conservez cette ardeur et ces espérances, lui ai-je dit ; rajeunissez-vous dans les éternels renouvellements du genre humain ; c'est le plus sûr moyen d'échapper aux ennuis de la vieillesse.

— Des ennuis ! s'est-il écrié ; en êtes-vous donc aussi à calomnier notre âge ? Sachez que je le regarde comme le plus heureux temps de ma vie. »

Et comme j'ai secoué la tête:

« Oui, le plus heureux, a-t-il répété en frappant la terre de sa canne, le plus heureux au physique et au moral.

— Vous oubliez les infirmités qui viennent.

— Et vous, cher ami, vous ne pensez pas aux passions qui s'en vont ? Quelle plus cruelle infirmité que l'ambition qui nous tient nuit et jour haletants autour de ce mât de cocagne du succès ? que l'amour qui nous rend esclaves ou la haine qui nous rend tyrans ? que la paresse qui nous dit à une oreille : Reste et dors !—tandis que la nécessité crie à l'autre : — Réveille-toi, et debout !

— Cependant l'affaiblissement des forces...

—Se proportionne à l'amoindrissement des obligations.

— Ainsi vous vous réjouissez d'avoir vu tomber vos cheveux ?

— J'ai une perruque qui me tient plus chaud.

— De sentir vos yeux s'affaiblir ?

— Avec mes lunettes, je vois comme à quinze ans.

— Et d'avoir perdu toutes vos dents ?

— Parbleu ! elles m'ont assez fait souffrir ; j'en ai maintenant de postiches qui m'épargnent les fluxions. »

Je n'ai pu m'empêcher de sourire.

« Vous croyez que je plaisante, a repris Roger avec im-

patience; mais non, sur l'honneur! On est injuste envers la vieillesse; on lui demande les ressources d'un autre âge, au lieu d'user de celles qui lui appartiennent. Le regret est le fond de l'âme humaine: pour qu'une chose plaise, il faut l'avoir perdue. On pleure l'enfance dans la jeunesse, la jeunesse dans l'âge mûr, l'âge mûr dans la vieillesse, et, comme celle-ci termine tout, on n'a pas le loisir de la regretter.

— De sorte que vous regardez l'espèce de malédiction qui pèse sur elle comme une injustice?

— Comme un lieu commun. Prenez garde, cher ami, que le lieu commun gouverne le monde; il suffit qu'une sottise soit répétée de père en fils pour qu'on ne l'examine plus: elle passe à l'état de vérité. Il semble que l'erreur soit comme le vin, et qu'une fois en bouteille dans un axiome, elle doive s'améliorer avec le temps; les plus vieilles sont les plus estimées. On a attaché à certains mots des épithètes fatales qui les marquent au front d'un stigmate indélébile: triste vieillesse... heureuse enfance... beaux jours du collége... Autant de sottises et de mensonges!

— Quoi! n'aimez-vous donc point à vous reporter, par le souvenir, vers vos premières années?

— Eh! sans doute; comme j'aime à me reporter vers l'orage qui m'a ballotté trois jours lors de mon voyage d'Angleterre; comme je pense à ma jambe cassée et à mon grand procès. On se plaît au souvenir des douloureuses épreuves, ne fût-ce que pour se rappeler qu'on y a échappé; mais que Dieu me punisse si je regrette jamais notre prison classique des Verrières!...—A propos, cher ami, vous savez que c'est lundi prochain la Saint-Nicolas. Les anciens camarades se réunissent pour dîner ensemble... Hélas! les rangs s'éclaircissent... chaque an-

née, la mort ôte un couvert... Nous ne serons que cinq cette fois...

— Mais heureux de nous retrouver et de parler du collége.

— Parbleu ! le moyen que de vieux compagnons de chaîne ne causent pas de leur commune captivité ?

— Votre vie d'écolier vous a donc laissé de bien mauvais souvenirs ?

— Vous appelez ça une vie ! s'est écrié Roger ; moi je l'appelle un apprentissage, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus difficile, de plus déplaisant, de plus fastidieux.

— Et de plus indispensable.

— Qui vous dit le contraire ? Pensez-vous que je veuille mettre le feu aux colléges, comme le bourgeois d'Aristophane à l'école de Socrate ? Non, sur mon âme ! je les estime, je les vénère ; mais il m'est bien permis peut-être de remercier Dieu d'en être sorti. La Grammaire de Letellier est un livre fort utile, le Dictionnaire de Boudet un répertoire des plus respectables ; je ne refuse pas une certaine considération au *Gradus ad Parnassum*, et les Racines grecques de Lancelot ont droit à toute ma reconnaissance ; je louerai même, si vous voulez, les longs pensums de notre vieux professeur de cinquième, les retenues aux beaux congés d'avril, les promenades en rang le long des prairies diaprées de fleurs et de papillons. Tout cela était juste, nécessaire. Seulement, vous ne vous offenserez point si je préfère ma liberté d'aujourd'hui. D'autres adorent ce qu'ils n'ont plus, moi je préfère ce que j'ai. La vieillesse me rit, parce qu'elle m'a apporté, avec l'indépendance qui récompense le travail, l'expérience qui nous apprend à en jouir, la modération qui nous économise les joies, le loisir qui nous les fait savourer... Que le monde chante en chœur, sur un ton mélan-

colique, ses regrets des jeunes années, moi je continuerai à chanter les plaisirs du dernier âge ! »

VI

DISTRACTIONS DE VIEILLARD.

L'ami Roger se plaint depuis quelque temps de son domestique René : il n'a plus la tête à ce qu'il fait ; son maître le trouve toujours la plume à la main, griffonnant des pages qu'il cache ou déchire dès qu'on le voit.

« Dieu me sauve ! me disait ce matin Roger, je crois que le malheureux devient homme de lettres, il n'est plus bon à rien. Il a sans cesse les yeux au plafond, comme s'il y cherchait une idée, et il ne voit plus les araignées qui y filent tranquillement leur toile. Quand je lui demande ma tasse de chocolat, il m'apporte un tire-bottes ; nous avons l'air de gens qui parlent deux langues différentes ; impossible de nous entendre. »

Ces plaintes ont reporté ma pensée sur le service de Félicité, toujours si régulier et si attentif. Grâce à elle, les soins auxquels m'avait accoutumé celle qui était la providence du logis n'ont point cessé un seul instant de m'entourer. Dépositaire d'une tradition d'ordre et de dévouement, elle l'a scrupuleusement maintenue ; l'esprit de la morte semble encore présider ici à toute chose et murmurer à l'oreille de la fidèle servante ses ordres mystérieux.

Pensant que René, qui vient souvent ici, ne pouvait avoir un meilleur exemple et une meilleure conseillère, j'ai parlé à l'excellente fille du changement qui s'était opéré chez lui, je l'ai engagée à en savoir, s'il se pouvait, la cause et à le ramener par quelques conseils. Mais, à

ma grande surprise, Félicité n'a point voulu croire aux torts de René. Contre son habitude, elle a trouvé des paroles pour le défendre.

« M. Roger était trop vif... il donnait trois ordres à la fois sans laisser le temps d'y obéir... Rien n'était réglé au logis et c'était tous les jours un nouveau service... Autrefois, René passait la meilleure partie du jour à piquer des mouches sur des bouchons; maintenant, on ne l'occupait qu'à brosser de petites pierres pour la collection de son maître. » Elle a continué ainsi, s'animant toujours davantage. Jamais je ne l'avais entendue faire tant de phrases et si longues. Il a fallu l'interrompre en renouvelant ma prière d'avertir René. Elle me l'a promis enfin, mais avec répugnance.

« Les maîtres, a-t-elle dit en terminant, ne sont pas justes pour les domestiques. »

Je l'ai regardée avec surprise, et elle a ajouté très-doucement: « Je ne dis point ça pour Monsieur, au moins. »

Mais elle le pense pour d'autres. Ainsi, cette simple créature, qui ne savait que rire ou pleurer, commence aussi à juger. L'air du siècle a pénétré jusque dans la cuisine de Félicité.

J'ai bientôt oublié cet incident à ma fenêtre, où je me suis assis pour regarder les passants.

C'est une de mes plus charmantes distractions de vieillard. Cette foule qui glisse sous mes yeux réveille en moi mille souvenirs, crée mille rêves, me fournit mille rapprochements. Tantôt c'est une ressemblance qui me reporte en arrière et me fait repasser par tout un poëme de jeunesse; tantôt des contrastes qui entraînent ma pensée vers les profondeurs sombres; tantôt une expression aperçue, un mot saisi, une attitude interprétée, qui permettent de supposer un rapide roman dont les person-

nages disparaissent presque aussitôt en laissant l'imagination chercher un dénoûment.

Penché à mon balcon, je ressemble au spectateur qui assiste, de loin, à une pantomime dont on ne lui a point dit le sujet. Mon théâtre est le monde, mes acteurs sont les hommes, ma pièce est la vie elle-même. Il n'est point un de ces passants qui n'ait sa douleur ou sa joie dont quelque reflet brille au fond de son regard, sa passion secrète sur laquelle il s'efforce de croiser son habit. Le théâtre n'est que la révélation conventionnelle et exagérée des caractères et des sentiments qui se trahissent chaque jour sous nos yeux sans que nous daignions y prendre garde. Tout homme et toute existence se résume dans la célèbre entrevue de Napoléon et de Pie VII. L'empereur, qui veut se faire sacrer par le pontife romain, joue d'abord le respect et la piété.

« *Comediente !* (comédien) murmure le pape. »

Alors le héros s'emporte, il crie, il menace.

« *Tragediente !* (tragédien), reprend le vieillard. »

Hélas ! les deux mots peuvent s'appliquer à tous les vivants : la jeunesse et l'âge mûr flottent perpétuellement entre la tragédie et la comédie ; le calme arrive à peine vers les derniers jours, au moment où le rideau va se baisser.

Le vent du midi pousse devant lui de lourdes nuées ; la pluie commence ; les promeneurs se hâtent de rentrer... C'est un entr'acte dans la représentation que je suivais avec tant d'intérêt. J'ai refermé la fenêtre pour m'approcher de mon bureau.

Un atlas y était ouvert ; je me suis assis et j'ai commencé à feuilleter ses cartes.

Ici la distraction change de nature. Tout à l'heure j'étais au spectacle, maintenant je voyage.

Pour savoir tout ce que renferme un atlas, il faut avoir

parcouru quelque belle contrée sans autre souci que celui de voir et de sentir. Les impressions vous restent, mais sans ordre, comme les feuilles d'un livre mal paginé. Prenez alors une de ces cartes qui vous tracent les contours du pays visité, qui marquent la place de chaque lieu, indiquent les orientations et les distances, ce chaos de souvenirs va se coordonner ; vous allez lire dans votre mémoire sans confusion, sans erreurs, sans oubli. Seulement, où d'autres n'aperçoivent que des lignes coloriées, vous verrez réapparaître les merveilles qui ont autrefois frappé vos regards. Ici, à la place de ces traits confus, se dressent des Alpes couronnées d'une chevelure neigeuse; là, cette tache sombre devient un lac, miroir magique de toutes les révolutions du ciel ; plus loin, ces méandres sinueux se transforment en fleuve qui gronde, en forêts mystérieuses, en longues vallées perdues aux fentes des montagnes ; plus loin encore, ces contours estompés au delà desquels tout est vide, c'est la mer avec ses vagues aux crêtes écumeuses, ses horizons sans fin et sa respiration entendue des deux mondes. Il n'est pas un de ces points, un de ces noms, qui ne vous rappelle quelque impression terrible ou charmante.

Et l'ouvrier qui a gravé ces traits entrelacés, tordus, n'a pas soupçonné un seul instant le don féerique que possédait son œuvre ! Moi-même j'ai longtemps regardé ces hiéroglyphes avec autant d'indifférence que ceux des obélisques égyptiens ; les cartes me semblaient le résultat de la promenade d'un hanneton taché d'encre sur quelque manuscrit de nomenclature géographique. Le temps seul a donné un sens à l'énigme et levé le voile qui me cachait ces mille spectacles.

Pour un écolier, un atlas n'est qu'un livre de classe ; pour un vieillard, c'est une lanterne magique.

VII

RENÉ ET FÉLICITÉ.

Le jour baisse, l'air se refroidit; j'ai songé à allumer mon feu et j'ai sonné Félicité, mais inutilement. Il a fallu me décider à l'aller chercher moi-même. Je l'ai trouvée sur le seuil avec René. J'ai cru d'abord qu'elle le conseillait; mais, en m'approchant, je me suis aperçu que c'était René qui avait la parole; Félicité écoutait d'un air embarrassé. Les rôles auraient-ils été changés subitement, et prêcherait-on la prêcheuse?

Je n'ai pu m'en assurer, car au bruit de mes pas René s'est brusquement interrompu, Félicité est venue à moi, et je l'ai envoyée allumer mon feu.

L'attitude du valet de Roger m'a paru singulière; il était très-rouge et tenait à la main son chapeau dont il regardait le fond, comme s'il y eût cherché quelque bonne idée tombée là de son cerveau et pour le moment égarée. Quand je lui ai demandé des nouvelles de son maître, il m'a répondu en balbutiant et a bientôt rompu l'entretien, sous prétexte d'aller reprendre un panier oublié à l'office.

Je suis retourné au salon; mais, en passant, j'ai jeté un coup d'œil à travers le vitrage de cette office. René s'était arrêté devant la petite corbeille qui renfermait le tricot de Félicité; il a regardé derrière lui; je l'ai vu sser une lettre dans la chaussette commencée; puis il est échappé comme un écolier en maraude.

Quand le bruit de la porte d'entrée m'a averti qu'il était parti, je suis entré à l'office, j'ai saisi le mystérieux billet et j'ai repris le chemin du salon. Félicité achevait d'allumer le feu. Je lui ai gravement présenté la missive.

« Une lettre pour vous, Félicité. »

Elle m'a regardé d'un air effaré.

« Une lettre, monsieur... d'où ça donc?

— De votre corbeille à tricot. »

Elle a ouvert les yeux encore plus grands.

« Bonté du ciel! et qu'est-ce donc que ce peut être, monsieur?

— Vous me le direz quand vous aurez lu.

— Si Monsieur voulait lire lui-même... Je n'ai de bons yeux que pour la moulée. »

Je ne me le suis pas fait répéter et j'ai rompu le cachet.

La lettre était écrite sur une feuille de papier embellie de vignettes coloriées : les roses, les pensées et les immortelles encadraient la page d'une guirlande symbolique ; l'écriture était à l'encre rose et ornée, au commencement de chaque ligne, d'une de ces majuscules à l'air théâtral, qui font l'effet d'un tambour major en tête de son régiment.

Félicité a penché la tête par-dessus mon bras pour voir l'épître illustrée, et n'a pu retenir un cri d'admiration.

« Oh! monsieur, est-ce possible que ce soit pour moi ce qui est écrit sur ce beau papier?... Voyez, que de bouquets!... Ça a l'air de la lettre d'un prince... ou d'un député.

— Les princes reçoivent des bouquets, ma chère, mais ils n'en donnent pas, et les députés gardent les fleurs pour leurs discours.

— Mais qui donc peut m'écrire si poliment?

— Écoutez. »

Et j'ai commencé à lire haut, sans prendre garde aux endroits où l'écrivain, comme la servante des *Femmes savantes*, avait *manqué à parler Vaugelas.*

« Mademoiselle Félicité,

» La présente est pour vous informer des sentiments dont auxquels je m'honore d'être plein à votre égard, et que, n'osant vous le dire de ma propre bouche, j'ai celui de vous l'écrire de plume, avec l'espérance que le papier ne pourra vous offenser.

» D'autres particuliers vous auront dit, je suppose, qu'ils vous trouvaient mieux que Vénus ou telle autre dame du grand ton ; je me suffirai de vous avouer franchement que je vous aime comme vous êtes, et que si j'avais l'agrément de vous avoir pour épouse, je n'aurais plus rien à demander au ciel, et que je pourrais mourir.

» C'est pourquoi je viens vous demander franchement si vous voulez me faire ce plaisir. J'ai trente-huit ans, quatre cent cinquante-six francs placés à la caisse d'épargne, et tous mes papiers qui sont en règle, même le certificat du médecin qui m'a vacciné. On me propose un petit fonds de commerce que j'achèterai si c'est un effet de votre part.

» Ayez donc la bonté de me répondre le plus tôt possible, car je ne puis plus attendre. Chaque fois que je vous vois dans votre cuisine, je suis sur le gril, rapport à mon amitié pour vous. Tel est mon caractère. Nonobstant, je viendrai chercher la réponse demain si monsieur m'envoie en commission, et j'espère encore, mademoiselle Félicité, que vous ne refuserez pas de faire la mienne.

» Avec laquelle j'ai l'honneur d'être,

» Votre respectueux et dévoué amoureux,

» René Lervieux. »

Pendant toute la lecture de cette singulière lettre, Félicité n'a fait entendre que des interjections, des cris d'admiration ou des éclats de rire; mais, au nom du signataire, elle s'est tue subitement J'ai relevé la tête; elle était rouge et ses yeux brillaient comme des étoiles.

« Seigneur! c'est de lui! a-t-elle dit d'un accent troublé; monsieur est sûr d'avoir bien lu... c'est bien de René?

— Voyez vous-même. »

Je lui ai montré la lettre; elle a eu l'air d'épeler le nom, comme pour être plus sûre, et des larmes lui sont venues aux yeux.

« Êtes-vous fâchée de la demande? ai-je repris.

— Oh! non, monsieur... bien au contraire!

— C'est-à-dire alors que René et vous étiez d'accord?

— Possible, monsieur, mais c'était sans le savoir. Pauvre cher homme... il me disait seulement qu'il s'ennuyait seul... »

A ce souvenir, son attendrissement a redoublé; elle a feint de ranger les fauteuils à l'autre bout du salon, mais je l'ai vue s'essuyer les yeux. C'était un aveu trop clair pour qu'on pût s'y tromper.

La malheureuse s'est laissée prendre à l'amour de ce nigaud. Nul doute qu'elle n'accepte sa demande et qu'elle ne m'abandonne pour se mettre en ménage.

A cette pensée, je n'ai pu maîtriser un sentiment de désappointement et d'impatience. J'ai brusquement rejeté à l'un des croissants du foyer les pincettes que je tenais.

« Voyons, me suis-je écrié, il faut pourtant que je sache ce qu'il en est; si vous êtes satisfaite, pourquoi pleurer?

— C'est vrai, monsieur... c'est bien vrai! a-t-elle repris en tâchant de rattraper une dernière larme... c'est tout plein bête... mais voilà qui est fini. »

Elle s'essuyait les yeux avec son tablier et me regardait en riant. Son sourire m'a agacé encore plus que ses larmes.

« Alors c'est convenu, c'est terminé, ai-je dit en me levant, vous me quitterez pour épouser René. »

Elle a fait un sursaut en relevant la tête.

« Ah! Jésus! s'est-elle écriée, je n'avais point pensé à ça!

— Mais il le faudra bien! ai-je continué avec une certaine aigreur. Vous ne me croyez pas assez riche pour avoir chez moi une servante et un valet de chambre. René ne vous dit-il point, d'ailleurs, qu'il veut entrer dans le commerce?

— C'est juste; j'y songe à cette heure.

— Et songez-vous aussi aux résultats du commerce, à l'insuffisance de vos ressources pour le faire prospérer, par quelles angoisses et par quelles privations vous arriverez peu à peu à la misère?

— Dieu de bonté! qui a dit ça à monsieur?

— L'expérience! Voyez où en sont toutes les pauvres filles qui ont voulu renoncer à l'aisance et à la sécurité dont elles jouissaient chez un maître pour braver les chances du mariage. Rappelez-vous d'abord la voisine Marguerite, abandonnée par son mari... »

Elle m'a interrompu vivement.

« Ah! mais René est un brave homme, lui!

— Soit. Voyez alors la petite mercière du coin, qui n'a pas à se plaindre de son mari, mais qui ne peut nourrir ses six enfants...

— Et de si beaux enfants! a dit Félicité dont les yeux

sont devenus humides ; si bons à aimer que, comme elle le disait encore hier, elle ne donnerait pas tant seulement le moins chéri pour la couronne de France.

— Mais, un jour ou l'autre, elle les donnera pour rien à l'hôpital ! ai-je répliqué durement, car c'est la destinée ordinaire de ces pauvres êtres mis au monde pour souffrir. L'hôpital ou la prison, c'est-à-dire la misère ou le vice... à moins que ce ne soit tous deux ! »

Et pour mieux convaincre, j'ai appelé à mon secours la statistique ; j'ai montré cette plaie du prolétariat s'étendant et s'envenimant par elle-même ; je me suis efforcé de mettre à la portée de celle qui m'écoutait les principaux arguments de Malthus ; je l'ai montrée devenue l'Ève d'une race maudite qui n'avait point sa place dans le banquet humain !

La pauvre fille n'a rien compris à mes paroles, si ce n'est que je désapprouvais son mariage avec René, et elle s'est mise à sangloter. Son chagrin m'a ému. Je l'ai consolée de mon mieux, en lui disant que nous en reparlerions demain.

Ce matin, j'ai fait venir Félicité pour reprendre l'entretien d'hier. Elle avait le sang au visage, les paupières gonflées et les joues marbrées de larmes ; mais ses traits exprimaient une sorte de résolution fébrile. Je lui ai demandé si elle avait réfléchi. Elle a répondu précipitamment qu'il n'y avait plus à revenir, qu'elle épouserait René. Et comme j'ai voulu reprendre mes objections de la veille, elle m'a interrompu.

« C'est sûr que monsieur doit avoir raison, a-t-elle dit ; mais pas moins j'ai confiance en la bonté de Dieu. Il ne peut pas avoir défendu aux pauvres gens d'être heureux, et pour ça faut bien qu'ils aient le droit de s'aimer.

— Et qui vous garantit l'avenir ? ai-je demandé ; d'au-

tres ont une famille, une position, des épargnes suffisantes : mais vous?

— Eh bien! nous aurons la Providence, a-t-elle dit en joignant les mains avec ferveur. »

En tout autre cas, j'aurais été touché de cette pieuse confiance; mais je n'y ai vu, cette fois, que le subterfuge d'une passion qui cherchait à s'excuser en mettant son imprudence sous la sauvegarde de Dieu. Il y avait dans le ton, dans l'air, dans l'attitude de Félicité, quelque chose de têtu que je ne lui connaissais point encore; évidemment elle avait repoussé d'avance toutes les objections; elle n'en écouterait aucune, son désir était sa loi.

Habitué à sa soumission, j'ai été blessé de cette révolte subite; j'ai trouvé de l'ingratitude dans cette facilité à rompre l'espèce d'association qui nous unissait depuis quinze années; je me suis dit avec amertume que les serviteurs les plus dévoués et les plus fidèles n'aimaient, chez nous, que le pain assuré et le toit qui les protégeait. A force de bons traitements, de confiance, nous croyons leur faire prendre racine dans notre vie, les lier à nos destinées comme d'humbles amis. Chimère! à la première occasion l'esclave déguisé rompt sa chaîne. Rien ne le mêle à nous, rien ne l'attache; nous espérions en faire une feuille du grand arbre de la famille, ce n'est qu'un oiseau caché dans ses branches et qui s'envole au premier rayon de soleil.

Ceci m'a aigri. J'ai congédié froidement Félicité en lui déclarant qu'elle était libre et que j'allais m'occuper de pourvoir à son remplacement. La pauvre fille, très-émue, aurait voulu répondre, s'excuser; mais les paroles lui ont manqué; elle m'a regardé d'un air suppliant, comme si elle m'eût demandé de la deviner, de dire pour elle ce

qu'elle pensait. J'ai gardé mon sentiment hautain et elle a été forcée de partir sans s'expliquer.

Resté seul, je me suis mis à me promener dans ma chambre en continuant mon réquisitoire contre les domestiques.

Et, à ce propos, je ferai observer que le monologue, si souvent critiqué dans les pièces de théâtre, est, de toutes les formes de conversation, la plus ordinaire et la plus naturelle. Où trouver, en effet, un interlocuteur aussi intime, aussi discret, aussi conciliant et de meilleure compagnie que soi-même? Quel autre saurait faire répondre aussi facilement la pensée à la pensée en supprimant les mots, parler sans obscurité, répliquer sans humeur? Le monologue est un perpétuel triomphe oratoire, un festin qu'on se sert de ses propres mains, et où tout agrée; Lucullus soupe chez Lucullus.

Je poursuivais donc tout bas mes récriminations avec une approbation croissante de mon auditoire intérieur. Les arguments accouraient à mon appel comme les soldats qui forment leurs rangs et prennent l'ordre de bataille.

En tête marchaient les grosses raisons commandées par la prudence, et destinées à combattre tout mariage sans munitions de réserve; puis venait l'artillerie des suppositions, telles que chômages, accroissement de famille, maladies; puis les troupes légères portant leurs drapeaux sur lesquels on lisait toujours le même mot: « Misère! misère! misère! »

Et quand j'avais fini, comme Homère, le dénombrement de cette redoutable armée, j'en venais, selon l'expression du palais, aux questions préjudicielles. Je me demandais comment l'idée de mariage était née si tard au cœur de Félicité, et y avait fait refleurir subitement cet été de la Saint-Martin. Je cherchais quel charme avait

pu l'attirer vers cet amoureux déjeté, jaune et flageolant, que Roger comparait à un pois de Soissons desséché dans sa gousse.

Étrange égarement qui lui faisait sacrifier à des espérances incertaines un bonheur sûr et connu ! Il était donc trop vrai que la plupart des enfants d'Adam n'avaient pas même eu de sagesse les cinq sous du Juif errant, et qu'ils ne pouvaient faire face aux besoins de chaque heure. Avec eux le passé n'assurait jamais l'avenir ; de longues années de raison ne les préparaient qu'à la folie. Ils marquaient leur route, comme le petit Poucet, avec des miettes qu'emportaient tous les oiseaux du ciel, et finissaient toujours par se trouver égarés, comme lui, sans direction et sans lumière.

Que pouvais-je y faire ? J'avais crié à la folle créature que le logis de l'ogre était proche ; mais elle avait continué, certaine que Dieu accomplirait pour elle un miracle, et lui ferait trouver les bottes de sept lieues. J'avais désormais cessé d'être responsable, puisque rien ne pouvait lui faire regarder à ses pieds. Je rentrais chez moi avec ma lanterne, laissant Félicité à toutes les fondrières du chemin. Abandonné par elle, je l'abandonnais à mon tour.

VIII

UN PLAISIR DE TOUS LES AGES.

Tout à l'heure, trois musiciens ambulants se sont arrêtés sous mes fenêtres : c'étaient trois Allemands qui jouaient des fragments de symphonie avec un ensemble merveilleux.

J'ai toujours regardé la musique comme un complé-

ment du langage; elle réveille certaines sensations que la parole laisserait endormies, et traduit des nuances de sentiments pour lesquels les dictionnaires n'ont point de mots. Ce n'est pas, comme le dit Beaumarchais en raillant, « ce qui ne vaut point la peine d'être écrit qui se chante, » mais bien ce qui ne peut être dit ni écrit. Aussi quel charme dans cette signification indécise! Il en est de la musique comme des nuages d'un ciel d'automne dans lesquels le regard trouve successivement toutes les images qui flattent notre fantaisie. Chacun écrit son poëme sous ces mélodies flottantes; les sons semblent insensiblement se transfigurer, prendre une forme visible, glisser devant nous comme des visions.

Parfois, c'est un féerique paysage qui sort lentement de ces limbes harmonieuses. On voit s'étendre les horizons fuyants, se dresser les colonnades de marbre, jaillir les eaux cristallines; on entend le vent bruire dans les ombrages embaumés; le soleil brille, les oiseaux gazouillent, mille fantômes gracieux se laissent entrevoir à travers les feuillées. Ce sont les jardins d'Armide ou les palais des Mille et une nuits.

Puis tout s'écroule subitement, et la scène change. Voici les monts sauvages qui montent vers les nuées, les grands lacs qui dorment à leurs pieds, le cor des Alpes dont les sons se prolongent dans les ravines; la nuit descend, le vent murmure sourdement à travers les sapins; trois hommes se dirigent sur trois points différents vers le Gruttli, où ils vont jurer la délivrance de leur patrie.

L'héroïque vision s'évanouit encore; cette fois, c'est le hautbois qui se fait entendre; des cris joyeux se répondent; la danse des villageois commence; on voit les pas cadencés, on entend les éclats de rire, toujours plus bruyants, jusqu'à ce que l'air s'alourdisse, que le ciel se

plombe, que le tonnerre gronde au loin. Il s'approche, il éclate, il disperse les danseurs effrayés. J'ai reconnu la symphonie de Beethoven.

Rêves charmants et toujours nouveaux, que l'âge ne peut enlever! car, si d'autres joies échappent, celle-ci, du moins, reste tout entière.

C'est, en effet, aux heures du déclin que le choix de nos plaisirs de jeunesse devient une ressource ou un châtiment. Tandis que les jouissances grossières s'usent elles-mêmes, les délicates semblent se féconder par l'usage et devenir plus complètes.

Je viens encore de l'éprouver tout à l'heure en entendant cette symphonie exécutée sous mes fenêtres. Renversé dans mon fauteuil et les yeux fermés, j'écoutais avec un paisible ravissement. Le violon, l'alto et le violoncelle sont d'abord partis d'un mouvement modéré en faisant entendre des accords harmonieusement entrelacés. On eût dit trois amis qui se mettaient en route d'un pas égal pour quelque promenade matinale.

Bientôt le violon a pressé le pas et élevé la voix; il s'exaltait sans doute à la grandeur du spectacle; il montrait le soleil incendiant à l'horizon des brouillards qui se déchiraient comme un voile, et la création, surprise dans son sommeil, se montrant aux regards dans toute la grâce de son immortelle beauté.

L'alto appuyait, de loin en loin, par une exclamation admirative, et le violoncelle ajoutait quelques mots avec la gravité d'un vieillard.

Tous trois ont atteint le sommet de la colline. Là le violoncelle a fait entendre un hymne religieux soutenu par la voix de ses deux compagnons.

Pendant ce temps, le soleil, qui avait grandi, inondait la campagne de ses vagues d'or. On entendait bourdon-

ner l'abeille et le ruisseau bruire dans les glaïeuls. Les trois promeneurs se sont assis pour une intime causerie.

Le violon a d'abord raconté ses chimères de jeune homme : — nom glorieux, amour partagé, épreuves victorieuses ; — il s'est montré tenant la réalité à la merci de sa fantaisie, comme l'archange de Raphaël tient le démon.

Puis l'alto a parlé à son tour : il a dit ses durs travaux, sa forte patience, ses buts déjà atteints, et ceux qu'il voit plus rapprochés ; pour lui, la vie est une moisson mûre, et sa faucille est aux pieds des épis.

Enfin le violoncelle a élevé sa voix où vibre une onction attendrie. Il a redit les confidences de ses deux compagnons en y joignant les leçons de l'expérience. Répété par lui, le chant d'espoir de la jeunesse est devenu plus calme, l'hymne de triomphe de l'âge mûr est devenu plus doux, et, ramenés par cette voix d'une sagesse émue, l'alto et le violon ont fini par se confondre avec elle dans un mélodieux accord.

Je ne suis sorti de mon espèce d'hallucination qu'en entendant retentir dans la sébile de fer des Allemands les gros sous que leur jetaient les auditeurs de la rue ; j'ai voulu m'associer à leur générosité, et les trois musiciens ont paru enchantés de la recette : aussi sont-ils repartis en jouant une hongroise qui m'a fait tressaillir.

Cet air, je le reconnais : c'est lui que répétait l'orchestre du bal, la première fois que je vis celle qui devait assurer mon bonheur. Je ne l'ai jamais entendu depuis sans me reporter, par la pensée, à cette soirée qui décida de ma vie ; en l'écoutant, il me semble que je rebrousse en arrière jusqu'à l'âge où la vie était encore pour moi comme un livre dont les feuillets n'avaient point été coupés, et que je possédais sans le connaître.

J'ai refermé ma fenêtre ; je me suis rassis, le front ap-

puyé contre le marbre de ma cheminée, et j'ai laissé mon esprit remonter lentement ce fleuve de trente années qui a emporté dans son cours tant de débris de moi-même. Insensiblement toutes les images du passé se sont ravivées; je me suis retrouvé jeune, pauvre et amoureux comme au jour où Louise et moi nous n'avions pour prendre courage que cette invincible confiance de ceux qui croient et espèrent. Ces souvenirs ont passé sur mon cœur comme un vent de printemps sur une terre glacée; je l'ai senti se ranimer, s'attendrir. Je me suis levé, j'ai ouvert mon secrétaire, et, dans un tiroir dont je connais seul le secret, j'ai pris une petite cassette d'écaille d'où s'est exhalé un parfum de vétyver. — Il m'a semblé respirer un souffle qui avait passé sur ma jeunesse. — Allons, du courage! osons regarder en face ces souvenirs heureux, nous promener sans faiblesse au milieu de ces palais de fées dont le temps a fait des ruines! — Mais surtout fermons la porte à double tour, afin que personne ne puisse nous surprendre dans cette revue.

IX.

REVUE D'UN VIEUX SECRÉTAIRE.

La revue d'un secrétaire depuis longtemps à notre usage n'est pas un acte sans importance; qui peut être sûr de fouiller impunément dans ces archives du passé? d'y retrouver sans embarras les vestiges de ses sentiments et de ses habitudes?

Que d'accusations souvent dans les témoins muets de notre vie! Il semble que chaque objet dont nos yeux sont frappés élève successivement la voix pour nous raconter un chapitre de nos mémoires; et si le récit déplaît, nous

avons beau renfermer le narrateur importun et partir, sa voix continue à vibrer; nous l'emportons au dedans de nous-même.

En définitive, l'examen de notre secrétaire n'est qu'un examen de conscience auquel on procède par tiroirs.

Le temps est venu de faire le nôtre; laissons la petite cassette, et voyons le reste.

Premier tiroir. Il ne renferme que des quittances. D'abord leur aspect me réjouit. Toutes sont rangées en ordre, par année; elles semblent proclamer ma prudence et ma régularité; mais une réflexion arrête court mon orgueil... Si je les relisais, combien d'entre elles constateraient ma négligence ou mes caprices! Que de dépenses mal faites! que d'achats infructueux! que de folles expériences! De tout l'argent porté sur ces mémoires, qu'il en est peu qui ait sérieusement tourné à mon utilité ou à mon plaisir! Combien de ressources gaspillées par irréflexion! Je crois lire au dos de chacune de ces quittances un mot accusateur tracé par la main qui écrivait sur les murs de la salle du festin de Balthasar: *Vanité! sottise! sensualité!...* Je n'en veux pas lire davantage, et je renferme brusquement ces impertinentes.

Deuxième tiroir. Ici sont les ordonnances du médecin et les remèdes employés. Encore des quittances soldées à la plus dure de toutes les créancières! Les comptes de tout à l'heure rappelaient la rançon payée aux besoins de la vie; ceux-ci rappellent la rançon payée aux infirmités. Ils sont à la fois un souvenir et un avertissement; comme le prêtre, le lendemain des fêtes folles, ils semblent me dire: « Tu es poussière et tu retourneras en poussière. »

Troisième tiroir. Son aspect est moins sérieux et ses enseignements moins sévères. Il ne contient que des

échantillons de minéraux, des coquillages, quelques fragments d'antiquités. Ce sont les préliminaires de vingt collections toujours commencées et toujours interrompues; une nouvelle preuve de notre inconstance et de nos variations. Madame de Staël a dit que tout ici-bas n'était « que des commencements. » Mon tiroir le prouverait au besoin.

Quatrième tiroir. Des notes historiques et littéraires, des manuscrits arrêtés au titre, beaucoup de pensées illisibles et incomplètes, hiéroglyphes qui n'auront jamais de Champollion ! Ma vie s'est passée, comme celle de tant d'autres, à rêver la préface d'un livre qui ne devait jamais exister. Il en est de certains esprits comme de certains arbres; au printemps ils se couvrent de fleurs dont pas une ne peut se nouer en fruit pour l'automne.

Cinquième tiroir. Celui-ci mérite d'occuper plus longtemps mon regard. Voilà les correspondances d'amis perdus. Les uns, qui ont succombé en chemin, n'ont plus de nom que sur une tombe; les autres ont changé de route et adorent de nouveaux dieux. Ah ! ceux-là, du moins, ne sont que des morts, tandis que ceux-ci sont des transfuges ! Le souvenir des premiers ne réveille qu'un regret; celui des seconds réveille la douleur et la colère. Quoi ! partir ensemble, avec la même foi, le même drapeau, les mêmes espérances, et, au premier carrefour, voir son compagnon le plus cher s'échapper furtivement pour rejoindre le camp ennemi ! l'entendre blasphémer les noms qu'il révérait, rire des enthousiasmes qu'il a partagés, répondre par un coup de feu au cri qu'il répétait avec vous ! Quel plus amer désappointement ! comme il décourage des hommes et fait douter de l'avenir ! Ne nous arrêtons pas à ces pensées; je ne veux point lire ces témoignages de promesses oubliées, de croyances trahies...

Celui qui les a écrits et que j'aimais n'est plus sur cette terre ; une autre âme anime la forme qui porte son nom.

Sixième tiroir. Ici se trouve la cassette ; c'est elle qu'il faut ouvrir. Je m'arrête; mon cœur bat plus fort, ma main tremble ; enfin le couvercle est soulevé ! Les voilà, les trésors de mon pauvre foyer, les diamants de ma couronne domestique ; tous les doux souvenirs d'autrefois y sont représentés ; je puis relire là le poëme de ma jeunesse et de mon âge mûr, écrit, comme les annales des Incas, par des symboles parlants. Chaque objet que mon œil retrouve redit un épisode de ce poëme. Ici, une branche de laurier flétri me reporte aux triomphes de mon fils Williams, quittant le collége chargé de couronnes ; là, une fleur d'oranger arrachée au bouquet de ma fille Anna me rappelle ce jour de joie douloureuse où sa mère et moi l'avons remise à l'amour d'un autre protecteur. Hélas ! tous deux devaient être bientôt enlevés à notre foyer par les exigences du devoir ; tous deux, à peine entrevus depuis, ont désormais leur vie ailleurs ! Je vous presse sur mes lèvres, pâle fleur et pauvre feuille fanée, qui seules maintenant me restez d'elle et de lui !

Mais que d'autres souvenirs près de vous ! Cet anneau d'alliance retiré du doigt de leur mère avant de la cacher sous le linceul, ce collier de corail, ce bracelet d'argent qui la parait aux jours de sa jeunesse et de sa beauté ! Oh ! comme à leur vue tout le passé se redresse dans ma mémoire !

Je me suis assis ; j'ai repris l'un après l'autre, d'une main tremblante, ces gages des brillantes années ; j'ai rouvert nos lettres jaunies par le temps. Les voilà bien telles que notre fièvre d'abord les avait faites, avec leur écriture fine et leurs lignes croisées, avec leur papier longtemps froissé dans la poche ou près du corset, avec

les doubles, les triples post-scriptum. Age heureux où l'on n'a jamais tout dit. Je les relis, partagé entre l'attendrissement et le sourire. Que de points d'exclamation! on dirait le défilé d'un régiment de petits lanciers. Mais aussi que d'abondance de cœur! quel flot d'espérances! comme on croit de bonne foi à ces exagérations! comme l'impossible paraît facile! Eh! pourquoi serait-on jeune, si ce n'était pour attendre des miracles? Du haut de son enthousiasme, on promène les yeux sur les quatre coins de l'horizon, cherchant le corbeau merveilleux qui nourrissait les stylites; c'est seulement quand la faim et la nuit sont venues que les regards se baissent et qu'on songe à demander le pain du jour à la terre, au lieu de l'attendre du ciel.

D'une de ces lettres qui racontent le roman de notre jeunesse tombent tout à coup quelques fleurettes en débris. Ah! le temps leur a vainement enlevé la forme et la couleur; je les reconnais; c'est le premier don de Louise, le fragile anneau qui commença à unir nos deux destinées.

Je me rappelle encore tous les détails. C'était un des derniers jours de juin; nous revenions d'une longue promenade. Son oncle me parlait de bâtisse et de plantations, tandis qu'elle s'écartait pour cueillir, à la lisière des prairies, les centaurées et les myosotis. Distrait malgré moi, je suivais la nièce du regard, n'écoutant l'oncle qu'à demi, quand je la vis tout à coup s'arrêter. Un enfant se tenait debout au milieu du sentier; sa tête blonde atteignait à peine le sommet des herbes fleuries; il regardait autour de lui avec épouvante et il pleurait. Elle s'approcha pour l'interroger; nous-mêmes venions de le rejoindre. L'enfant, interdit, n'osa d'abord répondre; mais elle s'était agenouillée sur l'herbe pour être à son niveau; elle l'attira dans ses bras, une joue sur sa joue

humide, et elle se mit à le rassurer pâr des baisers. Il put alors faire comprendre qu'il avait quitté la maison pour rejoindre sa mère aux faucheries, et qu'occupé des fleurs et des oiseaux, il avait perdu sa route. Louise s'écria aussitôt qu'il fallait le ramener; mais l'enfant venait de loin et était trop las pour marcher. L'oncle commençait à élever des objections; il parlait de le laisser à la première ferme; Louise, qui pensait aux inquiétudes de la mère, avait des larmes dans les yeux. J'enlevai l'enfant entre mes bras en demandant gaiement qu'on me montrât le chemin. Elle poussa un cri de joie, et son regard me remercia. L'oncle voulut élever encore des objections; mais je m'étais mis en marche; il suivit en grommelant.

Nous traversions des prés dont les vagues fleuries ondulaient autour de nous sous le vent du soir; le parfum du foin coupé nous arrivait des coteaux, et l'on entendait au loin, dans les bois, les grelots des attelages qui regagnaient les fermes isolées.

Louise marchait à mes côtés, jouant avec l'enfant toujours plus rassuré. Sa main agitait devant lui le bouquet de centaurées et de myosotis que pendant longtemps il s'efforça en vain de saisir; mais, profitant enfin d'une distraction de sa partner, il se pencha sur mon épaule, avança le bras avec une rapidité imprévue, et arracha les fleurs en poussant un de ces éclats de rire frais et vainqueurs qui sont comme le chant de l'enfance. Louise ne put réussir à les reprendre jusqu'au moment où nous atteignîmes la ferme.

Tout y était déjà dans le trouble à propos de l'enfant disparu. En l'apercevant, la mère accourut avec un cri de joie et les bras ouverts. Elle voulait nous dire sa reconnaissance, elle ne put que balbutier quelques paroles entrecoupées; mais ses pleurs nous remerciaient.

Cependant la nuit allait venir, et la ville était encore éloignée ; l'oncle nous pressait de prendre congé. Comme je m'approchais de l'enfant pour l'embrasser, il jeta ses deux petits bras autour de mon cou, et, appuyant sa tête blonde sur mon front humide de sueur avec une grâce caressante, il me présenta le bouquet dérobé à Louise.

Je la regardai ; elle sourit et rougit en même temps.

« Dois-je accepter ? demandai-je.

— Ne l'avez-vous point gagné ? » dit-elle à demi-voix.

J'embrassai tendrement l'enfant et j'emportai les fleurs. Depuis je les ai conservées, et les voilà, mais devenues, hélas ! ce que tout devient ici-bas, des débris !

En continuant à fouiller, je trouve mes correspondances intimes : lettres échangées avec Louise pendant nos courtes séparations, longues épîtres de fiancés ; et, en remontant plus loin, tout ce qui se rapporte à la difficile négociation de notre mariage. Voici les brouillons de mes plaidoyers à l'oncle, où les points d'exclamation reparaissent aussi pressés que les baïonnettes d'une colonne d'attaque ; puis les réponses de l'oncle, brèves, sèches, fortifiées de murailles infranchissables ; difficile débat qui peut se résumer dans ce vulgaire dialogue.

L'ONCLE. Monsieur, ma nièce n'a point de dot.

MOI. Je le sais, monsieur ; mais je l'aime.

L'ONCLE. Vous êtes également sans fortune, monsieur.

MOI. Monsieur, je l'avoue ; mais je travaille, et je l'aime ! je l'aime !...

L'ONCLE. Songez, monsieur, à toutes les épreuves que peut vous infliger l'avenir.

MOI. Ah ! monsieur, Dieu nous aidera, et j'aurai du courage ; je l'aime ! je l'aime ! je l'aime !... »

Qu'opposer à cette suprême raison ? Je l'aime ! Tout n'est-il point là, en effet, quand on est bien sûr de dire

vrai, quand on ne prend pas un caprice pour un choix, un entraînement pour une affection? Aimer, c'est connaître tout ce qui fait qu'un autre nous ressemble par l'âme; c'est estimer avec tendresse, se confier avec sécurité; c'est trouver à la fois un confident, un conseiller, un soutien; c'est aspirer enfin à devenir meilleur en se complétant. L'égoïsme à deux, dont parlent les romanciers, n'est que l'amour d'un jour, d'une semaine; celui qui doit nous suivre des années fleuries aux années blanchissantes, à travers les souffrances et les ruines comme à travers les succès et les joies, celui-là ne ferme point le cœur, il l'élargit. On sent le besoin de faire partager son bonheur à tous; les bras, loin de se refermer sur ce qu'on aime, s'ouvrent devant le monde avec un sympathique attendrissement; on voudrait, comme le pontife de la vie éternelle, envelopper dans une même bénédiction le foyer et l'univers, *urbi et orbi!*

Loué soit à jamais le jour où je l'ai compris, où j'ai choisi pour compagne de mes étapes terrestres, non celle qui passait en carrosse, mais l'humble et vaillante voyageuse qui savait supporter doucement la poussière de la route ou la pluie du ciel!

Je suis précisément arrêté sur cette réflexion par trois coups frappés à ma porte. C'est Félicité qui m'avertit qu'il y a là quelqu'un avec un billet pour moi.

« Qui cela?

— René. »

La voix de la pauvre fille a fléchi en prononçant ce nom.

Elle aussi a choisi René sans calcul, sans caprice, parce qu'elle l'a trouvé selon son cœur. A toutes mes objections, elle eût pu répondre comme moi jadis à l'oncle de Louise : Je l'aime! et cette raison qui, dans ma bouche, me semblait victorieuse, dans la sienne, je l'ai

déclarée misérable. Pourquoi donc deux poids et deux mesures?

Ah! c'est que l'âge est venu glacer ma logique; c'est qu'elle a perdu ses deux ailes, l'espérance et la foi; c'est que maintenant les longues routes m'épouvantent et que les grands horizons me font peur.

Puis, qui sait si ce que j'ai cru son intérêt n'était pas le mien déguisé? si je ne me suis pas surtout effrayé de ce mariage parce qu'il me laissait sans serviteur et me livrait à tous les ennuis d'une recherche nouvelle? Hélas! notre propre cœur est un théâtre dont les acteurs ressemblent à tous les autres; que de vauriens y jouent des rôles de héros!

Cette fois du moins je ne serai pas leur dupe. Vous ne m'aurez pas vainement reporté en arrière, souvenirs de ma jeunesse; je comprends votre avertissement, et je saurai y obéir.

Je suis allé ouvrir la porte, j'ai fait entrer René, puis Félicité; je les ai interrogés avec une familiarité amicale sur leur attachement réciproque, sur leurs projets : tous deux sont forts de bonne volonté et d'espoir, mais sans folles illusions; ils s'attendent aux obstacles, ils acceptent d'avance la pauvreté et la fatigue; toute leur ambition se borne à les supporter ensemble. Ces cœurs naïfs ont un arriéré de jeunesse qui ne demande qu'à se dépenser.

Qu'ils en jouissent donc selon leur désir! Après tout, Dieu n'a pas fait le bonheur seulement pour les beaux, les forts et les triomphants. Toutes les moissons ont leurs glaneurs. Je reprends avec Félicité le ton que je n'aurais jamais dû quitter; je promets à René de parler pour lui à son maître qui ne sait rien encore; et, comme je dois me punir de ma dureté d'hier, je leur déclare que je me charge de la noce.

Cette fois, Félicité perd tout à fait la tête ; elle veut parler et ne peut arriver qu'à des éclats de rire qui se terminent en sanglots. René tord sa taille circonflexe jusqu'à se donner l'apparence d'un point d'interrogation, et répète : « Ah ! Monsieur ! » en tournant son chapeau. Je les congédie avec un sourire ; ils partent contents d'eux et me laissent également content de moi-même.

X

LES LETTRES.

C'est aujourd'hui que je reçois les lettres de mes enfants ; elles sont là toutes deux sur mon bureau. Je reconnais chacune d'elles à la forme de l'enveloppe, à la couleur du papier ! — Chers visiteurs que j'attends chaque semaine, et qui m'apportent comme un accent affaibli des absents !

Une lettre a toujours eu pour moi je ne sais quel invisible charme. Je ne puis regarder cette feuille pliée que referme un cachet fragile, sans penser qu'il y a là quelque chose d'une âme humaine, un fugitif rayonnement de vie qui a traversé l'espace pour arriver jusqu'à moi. Que de fois, accoudé le soir sur mon balcon, quand le courrier passait au galop de son attelage, j'ai été saisi à la pensée de ce qu'il emportait de mystères douloureux, de haines déguisées, de confidences charmantes, d'élans sublimes peut-être ! Tout ce monde intérieur, dont nous ne voyons que le masque, avait là son secret écho : c'étaient les confessions intimes du genre humain qui passaient, confiées à des mains grossières et indifférentes.

Celles du facteur ne le sont guère moins : je le vois

chaque matin semant çà et là, avec insouciance, les nouvelles tristes ou joyeuses; chaque lettre n'est pour lui qu'un mandat au porteur; mais celui-là, combien j'ai toujours été heureux de le solder! Si les lettres sont un plaisir pour tous les âges, elles sont plus particulièrement la ressource des vieillards condamnés au repos; ils n'ont que ce moyen de visiter les absents; ils peuvent écouter sans fatigue les confidences silencieuses; la tyrannie des devoirs journaliers ne leur ôte pas le loisir d'y répondre; ce qui n'était autrefois qu'une obligation passagère peut devenir une de leurs distractions sérieuses.

Nulle autre ne me semble plus douce. Ces lettres de mes enfants que j'ai lues une première fois, je vais les relire pour y répondre; je vais repasser par tous ces détails qui me font assister à leur vie. Ici demander un éclaircissement, là donner un conseil, puis raconter à mon tour mes actions et mes pensées, sans autre souci que de laisser toutes les portes ouvertes entre nos âmes.

La lettre d'Anna renferme une grande espérance! elle parle de me faire embrasser, aux vacances prochaines, ses enfants que je n'ai vus qu'au berceau. En quittant leurs pensions, ils pourront faire le détour qui les conduit jusqu'à moi: il faudrait seulement pour cela leur trouver un conductenr. Puisse Dieu m'aimer assez pour le leur faire rencontrer!

XI

LE DINER DE LA SAINT-NICOLAS.

Roger est venu me chercher pour le dîner de la Saint-Nicolas, où se réunissent les anciens camarades de classe. Depuis bien des années, j'avais cessé d'y assister. J'i-

gnore si nous sommes encore nombreux, et je demande à mon compagnon quels convives seront présents.

« Ils sont trois seulement, me dit-il, mais que vous ne pouvez avoir oubliés. C'est d'abord Beaulieu le conseiller, un ci-devant Alcibiade qui croit que sa perruque cache ses soixante-sept ans, porte un jabot et continue à se parer des mollets qu'il a eus ; puis Lefort, un excellent homme, persuadé qu'il était né pour la littérature parce qu'il s'est trouvé impropre à toute autre profession, et qui parle d'Horace comme de son contemporain, bien qu'il n'ait que soixante-dix ans ; enfin Hériot, moins vieux d'une année, mais plus grave de dix, et qui se croit profond parce qu'il prend du tabac. »

Je me suis étonné de voir que Roger connût si exactement l'âge de chacun de nos anciens camarades.

« Vous ne savez donc pas, me dit-il, que je m'occupe maintenant de statistique ! J'ai entrepris de connaître le chiffre de la vie moyenne dans notre arrondissement ; depuis trois jours, je fouille les actes de l'état civil ! Quand nos dames sauront que je vérifie les âges, je vais marcher de pair avec les grandes puissances ; on me demandera des nouvelles de mon perroquet. »

Nous arrivâmes enfin ; les trois convives étaient déjà réunis, et leur accueil fut ce qu'il devait être. Beaulieu me parla en fredonnant des parties de vers et des cavatines de notre jeunesse ; Lefort me cita un vers de Virgile, et Hériot toussa trois fois très-gravement en prenant du tabac ; Roger me dit que c'était sa manière habituelle de prouver qu'il pensait.

On vint bientôt nous annoncer que le dîner était servi. Il avait été commandé par le conseiller, qui, de tous les livres publiés par ses confrères les magistrats, ne connaissait, je crois, à fond que celui de Brillat-Savarin. Il

commença une dissertation de gastronomie transcendante, entrecoupée de citations de Berchoux et de Désaugiers, qu'il termina par une lamentation élégiaque sur les changements qu'avait subis la cuisine française.

« On se nourrit encore, mais on ne sait plus manger, dit-il en usurpant les paroles du maître; les dîners sont devenus simplement des exhibitions de luxe ou des prétextes de réunion; on n'en fait plus un but, mais un moyen: aussi voyez quelle décadence! On vous sert des fleurs, on vous fait manger sans vous permettre les réflexions. Plus de ces savants débats qui exerçaient le goût et faisaient l'éducation du palais. Cherchez-moi encore un homme qui, comme le commandeur de Souvré, pourrait reconnaître soixante-quatre vins rien qu'au bouquet, et distinguer les petits pois de Clamart de ceux d'Épinay.

— Parbleu! j'espère bien qu'il n'y en a plus, interrompit Roger.

— Il n'y en a plus, répéta Hériot, qui fouillait dans sa tabatière avec l'air que pouvait avoir Newton cherchant le système du monde.

— Et savez-vous pourquoi, cher ami? reprit le conseiller de son ton léger, c'est qu'on a abondonné les traditions nationales pour introduire des usages et des mets barbares. Le cosmopolitisme gastronomique nous a perdus; c'est lui qui a déshonoré nos tables de tant de pâtes italiennes et de tant de brouets britanniques.

— Virgile l'a dit, fit observer Lefort qui cherchait depuis longtemps à placer une citation: *Timeo Danaos et dona ferentes* *.

— Effets du volcan révolutionnaire, ajouta mélancoliquement Hériot.

* Je crains les Grecs même dans leurs présents.

— Un moment, interrompit Roger; et quel désastre social, je vous prie, a donc produit chez nous la naturalisation du plumpudding ou du macaroni? Dieu me pardonne! à en croire Beaulieu, l'histoire de l'humanité serait une question de cuisine.

— Rappelez-vous l'aphorisme du docteur, dit le conseiller avec son rire marquisé : *Dis-moi ce que tu manges, je te dirai ce que tu es.*

— Et moi aussi, parbleu! reprit vivement Roger. Amenez-moi, sans me les nommer, les hommes connus de tous les temps et de tous les lieux, et, sur ce renseignement, je gage les reconnaître. A ceux qui me diront : Je vis de ce que je trouve et sans y prendre garde, je répondrai : Tu es Épaminondas, Caton, saint Vincent de Paul, Turenne; à ceux qui me vanteront leurs festins : Tu t'appelles Sardanapale, Lucullus, ou Turcaret.

— Bravo! bravo! s'écria ironiquement Beaulieu, notre cher Roger n'a pas changé; c'est toujours l'avocat général du présent.

— C'est-à-dire du chaos, objecta Hériot gravement.

— Mais, quoi qu'il en soit, reprit le conseiller en se renversant sur sa chaise et jetant une jambe sur l'autre, je maintiens, cher ami, que tout s'en va dans notre pauvre monde; que les dîners sont moins délicats, les femmes moins belles, les hommes moins aimables...

— Comment en serait-il autrement? interrompit Lefort; on apprend les mathématiques, les langues étrangères, et on oublie le latin!... ce qui fait qu'on ignore le français. Nos auteurs contemporains ne connaissent plus le grand précepte du législateur du Parnasse :

Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin
Est toujours, quoi qu'il fasse, un méchant écrivain.

— Comme, sans la reconstitution de l'ancienne société il ne sera jamais qu'un sujet rebelle, acheva Hériot. »

Et, se réunissant tous trois dans une sorte de chœur plaintif à la gloire du passé, ils commencèrent à regretter ses joyeux soupers, ses gavottes, ses tragédies, ses bouquets à Chloris, ses corporations, ses parlements et ses fermiers généraux.

Roger essaya en vain de répondre ; le champagne aidant, l'enthousiasme des convives semblait grandir et devenait toujours plus bruyant. Enfin, Lefort se leva, et, prenant la parole, il proposa un toast à tout ce qui avait été et qui n'était plus.

« Jamais ! s'écria Roger à bout de patience... Au diable les élégies rétrospectives ! Faites votre gîte des ruines, si le cœur vous en dit; moi, je préfère les toits neufs.

— Le malheureux a oublié ses beaux jours ! s'écria Lefort pathétiquement. *Contemptor temporis acti !*

— Dites que Raymond et moi nous sommes seuls ici à nous les rappeler, reprit Roger, ce qui fait que seuls nous pouvons les juger. Vous autres, vieux étourdis, ce que vous prenez pour ces jours, c'est vous-mêmes : vous croyez que le monde a perdu tout ce que l'âge vous a enlevé... Si les dîners d'aujourd'hui te semblent inférieurs aux soupers de ton temps, Beaulieu, n'accuse que ton appétit, et ne t'étonne pas de préférer la gavotte que tu dansais à la polka que tu ne danses plus..... Toi, Hériot, parce que tu étais maire de ton village et qu'un plus jeune t'a remplacé, tu voudrais rebrousser chemin jusqu'aux croisades ; et quant à Lefort, il ne peut se consoler de voir le moindre écolier qui sort de rhétorique imprimé comme lui dans l'Almanach des Muses. Hélas ! chers amis, votre erreur est celle de tous les hommes. Chacun de nous regarde le temps comme son laquais et

veut s'en faire suivre ; mais le temps n'est qu'à Dieu. Il marche, il marche d'un pas toujours égal, et, parce que le nôtre se ralentit, nous crions qu'il va trop vite, qu'il est devenu fou, qu'il court aux abîmes... Le ciel me garde de le croire, amis ; si je ne puis le suivre que de loin, du moins je lui enverrai mes souhaits d'heureux voyage... Buvez, comme vous le propose Lefort, à tout ce qui a été et à tout ce qui n'est plus ; Raymond et moi, nous boirons à ce qui est et à ce qui sera. »

A ces mots, nos deux verres se sont cherchés, tandis que nous entendions se choquer ceux de nos compagnons, car aucun n'avait été persuadé, et tous trois ont bientôt repris leur plainte contre le présent. Ils ont parlé d'abord des plaisirs perdus, des infirmités croissantes, du vide qui se faisait autour d'eux. Roger et moi nous avons écouté en silence ; mais quand, passant de la plainte à l'accusation, ils ont voulu montrer le monde, vide désormais de joies et de vertus, descendant rapidement dans un gouffre, quand leurs voix, réunies pour une funèbre prédiction, ont répété en chœur que le glas funèbre sonnait pour le genre humain, Roger s'est levé impétueusement et s'est écrié :

« Il sonne, en effet, mais pour nous-mêmes ! La nuit qui se fait n'est pas dans le monde, elle est dans nos yeux. Ne sentez-vous pas vos têtes qui penchent, vos pieds qui chancellent, votre sang qui se refroidit ? Tous, ici, nous sommes le passé, c'est-à-dire ce qui doit tomber pour laisser la place libre au soc qui laboure au profit de l'avenir. L'éternelle faucheuse le sait ; elle est là, derrière cette porte ; elle attend que la voix du maître lui crie : La moisson est mûre !... Encore un instant, et vous la verrez entrer, sa faux à la main. »

La porte s'est ouverte, en effet, mais c'était l'hôtelier qui apportait son mémoire.

Après avoir soldé, nous avons pris congé l'un de l'autre et nous nous sommes séparés.

Roger les a regardés partir; puis, secouant la tête :

« Allez, a-t-il murmuré, adorateurs des idées mortes, sénat des royaumes détruits ! accroupissez-vous près des tombes, au lieu d'aller sourire aux berceaux ; et surtout ne vous plaignez pas que les dernières années soient froides et désenchantées, vous qui ne voulez point croire que la jeunesse ait encore un soleil et des enchantements. Mais nous, ami, restons jusqu'au bout sur le pont du navire, mêlés aux craintes, aux espérances des matelots, et n'allons pas nous coucher sous le pont en annonçant le naufrage. Quand la vie décroît en nous, empruntons à la vie des autres ; soyons forts de leur force et joyeux de leur joie. »

Nous avions gagné le chemin du canal ; le soleil, déjà presque disparu derrière l'horizon, ne répandait plus autour de nous que des lueurs mourantes. Les collines embrumées disparaissaient au loin, et les détails de la vallée, moins distincts, s'effaçaient lentement. Mon compagnon a étendu la main vers le couchant :

« Voyez, a-t-il dit, le jour va finir, et ceux qui ne regardent point au delà d'eux-mêmes pourraient dire, comme nos convives de tout à l'heure, que le soleil s'éteint à jamais. Mais l'homme qui pense sait qu'au moment où la nuit couvre ses yeux, d'autres yeux ont déjà aperçu l'aurore. »

XII

MONSIEUR BAPTISTE.

J'ai parlé à Roger du projet de mariage de nos serviteurs ; il a mis beaucoup de grâce à en faciliter l'exécu-

tion. Il gardera René qui est accoutumé, dit-il, à ses gronderies, et Félicité surveillera seule le petit commerce qu'ils veulent entreprendre.

Reste à chercher quelqu'un qui puisse la remplacer chez moi. Roger m'a proposé un domestique devenu libre par la mort du comte de Farel. Le comte était un philosophe de l'école du *Contrat social*, un peu bizarre, mais adonné à toutes les grandes vertus. Ceux qui riaient de ses idées ne le rencontraient jamais sans se découvrir. Son valet a été formé par lui ; c'est aussi, dit-on, un philosophe, grand lecteur à ses moments de loisir, et qui parle comme un avocat. Roger, qui le connaît et en fait cas, a proposé de me l'envoyer dès aujourd'hui. J'ai accepté, et, à l'heure dite, notre homme est arrivé.

C'est un petit vieillard maigre, propret, mais formaliste. Il a essuyé ses pieds trois fois avant de dépasser le seuil de mon cabinet, il a salué et s'est nommé :

« Monsieur Baptiste. »

Je l'ai regardé avec un peu d'hésitation.

« C'est vous que m'envoie mon ami Roger ?

— Moi-même, monsieur.

— Vous avez servi le comte de Farel ?

— Pendant seize ans.

— Vous cherchez une place ?

— Et l'on m'a dit que monsieur en avait une.

— Alors causons... monsieur Baptiste.

— Je viens pour cela, monsieur. »

Et comme il s'est aperçu que j'oubliais de lui offrir un siége, il en a pris un (le plus modeste) et il a attendu mes questions.

Je l'ai interrogé sur ce qu'il savait faire ; il a répondu nettement, sans vanterie, de manière à me convaincre qu'il pouvait suffire à tout. La modestie de mon ménage ne

le rebute pas; il s'accommode de la médiocrité des gages. J'ai cru inutile de pousser plus loin mes investigations, et je lui ai dit:

« En voilà assez, tout est convenu; je vous arrête, Baptiste.

— Monsieur Baptiste, » a-t-il repris gravement.

Je l'ai regardé.

« Ah! vous tenez à ce que je n'oublie point ce mot?

— Par la raison que je ne l'oublierai jamais en parlant à monsieur. »

Je n'ai pu m'empêcher de sourire.

« Cela peut paraître singulier à monsieur, a-t-il ajouté avec calme; mais j'ai mes raisons...

— Et puis-je vous les demander sans indiscrétion, monsieur Baptiste?

— Certainement, dans le cas où cela intéresserait monsieur.

— Beaucoup.

— Eh bien! je crois que le langage influe sur les habitudes, et que la trop grande familiarité de termes finit par se traduire en manque d'égards.

— La remarque est de vous, monsieur Baptiste?

— Non, monsieur, elle est de monsieur le comte... qui était, comme monsieur le sait peut-être, un véritable sage... mais j'ai cru reconnaître sa justesse dans ma petite expérience.

— Je suis de votre avis, monsieur Baptiste.

— C'est un honneur et un plaisir pour moi, monsieur.

— Je vois que vous avez des principes.

— C'est-à-dire que monsieur le comte m'a fait réfléchir à la position respective des maîtres et des domestiques.

— Et vous avez trouvé?...

— Qu'en avilissant le plus souvent les uns, elle corrompait les autres.

— Oh! oh! voilà de bien gros mots, monsieur Baptiste!

— Pas plus gros que les choses, monsieur. Dans la domesticité ordinaire, il semble que le maître ait seulement des droits, le serviteur seulement des devoirs; d'où il résulte que le premier tend toujours à l'abus, le second à la révolte.

— Et quel remède voyez-vous à cela, monsieur Baptiste?

— Monsieur le comte m'a fait comprendre qu'il n'y en avait qu'un seul, monsieur: le respect réciproque. Quand le commandement est poli, l'obéissance n'a rien qui puisse révolter. Je ne m'en étais pas rendu compte autrefois; je trouvais seulement dur de me soumettre. A mon âge, la domesticité me paraissait humiliante pour un vieillard. Monsieur le comte m'a enseigné le moyen de la relever.

— Comment cela?

— En exigeant plus d'égards que de gages, monsieur, et en rendant mes services assez utiles pour qu'on craigne de les perdre. On a beau n'être qu'un domestique, quand les cheveux commencent à blanchir, il faut sauvegarder sa dignité.

— Vous avez raison! me suis-je écrié; que Dieu me pardonne, monsieur Baptiste, d'avoir tout à l'heure souri! vous me faites voir, pour la première fois, la vieillesse noble sous la livrée. Je crains seulement que vous ne trouviez pas beaucoup de maîtres pareils au comte.

— Je le sais, monsieur; on le traitait d'original.

— Dites de cerveau timbré.

— Peut-être; mais comme on m'a dit que monsieur lui ressemblait un peu...

— Moi! me suis-je écrié en riant; sur mon âme, on m'a fait trop d'honneur. Je tâcherai cependant de

ne pas déchoir dans votre opinion ; mais si, involontairement, je vous blessais en quelque chose...

— J'avertirais monsieur.

— Soit... Au revoir, monsieur Baptiste.

— J'ai l'honneur de saluer monsieur. »

Il s'est incliné gravement comme un ambassadeur en audience de congé, et il a disparu.

Décidément je veux essayer *monsieur Baptiste ;* ce sera un moyen de m'améliorer. Nos domestiques ne sont habituellement que les complaisants ou les victimes de nos travers, je suis curieux d'en avoir un qui s'en fera franchement le juge. S'il ne me sert point, eh bien! il m'élèvera : l'éducation ne doit s'achever qu'à la tombe.

XIII.

LOISIRS.

Aujourd'hui je me suis réveillé de bonne heure ; le soleil matinal se glissait entre les rideaux de ma fenêtre et barrait la chambre d'un rayon étincelant dans lequel se jouaient d'innombrables atomes. Je me suis oublié quelque temps à voir tourbillonner ces mondes des infiniment petits qui ne sont qu'un degré de l'immense échelle de la création. Devant eux il m'a semblé que j'étais plus grand, plus fort ; j'ai été plus content de ma condition d'homme.

Nous voilà aux premiers jours de l'automne, l'air du matin est déjà froid ; je vois de mon alcôve les toits recouverts d'une légère dentelle de gelée blanche ; la chaleur du lit m'en paraît plus douce ; j'en jouis avec une volupté confuse. Au dehors, tout est en mouvement. Les

chariots pesants font trembler les pavés, les cris des marchands retentissent, des pas se croisent dans la cour, des voix se répondent; j'entends le palefrenier qui siffle son air habituel en faisant crier la poulie du puits banal; les oiseaux eux-mêmes gazouillent et picorent dans le jardin ou sur les toitures; le monde a repris sa rude journée, et avec elle recommencent les préoccupations, les débats, les sueurs. Tout s'agite et s'inquiète, tandis que moi je prolonge les douces sensations du réveil.

C'est la vieillesse qui me fait ces loisirs sans remords. Vétéran de la vie, j'ai le droit de regarder l'activité journalière sans y prendre part : ma tâche est achevée; assis au pied de mon œuvre, je puis croiser les bras; les dernières heures du soir sont à moi.

Je n'avais encore jamais réfléchi à ce privilége. La jeunesse est un noviciat forcé où temps, volonté, intelligence, tout est la propriété du maître. Nos pieds nous portent, mais ne se meuvent qu'au commandement. — La virilité nous impose des devoirs de chaque instant;—l'âge mûr alourdit le fardeau des responsabilités; — la vieillesse seule est véritablement libre. Le monde, dont nous étions esclaves, signe alors enfin notre affranchissement. A nous les longs sommeils, les promenades sans but, les causeries ininterrompues, les lectures capricieuses, les heures perdues à l'aise; nous n'avons plus là, à notre porte, les six jours de la semaine, criant comme le Barbe-Bleue du conte populaire : — Descendras-tu de là-haut?

J'enregistre cette nouvelle joie de la vieillesse. Désormais je tâcherai d'en jouir plus pleinement en me rappelant les mille chaînes dont l'âge m'a délivré.

Déjà ce matin j'ai prolongé, avec une sensualité réfléchie, cette douceur du lever tardif. Chaudement couché et regardant le soleil qui semblait tout égayer autour de

moi, j'ai longtemps écouté les bruits de l'agitation et du travail qui bourdonnaient au dehors avec l'espèce de frissonnement voluptueux qu'éprouve celui qui se sent abrité lorsqu'il entend

Tinter sur la vitre sonore
Le grésil léger qui bondit.

Je me suis enfin levé ; au premier coup de sonnette, Félicité m'a apporté mon chocolat.

« Quel temps, Félicité !

— Ah ! oui, monsieur, bien mauvais.

— Comment, mauvais ! ne voyez-vous pas que le soleil brille ?

— Eh ! monsieur ne voit-il pas la gelée blanche ?

— Sans doute ; mais l'air n'en sera que plus ferme et plus sain.

— Pas pour les jeunes laitues, monsieur.

— Vous songez aux jeunes laitues, Félicité ?

— Rapport que René en a semé. »

Je souris, mais je comprends. Brave fille ! elle n'a déjà plus que les préoccupations de René ; elle s'intéresse à tout ce qui l'intéresse ! Qu'importe l'objet de cet intérêt ? Ce qu'on aime est toujours assez grand pour unir quand on l'aime en commun.

Cependant, comme j'ai un autre baromètre que Félicité, je persiste à trouver la matinée belle, et je sors pour une promenade.

J'hésite d'abord sur la direction à prendre ; rien ne m'appelle d'un côté plutôt que d'un autre ; mon temps m'appartient et toutes les routes sont à moi. Enfin je me décide pour les grands coteaux. J'irai jusqu'à la maisonnette du père Bouvier ; voilà longtemps que je n'ai vu ni lui ni son filleul Armand.

Je monte les petits sentiers qui serpentent au penchant de la colline. Les haies, presque complétement dépouillées de leurs feuilles, sont diaprées de baies rouges, brunes et jaunâtres, autour desquelles tournoient des volées d'oiseaux. Je traverse les friches dont les hautes herbes font trembler, à leurs sommets, de grosses perles de rosée ; quelques vaches qui pâturent se retournent à mon passage en me jetant un regard vague et paisible. J'atteins le sommet et je m'arrête.

La vallée est à mes pieds, encore à moitié enfouie dans la brume qui s'élève lentement comme une fumée ; autour de moi, rien que des bruyères d'où s'envolent des vanneaux avec leur cri plaintif. Plus bas sont dispersés des fermes et des villages. Je vois çà et là des charrues qui recommencent les sillons à travers les chaumes récents.

En reprenant ma route, j'en rencontre une traînée par un fort attelage et que conduit un jeune paysan ; le soc fend la glèbe avec autant de facilité que la proue d'un navire fendrait les eaux. Assis sur le fossé, un paysan me regarde, il me salue ; je le reconnais.

« Eh ! c'est le vieux Job !

— Je vois que monsieur ne m'a pas oublié, bien qu'il ne m'ait pas revu depuis longtemps.

— C'est la vérité, père Job ; mais que faites-vous donc là ?

— Je vois les autres continuer ce que j'ai commencé, monsieur.

— Au fait, je me rappelle : ce champ était un taillis ; c'est vous qui l'avez défriché ?

— Lui et tous ceux qui descendent le versant. Quand je suis arrivé aux *Mornières*, il n'y avait que des landes et des fourrés ; à cette heure, le blé du bon Dieu pousse partout.

— Et vous avez plaisir à regarder votre œuvre ?

— Je l'avoue, monsieur ; quand je vois les épis couvrir toute la pente jusqu'au ruisseau, je me dis : — Dieu peut te rappeler, père Job ; tu laisseras quelque chose après toi. »

Je l'ai félicité et j'ai pris congé ; mais ses paroles me sont restées dans la mémoire ; je les répète comme ces airs qui vous reviennent toujours et qu'on fredonne involontairement.

Laisser quelque chose après soi ! n'est-ce point là, en effet, le but de la vie, que chacun atteint selon ses forces et sa condition ? Le plus pauvre maçon, quand l'âge l'a courbé, peut regarder la maison qu'il a élevée ; le vieux charpentier suit de l'œil le navire façonné par sa hache et qui revient des lointaines contrées avec les cicatrices de la tempête ; le plus misérable journalier voit l'arbre qu'il a planté, la carrière qu'il a ouverte, le chemin qu'il a tracé ; et tous peuvent se dire qu'ils ont attaché leur souvenir à une œuvre qui doit longtemps leur survivre. Mais moi, qu'ai-je fait de durable ici-bas ? où est le monument qui doit marquer mon passage ? Puisque le hasard de la naissance ne m'avait point destiné à transformer la matière, à dresser de mes mains un signe visible, pourquoi n'ai-je point trouvé place dans l'art, dans la science, ou, à défaut de génie, pourquoi Dieu ne m'a-t-il pas au moins donné l'opulence ? Que ne m'a-t-il permis d'attacher mon nom à quelque institution bienfaisante ? D'où vient qu'il m'ait refusé ce qu'il accorde à d'autres : la gloire du bien accompli ?

Cette ambition, qui n'avait fait jusqu'ici que traverser mon esprit, s'y attache maintenant et s'y acharne. Je me sens triste, humilié, d'avoir été condamné à une existence anonyme ; de mourir tout entier pour les hommes le jour où le linceul se repliera sur moi. Je pense à la joie de

laisser un de ces noms qui s'inscrivent à l'entrée des rues de nos capitales, qui décorent les palais, honorent les simulacres de bronze ou de marbre, et font de vous un parent du genre humain.

Ah ! même sans prétendre à une pareille gloire, que n'ai-je pu laisser un souvenir plus modeste ! être le grand homme d'un village ! rattacher mon nom à l'école où s'instruisent les enfants, à la promenade plantée où se reposent les vieillards ! N'aurais-je survécu que dans la simple inscription de cette fontaine de granit qui borde là-bas le chemin et qu'orne le nom de celui qui l'a élevée pour le passant, mon ambition se serait déclarée satisfaite. Ce nom rappellera du moins la mémoire de l'homme qui le portait; pendant longtemps d'autres pourront le lire comme moi...

En me parlant ainsi, j'étais arrivé près de la fontaine et je cherchais l'inscription. Hélas ! le marteau gouvernemental avait découronné l'humble monument, transformé maintenant, pour l'uniformité, en borne-fontaine; l'inscription avait disparu !

Je pensai alors à tant de noms plus célèbres qui n'avaient pas eu un meilleur sort; successivement effacés par la main des partis, ils ne reparaissaient que pour disparaître. Leur survivance dans la gloire n'était qu'une solidarité dans les révolutions. Ballottés du panthéon à l'égout, ils n'obtenaient pas même ce salut respectueux que l'on accorde au mort obscur qui passe; si leur éclat attirait l'applaudissement, il justifiait aussi l'injure.

Ah ! que d'autres ambitionnent alors cette orageuse immortalité; mieux vaut disparaître de la scène que d'y laisser sa mémoire exposée à de tels retours. Je renonce à mes souhaits; je demande à Dieu pardon de ma révolte, et je dis comme le poëte :

Fuis ces champs de bataille,
Où l'insecte pensant
S'agite et se travaille
Autour d'un brin de paille
Qu'écrase le passant.

XIV

LE VIEILLARD DE VIRGILE.

J'ai trouvé le père Bouvier dans sa maison. Bien qu'il soit mon aîné de près de dix années, il continue à labourer son jardin, à soigner sa chèvre et à élever ses canaris. Il n'est servi que par lui-même, ce qui fait, comme il le répète gaiement, qu'il est toujours content de son serviteur.

Je l'ai surpris occupé à tourner une soupe de citrouille qu'il voulait quitter pour me recevoir; afin de le forcer à rester, je me suis assis au coin de l'âtre.

« Eh bien, père Bouvier, je suis heureux de voir que vous soyez toujours d'aussi belle humeur, lui ai-je dit en regardant sa figure joviale. »

Il s'est mis à rire.

« Eh ! père éternel ! le moyen d'être mécontent quand rien ne vous manque ! » s'est-il écrié.

J'ai promené rapidement les yeux autour de moi sur ce pauvre intérieur qui n'a que les quatre murs blanchis à la chaux, un lit, une table, un bahut et deux chaises de paille; le vieillard n'y a point pris garde.

« Êtes-vous entré par la cour ? a-t-il repris.

— Oui.

— Eh bien, alors, vous avez vu le changement ?

— Quel changement ?

4•

— Comment ! vous n'avez point remarqué ? Il n'y a plus de puits ; j'ai une pompe, une pompe à balancier, comme les millionnaires ! C'est Armand qui l'a fait établir sur ses économies. Brave garçon ! il trouvait qu'à mon âge un puits était fatigant et dangereux. Ces jeunes gens se défient toujours des vieux ! ah ! ah ! ah !... Pas moins, la pompe est plus commode, je dois l'avouer.

— Il me semble avoir remarqué quelque autre chose de nouveau à l'entrée du jardin ?

— Ah ! les ruches. C'est juste, vous ne les aviez pas vues : je les ai achetées au printemps. Je ne suis pas bien sûr qu'il y ait profit ; mais j'aime à entendre bourdonner ces mouches du bon Dieu autour de mes fleurs. Que voulez-vous ? quand on est vieux, il faut bien s'accorder quelque chose. D'ailleurs je n'en ai payé qu'une ; c'est encore Armand qui m'a donné l'autre.

— Fort bien ; je vois qu'il continue à être pour vous ce qu'il doit être.

— Armand ! s'est écrié le vieillard en laissant aller la cuiller de bois dans la soupe de citrouille ; c'est un chérubin, monsieur ! si bon, si tendre, si attentif à tout ce qui peut me faire plaisir ! ah ! personne ne sait comme moi ce qu'il vaut.

— Et personne ne sait comme lui ce qu'il vous doit.

— Bah ! bah ! qu'est-ce que j'ai donc fait ? a repris le vieillard en recommençant à tourner sa soupe ; je lui ai donné ici place au feu et à la chandelle. Fallait-il pas le laisser sur le pavé... comme sa tante ?

— Ah ! vous m'y faites penser, que devient-elle ?

— Madame de Lourière ? Eh bien, il paraît qu'elle va mal. Ah ! c'est une terrible femme, monsieur ! Elle se plaignait autrefois qu'Armand l'abandonnait (et notez qu'elle lui avait défendu de se présenter chez elle) ; pas

moins, quand le garçon a su qu'elle menaçait de finir son écheveau, il a cru qu'il devait lui rendre visite. N'a-t-elle pas refusé de le recevoir, en faisant dire par sa domestique qu'il ne venait que pour son héritage ! Naturellement, Armand n'y est plus retourné. Vrai, il y a des gens, monsieur, qui sont comme des paniers à qui le bon Dieu a oublié de faire des anses ; on ne sait par où les prendre.

— En tout cas, si votre neveu n'a rien obtenu de l'égoïsme de madame de Lourière pendant sa vie, il héritera du moins de son aisance après sa mort.

— Je n'en sais rien, je n'en sais rien ; la vieille est fantasque comme le passé. J'ai peur que tout n'échappe à Armand. Ces espoirs d'héritage sont trompeurs, monsieur ; on marche nu-pieds pendant vingt années en attendant les souliers d'un mort, et quand on accourt pour les chausser, on les trouve parfois aux pieds du voisin.

— Soupçonneriez-vous donc à madame de Lourière quelque intention de legs ?

— Qui sait ? mademoiselle Françoise, la servante, est une fine commère qui a creusé un fossé autour du logis ; personne n'y arrive plus sans sa permission ; et bien sûr qu'elle ne le fait pas à bonne intention. Il suffit de voir sa figure de sainte Nitouche ! Cette fille-là, monsieur, c'est le mensonge en bonnet. Vous verrez qu'elle volera la succession d'Armand.

— J'espère qu'il saura s'en passer.

— Oh ! c'est sûr qu'il n'y pense pas, lui ; mais moi j'y pense. Le cher enfant vit à grand'peine de ses leçons, voyez-vous ; puis il a des projets que cette petite fortune assurerait. Si sa tante le savait, j'ai toujours idée qu'elle n'aurait point le cœur de le déshériter. J'aurais voulu

pouvoir lui expliquer la chose; mais elle a refusé de me recevoir : elle me déteste; je vous demande pourquoi?

— Parce que vous avez fait en faveur de son neveu ce qu'elle eût dû faire elle-même, père Bouvier. Votre bonne action lui est un reproche.

— C'est donc bien malgré moi, monsieur; car, loin de l'accuser, je la plains; elle a perdu l'amitié d'Armand qui était comme qui dirait sa propriété. Ah! si elle savait ce qu'elle vaut, gage qu'elle en voudrait sa part! Faudrait seulement quelqu'un qui pût lui faire comprendre la chose. Monsieur ne la connaîtrait point, par hasard?

— Pardon, je l'ai beaucoup vue autrefois, et si je pouvais quelque chose pour votre protégé... »

Le père Bouvier m'a saisi le bras :

« Ah! monsieur Raymond, faites ça, s'est-il écrié, et le bon Dieu vous le revaudra! Qu'elle ne déshérite pas son neveu par malice de vieille femme; qu'elle lui permette d'être heureux après elle sans qu'il lui en coûte... Et, tenez, ajouta-t-il en baissant la voix, j'aime mieux tout vous dire : le garçon voudrait se marier, et celle qu'il a choisie y met, comme lui, toute son espérance; mais le père ne veut pas d'un gendre sans légitime. C'est donc pour ces deux pauvres enfants le repos, le bonheur, tout leur avenir peut-être! Ah! monsieur, vous pouviez expliquer la chose à madame de Lourié

— Je le tenterai.

— Vrai?

— Dès demain. »

Il m'a serré la main avec attendrissement :

« Que le ciel vous paye pour nous, monsieur Raymond! s'est-il écrié. Je ne vous remercie point... parce que je ne trouve pas les mots... qu'il faudrait... mais, voyez-vous, si les choses tournent selon la justice et que

je voie l'enfant content de vivre, tout sera dit pour moi; je pourrai fermer les yeux en répétant au roi du ciel, joyeusement et sans effort : « Que votre volonté soit faite! »

En parlant ainsi, il m'avait reconduit malgré mes objections; il a fallu traverser son jardin, où les touffes d'asters et de chrysanthèmes épanouissaient encore, çà et là, leurs couronnes fleuries; lui-même m'en a cueilli un bouquet, auquel il a joint quelques roses du Bengale déjà pâlies par les froides bises d'automne, et nous nous sommes séparés avec des souhaits réciproques de paix et de santé.

Lorsque je me suis retourné, au premier pli de la colline, le bon vieillard n'était plus sur le seuil de son courtil, et la maisonnette avait disparu derrière les massifs de coudriers; mais une colonne de fumée inclinée par la raffale en indiquait encore la place.

J'ai béni en mon cœur cet humble foyer dont le maître avait trouvé l'abondance dans la modération, la force dans le dévouement, le contentement dans l'amour, et j'ai longtemps pensé au vieillard de Virgile dont l'heureuse vie est bornée par une haie fleurie sur laquelle butinent les abeilles, et qui, la tête repliée sur son bras, écoute les chants éloignés de l'émondeur qu'accompagne le roucoulement des colombes. Rêve charmant que le poëte des Églogues reprend dans les Géorgiques; mais rêve païen où les joies de l'âme sont oubliées. Que ton vieillard dorme doucement, ô Virgile! bercé par le murmure des feuilles et par les rumeurs de la source voisine; le sommeil de celui-ci est encore plus doux; car, au milieu de ces voix berceuses de la création, il entend celles qui chantent en lui-même et qui lui rappellent le bien qu'il a fait.

XV

MES SENSUALITÉS.

En rentrant, j'ai trouvé un feu clair allumé dans le salon et mon couvert dressé. La promenade avait aiguisé mon appétit; je me suis établi dans mon grand fauteuil, les pieds sur les chenets; devant moi est le bouquet du père Bouvier, dont la fraîche senteur semble m'apporter une brise de la campagne; la flamme soupire doucement à mes pieds; le vent, qui a grandi, siffle le long des corridors, et j'entends, dans la pièce voisine, les roulades de mon serin qui, de sa cage, salue le soleil.

Mon être s'épanouit dans cette atmosphère de calme harmonieux; je sens mon cerveau se détendre, mon cœur s'élargir. Jamais, au temps de la force et de l'activité, je n'avais éprouvé cette pleine quiétude, cet abandon de moi-même, au doux roulis des habitudes domestiques.

Naguère encore mes loisirs mêmes étaient inquiets; c'est seulement depuis que la vieillesse m'a fait les heures désoccupées que je jouis pleinement de la paix du foyer et que j'en savoure les douceurs dans toutes leurs nuances, que la vie journalière m'emporte enfin sans que je la conduise.

Il y a dans le bonheur des jeunes années quelque chose de violent qui précipite la sensation, je ne sais quoi d'excessif qui met une saveur âcre au fond même du plaisir. Livré à la fiévreuse activité du sang, on ne s'arrête point aux joies, on les traverse. C'est seulement quand le temps a amorti cette fougue entre l'âge mûr et la caducité, que nous pouvons être heureux à l'aise. Il y a un printemps de la vieillesse qui est la véritable prise

de possession des jouissances paisibles ; jusqu'à elle, on a dépensé en prodigue, alors enfin on arrive à connaître la monnaie du bonheur.

J'en suis là, et j'en veux profiter.. Que d'autres se fassent stoïques à la manière de Cratès, qu'ils n'accordent rien à cette *guenille* dont Dieu a pourtant fait le vêtement d'une essence immortelle; nous oserons nous écrier avec le bonhomme Chrysale :

Guenille est fort bien dit ; ma guenille m'est chère !

Avant qu'elle retourne à la terre, nous ne lui refuserons aucun des innocents bien-être qui peuvent la réjouir et retentir jusqu'à l'âme en joyeux échos. Dieu n'a-t-il pas dressé lui-même devant nous la création comme un éternel festin ? Ne nous a-t-il pas dit : « Sème le grain, et je te donnerai l'épi ; greffe l'arbre, le fruit mûrira pour toi ; fouille les forêts ou les eaux, et tout ce qu'aura surpris ton adresse t'appartiendra. » Jouir est la récompense d'acquérir. Usons donc sans remords de ce que nous devons à notre labeur. O dernières journées ! non, je ne vous dépouillerai pas de ce que Dieu vous a laissé, je ne vous ferai point plus moroses qu'il ne vous a faites ; mais je rappellerai toutes les joies qui vous connaissent encore pour qu'elles dansent en chœur à la clarté de votre soleil couchant, et vous accompagnent jusqu'au soir de leurs douces chansons...

Comme je quittais la table pour me rapprocher du feu, Roger est arrivé ; nous avons pris ensemble le café. Je lui ai répété les vers de Delille sur ce nectar mêlé

Au miel américain
Que du suc des roseaux exprima l'Africain.

Et, en revanche, il m'a annoncé que les chimistes, qui

l'avaient déclaré impropre à la nutrition, venaient de découvrir le contraire : — ce qui expliquait pourquoi, depuis cinquante ans, la moitié du monde avait pu s'en nourrir au grand scandale de la science.

XVI

UNE VIEILLE ÉGOÏSTE.

La tante d'Armand habite, à une des extrémités de la ville, une petite maison entre cour et jardin. L'écriteau cloué à la porte avertit d'essuyer ses pieds et de sonner doucement. Je reconnais les précautions habituelles à madame de Lourière, toujours soigneuse de ses aises, et qui a eu pour loi suprême la maxime : « Qu'on n'a pas trop de soi pour s'occuper de soi-même. »

Je me conforme toutefois à la recommandation. Bientôt un petit guichet s'ouvre, et une servante paraît.

Je reconnais Françoise à son large visage blafard, à ses lourdes paupières demi-baissées qui semblent n'avoir d'autre emploi que de voiler le regard, à son sourire inamovible et à son accent qui traîne pour se donner un air de douceur.

« Que demande monsieur ?

— Madame de Lourière.

— Ah ! mon Dieu ! On n'a donc pas dit à monsieur ?... Madame est très-malade depuis deux mois.

— Je le sais ; mais ne peut-elle recevoir la visite d'une ancienne connaissance ?

— Ah ! monsieur est une ancienne connaissance ? — Et le regard de Françoise plonge sur moi, en dessous, comme s'il voulait me descendre jusqu'au fond du cœur. Certainement, ce serait un grand plaisir pour madame...

mais le médecin a défendu tout ce qui peut la fatiguer.

— Je serai peu de temps.

— Oh ! je suis bien sûre que Monsieur n'abuserait pas... malheureusement madame dort en ce moment.

— Alors, à quelle heure devrais-je revenir?

— Mon Dieu ! je n'oserais pas indiquer à Monsieur... Monsieur fera toujours bien de l'honneur à Madame...

— Vous lui direz que je suis venu?

— Monsieur peut être certain que je n'y manquerai pas. »

Et elle salue en voulant refermer le guichet; je l'arrête de la main.

— Mademoiselle Françoise me connaît donc?

— Moi, monsieur? dit-elle, surprise de s'entendre appeler par son nom; c'est-à-dire... pas précisément.

— Dans ce cas, comment annoncera-t-elle à madame de Lourière ma visite?

— C'est juste, pardon. Si monsieur veut me donner sa carte?

— Je crois que la chose serait inutile.

— Pourquoi cela, monsieur?

— Parce que mademoiselle Françoise oublierait probablement de la remettre, comme elle oubliait de me demander qui je suis.

— Je vous assure, monsieur...

— Au revoir, mademoiselle. »

Et je repars en laissant la servante intriguée me suivre d'un regard inquiet.

Évidemment je ne puis espérer d'être introduit par elle; le plus court est de m'adresser au médecin de sa maîtresse qui la voit tous les jours.

Monsieur Dulac, chez qui je me rends dans cette intention, se charge volontiers de la commission; et, dès

le soir, il m'avertit que madame de Lourière a paru ravie de mon souvenir; elle-même songeait à me faire demander; elle veut me consulter sur une affaire qui relève du droit et pour laquelle mes conseils lui seraient nécessaires. Je puis me présenter quand je voudrai, et le plus tôt sera le mieux.

Seulement monsieur Dulac, qui sait combien il est difficile de franchir le cordon sanitaire établi par Françoise, m'engage à venir à l'heure de sa première visite; il veillera lui-même à me faire ouvrir.

Je le remercie, et je suis à la porte de madame de Lourière à l'heure convenue. Je sonne; Françoise qui se présente me reconnaît; elle change de visage, mais s'efforce de cacher son trouble sous le sourire mécanique dont elle a l'habitude.

« Oh ! c'est encore monsieur ! Il vient savoir des nouvelles de madame ? Mon Dieu ! monsieur est bien bon ; ça va toujours doucement... »

Je l'interromps pour lui dire :

« Votre maîtresse m'attend, ouvrez ! »

Et comme elle feint de ne pas comprendre, je sonne de nouveau, et plus fort, jusqu'à ce que monsieur Dulac arrive et m'introduise lui-même, au grand désappointement de Françoise. Il ordonne à celle-ci de m'annoncer à sa maîtresse qui est avertie de ma visite, et il m'introduit dans un petit salon ouvrant sur l'antichambre.

« Maintenant, je demande la permission de vous laisser, dit-il ; j'ai ici près un malade que je veux voir ; je reviendrai en le quittant. Tâchez de finir sans retard avec madame de Lourière ; il n'y a pas de temps à perdre. »

A ces mots, il me salue de la main, et le voilà parti...

Resté seul, je me suis mis à regarder autour de moi. Le meuble de la pièce date de Louis XV, et les injures du

temps ont forcé de le recouvrir. A voir ces vieux fauteuils Pompadour laissant passer, sous les housses blanches. des pieds maigres et fuselés, on dirait de vieilles marquises en peignoir qui se donnent des airs de jeunesse. Les dessus de portes représentent des scènes champêtres où des bergères en robes de satin écoutent, un oiseau sur le doigt, des bergers en habits de velours qui jouent du galoubet. La pendule de la cheminée a pour ornement une jeune nymphe en bronze doré qui vend une panerée d'amours. Des gravures coloriées suspendues çà et là reproduisent des scènes mythologiques; et une petite bibliothèque renferme les romans du dernier siècle.

Je cherche en vain quelque trace d'habitude sérieuse de travail; tout a la même apparence d'oisiveté futile, de galanterie surannée. C'est bien là l'intérieur tristement coquet de la femme égoïste et frivole que j'ai connue autrefois.

Enfin Françoise revient; son sourire est plus faux et son parler plus mielleux que jamais. Elle me prie de la suivre en m'avertissant que sa maîtresse est très-fatiguée, qu'elle n'a point dormi depuis plusieurs nuits, que les longues conversations lui sont mauvaises. Je me laisse conduire sans répondre, et nous arrivons ensemble devant une porte qu'elle ouvre.

Une odeur d'éther et de fleur d'oranger m'arrive comme une raffale. Je franchis le seuil, et j'aperçois enfin madame de Lourière sous ses rideaux.

Le temps pendant lequel on m'avait fait attendre avait été utilisé par elle. Relevée sur son séant, elle avait revêtu une camisole garnie de dentelles, et s'était coiffée d'un bonnet à petits plis retenu sur son front par un ruban ponceau. Des mèches de cheveux blancs, oubliées dans la précipitation de cette toilette improvisée, pen-

daient sur ses joues plombées; et les yeux avaient quelque chose de hagard dans leur fiévreuse mobilité.

A ma vue elle tendit les deux mains avec un sourire apprêté que je reconnus.

« Ah! tout le monde ne m'a donc pas oubliée, dit-elle; vous avez voulu me voir encore une fois, cher monsieur Raymond?... Françoise, faites asseoir monsieur.

Après avoir obéi en rechignant, Françoise alla s'accouder aux pieds du lit; je la regardai, mais sans qu'elle voulût comprendre mon regard. Je me tournai alors vers madame de Lourière:

« Les services de mademoiselle Françoise vous sont-ils nécessaires, chère dame?

— Nullement.

— Alors je serais désolé qu'elle se dérangeât en mon intention; elle peut retourner à ses occupations.

— Et si madame a besoin de moi? objecta la servante.

— J'avertirai, répondis-je en montrant la sonnette posée près du lit sur un guéridon. »

Elle me lança un regard de vipère, et sortit lentement en laissant la porte entr'ouverte.

Madame de Lourière se pencha hors du lit.

« Est-elle partie? » demanda-t-elle à demi-voix.

Je répondis affirmativement.

« Ah! combien je vous remercie, reprit-elle avec un soupir d'allégeance; j'avais peur qu'elle ne restât ici et ne m'empêchât de vous parler... Mais, de grâce, refermez la porte; je tremble toujours qu'elle ne soit aux écoutes.

— Êtes-vous donc dans une telle dépendance? demandai-je après avoir fait ce qu'elle désirait.

— Moi! s'écria-t-elle; ah! si vous saviez! On la croit ma servante, elle n'est que ma geôlière! Tout ici dépend d'elle : le jour, l'air, la nourriture; il faut lui obéir en

tout! Il ne m'arrive de dehors que ce qu'elle veut bien laisser passer. Aucun moyen de résistance! Je suis comme une vivante sur laquelle on a refermé sa bière; chaque fois que je demande à sortir, la malheureuse ajoute un clou!

— Mais ne pouvez-vous la chasser?

— Et qui me veillera? qui me soignera? répliqua-t-elle amèrement. Où trouver maintenant une autre servante? Non, non, il faut que je la subisse, cher monsieur, que je la retienne par des promesses! Ah! vous ne savez pas ce que c'est que la vieillesse! »

Et, attendrie à cette pensée, elle essuya deux petites larmes qui coulaient sur ses pommettes ridées. Dans son exclusive préoccupation d'elle-même, elle n'avait songé ni à mon âge, ni à mes cheveux blancs.

Je voulus la consoler; mais elle reprit en secouant la tête:

« Maintenant personne n'a besoin de moi; faible et infirme, je ne suis qu'un embarras ou un ennui: aussi tout le monde m'abandonne! Le chevalier lui-même, le croiriez-vous? le chevalier a cessé de venir, parce que je ne puis plus faire sa partie de whist. Depuis trente années, je croyais avoir un ami, je n'avais qu'un partner. »

Je ne pouvais lui répondre qu'à la place du chevalier elle eût fait comme lui, et que tel devait être le dénoûment de tout contrat qui avait eu l'égoïsme pour notaire: aussi gardai-je un silence embarrassé; elle poussa un soupir, et, levant les yeux au ciel, elle reprit:

« Du reste, je devais m'y attendre; c'est le sort ordinairement réservé aux âmes trop sensibles. — Jamais je n'ai été véritablement aimée, cher monsieur; ma vie entière s'est passée à faire des ingrats! — Mais après ma mort, du moins, j'espère être comprise; on me rendra justice... J'aurai pour défendre ma mémoire ceux qui me devront leur bonheur. »

Elle a fait une pause ; je l'ai regardée d'un air interrogateur ; enfin elle a continué :

« Oui, cher monsieur Raymond... j'ai écrit mes dernières volontés... voilà déjà deux mois. Depuis longtemps je sais qu'il n'y a plus d'espoir... Malgré les assurances du docteur... vous avez pu le reconnaître vous-même en me voyant... car avouez que vous m'avez trouvée bien changée... que vous ne me croyiez point si mal. »

Elle me regardait d'un œil fixe et ardent, comme pour me demander de la contredire. J'ai protesté, mais plus faiblement que je ne l'aurais voulu. La vérité m'étouffait ; elle l'a compris et s'est écriée :

« Non, non, ne cherchez point à me tromper... Je ne vous croirai pas... Je sens trop bien que mes forces s'éteignent... Mais qu'importe ?... j'ai assez vécu... pour ne pas craindre... la... mort ! »

Ce dernier mot s'était arrêté presque étouffé sur ses lèvres ; une lividité hideuse avait remplacé sa pâleur ; j'entendais ses dents claquer, et ses mains serraient convulsivement les couvertures, tandis que, la tête rejetée en arrière, et les yeux agrandis d'épouvante, elle semblait fascinée devant quelque abîme invisible.

Je me suis efforcé de la rassurer en répétant que les précautions prises par sa prudence, loin de lui montrer le terme comme prochain, devaient rasséréner son esprit et la laisser désormais uniquement occupée de sa guérison. Elle a saisi avec empressement ce vague espoir ; elle s'est mise à énumérer avec une minutieuse complaisance tous les symptômes favorables qui pouvaient annoncer son rétablissement ; elle a fait un mouvement pour se redresser, afin de me prouver qu'elle était plus forte qu'on ne semblait le croire.

Cependant quelque chose protestait en elle ; je l'ai vue

tout à coup changer de visage et frissonner. Ses yeux se sont fermés un instant comme pour échapper à une funèbre vision ; enfin elle a repris très-bas :

« N'importe... quoi qu'il arrive... j'ai voulu vous voir pour vous consulter sur ce testament... pour savoir si rien n'y manquait... pour le déposer entre vos mains. »

J'ai dit que j'étais touché de cette marque de confiance, mais que d'autres y avaient sans doute plus de droits, et j'ai nommé des parents, d'anciens amis !

« Ne m'en parlez pas, a-t-elle repris en m'interrompant ; tous m'ont délaissée, parce qu'ils n'attendent rien de moi... A mon tour, je ne veux rien d'eux... c'est à vous que je me confie. »

Je me suis incliné ; elle a fouillé sous son oreiller et m'a remis une clef en me désignant le meuble que je devais ouvrir. Dans le compartiment indiqué, j'ai trouvé le testament ; elle l'a déplié elle-même, et me l'a présenté d'une main qui tremblait.

« Lisez ! » a-t-elle dit avec une espèce de solennité sentimentale.

J'ai pris le papier et j'ai lu tout bas :

« Celle qui a signé son nom au bas de cette page, déclare que ce qui va suivre est l'expression de ses dernières volontés.

« » 1° Voulant laisser un souvenir qui témoigne de sa sympathie pour les orphelins, elle demande que le premier tiers de ce qu'elle possède soit consacré à l'éducation de l'enfant trouvé qui naîtra le plus près du moment de sa mort, et que cet enfant reçoive un des noms de la donatrice ; 2° afin d'encourager les choix du cœur, elle veut que le second tiers de sa fortune soit employé à doter une jeune fille pauvre qui voudra faire un mariage d'inclination ; 3° dans l'espoir de ranimer des sentiments

trop attaqués de nos jours, elle ordonne de placer le dernièr tiers de ses biens en rentes sur l'État, et de consacrer les revenus à la fondation d'un prix annuel qui devra être accordé à l'auteur de la meilleure pièce de vers sur les devoirs de la famille.

» L'existence de ces prix, désignés sous le nom de *prix Lourière*, sera annoncée par toutes les voies de la publi cité, de manière que les concurrents puissent se trouver avertis.

» Écrit le 12 octobre, librement et de ma propre main, par moi,

» Marie-Anatole-Malvina de Lourière. »

Jusqu'à la dernière ligne, j'avais espéré que le neveu ne pourrait être complètement oublié : arrivé à la signature, je laissai échapper une exclamation, et je retournai le testament.

« Qu'est-ce? demanda la malade qui m'observait d'un œil inquiet. Manquerait-il quelque chose à la validité de l'acte.

— A la validité, je ne le pense pas, ai-je répondu ; mais à sa justice.

— Comment?

— Je cherche un codicille qui réserve les droits du fils de votre sœur. »

Elle a tressailli.

« D'Armand! a-t-elle repris l'œil enflammé : c'est Armand que vous voulez dire? ne m'en parlez pas! il n'y a rien de commun entre nous, je ne le connais plus.

— Qu'avez-vous donc à lui reprocher? » ai-je demandé doucement.

Sa tête cadavéreuse s'est redressée ; un nuage de bile a passé sur ses yeux vitreux.

« Ce que j'ai à lui reprocher! s'est-elle écriée d'une voix rauque; vous me le demandez? D'abord sa naissance! »

Et comme je relevais la tête d'un air étonné :

« Oui, sa naissance, a-t-elle continué avec une dureté emportée. Avez-vous oublié la mésalliance de sa mère? une Dumont épouser un épicier de village, un homme de rien, un manant! »

J'ai voulu objecter que c'était un mariage d'inclination.

« Dites une honte dans la famille, a repris madame de Lourière : aussi Dieu l'en a punie; elle est morte comme elle le méritait, seule, misérable, laissant un fils sans ressources!

— Mais ce fils, ai-je commencé... »

Elle ne m'a point permis de poursuivre.

« Ce fils! s'est-elle écriée, il a suivi l'exemple de sa mère. Au lieu de partir pour l'honneur de notre nom, de s'embarquer comme mousse sur quelque navire, et de ne plus reparaître, ne s'est-il pas laissé adopter par un parent de son père! un rustre sans éducation!... m'exposant ainsi à entendre répéter par tout le monde que je l'abandonnais... que j'étais une mauvaise parente! car on l'a dit, monsieur; on m'a accusée de n'avoir rien fait pour lui!... quand j'avais proposé de payer son voyage jusqu'à Brest, et de l'envoyer aux colonies! — Mais non, il a préféré rester ici... suivre les écoles gratuites avec des enfants de rien... Je ne pouvais sortir sans le rencontrer en vieille blouse raccommodée aux coudes, et en bonnet de laine, comme un fils de paysan! Encore avait-il l'impertinence de me reconnaître! Oui, monsieur, croiriez-vous que le petit malôtru ne passait jamais près de moi sans me saluer d'un : — Bonjour, ma tante! »

Et, comme si elle ne pouvait supporter ce souvenir,

elle a étendu la main vers un flacon d'éther qu'elle s'est mise à respirer. J'ai tâché de contenir mon indignation et mon dégoût.

« Soit, madame, ai-je repris ; mais depuis, le bonnet de laine et la blouse ont disparu ; votre neveu ne peut plus faire honte à personne.

— Oh ! c'est juste ! a-t-elle répliqué ironiquement ; n'ai-je point entendu dire que monsieur Armand était devenu un personnage ? Il apprend, je crois, le grec et le latin à des marmots.

— Lui-même aurait pu vous le dire, si vous l'aviez permis ; car il s'est présenté plusieurs fois pour vous voir.

— Dites pour calculer combien de temps encore il devrait attendre mon héritage.

— Madame...

— J'en suis sûre ! a-t-elle continué amèrement, et vous-même, monsieur... Voyons, vous dont on cite la franchise, oseriez-vous soutenir qu'il venait par sympathie pour moi, qu'il m'aime sincèrement, que ma mort le jettera dans le désespoir ? »

Il y avait dans l'accent de madame de Lourière je ne sais quoi d'ironique et de provoquant qui m'a échauffé.

« Mon Dieu ! madame, me suis-je écrié, je n'ai point l'habitude des exagérations ; un neveu qui a toujours été tenu éloigné ne peut vous témoigner les sentiments qu'il aurait pour une parente dans laquelle il eût trouvé une seconde mère.

— C'est-à-dire que vous m'accusez de n'avoir point joué ce rôle ?

— Je n'accuse point, madame, je défends, et je dis que si, en venant à vous, votre neveu n'apportait pas l'amour passionné d'un fils, il n'obéissait pas davantage, j'en suis certain, à un honteux calcul d'héritier.

— Alors, tout est pour le mieux, » a-t-elle fait observer d'un accent railleur.

Ma patience était à bout.

« Non, tout n'est pas pour le mieux, madame, ai-je répondu en élevant la voix; car vous punissez ce jeune homme de torts contestables, et qui, en tout cas, ne sont point les siens. Ce testament prétend témoigner de votre pitié pour les enfants abandonnés. Votre neveu n'est-il donc pas orphelin? Vous proposez un prix pour ceux qui chanteront les devoirs de la famille; faites mieux, madame, donnez un bon exemple en les remplissant; vous voulez enfin favoriser le choix de cœur d'une jeune fille, eh bien! il y en a une qui aime Armand, et dont vous pouvez assurer le bonheur.

— Qui vous l'a dit? a interrompu madame de Lourière.

— Son parrain lui-même.

— Ainsi vous l'avez vu?

— Avant-hier. »

Elle a frappé l'une contre l'autre ses mains de squelette.

« Ah! je comprends alors, s'est-elle écriée avec un rire d'agonie; ce sont eux qui vous envoient; vous êtes leur homme d'affaires? Folle que je suis! j'ai cru que votre carte de visite était une marque de souvenir, de pitié! ce n'était qu'un piége! — Rendez-moi cet acte, monsieur, rendez-le-moi. — Malheureuse! malheureuse! n'avoir personne à qui me confier, personne qui m'aime! »

Elle m'avait arraché le testament; je n'ai pu me contenir plus longtemps.

« Et qui donc avez-vous aimé vous-même? ai-je répondu en me levant; je ne suis point envoyé par votre neveu; mais quand un autre le serait, pourquoi vous en plaindre? A-t-il quelque raison de s'intéresser à vous?

L'amour des enfants est une rente; pour qu'ils la payent, il faut avoir placé dans leurs cœurs un capital de tendresse. Subissez la loi que vous avez faite, en n'étant aujourd'hui pour lui qu'une étrangère.—Malheur, madame, aux vieillards qui n'ont su se rattacher personne par le dévouement, aux parents dont la vie est moins protectrice que la mort!...

— Et je suis de ceux-là, n'est-il pas vrai? s'est-elle écriée. Alors que me parlez-vous de sœur, de neveu, de fille à doter? Personne ne m'aime, je le sais, je le sais. — Eh bien, moi aussi je ne veux aimer personne! Ce testament est en bonne forme; vous-même l'avez dit tout à l'heure. Je veux le remettre au notaire... Qu'on le fasse venir aujourd'hui, tout de suite. »

Elle avait saisi sur le guéridon la sonnette qu'elle agitait.

« Ah! ah! ah! ceci est ma vengeance: amis, parents, serviteurs, tous ont compté sur mon héritage: tous seront trompés. Rien pour le chevalier, — rien pour le neveu, — rien pour Françoise... »

Un cri de la servante, qui venait d'entrer par la petite porte, l'interrompit. Madame de Lourière saisie cacha vivement sous ses draps le papier qu'elle m'avait repris; Françoise écarta brusquement le rideau et laissa voir ses traits. Le masque de douceur qu'elle portait d'habitude semblait avoir subitement fondu; ses yeux lançaient des flammes, et tous les muscles de son visage frissonnaient.

« Ne me cachez rien, j'ai vu... s'écria-t-elle: c'est le testament de madame, et malgré ce qu'elle me répète tous les jours, je n'y suis pas!

— Que voulez-vous dire? balbutia la mourante.

— Ah! madame n'a pas besoin de chercher encore à me tromper, s'écria la fille avec violence; j'ai bien entendu tout à l'heure: Rien pour Françoise! et à chaque

nuit que je passais, madame me faisait de nouvelles promesses; elle me retenait ici quand j'aurais pu trouver ailleurs de meilleurs gages; elle me volait mon temps, ma santé!

— Écoutez-moi!

— C'est inutile. Rien pour Françoise! vous l'avez dit. Eh bien, alors aussi, rien pour madame! qu'elle cherche quelque autre qui la soigne et la garde.

— Mais je vous répète...

— Rien, interrompit la servante dont le désappointement se tournait en rage; que madame reprenne ce qui lui appartient. : — Voilà, — voilà, — voilà! »

Et elle jetait sur le lit de la mourante son tablier, ses clefs, le petit livre de ménage, la dernière ordonnance du médecin.

J'essayai en vain de m'entremettre; l'emportement de Françoise grandissait à mesure qu'elle rappelait les promesses solennelles faites par sa maîtresse, en indiquant les jours, les lieux, les circonstances. La mourante ne put supporter ce débat; je la vis retomber en arrière, les bras roidis et les yeux fermés. Je crus qu'elle expirait; mais après un spasme assez court, elle reprit ses sens; ses paupières s'entr'ouvrirent; elle regarda autour d'elle. Je voulus sonner la servante qui était sortie comme un orage; madame de Lourière me retint du geste.

« Ne l'appelez pas, murmura-t-elle avec un tremblement nerveux... Je ne veux plus la voir.

— Permettez au moins que je sorte pour chercher quelqu'un.

— Non, non, bégaya-t-elle en s'efforçant de me retenir; par grâce... par pitié!... au nom de tout ce que vous avez aimé... ne me laissez pas seule... ici... avec elle... J'ai peur, j'ai peur! »

Il y avait dans le visage et dans l'accent une telle expression d'épouvante que je fus pris de pitié. Je me rassis près du lit de la mourante en m'efforçant de la rassurer; mais son trouble égaré l'empêchait d'entendre. A toutes mes assurances, elle répondait par les mêmes prières, à chaque instant plus incohérentes; une sorte de râle convulsif entrecoupait sa voix; des plis livides sillonnaient ses joues, et sa coiffure défaite laissait retomber des mèches hérissées de cheveux gris.

Je me relevai, cherchant en vain les moyens de la secourir. Le guéridon était couvert de fioles étiquetées dont j'ignorais l'emploi. Toutes mes questions à ce sujet n'obtinrent d'autre réponse que des exclamations haletantes et incompréhensibles.

Cependant je sentais la main de madame de Lourière qui avait saisi une des miennes se mouiller d'une sueur glacée; ses lèvres demeuraient entr'ouvertes par le ressort d'un dentier de métal qu'elle n'avait plus la force de refermer, et ses paupières tremblotaient dans une dernière lutte contre l'éternel sommeil.

Saisi d'une sérieuse inquiétude, je regardai autour de moi en poussant un cri d'appel. La porte s'ouvrit presque au même instant, et le médecin parut.

« Ah! docteur, m'écriai-je, on a besoin de vous. »

Il s'approcha du lit, examina la malade, consulta le pouls, puis, me prenant à part :

« Il y a donc eu une crise! » demanda-t-il à demi-voix.

Je lui racontai brièvement ce qui s'était passé, en exprimant la crainte que cette secousse n'eût aggravé le mal.

« Impossible, dit-il en secouant la tête; les heures étaient comptées; l'agonie devait commencer aujourd'hui ou demain.

— Mais ne peut-on rien au moins pour l'adoucir?

— Peu de chose ; j'essayerai pourtant. »

Il alla au guéridon et écrivit une ordonnance.

« Ceci est pour le pharmacien.

— Je m'en charge.

— Madame de Lourière est-elle donc véritablement seule ?

— Vous voyez.

— Alors il faudrait avertir une garde-malade.

— Sur-le-champ. »

Il me donna une adresse, et je partis.

Un quart d'heure après, la garde et la potion étaient chez la mourante.

J'y revins moi-même le soir : contre toute attente, elle avait repris quelque force et venait de demander le prêtre. J'espérais que les derniers conseils de la religion amolliraient enfin ce cœur endurci.

Le jour suivant, l'agonie continua. Le médecin, qui se sentait inutile, n'était plus revenu. A la tombée du jour, j'y retournai : cette fois, la garde-malade avait quitté la mourante, qui, disait-elle, n'avait plus besoin de personne pour finir ; elle causait tranquillement sur le seuil avec les voisines. Enfin, lorsque je me présentai de nouveau le lendemain, je trouvai la porte grande ouverte. Madame de Lourière était morte dans la nuit, et le juge de paix appelé se préparait à mettre les scellés.

Je rencontrai dans la première pièce les gens de justice qui instrumentaient ; dans la seconde, les employés des pompes funèbres qui prenaient la mesure du cercueil. On marchait à grand bruit, on parlait haut et l'on riait comme dans une maison vide.

Je pénétrai jusqu'à la chambre mortuaire ; la garde préparait son café près de l'alcôve dont les rideaux avaient été rabattus.

Je les écartai doucement, et j'aperçus la morte recouverte du suaire. Elle était là indifférente à tous et déjà oubliée avant d'avoir disparu ! Son cœur avait cessé de battre sans qu'aucun cœur se troublât ; elle s'en allait sans laisser de vide dans aucune autre existence ; peu importait pour ceux qui avaient survécu de la savoir sous le ciel ou sous la terre ! Sa vie même avait été une tombe sur laquelle l'égoïsme avait gravé l'épitaphe de tous les dévouements et de toutes les affections !

XVII

GRAND-PÈRE.

René et Félicité sont mariés ; je suis allé voir la nouvelle épousée dans la petite boutique où elle s'est établie ; je l'ai trouvée ravie, affairée, riant à tout venant. Je commence à croire que l'esprit d'ordre et la bonne humeur suffiront pour assurer sa réussite. Les acheteurs du faubourg semblent très-satisfaits de trouver tout en place sur les étagères, et au comptoir cette bonne figure joviale. Il se pourrait bien, après tout, que mes craintes fussent trompées et que l'humble ménage, au lieu de courir vers la misère, entrât, à petits pas, dans l'aisance.

En général, nous autres hommes d'étude, nous ne comprenons pas grand'chose aux gens purement pratiques ; quand il faut les classer, nous partons toujours de nous-mêmes, nous supposons que tout doit nous ressembler ; nous préjugeons l'intelligence de notre cuisinière sur son orthographe.

Il est très-rare qu'on sache sortir de ses préoccupations personnelles pour se placer au milieu des réalités du

monde et apprécier les gens d'après leur aptitude à y satisfaire. Nous faisons tous, plus ou moins, comme Vestris qui s'étonnait qu'un de ses anciens élèves, à qui il n'avait jamais pu apprendre la gavotte, fût devenu un grand homme d'État. Il semble que chacun ait dans ses habitudes et dans ses occupations l'unité de mesure de la capacité humaine.

Aussi, voyez quelles indignations quand une de ces activités vulgaires arrive à la fortune ou à l'influence ! Avec quelle ironie superbe nous montrons au doigt ces parvenus du fait ! Que de récriminations contre une société où l'épicier du coin de rue s'enrichit plus sûrement et plus vite que l'artiste, le savant, l'écrivain ! — Comme si cette société vivait seulement de livres, de problèmes ou de statues, et n'avait pas surtout besoin des journaliers de la vie ! Comme si les plus favorisés par le hasard devaient encore être les plus favorisés par les hommes et se trouver ici-bas heureux comme les rois sont puissants, par la grâce de Dieu !

Ne pouvons-nous donc comprendre que ce monde est une vaste machine sortant d'une main surhumaine qui a donné à chaque partie une fonction et non un privilége ? Pourquoi les roues orgueilleuses qui conduisent le mouvement reprocheraient-elles aux mille branches d'acier destinées à le recevoir le cuivre qui les orne et l'huile qui adoucit leurs efforts ?

Je suis sorti de la petite boutique de Félicité rassuré sur son avenir et sur celui de René, entrevoyant déjà pour eux une prospérité lointaine. Qui sait si de cet humble couple ne sortira point une race qui, quelque jour, protégera la mienne ? Dans le prodigieux mouvement de va-et-vient des sociétés modernes, ces retours n'ont rien que d'ordinaire, et j'ose ajouter, rien que de juste, car

ils transportent dans l'organisation générale la mobilité introduite par le créateur dans l'organisation individuelle des êtres. En appliquant l'hérédité aux classements, la société substitue une règle artificielle à la loi divine; au contraire, en se servant du plus capable et du plus actif, elle obéit à cette loi; elle recrute d'après l'indication de Dieu lui-même. — Grandissez donc, fils du valet et de la pauvre servante; soyez les maîtres de ceux qui descendront de moi, et si vous êtes véritablement les plus dignes, j'en remercie d'avance le ciel et les hommes.

Ma fille m'avait écrit qu'une occasion s'offrant, elle n'attendrait point les vacances pour me faire conduire Blanche et Henri; mais elle dépendait de la famille qui devait s'en charger, et ne pouvait, d'avance, m'indiquer le jour de leur arrivée.

Ce matin j'ai entendu tout à coup, dans l'antichambre, deux fraîches voix d'enfants; la porte a été ouverte, une petite fille s'est avancée souriante avec un petit garçon qui se cachait derrière elle; je l'ai devinée; mon cœur battait, mais j'ai attendu.

La petite fille est venue vers moi un peu timide, et a dit: « C'est nous, grand-papa! »

J'ai ouvert les bras, et tous deux s'y sont jetés.

Leur conducteur était dans l'antichambre d'où il jouissait de nos embrassements. Il s'est enfin décidé à entrer; il m'a rendu le meilleur témoignage des deux enfants, et, après bien des grâces rendues, il est parti.

Je les voyais donc enfin, ces chers rejetons d'une souche près de se dessécher. Ils se tenaient là, devant moi, dans toute la verdeur de leur pousse printanière. J'ai attiré Blanche à ma droite, Henri à ma gauche, et je les ai gardés serrés ainsi contre ma poitrine, leurs doux visages tournés vers moi et leur haleine sur ma joue.

Je cherche dans leurs traits cet air de famille qui est comme l'éternelle renaissance des vieux qui meurent dans les jeunes qui survivent. Tous deux ont bien vite compris sans doute combien ils m'étaient chers, car ils se sont aussitôt familiarisés. Blanche a appuyé sa tête bouclée sur mon épaule, tandis que Henri jouait avec les breloques de ma montre; ils se sont mis à causer librement. En une heure j'avais lu au fond de ces âmes où rien ne se cache.

Blanche, qui est l'aînée, se montre déjà protectrice et conseillère. Elle redresse Henri, elle l'aide, elle l'excuse; la sœur s'exerce de loin à être mère. Henri, plus ardent, s'élance à l'aventure dans tous les sentiers, mais revient au cri de Blanche, lui dit : « Ne crains rien, je suis là ! » et repart. L'enfant s'essaye à être homme.

Cette première connaissance faite, je les ai présentés tous deux à monsieur Baptiste, qui les a salués de son salut grave; je leur ai dit qu'il serait pour eux ce qu'eux-mêmes seraient pour lui, et monsieur Baptiste a confirmé mes paroles. Les deux enfants regardent cette figure grave avec un peu de surprise, et ne savent trop s'ils doivent avoir crainte ou confiance; mais l'habitude arrangera tout : les oiseaux s'enhardissent bien vite à nicher dans les arbres les plus sombres. . . . .

. . . J'en étais sûr, Blanche, Henri et monsieur Baptiste vivent fort bien ensemble, quoiqu'un peu cérémonieusement.

Le père Labat raconte que, de son temps, les soldats espagnols, lorsqu'ils se relevaient à la faction, se saluaient avant d'échanger la consigne, et se demandaient réciproquement des nouvelles de leurs seigneuries. Je vois tous les matins le même spectacle au moment où les enfants et monsieur Baptiste se rencontrent.

Après tout, j'aime ces égards, même dans leur excès; ils habituent à respecter les autres et à rester maître de soi-même. On dit que la politesse est le semblant de la bienveillance, mais alors la grossièreté est le semblant de l'aversion, et, grimace pour grimace, je préfère celle qui me rit à celle qui m'offense. Il y a d'ailleurs dans la politesse plus qu'une apparence; c'est, comme son nom l'indique, un certain *poli* dans les habitudes, dans les manières, grâce auquel les ressorts de la vie se rencontrent sans brisements.

Aussi tout va à merveille; jamais de querelles ni de plaintes. Le logis a repris son mouvement d'autrefois. Voici sur le guéridon une broderie commencée; le piano se réveille; des éclats de rire d'enfant ont interrompu le grave silence de la vieillesse et du veuvage; j'entends de petits pas courir dans le vide des chambres désertes, et je répète à demi-voix les beaux vers d'un poëte que j'ai le bonheur de comprendre, bien qu'il ne soit pas de mon temps.

Seigneur, préservez-moi, préservez ceux que j'aime,
Frères, parents, amis, et mes ennemis même
Dans le mal triomphants,
De jamais voir, Seigneur, l'été sans fleurs vermeilles,
La cage sans oiseaux, la ruche sans abeilles,
La maison sans enfants!

Vingt fois par jour Blanche ou Henri entr'ouvrent la porte du petit salon où je me tiens; ils avancent la tête en disant doucement :

« Êtes-vous occupé, grand-papa? »

Je me retourne avec un sourire et je leur fais signe d'entrer. Un des bénéfices de mon âge, je l'ai déjà dit, est de me laisser toujours libre de donner audience à la joie. Blanche, qui m'embrasse, reste le plus souvent appuyée

à mon épaule sans parler; on voit qu'elle est venue seulement pour venir, pour ne pas être seule, pour se sentir aimée, tandis que Henri, debout devant moi, m'interroge; lui, il regarde et veut connaître. Je m'efforce de répondre à ses questions, je rends à sa sœur ses caresses, je suis tout à tous deux sans objections et sans réserve. Ma tendresse n'est contrainte par aucun scrupule, car je n'ai point ici, comme pour mon fils et ma fille, la charge d'une éducation. Retiré de l'action, le grand-père n'a plus le temps d'entreprendre une pareille tâche, il est en vacances de la vie. Il a le droit de ne demander aux enfants que leurs rires et leurs baisers. D'autres surveillent à leur tour la classe d'un œil sévère, lui n'a désormais qu'à jouer le rôle du vieil arbre qui ombrage les récréations.

Cher et doux privilége! Ainsi l'âge nous ôte le poids de la responsabilité. Tandis que d'autres, la balance de la justice en main, pèsent les actions et redressent les torts, réfugiés dans la zone sereine qui sépare les deux mondes, nous montons au rang de ces princes auxquels la fiction constitutionnelle n'a laissé que le droit de faire grâce; nous régnons, nous ne gouvernons pas!

Henri n'a pas voulu suspendre complétement ses études de collége; il travaille chaque jour quelques heures, et, l'un de ces matins, il m'a apporté les Églogues de Virgile en me demandant de lui traduire deux vers qu'il ne pouvait comprendre.

Mes explications l'ont satisfait sans doute, car il est bientôt revenu avec l'histoire de Justin, puis avec un des traités de Cicéron. Insensiblement la consultation s'est transformée en un véritable enseignement, et, depuis trois jours, me voilà répétiteur improvisé, refeuilletant mes auteurs de classe.

Je ne puis dire l'effet qu'ils m'ont produit. Mon esprit

se promène à travers leurs images et leurs pensées comme un absent qui reverrait son hameau après un demi-siècle. Je me retrouve peu à peu; mille souvenirs me reviennent; je reconnais des accents autrefois familiers. L'histoire de mon enfance se recompose vers par vers dans les entrelignes de ces vieux livres. Je me revois au fond de la sombre salle garnie de bancs boiteux et de tables marbrées d'encre; j'entends la voix monotone du maître en soutane qui bourdonne dans l'ombre de la chaire; deux longues lignes d'écoliers sont là rangées contre le mur; je reconnais successivement leurs visages, et mon esprit s'échappe malgré moi pour les rechercher dans la vie; il repasse rapidement leurs histoires, maintenant, hélas! closes pour la plupart.

Mais il en est une surtout qui me revient sans cesse et que ce volume d'Églogues m'a rappelée. En retournant la dernière feuille, j'ai aperçu, sur le carton frangé, un nom presque disparu. C'est celui du premier ami de collége, de ce *copain* avec lequel on partage tout, espérances, coups de poing, rancunes et raisiné. Gardé en souvenir de lui et passé successivement de mon fils à mon petit-fils, ce livre semble reporté sous mes yeux pour me reprocher l'oubli de son premier maître.

Ah! je crois encore le voir traverser pour la première fois notre cour de récréation, conduit par sa mère, pauvre femme au visage pâle et aux épaules courbées, qui portait le deuil des veuves. Bien qu'il fût déjà grand, il lui donnait la main par un reste d'habitude enfantine, et nous, qui avions interrompu nos jeux pour regarder *le nouveau*, nous échangeâmes un sourire ironique. A la vue des soins apportés aux moindres détails du costume de l'écolier, de l'élégance de ses manières, de la sollicitude empreinte dans tous les mouvements de celle

qui semblait le garder comme un trésor, le Triboulet de notre division s'écria :

« C'est le Dauphin ! »

Et on ne l'appela plus autrement.

Mais la raillerie qui l'avait méchamment baptisé, à la manière des fées ennemies des vieux contes, devait échouer comme elles : le bon naturel de l'enfant vainquit la mauvaise marraine; le surnom destiné à le rendre ridicule lui resta innocemment, et sa douceur finit par enlever à l'épigramme son aiguillon.

Pauvre Dauphin ! comme il savait bien faire pardonner son respect pour les maîtres par sa complaisance pour les camarades ! Quand le souvenir de sa mère lui revenait trop vif, et qu'il allait se promener seul à l'ombre d'un des grands murs du préau, comme au premier appel il essuyait sa joue humide ! comme il accourait souriant et prêt à tous les jeux proposés !

Mais aussi quelle attention à la classe quand le maître parlait ! que d'application à l'étude ! Jamais un oubli, jamais une négligence, jamais un mensonge ! A chaque fin d'année, tous les prix étaient pour lui, et nul ne songeait les lui envier, tant ils lui paraissaient acquis ; on disait :

« C'est au Dauphin. »

Comme on eût dit :

« Les fleuves sont à l'Océan. »

Il n'y mettait lui-même ni ambition, ni orgueil, mais seulement l'espoir de contenter sa mère; c'était elle seule qu'on couronnait sur son front. Tous les ans on la voyait reparaître à cette distribution, vêtue des mêmes habits de deuil. Elle et son fils en étaient devenus l'intérêt et la gloire; le collége les avait tous deux adoptés. La solennité achevée, le Dauphin partait chargé de livres et de couronnes, tenant sur un de ses bras le bras de la veuve

qui tremblait de bonheur; et tous les regards les suivaient; on les aimait de tant s'aimer.

Six années s'écoulèrent ainsi; le terme des études approchait, et en même temps celui de la séparation. Mon *copain* n'en parlait jamais, mais il redoublait d'efforts; il voulait que son retour fût pour sa mère la fin de toutes les épreuves. Il fallait, pour cela, finir avec assez d'éclat pour qu'une carrière lui fût immédiatement ouverte; on lui en avait donné l'espoir, et afin de la mériter il ne descendait plus aux heures de récréation; il prolongeait son travail jusqu'au milieu de la nuit, il le reprenait aux premiers rayons de l'aube.

Un jour pourtant il ne se leva point. On le chercha. Il n'avait pu quitter son lit où la fièvre le faisait grelotter. Le médecin avait déjà fait sa visite quotidienne, on ne l'envoya point chercher; on attendit, dans l'espoir qu'un peu de repos suffirait au malade; mais le soir il avait les joues empourprées, l'haleine ardente, les yeux étincelants; le lendemain il ne nous reconnaissait plus!

Les secours furent alors prodigués, mais inutilement. Le délire du Dauphin ne fit que grandir; il se croyait devant ses maîtres, il répétait à haute voix les leçons apprises. Par instant, la mémoire lui faisait faute, et alors on voyait tous ses traits se crisper; sa main tourmentait convulsivement son front, ses yeux prenaient une expression d'égarement fixe et douloureux; puis, par un effort de la volonté qui semblait survivre en lui, il reconquérait le souvenir et reprenait sa récitation interrompue.

D'autres fois il se croyait soumis à quelque interrogatoire solennel qui allait décider de son sort; il répondait à des questions imaginaires, il expliquait tout haut les passages demandés, il les commentait avec une hésitation inquiète. Les camarades de classe venaient l'un après

l'autre à son chevet et s'en retournaient le cœur serré en secouant la tête; tout espoir était visiblement perdu.

Moi, j'avais obtenu de ne le point quitter et je suivais les rapides progrès de cette agonie délirante. Bientôt les forces s'affaiblirent; le malade ne s'agitait plus; sa voix alanguie répétait confusément quelques vers de Virgile qu'il avait particulièrement aimé. On eût dit que tous les autres, poëtes, orateurs, historiens, avaient abandonné le mourant, et que le berger de Mantoue était seul resté, murmurant à son oreille quelques fragments de mélodie, comme une mère qui endort son enfant. Dans le flux et le reflux des vagues pensées qui traversaient cette agonie, chaque vers balbutié semblait une rapide allusion ou un fugitif souvenir. Tantôt quelque gracieux tableau de son enfance surgissait dans ce dernier rêve, et il répétait tout bas :

J'allais entrer dans ma douzième année; je pouvais
Déjà atteindre de mes mains les fragiles rameaux *.

Puis un plus tendre souvenir succédait, une douce figure passait confusément devant ses paupières à demi closes, sa voix bégayante laissait tomber le passage si connu :

Commence, jeune enfant, à reconnaître ta mère en lui souriant **.

Et comme je me penchais sur lui pour m'efforcer de lui imposer doucement silence, il reprenait d'un accent plus élevé :

Continuons en chantant; les chants abrégent la route ***.

Mais presque aussitôt, pris d'une subite défaillance, il

* Alter ab undecimo tam me jam ceperat annus
Jam fragiles poteram a terra contingere ramos.

** Incipe, parve puer, risu cognoscere matrem.

*** Cantantes licet usque (minus via lædat) eamus.

refermait ses paupières appesanties, et sa voix mourait en bégayant l'adieu du poëte :

> Assez ; l'ombre est fatale à ceux qui chantent *.

Ce furent les derniers mots que l'on put distinguer. Le malade tomba bientôt dans cette somnolence convulsive qui précède la séparation suprême ; une nuit encore se passa, mais le lendemain le râle s'éteignit insensiblement, et quand le médecin arriva, tout était fini.

Le collége entier alla conduire le mort à sa dernière demeure. C'était la première fois que je voyais descendre dans la terre quelqu'un dont j'avais touché la main, que j'avais senti vivre comme moi. Tous les détails me sont encore présents. Le jour était clair et froid ; les campagnes, récemment labourées et tachées de neige, avaient l'apparence d'un immense suaire noir semé de larmes blanches ; les prêtres, qui marchaient en tête, chantaient les hymnes funèbres ; entre chaque verset il y avait une pause, et l'on n'entendait que le bruit de nos pas sur la route gelée. Enfin nous arrivâmes au cimetière. Le cercueil fut déposé à côté de la fosse, et, tandis que les fossoyeurs se consultaient à voix basse, il y eut un assez long silence. Je regardais le trou sombre où le compagnon de mes études et de mes jeux allait disparaître ; un petit oiseau saisi par le froid chantait plaintivement, à quelques pas, sur la branche dépouillée d'un saule pleureur. Aussi loin que mon regard pouvait s'étendre, il n'apercevait que des tombes à demi enfouies sous la neige ou des croix penchées auxquelles les glaçons pendaient comme des larmes ! Jusqu'alors je m'étais tenu ferme ; mais cet ensemble froid, triste et mort me donna le fris-

* Surgamus ; solet esse gravis cantantibus umbra.

son ; je sentis mon cœur se gonfler ; je m'éloignai brusquement pour me mêler aux derniers rangs.

Le bruit du cercueil qui frôlait la fosse me fit retourner malgré moi ; j'entendis la terre s'ébouler, je vis les porteurs retirer avec effort les cordes qui grinçaient sous la lourde bière ; puis la voix des prêtres se fit entendre de nouveau, le dernier adieu fut adressé au mort, et les fossoyeurs commencèrent à rejeter sur lui la terre tandis que nous passions l'un après l'autre.

Au moment où j'arrivai, on n'apercevait plus qu'un des bouts du cercueil ; il se dressait du fond de la fosse, comme si le trépassé eût fait un effort, dans l'enveloppe de chêne, pour sortir de son lit funèbre. Je tressaillis, et dans mon trouble mon pied trébucha ; j'aurais glissé dans la tombe encore entr'ouverte sans un bras qui me retint. C'était celui de notre excellent professeur.

« Prenez garde ! dit-il avec une douce tristesse ; c'est assez d'un, c'est trop ! »

Puis il se retourna vers le cercueil qui allait disparaître : il découvrit lentement sa chevelure blanche, et adressa à celui que nous ne devions plus revoir, dans la langue qu'il savait si bien, le salut des combattants du cirque à César :

« *Ceux qui doivent mourir te saluent**. »

Les jours suivants furent tristes. Quand le Dauphin était là, bien peu y pensaient ; mais depuis qu'il avait disparu, tous les yeux semblaient le chercher. Sa seule place vide occupait plus que toutes les places remplies.

Moi surtout, je ne pouvais m'accoutumer à ce départ. Il fallut pour cela bien des jours ; enfin le temps fit son office. Près d'un mois s'était écoulé : un nouveau venu

* Morituri te salutant.

avait remplacé l'absent, chacun s'était repris à ses habitudes, lorsqu'un jour, au milieu de la récréation qui suivait le dîner, un mot courut tout à coup de proche en proche, et, bien que prononcé à demi-voix, il nous arrêta comme un cri :

« La mère du Dauphin ! la mère du Dauphin ! »

Tous les jeux furent suspendus ; tous les regards s'étaient tournés du même côté.

La veuve traversait la cour, toujours vêtue de noir, mais plus pâle et plus courbée. Derrière elle marchait le garçon de salle portant ce qui pouvait lui rappeler son fils : des livres, un violon, quelques cahiers remplis de son écriture. La pauvre femme se retournait à chaque instant vers ces tristes richesses dans la crainte de les perdre encore. Arrivée près de nous, elle s'arrêta ; son œil se promena dans nos rangs, comme si elle eût espéré y découvrir quelque trace plus vivante de son fils ; elle semblait demander ce qui pouvait le lui mieux rappeler, chercher les endroits où il avait coutume de se tenir, ceux d'entre nous qu'il préférait. Un instant je crus qu'elle allait nous parler ; elle avait fait un pas vers le groupe où je me trouvais, mais l'effort était sans doute trop grand ; elle s'arrêta brusquement, rabattit son voile noir, et traversa la cour d'un pas hâté.

Nous la suivîmes des yeux jusqu'à ce qu'elle eût disparu, puis nous nous regardâmes, et on se sépara sans rien dire.

Hélas ! quelques années auparavant, nous l'avions tous vue passer là, tenant par la main l'enfant qu'elle n'avait sevré de son lait que pour l'allaiter de tendresse ; nous l'avions vue revenir six fois pour jouir de ses triomphes. Mère trop confiante, elle avait livré au collége le fruit de ses douleurs et de ses veilles, les sacrifices de son passé,

les récompenses de son avenir, et le collége ne lui rendait que quelques livres désormais sans maître avec l'adresse d'une tombe.

Ce souvenir, qui m'est revenu à propos du volume de Virgile que j'ai dû feuilleter pour mon petit-fils, m'a fait faire un retour sur ma destinée. J'ai pensé que moi aussi j'aurais pu mourir au moment où finissaient les ennuis de l'apprentissage et où allait commencer la moisson. Les poëtes m'auraient sans doute envié de m'endormir ainsi, dès l'aurore, les mains pleines de fleurs et enseveli dans mes illusions de jeunesse, doux et splendide linceul! Mais moi, mon Dieu! qui ai toujours regardé ta création avec amour, je te sais gré de m'avoir laissé en jouir. Que d'autres soient amoureux de la mort, je te remercie de m'avoir donné la vie. Sois béni, toi qui m'as fait connaître les enivrements des jeunes années, les tremblements de la tentation et la joie sereine du devoir victorieux. Mourir à l'entrée de l'existence, c'est s'arrêter sur le seuil, le bâton de voyageur à la main. Les autres passent en chantant; ils parlent de grands fleuves, de cités merveilleuses, de riantes contrées, et nous, une main fatale nous tire en arrière; une voix nous dit: — Tu ne les verras pas. Moi, du moins, je les ai vus; j'ai lu tous les chants de l'épopée dont tant d'autres ne connaissent que la préface; j'ai poursuivi jusqu'au bout ma tâche humaine, en m'efforçant de braver tour à tour la pluie ou le soleil, et de ne pas m'oublier sous les doux abris: aussi je répète parfois tout bas, avec une humble fierté, ces vers d'un poëte contemporain, sur la destinée de l'homme:

Fermier d'un champ qu'à ferme il sait tenir,
Lassé, mais fort d'un travail salutaire,
Le laboureur rentre au toit solitaire:
Calme, il s'endort, voyant la nuit venir.

Et nous, songeons au jour qui va finir ;
Nous, laboureurs, que Dieu mit sur la terre
Pour féconder cette moisson austère
Qui croît dans l'âme, et qu'on doit lui fournir.

Fendons du soc une ingrate nature ;
Semons, semons la richesse future ;
Loin du bon grain jetons l'herbe qui nuit.

O travailleurs ! tandis que le jour dure,
Acquittons-nous d'une tâche si dure,
Pour bien dormir dans l'éternelle nuit *.

Est-il vrai que la tâche soit *si dure?* Ce laboureur dont parle le poëte n'y trouve-t-il donc que tourments et sueurs ? N'a-t-il pas aussi la gaieté de l'aube, le repos du milieu du jour sous ses pommiers, le pain bis mangé au bout du sillon devant sa moisson jaunissante ; et, à l'heure du retour, les chants des femmes mêlés aux rires des enfants ? Si son toit est aujourd'hui solitaire comme le mien, il y reste les souvenirs de la jeunesse, sylphes riants dont la troupe invisible chante autour de son cœur. — Non, non, Dieu n'a pas fait la vie plus lourde que nous ne pouvons la porter. Il y a semé assez de douceur pour en faciliter les devoirs : aussi, quand nous paraîtrons devant lui, ne croyons pas qu'il suffise de répondre comme cet homme à qui l'on demandait ce qu'il avait fait pendant la terreur. — Rien ; j'ai vécu.

* Boulay-Paty, volume de Sonnets qui a obtenu un prix de l'Académie française.

XVIII

LES CLASSIQUES.

La nécessité de fournir à Henri les livres que réclament ses études, m'a fait fouiller un coin de ma bibliothèque depuis longtemps mis en oubli. J'y ai retrouvé tous mes vieux auteurs ; je me suis mis à feuilleter debout et à bâtons rompus. D'abord je passais dix pages, puis deux, puis le revers seulement, puis rien, et la lecture se prolongeant, il fallut m'asseoir.

Les heures ont succédé aux heures, la nuit est venue ; j'ai allumé ma lampe et j'ai prolongé la veille.

Le lendemain, j'étais levé plus tôt que de coutume pour recommencer ; enfin une grande résolution a été prise : je me suis décidé à relire toute cette vieille littérature négligée pendant cinquante ans au profit d'arides recherches. Voilà mon esprit remis en nourrice chez les Grecs et les Romains.

Naguère, quand j'étais tenté par un livre d'art ou de fantaisie, si j'y demeurais pris, c'était comme Renaud dans le palais d'Armide : j'avais honte de ma faiblesse, je m'en cachais ; chaque coup qui sonnait à ma pendule me semblait un appel et un reproche. Aujourd'hui tout est changé : je ne suis plus *prisonnier dans le cercle des heures ;* le monde de l'intelligence m'ouvre ses mille allées où je puis errer à loisir. Revoyons donc ces régions fleuries pas à pas, sans nous presser ; le temps et l'espace sont à moi.

Je ne connais plus mes auteurs grecs et latins, même ceux dont je puis réciter encore de longs passages ; je les avais retenus, je ne les avais point compris.

Et le moyen qu'il en soit autrement dans cette étude sans amour des livres antiques, quand l'esprit inattentif de l'écolier s'arrête à la surface, interroge avec le lexique, écoute avec la grammaire? Tandis que ses yeux suivent la lettre moulée, que sa mémoire retient le mot, que sa main écrit l'explication, lui-même est absent : il s'égare là-bas, sur la route poudreuse où galope le cavalier; là-haut dans ces nuées qui prennent la forme de ses rêves; ici près, dans la cour ombreuse où chante la servante : aussi ne lui demandez pas de pénétrer le sens des pensées qu'il traduit; c'est un somnambule qui n'a point conscience de sa propre action.

Lorsque j'étais au collége, un de mes camarades de classe, charmant rêveur qui serait peut-être devenu un grand poëte si la nécessité n'en eût fait un mauvais homme de loi, traduisait près de moi la fable de l'*Homme et la fourmi*. Il en était au passage où l'auteur latin raconte la chute de l'insecte dans une petite fontaine, *decidit in fonticulam*. L'écolier feuilletait nonchalamment le dictionnaire, tandis que son esprit se promenait ailleurs; il trouva enfin le mot :

FONTICULA, diminutif...

Il n'en lit pas davantage : le dictionnaire est refermé; il prend sa plume en bâillant et écrit, sans hésitation, que *la fourmi tomba dans un diminutif.* — Le soir, à la lecture de la copie, vous devinez les éclats de rire; le sobriquet de *Fonticula* fut donné au traducteur d'un commun accord, et lui est resté sans qu'il ait su le glorifier, comme Tullius celui de Cicéron *.

Mais de tous ceux qui le raillaient alors, lequel eût pu se dire innocent de quelque sottise semblable? N'avions-

* Nom qui signifiait *pois chiche*.

nous pas tous traversé cette merveilleuse féerie de l'art grec et latin avec l'indifférence distraite de l'enfant qui, porté au milieu des merveilles alpestres, ne s'occupe que d'une fleur ou ne voit qu'un papillon? Triste destinée des chefs-d'œuvre antiques prédite par Horace, lorsque, parlant à ses vers, il leur dit: « Dès que les mains du vulgaire auront souillé vos marges, vous irez dans quelque quartier perdu moisir aux mains d'un magister qui bredouille la syntaxe aux marmots. »

Mais les marmots ne sont point seuls à méconnaître les pages immortelles. Plus tard, combien de leurs beautés nous échappent encore. Chaque âge lit avec ses préoccupations exclusives. Ce que nous cherchons dans un livre, c'est bien moins l'auteur que nous-mêmes.

« Écris-moi chaque jour le vers qui te frappe dans ton poëte favori, disait un sage, et je te ferai l'histoire de ton âme. »

Mais avec l'expérience le choix s'étend, plus de points arrêtent nos yeux; le soleil de la vie semble grandir lentement et éclairer d'année en année, dans les œuvres sublimes, quelque coin jusqu'alors obscur pour nous. Voilà pourquoi le vieillard qui ne s'est pas muré dans la tombe en voit plus nettement l'ensemble, en distingue mieux les détails. Ayant tout vu, tout senti, il n'est étranger à aucune perspective; il résume en lui toutes ces émotions par le souvenir. Chaque âge n'écoutait qu'une note du grand clavier, lui les a toutes successivement entendues.

Je l'éprouve vivement, pour ma part, en reprenant possession des vieux auteurs. Enfant, je n'y voyais, comme Chrysale dans son *grand Plutarque à mettre des rabats*, que des ustensiles intellectuels où l'on avait mis le Dictionnaire de Boudot et le Despautère; j'y cherchais *la*

formation des temps avec les règles du QUE *retranché!* Aujourd'hui je ne songe qu'à ce qu'ils disent; je suis leur pensée, j'étudie leur accent : ce ne sont plus pour moi des répétiteurs de grammaire; c'est un sénat où les plus grands poëtes, les plus éloquents orateurs, les plus graves historiens, les plus profonds philosophes, prennent tour à tour la parole et m'enchantent.

Voici les Grecs d'abord. Quelle élégance dans leur force! que de clarté dans leur fantaisie, de précision dans leur ingéniosité! Chez eux, l'art littéraire ressemble à l'architecture, à la statuaire, dont les fins contours se dessinaient nettement sur le ciel limpide; tout est taillé en marbre, et le jour brille au fond!

Les Latins sont déjà moins spontanés; leur atmosphère plus trouble laisse entrevoir la forme un peu confusément : l'œuvre d'art n'est plus l'enfant qui vient au monde d'un seul jet et revêtu de ses grâces divines; c'est un labeur souvent repris et pour lequel on s'efforce. Mais quel charme encore ! quel flot abondant et toujours renouvelé! La phrase grecque chantait, la période latine parle ; là-bas c'était la jeunesse de l'intelligence avec son lyrisme, ses expansions, sa gaieté folle; ici c'est la virilité avec sa poésie modérée, l'éloquence des affaires et le sourire prudent.

Mais ce qui me frappe des deux côtés, c'est ce culte de la parole et ce goût du bien dire. Qui donnait donc à ces nations le loisir de sculpter et de polir le langage? Où était la classe illettrée chez ce peuple dont les marchandes d'herbes reconnaissaient Théophraste pour un étranger, *parce qu'il parlait trop purement*? Derrière les applaudisseurs de Sophocle ou les auditeurs de Cicéron, qui donc labourait, taillait la pierre, forgeait le fer? — Demandez à Spartacus.

XIX

Le bonhomme Bouvier est venu me parler pour son neveu déshérité par madame Lourière, malgré mes efforts. Le jeune homme a perdu l'espoir de faire agréer maintenant sa recherche par la famille de celle qu'il aime; s'il veut l'obtenir un jour, il faut qu'il songe à s'avancer. La persistance à végéter, du prix de quelques leçons, dans la petite ville qu'il habite, ne le conduirait à rien; il s'est décidé à ne pas attendre plus longtemps la fortune qui ne peut venir, et à aller à sa rencontre.

Il a fallu, pour cela, une longue délibération avec lui-même. Là-bas, il était près de la jeune fille qu'il a choisie; à défaut d'espoir de l'obtenir, il avait la joie de la voir et de lui parler; mais il a compris que, s'il s'endormait dans cette douce habitude, il sacrifierait la réalité du bonheur à son ombre : aussi, en apprenant que monsieur le comte de Rovère cherchait un précepteur pour son petit-fils, s'est-il décidé à s'offrir; mais il fallait un présentateur, un répondant près du comte, et le vieux Bouvier a pensé à moi.

Je ne connais monsieur de Rovère que très-légèrement; mais mon titre d'ancien professeur et mon âge me donnent certains droits; je puis, sans outrecuidance, supposer que ma recommandation sera de quelque poids. Je me décide donc à voir le comte.

Il habite, au centre de la ville, un vieil hôtel bâti dans le fond d'une cour. C'est une de ces architectures sans caractère, qui paraissent vieilles plutôt qu'antiques : grandes fenêtres défendues au rez-de-chaussée par des grilles, aux étages supérieurs par des volets; larges portes garnies de gros boulons de fer, cour pavée de petits grès

pointus, perron de granit; nul ornement, aucune verdure; tout est rigide et froid, tout vous ennuie d'avance.

Je frappe à la porte d'entrée (car on en est toujours au heurtoir chez le comte); un vieux domestique vient m'ouvrir; il est maigre, coiffé à l'oiseau royal, et porte une livrée de coupe ancienne.

Je demande monsieur de Rovère en me nommant; le domestique s'incline, ouvre une porte et m'annonce.

J'entre dans un immense salon à panneaux tendus de damas rouge et encadrés de boiseries grisâtres, formant une guirlande de fleurs, de lyres et de lacs d'amour maigrement sculptés; l'entre-deux des panneaux est occupé par des miroirs d'attache étroits et élevés; des bergères et des fauteuils à pieds grêles composent l'ameublement; le plafond est orné de trois petits lustres avec pendeloques de cristal.

A mon nom, monsieur le comte s'est levé et est venu à ma rencontre. C'est un vieux gentilhomme qui a conservé les vestes à longues poches sous l'habit à la française, et la culotte en casimir bouclée sur le bas de soie. Il a le grand air des gens accoutumés au commandement, et l'extrême politesse qui arrête la familiarité.

Après m'être laissé conduire par lui à un fauteuil, je m'aperçois que la table de jeu est dressée, et que plusieurs habitués de monsieur de Rovère font une partie de tarot.

Il y a d'abord la vieille chanoinesse allemande, dont la vie entière gravite entre un jeu de cartes et son petit chien Zéphyr; puis le chevalier, auteur d'une pièce de vers imprimée jadis dans le *Mercure*, et qui, ayant pris la peine d'avoir de l'esprit une fois dans sa vie, a pensé qu'il pouvait se reposer jusqu'à sa mort. Plus loin sont les deux cousins du comte, dont l'histoire est achevée quand on a dit qu'ils faisaient partie de l'émigration; la veuve du

président, qui naguère était bègue seulement, mais que voilà sourde; enfin le docteur, espèce de spectre qu'on serait en deuil de tous les malades qu'il a soignés.

Je m'excuse de déranger cette noble compagnie, et, prenant le comte à part, je lui expose brièvement l'objet de ma visite.

Son petit-fils réclame, en effet, un précepteur, et ce que je lui dis de mon protégé paraît lui convenir; mais il m'avoue, avec une aristocratique négligence, qu'il est peu versé dans ces questions, et qu'il s'en remet à l'appréciation de monsieur l'abbé de Riol. Je me lève en répondant que je verrai l'abbé; mais monsieur de Rovère me dit qu'il va venir; il m'engage à l'attendre. L'espoir de terminer sur-le-champ me tente, et j'accepte, à condition que le comte reprendra les cartes.

Afin de lui laisser toute liberté, je demande la permission de me chauffer; je m'approche de la cheminée qui flambe à l'autre bout du salon, et je me mets à feuilleter une brochure pendant que le jeu recommence.

L'histoire fait généralement remonter l'invention des cartes à Charles VI, dont on essaya de distraire ainsi la démence: je comprends cette origine. La vue d'images grossièrement coloriées, leurs évolutions inattendues, leurs simulacres de bataille, semblent particulièrement propres à occuper un fou ou des enfants. Je m'explique encore qu'on en ait fait le prétexte d'une réunion régulière, la trêve du travail; mais comment certaines gens ont-ils pu s'y complaire et s'y oublier comme le fumeur d'opium dans son ivresse somnolente?

Monsieur le comte et ses partners en étaient là: les cartes reprises, tous semblèrent oublier le monde réel pour vivre seulement des péripéties et des aventures que le jeu leur créait. Engagés dans ce puéril roman, ils ne

voyaient plus rien en dehors. Non que ce fût la passion du joueur qui court après une proie toujours fuyante : on eût dit plutôt la manie d'esprits paresseux échappant systématiquement à la fatigue de penser. Dans cette compagnie d'hommes et de femmes qu'avait dû cultiver le loisir et qui avaient reçu les enseignements d'une longue existence, pas un mot n'était prononcé en dehors des annonces du jeu. A voir tous ces visages sérieux autour de cette table parsemée de petits cartons ; à entendre ces voix monotones laissant tomber, de loin en loin, un mot étrange qui n'éveillait dans l'esprit aucune pensée, on eût dit quelque assemblée de nécromants sortis de la tombe pour reprendre leurs conjurations. Seulement, la terreur manquait ; ces morts ennuyaient au lieu d'effrayer.

Eux-mêmes semblaient s'engourdir de plus en plus. Leurs yeux étaient fixes, leurs traits immobiles, les voix confuses, les mouvements lents et automatiques. Évidemment toutes ces âmes dormaient.

Soit contagion, soit influence de la chaleur, je sentis à mon tour une espèce de torpeur couler dans mes veines ; mes paupières commençaient à s'allourdir, quand la porte s'ouvrit doucement. Le domestique parut portant un plateau chargé de verres d'eau sucrée.

Lui aussi paraissait soumis à l'action générale ; il s'avança d'un pas de spectre, fit le tour de la table en présentant silencieusement le plateau sans qu'aucune main se tendît, puis reprit mécaniquement son chemin vers la porte. Au moment où il passait devant moi, je fis un effort pour secouer ce magnétisme de l'ennui, et, l'arrêtant, je pris un verre sur le plateau.

Cet acte inattendu d'existence sembla réveiller le valet fantôme. Il recula saisi, le verre m'échappa, et, au bruit, tous les joueurs se retournèrent avec une exclamation ;

j'avais rompu l'enchantement du château de la *Belle au bois dormant !*

Je ne savais trop comment m'excuser, lorsque l'arrivée de l'abbé de Riol vint me tirer d'embarras. Le comte me présenta en faisant connaître le motif de ma visite, et je conduisis l'abbé dans l'embrasure d'une des croisées pour lui tout expliquer.

Il m'écouta sans autre réponse qu'un *hum!* sourd dont il accompagnait toutes mes paroles. L'abbé était un habitué du logis dont le sommeil l'avait gagné. Il donnait seulement, par respect humain, à son engourdissement un air de méditation. Prenant son silence pour de l'hésitation, je revins dix fois sur mes éloges du jeune homme, sur sa capacité, sur ses bons sentiments; enfin, à bout de patience, je demandai un peu brusquement à l'abbé s'il pensait qu'on dût agréer ses services. Il fit un soubresaut, et parut sortir de sa sieste intellectuelle.

« Mais... je n'y vois pas... d'inconvénient, dit-il en levant sur moi un œil vague. Vous savez sans doute qu'il s'agit de partir avec le jeune vicomte pour l'Italie. »

Je l'ignorais; mais je répondis que ce ne serait pas vraisemblablement un obstacle pour mon protégé.

« Alors, qu'il vienne me voir, reprit l'abbé; monsieur le comte voudrait presser le départ de son petit-fils. »

Je me hasardai à demander si c'était une raison de santé qui l'obligeait à cet exil.

« Sa santé ne peut qu'y gagner, répliqua monsieur de Riol; mais la véritable raison du départ, c'est que le jeune vicomte a le sang trop vif; il court, il parle haut, il chante...

— Et cela gêne monsieur de Rovère, ajoutai-je; fort bien, je comprends. »

En effet, j'avais compris. Comment supporter au milieu

de ces ombres l'activité joyeuse d'un enfant? Ses éclats de rire troublaient leur somnolence sans rêve. — Hors d'ici ceux qui vivent! laissez les morts jouer tranquillement au tarot sur leur linceul!

« Je me suis hâté de prendre congé et de sortir : cette atmosphère sépulcrale me pesait; j'avais besoin de retrouver au dehors la pensée, le bruit et le mouvement.

Il est donc vrai que la vieillesse se plaît quelquefois à hâter elle-même la marche du temps ; qu'elle se retire de la vie avant d'être dans la tombe ; qu'elle refuse d'imiter Caton, qui voulait conserver jusqu'au dernier jour sa part d'activité, ne s'éteindre qu'à force de brûler, et arriver « par la satiété de la vie à la maturité pour la mort. »

Dieu me garde de ce suicide! je veux jouir jusqu'au bout de ce que Dieu m'a donné ici-bas, être homme aussi longtemps qu'il n'aura point décidé que je sois autre chose.

L'existence bien remplie est la meilleure préparation à l'éternel repos. Le poëte Lucrèce l'a dit dans des vers admirables : « Si ton âme ingrate n'a pas laissé échapper les flots du bonheur comme un vase sans fond, convive rassasié, sors satisfait du festin de la vie. » Oui, *satisfait*, car jouir des biens du monde n'est pas s'y borner ; moi aussi je regarde au delà, par-dessus les jours, et j'aspire aux horizons inconnus; mais, sûr d'arriver, pourquoi dédaignerais-je les beautés de la route et les douceurs du char qui me transporte? Mon attache à ce monde n'est point le mépris de l'autre ; je répète souvent les paroles que prête Cicéron à son héros dans le *Dialogue sur la vieillesse :* « Le jour de mon départ, il ne serait point facile de me retenir ici-bas, et je ne voudrais pas être refondu comme Pélias, si quelque dieu croyait me faire largesse en me proposant de rebrousser chemin jusqu'à

l'enfance, et de vagir une seconde fois dans les langes. Je le refuserais sans hésitation, et je ne voudrais pas, quand la lice est parcourue, être rappelé de la borne au point de départ.... Non que je prétende déprécier la vie, comme l'ont fait souvent certains philosophes; je ne me repens pas d'avoir vécu, parce que je crois avoir vécu de manière à ne pas être né en vain; mais je sortirai de l'existence comme d'une hôtellerie, et non comme d'une demeure. La nature a donné à l'homme le monde terrestre pour qu'il s'y arrête; il ne le condamne pas à y rester. Oh! le beau jour que celui où je m'éloignerai de cette foule et de cette fange pour aller rejoindre l'assemblée céleste, le divin sénat des âmes! »

XX

SOLITUDE.

Hier, Henri et Blanche sont repartis; ce moment m'a été douloureux. Depuis six semaines qu'ils habitaient sous mon toit, je m'étais si bien accoutumé à leur présence! Voilà que tout va redevenir désert et muet autour de moi.

Au moment de la séparation, je les ai conduits au petit salon, où j'avais rangé sur une table ce qui avait paru les tenter pendant leur trop court séjour: la boîte de travail dont se servait ma chère trépassée, des livres, des gravures. J'aurais voulu leur faire tout emporter, comme si j'eusse espéré qu'une partie de mon âme pourrait les suivre avec tant d'objets auxquels elle semblait unie par le souvenir.

Quand il a fallu se quitter, Blanche a versé beaucoup

de larmes ; elle répétait sans cesse qu'elle voulait revenir; elle se suspendait à mon cou avec des exclamations caressantes. Henri, qui tenait ma main, était plus silencieux; mais, à l'altération de ses traits, j'ai pu juger qu'il faisait effort pour comprimer son émotion. Enfin il a fallu se séparer. Je les ai conduits jusqu'à la voiture où les attendait l'ami auquel je devais les confier. Là, il y a encore eu des embrassements, des larmes, des promesses ; enfin chacun a pris sa place, le postillon a rassemblé les rênes, et le pavé s'est ébranlé sous la lourde diligence.

Les deux enfants sont restés penchés à la portière tant qu'ils ont pu m'apercevoir, agitant leurs petites mains en signe d'adieu ; enfin l'attelage a brusquement tourné la place, et tout a disparu : un instant encore j'ai entendu le bruit des roues, le claquement du fouet, puis le silence s'est fait.

Ils étaient partis pour ne jamais me revoir peut-être ; car chacun de mes jours d'existence est maintenant un délai de grâce.

A cette pensée, mon cœur a éclaté dans une explosion d'heureux souhaits.

« Allez, chères créatures qui venez d'égayer ma solitude, et qui avez traversé mon déclin comme un doux rayon d'aurore : puissent toutes les bénédictions descendre sur vous ! Ayez la santé qui donne une saveur à la vie, la paix qui permet d'en jouir, l'amour du devoir qui lui sert de pôle, l'acceptation qui brise ses aiguillons. O mon doux couple d'hirondelles, qui avez suspendu, pendant quelques semaines, votre nid sous mon toit et réjoui mon foyer par vos gazouillements, puissiez-vous ne traverser que des ciels purs et rencontrer partout, sur votre route, le printemps ! »

Tout en leur adressant ces adieux dans ma pensée, j'ai

regagné lentement mon logis. Le jour se levait à peine, la ville n'était pas encore éveillée, et je n'ai rencontré, dans les rues silencieuses, que le médecin qui courait à la hâte vers quelque malade, et le petit chariot de la laitière dont les grelots tintaient au loin dans la brume.

Je suis arrivé à mon seuil le cœur serré. Monsieur Baptiste guettait sans doute mon retour, car, avant que j'eusse sonné, la porte s'est ouverte. Je suis entré dans mon cabinet de travail ; le feu était déjà allumé, mon fauteuil à sa place, et on avait posé, sur le petit guéridon, le livre dont j'ai commencé la lecture.

Bientôt l'ami Roger a paru ; il était averti du départ de mes petits-enfants, et venait, pour me tenir compagnie, déjeuner avec moi.

J'ai été touché de cette affectueuse sollicitude du serviteur et de l'ami ; j'ai compris qu'après tout, je ne demeurais point seul, et que je devais songer, non à ce que j'avais perdu, mais à ce qui me restait.

XXI

LA PARALYTIQUE.

Armand est venu me remercier de l'avoir recommandé à monsieur de Rovère ; il a vu l'abbé, tout est convenu, et, dans quelques jours, il part avec le jeune vicomte.

Bien qu'il ait désiré obtenir cette place de précepteur, l'absence lui est visiblement pénible ; il laisse derrière lui la jeune fille qu'il aime sans avoir pu obtenir aucune promesse de la famille, et dans l'ignorance de ce qu'il trouvera au retour. J'ai deviné ses inquiétudes à quelques mots qui lui sont échappés ; mais je n'ai point voulu le

laisser voir. Provoquer une plus intime confidence, c'eût été l'entretenir dans sa préoccupation, m'obliger en quelque sorte à m'entremettre ; j'ai craint d'accepter une responsabilité dont je ne pouvais apprécier d'avance la gravité, et de nourrir des espérances impossibles à réaliser. Je me suis tenu dans une prudente réserve ; seulement, j'ai promis au jeune homme de revoir monsieur l'abbé de Riol pour les conditions d'argent qu'il n'a point osé débattre. Il m'a quitté en me remerciant avec effusion, et répétant qu'il devait à ma démarche d'avoir été agréé ; monsieur de Rovère le lui a déclaré sans détour. Il est donc vrai que, vieux, pauvre et obscur, on peut encore être un appui. . . . .

Je suis allé porter à Armand l'acte passé en son nom avec monsieur le comte, et qui règle les détails de son engagement. Il m'avait donné l'adresse de sa marraine, chez laquelle il est descendu. J'ai monté un escalier tortueux dont les marches sont bosselées de boue durcie, et qui n'a pour rampe qu'une corde polie par le frottement. La montée était si rude que j'ai dû m'arrêter à chaque palier jusqu'au quatrième ; j'ai enfin trouvé la porte indiquée.

J'ai frappé ; une voix étrange, qui ressemblait à un glapissement, a murmuré des mots inintelligibles ; j'ai pressé le loquet, poussé la porte, et je me suis trouvé dans une grande chambre obscure garnie de meubles disparates par la forme et l'élégance. Quelques fauteuils en damas de soie, assez bien conservés, étaient rangés entre deux lits antiques à rideaux déteints ; de grossiers escabeaux de bois rampaient aux pieds d'un secrétaire d'acajou à garniture de cuivre doré ; dans le foyer brûlait un de ces feux méthodiquement chétifs, si énergiquement appelés par le peuple *feux de veuve*, et devant les

tisons, qui brûlaient lentement sous la cendre, avait été roulée une vaste *ganache*, où je distinguai enfin une forme humaine sans mouvement.

C'était une vieille femme, la marraine de mon jeune protégé sans doute; mais tellement ravagée par l'âge et les infirmités que l'œil hésitait un instant à retrouver en elle une créature vivante. La paralysie, qui la clouait sur son fauteuil, avait depuis peu gagné la tête elle-même, et enchaînait à moitié sa parole bégayante.

Au bruit que je fis en m'approchant, elle tourna vers moi un visage de momie, et demanda de sa voix entrecoupée :

« Qui est là ? »

Je remarquai alors la pâleur fixe des prunelles, et je compris qu'elle était aveugle.

« Mademoiselle Renaud ? demandai-je.

— C'est moi ! » glapit la paralytique.

Je me nommai ; les muscles de son visage tressaillirent ; c'était la seule chose qui, chez elle, fût encore douée de mouvement. Elle voulut balbutier quelques mots ; mais sa voix sortait en bouffées inégales, comme poussée par un effort intérieur. Je compris pourtant que son filleul était sorti et qu'elle me priait de l'attendre ; elle s'excusa, avec une visible affliction, de ne pouvoir m'offrir un siége. Je coupai court à ses regrets en prenant moi-même un fauteuil que je poussai près du sien.

Mademoiselle Renaud me remercia alors de ce que j'avais fait pour son filleul. Je m'accoutumais insensiblement à son étrange accentuation ; je comprenais plus facilement ; j'arrivai à séparer la voix des paroles, et je fus surpris de trouver celles-ci plus choisies que je ne l'aurais supposé. Mademoiselle Renaud arrondissait sa phrase avec une certaine élégance arrangée ; elle employait le

mot dans son acception classique en y joignant l'épithète obligée ; on sentait enfin, au fond de tout ce qu'elle disait, l'association de la grammaire et de la rhétorique.

J'en fus moins étonné lorsque j'appris, dans le cours de l'entretien, qu'elle avait donné ailleurs des leçons de français pendant quinze années.

C'était, comme je pus le comprendre, une pauvre fille élevée loin du monde, dans les *bonnes lettres*, par un père qui, après avoir passé sa vie à négliger ses affaires pour étudier à fond les *Éléments de littérature* de Marmontel, et les *Tropes* de Dumarsais, l'avait laissée sans famille, sans amis et sans ressources, à un âge où les chances d'établissement étaient déjà perdues pour elle. Heureusement qu'elle possédait deux trésors supérieurs à toutes les dots : le courage et la sérénité. Elle ne songea ni à se désespérer ni à se plaindre ; le temps lui manquait pour cela ; il fallait avant tout faire face à la vie en s'assurant le pain journalier.

Elle accepta d'abord toutes les écolières qui lui furent offertes ; puis sa consciencieuse application la fit connaître, et ses leçons devinrent plus fructueuses ; enfin, à force de travail, elle avait réussi à amasser quelques épargnes lorsque la maladie l'avait frappée.

Dans l'espoir que le repos et l'air de la campagne rendraient possible sa guérison, elle avait accepté l'offre du père Bouvier, et était venue habiter son pauvre cottage ; mais loin de recouvrer ses forces, elle les avait vues s'éteindre de jour en jour, et en était arrivée à cette mort vivante que j'avais sous les yeux.

J'appris toute cette histoire successivement, et en mots entrecoupés, complétant ce qu'on omettait, devinant ce qu'on ne pouvait dire.

Mademoiselle Renaud acceptait son immobilité comme

elle avait accepté l'action, sans retours, sans murmures. Vaillante par simplicité, elle s'arrangeait dans l'épreuve, n'en demandait compte à persone, ne regardait jamais en avant, et réunissait toutes ses forces contre les souffrances de chaque seconde.

La seule privation qui lui parût difficile à supporter était celle de ses livres favoris ; elle m'indiqua de la main une petite armoire vitrée où ils se trouvaient encore rangés, mais désormais inutiles pour elle.

« Omar a passé par ici, balbutia-t-elle avec une sorte de gaieté ; je suis maintenant comme le genre humain après le brûlis de la bibliothèque d'Alexandrie ; il ne me reste que le souvenir confus de ce que les grands écrivains avaient transmis à la postérité.

— Quelqu'un ne peut-il vous les relire ?

— Mon filleul le fait depuis son arrivée; mais il va bientôt me quitter, et lui parti, le silence reviendra.

— Non pas, si vous le permettez, repris-je; c'est moi qui vous enlève votre lecteur, souffrez que je le remplace. »

Un léger frémissement agita les traits de la paralytique.

« Vous, monsieur ! balbutia-t-elle ; savez-vous bien ce que vous proposez ? Perdre vos heures dans ce tombeau... avoir toujours devant vos yeux une pauvre morte qui ne pourra pas même vous remercier... Ce serait trop accepter de qui ne me doit rien... je ne veux pas.

— Et moi je l'exige, ai-je repris en saisissant celle de ses mains qui n'avait point encore perdu toute sensibilité ; voulez-vous donc m'enlever les rares occasions que je puis avoir d'être bon à quelque chose ? Moi aussi, mademoiselle, je suis vieux, isolé ; je me dis souvent que je ne sers plus à rien ni à personne ; prouvez-moi le contraire, et je serai votre obligé. »

Je sentis sa main répondre faiblement à mon étreinte ;

les prunelles de l'aveugle se voilèrent; il me sembla qu'une larme gonflait ses paupières rougies; mais elle se glaça dans ces yeux de pierre et ne put couler. Seulement la voix murmura d'un accent encore plus haletant :

« Que Dieu... vous bénisse... monsieur... J'accepte... j'accepte !... »

Presque au même instant le jeune homme est entré; je lui ai remis l'acte en lui donnant toutes les explications nécessaires, et je me suis hâté de repartir.

Lorsque je suis retourné chez mademoiselle Renaud son filleul avait pris congé d'elle le matin même; elle était rentrée dans sa solitude accoutumée. Son seul compagnon est un serin qu'elle tient du père Bouvier, et qui chante dans une petite cage suspendue à la sombre croisée. La femme de ménage, qui vient tout ranger chez la paralytique et lui apporter ses repas, prend également soin de l'oiseau. Lui seul, dans cette triste chambre, semble encore représenter la vie; quand il chante et qu'il bat des ailes, il empêche la vieille fille d'oublier ce que c'est que le mouvement et la gaieté.

J'ai commencé les lectures promises; mademoiselle Renaud m'indique elle-même les auteurs qu'elle préfère; ce sont, en général, ceux du dernier siècle. Les prosateurs me ravissent; mais j'ai peine à accepter les poëtes. Elle me fait prendre successivement Crébillon, Lefranc de Pompignan, Saint-Lambert, Dorat, Lemierre, Destouches, Voltaire. L'étrange poésie ! Il me semble que je traverse d'arides bruyères sans une fleur à mes pieds, sans un rayon de soleil dans le ciel gris. Ces vers tombent toujours pareils comme une pluie d'hiver sur les toits; jamais même une raffale qui en entrecoupe la monotonie.

L'ennui qui s'en exhale trouble mon regard et éteint ma voix. Mademoiselle Renaud, au contraire, est dans de

continuels ravissements. Toute cette rhétorique la ramène à ses années d'étude ou d'activité ; c'est pour elle comme les nœuds de rubans fanés et les fleurs de gaze salie qui rappellent à la coquette ses plaisirs d'autrefois. Elle me cite, à propos de chaque passage, les critiques de l'abbé Sabatier, les jugements de la Harpe ou les règles de Lebatteux.

Vingt fois j'ai été sur le point de laisser voir ce que je pensais de cette poésie sans flamme; mais, Dieu soit loué ! je me suis toujours contenu. Pourquoi troubler son plaisir, dérouter ses admirations? Un fabuliste arabe raconte qu'un paysan avait reçu de sa mère un habit de laine commune, filé et tissé de ses propres mains. Le jeune homme glorieux se croyait vêtu comme un roi. Un marchand qui passait et qui vit son contentement, se mit à rire.

« Sache, lui dit-il, que l'étoffe que tu portes et que tu admires, est à peine digne d'un gardien de moutons.

— Ah ! pourquoi m'en avoir averti ? s'écria le paysan chagrin : tu m'as enlevé la joie que me donnait mon costume, sans pouvoir m'en procurer un nouveau. »

Je ne veux point que mademoiselle Renaud puisse me faire le même reproche. Qu'elle continue à savourer cette fade ambroisie, comme eussent dit les poëtes qu'elle aime ; je ne lui laisserai voir ni mon étonnement ni mon ennui.

Est-ce pour moi d'ailleurs que je viens lire ici? Ne dois-je pas imposer silence à mes goûts et ne consulter que les siens? — Qu'elle demande, qu'elle ordonne; s'il le faut, je lui lirai les vers de Demoustier.

XXII

INDIGENCE ET VIEILLESSE.

Hier soir, j'ai entendu, de mon cabinet de travail, Roger qui criait dans l'antichambre :

« Vite, monsieur Baptiste, faites le porte-manteau de Raymond : deux chemises, deux paires de bas, six mouchoirs : nous partons demain.

— Où allons-nous ? ai-je demandé en ouvrant ma porte.

— Vous l'apprendrez plus tard, a-t-il répliqué ; pout le moment, il vous suffit de savoir que nous serons huit jours absents ; arrangez-vous en conséquence. »

Et comme il a vu que mon vieux domestique ne bougeait pas :

« Eh bien, s'est-il écrié, n'avez-vous point entendu ? »

Baptiste a salué.

« Parfaitement, monsieur.

— Alors que faites-vous là ?

— J'attends les ordres auxquels je dois obéir. »

Et il m'a regardé de manière à faire comprendre que c'était à moi seul de les donner. Je me suis hâté de répéter ceux qu'il avait reçus, et il est sorti. Roger a haussé les épaules.

« Dieu me pardonne ! c'est un Chinois que vous avez là à votre service ! s'est-il écrié ; jamais lettré à bouton de diamant n'a été plus fort sur le cérémonial. Avec un pareil homme, la vie est une procédure ; il faut suivre la marche légale, sous peine de toujours recommencer.

— Ne voyez-vous point que c'est sa seule défense ? ai-je dit en souriant. Si dans le contrat entre le maître et le serviteur tout n'est pas réglé d'avance et inamovible, la

domesticité n'est plus une fonction, mais une servitude; au lieu de remplir des devoirs, on obéit à des fantaisies. La règle seule détermine équitablement ce que l'un doit faire et ce que l'autre a droit d'exiger. Elle est une sauvegarde pour tous deux, car elle prévient, en même temps, la négligence et le caprice. L'affaiblissement de la dignité et du sens moral chez les serviteurs vient surtout de l'incertitude de leurs devoirs ; en cessant de s'appartenir ils se désaccoutument de la responsabilité ; ce sont des volontés en lisière qui, faute de marcher seules, ne peuvent plus faire un pas sans chute.

— A la bonne heure, a répliqué Roger ; mais parlons de notre voyage. »

Il m'avait suivi au salon, nous nous sommes assis, et il m'a alors appris que monsieur de Lavaur, dont il administre les biens, le chargeait de l'achat d'une ferme qui doit compléter son domaine de la Brandaie. La recommandation était pressante et il fallait partir sans retard. J'ai promis d'être prêt à l'heure convenue.

Mardi matin. Nous sommes arrivés hier au manoir de la Brandaie ; le régisseur était averti et avait tout préparé pour nous recevoir.

Rien de plus charmant que notre voyage. L'air était frais et fortifiant ; nous avons aperçu les premières hirondelles qui traversaient le bleu du ciel en jetant leur cri de joyeuse arrivée ; les chatons pendaient aux arbres et les épines fleuries parsemaient les haies d'une neige parfumée. Notre calèche allait au petit trot d'un attelage déjà sur le retour et conduit par un cocher en cheveux gris. On eût dit le char symbolique de la vieillesse traversant, sans se presser, le royaume du printemps.

J'ai reconnu tous les lieux que nous avons traversés ; tous se rattachent à quelque circonstance d'un autre âge.

et ont fait rebrousser ma mémoire vers le passé. — Les souvenirs sont comme des lambeaux de nous-mêmes que nous laissons à tous les buissons des routes parcourues ; ils nous reportent aux plus émouvantes heures de notre existence ; on peut dire que pour la douceur, ce sont des espérances en arrière.

Tandis que je cherchais à retrouver ce que j'avais vu autrefois, mon compagnon me faisait remarquer surtout les changements accomplis. Ici des taillis défrichés, là des marais transformés en prairies, plus loin des hameaux semés aux lisières de forêts naguère désertes. Ce qui le frappe partout, c'est cette marée humaine qui monte sans discontinuation, cette vie croissante dont le flot envahit les solitudes. A chacune de ces conquêtes de l'homme sur la nature brute, il applaudit avec un enthousiasme attendri. Combien je lui envie cette noble aptitude à sortir de lui-même et à vivre dans l'humanité ! Tandis que ma pensée s'agite autour de moi dans le cercle étroit de mes jours écoulés, la sienne embrasse l'histoire du monde ; il me laisse fêter dans mon coin mon saint patron, et il fête dans la foule le Dieu universel. . . . .

Nous nous sommes arrêtés à moitié route pour déjeuner et faire reposer les chevaux. Comme nous sortions de table, j'ai aperçu près du seuil une vieille mendiante. Elle était assise sur la pierre, déjeunant à son tour de quelques restes donnés par l'aubergiste. On voyait à ses pieds le bissac enroulé à son bâton de houx. Ses vêtements pauvres n'avaient ni lambeaux ni souillures. Le peintre eût vainement cherché là un de ces beaux modèles déguenillés immortalisés par Murillo. Le visage lui-même n'avait rien de pittoresque ; il était vulgaire, mais calme.

En nous voyant, la vieille femme nous a salués avec une sorte de gaieté.

« Un beau jour, messieurs ! a-t-elle dit en tournant son visage vers le joyeux soleil dont la lueur s'est mise à jouer dans ses rides.

— Que Dieu vous le fasse trouver tel, bonne mère ! ai-je répondu.

— A moi et à tous ses enfants, a-t-elle repris pieusement ; mais c'est déjà fait : la bénédiction est sur le pays. Monsieur a-t-il vu comme le blé pousse dru, comme les pommiers fleurissent et comme les prés sont verts ?

—Alors les gens d'ici sont satisfaits ? a demandé Roger.

— Autant que peut l'être celui qui vendange et moissonne, a répondu la mendiante en souriant ; monsieur connaît le proverbe : *Qui a fruits a soucis !*

— Sur mon âme ! vous ne paraissez point de ceux-là, bonne mère.

— C'est la vérité, monsieur, la pauvreté n'a que faire de s'inquiéter ; quand on n'a rien, la pourvoyeuse est la Providence.

— Ainsi vous êtes contente de votre sort ?

— Pourquoi non, puisque Dieu nous l'a fait ?

— Malgré la vieillesse ?

— C'est à elle que je dois mon repos, monsieur. Enfant, on me méprisait d'être sans famille, et la plupart mettaient une injure sur le morceau de pain qu'ils me jetaient : aussi je mangeais en maudissant ; j'étais jalouse de tous les enfants qui avaient des mères. Plus tard, devenue grande, j'ai offert mon travail pour vivre ; mais on était en défiance. On disait toujours : — D'où vient celle-ci ? Ne sera-t-elle point, dans notre maison, un dommage ou une honte ? Puis, comme j'étais faible, on me croyait de mauvaise volonté. Quand je disais : — J'ai mal ! On répondait : — C'est une paresseuse !

—Et maintenant ? ai-je dit, involontairement intéressé.

— Maintenant que l'âge est venu, a repris la mendiante, on n'attend plus rien de moi ; on dit : — Elle est vieille ! et on me donne sans injure et sans reproche. »

J'ai mis dans la main de la pauvre femme une petite pièce d'argent, et nous sommes remontés en voiture. Je venais de découvrir encore un des avantages de la vieillesse.

XXIII

UN DESCENDANT D'HARPAGON.

Notre visite au propriétaire de la ferme que veut acquérir monsieur de Lavaur a été singulièrement curieuse. Il habite les faubourgs de la petite ville de B... Roger m'avait prévenu que nous allions voir un descendant direct d'Harpagon; mais l'avertissement était inutile. Le premier aspect du logis et du personnage en disaient assez.

La maison de monsieur Brissot forme le fond d'une impasse humide, pavée de cailloux inégaux entre lesquels pousse l'herbe ; le seuil est verdi par la mousse, et les gouttières trouées ont sillonné la façade de longues traînées jaunâtres. La porte n'a ni heurtoir ni sonnette; Roger a dû frapper longtemps du bout de sa canne, jusqu'à ce qu'un bruit de sabots se soit fait entendre à l'intérieur et qu'un œil ait paru au petit judas percé dans le battant. Il fallut se nommer, expliquer le motif de la visite ; enfin la porte a été ouverte et monsieur Brissot nous a introduits dans une pièce qui, à en juger par l'aménagement, cumule les fonctions de salon, de cuisine, de salle à manger et d'office. Ses seuls ornements étaient quelques ustensiles de cuivre accrochés au mur et des

guirlandes d'oignons, de thym, ou de laurier-sauce suspendues çà et là aux poutrelles du plafond.

Monsieur Brissot a eu beaucoup de peine à trouver deux chaises jouissant de leurs quatre pieds, et il ne lui est resté qu'un escabeau boiteux sur lequel il s'est assis en équilibre, dans le rayon de jour qui venait à travers une fenêtre sans rideaux.

J'en ai profité pour l'examiner en détail, pendant que Roger lui exposait les propositions de monsieur de Lavaur.

Notre hôte est un petit homme à figure de fouine, dont le front étroit est surmonté d'une houppe de cheveux gris. Des lunettes d'acier rouillées par le temps se promènent de ses yeux au-dessus de ses sourcils, selon qu'il veut trahir ou dérober son regard. Une sorte d'inquiétude le tient dans une agitation perpétuelle, et il accompagne vos paroles d'un petit gloussement continu que l'on peut prendre également pour une protestation timide ou pour une adhésion confuse.

Son costume se composait d'un vieux pantalon à pied de drap jaunâtre, d'une veste de même étoffe, et d'un bonnet de soie noire tournant au rouge, le tout si râpé, si piètre et si plissé au corps qu'on ne pouvait plus l'en séparer. Le costume de monsieur Brissot avait fini par devenir une partie de son être. Assis plus bas que nous, frétillant et replié pour ainsi dire sur lui-même, il avait l'air d'un reptile qui attend sa proie.

Roger ne la lui présenta d'abord qu'avec précaution. Le prix qu'il offrit était si loin des prétentions du vieux ladre que l'on comprenait difficilement la possibilité d'un accord; mais tous deux ne tardèrent pas à faire avancer réciproquement leurs chiffres comme deux armées qui marchent à la rencontre l'une de l'autre. A chaque évolution monsieur Brissot poussait des gémissements comme

à une défaite; enfin il ne resta plus entre eux que quelques mille francs ; mais arrivés là ils s'arrêtèrent sans vouloir avancer devantage ; c'était leur Rubicon. Roger parut renoncer à toute concession nouvelle et se leva ; le vendeur fit de même en se tordant comme un homme en convulsions. Tous deux étaient évidemment jaloux de ne point rompre et embarrassés de renouer.

Un coup frappé à la porte d'entrée vint heureusement faire diversion ; monsieur Brissot courut au judas.

« Le facteur ! s'écria-t-il effaré ; qu'est-ce encore ? que voulez-vous ?

— Une lettre ! cria-t-on du dehors.

— Donnez, dit l'avare qui entr'ouvrit la porte et tendit la main. »

Mais l'homme de la poste se contenta de montrer la missive.

« Quatre-vingts centimes, » dit-il.

L'avare retira la main comme s'il eût touché une vipère.

« Quatre-vingts fièvres quartaines ! s'écria-t-il, à la manière de son ancêtre ; je ne reçois jamais que des lettres affranchies.

— Je sais, reprit le facteur ironiquement ; mais celle-ci est d'Angleterre.

— Et bien, après ?

— C'est le pays des mylords ; j'ai pensé qu'on vous envoyait peut-être de l'argent.

— Hein ! s'écria le vieillard, dont les yeux brillèrent et qui tendit de nouveau la main ; vous dites qu'il y a de l'argent ?

— Censé, répliqua le facteur en riant ; c'est facile à vérifier... pour quatre-vingts centimes ! »

Monsieur Brissot fit un nouveau mouvement.

« Non, non ! s'écria-t-il en repoussant la porte comme

s'il craignait de se laisser tenter; c'est trop cher, je ne connais personne en Angleterre... Remportez, remportez ! »

Le facteur haussa les épaules.

« A votre aise ! dit-il ! d'un air d'indifférence ; mais peut-être bien que vous faites comme le gros Pierre... vous savez, le gros Pierre qui, pour avoir refusé un paquet de deux francs, a manqué une succession de dix mille pistoles... enfin *charbonnier est maître chez lui!* Serviteur...

— Attendez ! interrompit l'avare qui était en proie à une incertitude douloureuse... si j'étais sûr... Donnez un peu la lettre, pour voir... »

Il l'examina quelque temps, la soupesa, lut à demi-voix la légende de tous les cachets ; le facteur finit par perdre patience.

« Allons, en voilà assez ! dit-il brusquement ; je n'ai point le temps d'attendre ; puisque vous ne voulez point de la lettre, rendez-la-moi ! »

Mais elle était aux mains du vieil avare, et abandonner ce qu'il tenait une fois lui semblait trop dur. Après beaucoup d'hésitations, de questions nouvelles, d'exclamations plaintives, il paya les quatre-vingts centimes sou à sou, referma la porte, s'approcha de la fenêtre, se mit à retourner la lettre sans la décacheter. On eût dit qu'il n'osait toucher à ce papier précieux qu'il venait de payer si chèrement. Enfin il brisa l'enveloppe avec un soupir ; une seconde lettre tomba, je la relevai.

« Pour ma nièce ! » dit le vieillard après avoir jeté les yeux sur l'adresse ; et, visiblement étonné, il retourna brusquement la feuille qu'il tenait, afin de voir la signature du correspondant. A peine l'eut-il lue qu'il jeta un cri.

« Encore lui ! s'écria-t-il ; ah ! malheureux, je suis volé ! »

Il courut à la porte :

« Facteur ! facteur ! rendez-moi mon argent ; je ne veux point de cette lettre ! »

Mais le facteur était reparti depuis longtemps, et Roger fit observer qu'il ne pourrait la reprendre ouverte.

« C'est juste ! s'écria monsieur Brissot en se frappant le front. Étourdi que je suis ! n'avoir pas deviné... Mais je ne savais pas ce vaurien en Angleterre... et... ses autres envois étaient affranchis... Ah ! messieurs, c'est un abus, un effroyable abus !... Les postes ne devraient se charger que de lettres dont on a payé le port. »

Il retourna de nouveau la feuille et parcourut les premières lignes.

« C'est cela, murmura-t-il, c'est cela... Il a pensé que ses autres lettres n'étaient point parvenues, puisqu'on n'y avait point répondu... Il se décide à ne point affranchir celle-ci, dans l'espoir qu'elle arrivera plus sûrement... Oui, oui, comptes-y... attends ma réponse ! »

Et, se tournant enfin vers nous :

« Pardon, messieurs, continua-t-il, en reployant la lettre dans ses plis, par une habitude de soin minutieux ; pardon, ceci nous a détournés... Mais, vous comprenez, quand on n'est pas riche... ces petites dépenses... Voilà comme on ruine les pauvres gens !

— C'est juste, reprit ironiquement Roger, que la scène avait singulièrement diverti ; croyez, monsieur, que nous ne sommes pas restés indifférents à ce qui vient de vous arriver ; et la preuve, c'est que, pour vous dédommager un peu de cette perte de quatre-vingts centimes, j'ajoute un millier de francs à mes propositions. »

La figure de monsieur Brissot s'éclaircit.

« Permettez, reprit-il en souriant, nous différions de mille écus; c'est sans doute mille écus que monsieur veut dire?

— Mille francs! répéta Roger; on ne compte plus par écus.

— A la bonne heure, à la bonne heure! dit l'avare d'un ton conciliant; mais monsieur n'ignore pas que mille écus font trois mille francs.

— Et j'en offre le tiers, répliqua mon ami; mes pouvoirs ne vont pas plus loin. »

Monsieur Brissot regarda Roger par-dessus ses lunettes, et lui trouva un air si résolu qu'il parut un instant incertain, puis il plia les épaules.

« Voyons, dit-il d'un accent doucereux, on ne peut cependant pas se quitter ainsi; il ne faut pas que ces messieurs aient fait une course inutile; j'accepterai la somme offerte.

— Alors c'est affaire conclue, reprit Roger : quarante-trois mille francs comptant.

— Oui... avec quelques petites douceurs que vous ne refuserez point.

— Quelles douceurs, monsieur?

— La ferme me fournissait un peu de bois... j'y ai compté; monsieur ne voudrait pas exposer un homme de mon âge à avoir froid cet hiver.

— Nous allons entrer dans l'été, fit observer Roger; mais soit, vous aurez votre provision.

— Il y a de plus les petites redevances de printemps..., j'y ai encore compté.

— Vous les aurez, monsieur. Est-ce tout?

— A peu près... c'est-à-dire sauf quelques corvées dues par le fermier.

— Et sur lesquelles vous avez également compté?

interrompit mon compagnon ; il vous les fera, monsieur. Mais nous en resterons là, s'il vous plaît ; plus de douceurs, comme vous les appelez, nous deviendraient trop rudes. Veuillez me donner de quoi écrire ; nous signerons une promesse réciproque d'après laquelle le notaire pourra dresser le contrat. »

Monsieur Brissot alla ouvrir une armoire d'où il retira lentement une main de gros papier et des plumes d'oie dont il ne restait plus que le tronçon. L'encre manquait ; il appela sa nièce pour lui demander une écritoire.

Nous vîmes entrer une jeune fille d'environ vingt-deux ans, pauvrement vêtue, dont la physionomie nous frappa. Sans être belle, elle avait dans toute sa personne quelque chose de gracieux ; sa timidité paraissait extrême, mais à des tressaillements et à des regards furtifs qui traversaient pour ainsi dire son embarras, on devinait une âme active. Elle rougit d'abord en nous apercevant, puis notre air parut la rassurer. Elle posa l'écritoire sur la table, approcha une chaise et voulut se retirer ; son oncle lui fit impérieusement signe de rester.

Roger s'était assis et avait essayé l'une après l'autre toutes les plumes, sans en trouver une qui pût écrire. Monsieur Brissot demanda à sa nièce si elle n'en avait pas de moins ruinées. La jeune fille sortit et reparut bientôt avec un porte-plume assez élégant armé d'une véritable *perry*. Roger laissa échapper une exclamation de joie ; la plume d'oie lui faisait horreur : il y voyait le symbole de la routine et de l'obstination, tandis que la plume de fer était pour lui le témoignage du progrès moderne compris et accepté. Il exprima tout haut sa reconnaissance à la jeune fille. Monsieur Brissot profita de l'occasion.

« Eh bien ! eh bien ! monsieur peut donner à l'enfant

une petite preuve de sa satisfaction, dit-il avec son sourire saccadé ; j'aurais dû ne pas l'oublier... Eh ! eh ! eh ! Quand il y a des femmes dans la maison, il faut des épingles ; un marché ne se conclut jamais sans cela. »

La jeune fille fit un mouvement, comme si elle eût voulu protester ; mais un regard du vieillard lui imposa silence.

« C'est une pauvre orpheline, ajouta-t-il en se rapprochant de Roger ; sa mère l'a laissée à ma charge, monsieur !... Encore une grande injustice... Quand on ne se marie point, qu'on fait l'économie d'une femme, on devrait être sûr au moins de n'avoir pas charge d'enfants ; mais le monde vous impose ceux des autres ; on vous dit que ce sont vos parents !... Je vous demande un peu ce que c'est que des parents dont on n'hérite pas ? Eh ! eh ! eh ! Au reste, monsieur peut fixer lui-même le chiffre des épingles ; je ne voudrais pas arrêter sa générosité. »

Pendant que l'oncle parlait ainsi, la nièce était visiblement au supplice ; des larmes finirent par gonfler ses paupières, et elle se retourna pour les cacher. Roger s'en aperçut comme moi.

« C'est bien ! dit-il, en prévenant de nouvelles sollicitations de monsieur Brissot, je saurai me conformer à l'usage ; mais c'est une affaire à régler entre mademoiselle et moi, ne vous en inquiétez point. »

Les yeux de l'avare s'agrandirent.

« Pardon, reprit-il d'un air désappointé ; mais la petite ne s'occupe pas des affaires d'argent... c'est moi qui garde tout !

— Et voilà précisément pourquoi je désire que mademoiselle ait quelque chose, acheva mon compagnon d'un accent péremptoire... Mais nous reparlerons de ceci plus tard... Voyez si j'ai bien rédigé mes conventions. »

Il s'était levé, et tendait le papier à monsieur Brissot,

qui se mit à le lire lentement et tout bas, avec son petit gloussement; enfin il se décida à signer, et nous prîmes congé.

En regagnant la Brandaie, nous nous sommes communiqué nos impressions sur cette visite. Quelle existence que celle de ce malheureux que l'on dit riche, et qui se prive des plus légitimes jouissances, à qui la bonté de Dieu a donné une fille d'adoption, et qui regarde ce doux présent comme une charge ! Insensé auquel il ne reste qu'un coucher de soleil dont il pourrait jouir, et qui s'épuise à égrener les derniers épis d'"une moisson dont il n'a que faire.

C'est la première fois que je rencontre le véritable avare, également ardent à acquérir et à conserver, indifférent pour tout ce qui n'est point richesse, et ne vivant que pour un seul instinct. Il semble que cette monomanie ne soit plus de notre siècle. La facilité des rapports et la mobilité des fortunes ont désaccoutumé de l'isolement qui thésaurise; la multiplicité des moyens de jouissance a plus vivement sollicité les goûts. Qui eût été avare dans les âges précédents est devenu avide dans celui-ci. On n'aspire plus aux millions pour les enfouir, mais pour s'en faire des instruments de jouissance ou de volupté. Qu'en conclure, sinon que l'homme, par ses vices comme par ses vertus, sort plus qu'autrefois de lui-même, qu'il est plus mêlé au grand mouvement de la foule, qu'il participe davantage à la vie commune? Autrefois on mettait à part son or et son âme, on enfouissait l'une au couvent, l'autre dans la terre; aujourd'hui nous semons les deux au vent, sans savoir toujours, hélas ! où tombe la semaille, et quelle moisson doit en sortir.

XXIV

UN ASILE DE VIEILLARDS.

Nous sommes retournés chez monsieur Brissot, nous avons revu sa nièce; le second coup d'œil ne lui est pas moins favorable que le premier. J'ai pu la faire parler, et j'ai été ravi de la douceur de sa voix, de sa simplicité émue. Mais quelle tristesse au fond de tout cela! On sent qu'il y a dans ce cœur quelque plaie vive.

J'ai voulu interroger le régisseur de la Brandaie : il a entendu parler d'un amour contrarié, d'un mariage auquel l'oncle veut faire consentir la jeune fille afin de se débarrasser d'elle. Mais il n'a pu me donner aucun détail. Je suis fâché de partir sitôt; j'aurais voulu mieux connaître cette pauvre délaissée et lui être de quelque secours...

On nous avait parlé d'un hospice de vieillards fondé dans le voisinage par la générosité d'un riche propriétaire; Roger et moi nous avons voulu le visiter. Les pensionnaires de cet asile sont doublement de notre famille : frères par Adam, frères par l'âge.

J'espérais trouver là du bien-être et de la sérénité; le désappointement a été douloureux. Nous avons vu de grandes cours à travers lesquelles des infirmes se traînaient péniblement, encore plus éprouvés par l'ennui que par la souffrance; des réfectoires où la ration pesée imposait à tous l'égalité de la faim; des dortoirs communs qui associaient le sommeil à l'insomnie et où la même cloche disait à tous : — Debout! — Régularité nécessaire, dit-on, et je le reconnais, mais qui imprime à l'ensemble je ne sais quoi de morne et de dur. Là, plus

rien de la famille; tout se fait réglementairement, sans intervention du goût ni de la tendresse; les hommes sont administrés comme des choses; ce ne sont plus que des groupes de chiffres sur deux colonnes : la vie a celle du *doit*, la mort a celle de l'*avoir*.

Ah! sera-t-on toujours condamné à parquer ainsi les misères du dernier âge, à les donner pour seul spectacle à elles-mêmes? Ne verra-t-on jamais une société assez enrichie par le travail et assez amie du devoir pour que le vieillard puisse rester là où Dieu a marqué sa place, c'est-à-dire, entre l'homme fort, la femme et l'enfant? Ces cheveux blancs font bien mêlés aux chevelures blondes! Cette faiblesse me plaît appuyée sur les forts; ces infirmités me touchent entourées des soins attendris de la santé florissante; mais ici je me sens abattu, humilié! Qu'est-ce que ce vestibule du cimetière où vous entassez tous les candidats de la mort déjà pâles, perclus, brisés? — Béni soit celui qui leur a ouvert un asile; mais mille fois plus bénis les temps où il cessera d'être nécessaire et où l'amour affranchira la pitié de cette triste parodie de la famille.

Nous avons causé avec le directeur de l'hospice; il se plaint surtout de son impuissance à vaincre les habitudes de ses pensionnaires. A l'âge que tous ont atteint, le pli est pris, le ressort de la volonté rouillé; l'âme reste asservie sans retour. La continuité d'un acte qui nous plaît semble d'abord de l'indulgence pour nous-même, mais bientôt elle devient tyrannie; ce n'est plus l'habitude qui nous appartient, c'est nous qui appartenons à l'habitude; elle nous mène en laisse, elle nous aiguillonne, elle nous condamne à une torture à la fois odieuse et désirée. L'effort même pour y échapper nous y ramène. C'est toujours l'histoire de ce soldat dont l'ivresse fréquente désho-

norait l'uniforme. Son capitaine l'appelle; il loue sa bravoure, sa soumission, sa probité : pourquoi faut-il qu'un seul vice lui ferme le chemin de l'avancement et des récompenses? Le soldat touché sort avec une ferme résolution de se corriger. Il arrive à la porte du cabaret où il a l'habitude d'entrer; sa volonté se roidit, il passe; alors, souriant à son courage :

« A la bonne heure, dit-il en se parlant à lui-même; je suis content de toi; allons, pour te récompenser, viens boire un coup! »

Plusieurs des vieillards de l'asile s'encouragent sans doute de même, car nous en avons rencontré qui rentraient l'œil hagard et chancelants. — Étrange goût qui nous crée le besoin de perdre momentanément la conscience de notre individualité, et qui nous achemine vers la mort à travers des accès de délire volontaire!

Il est donc vrai que laisser grandir un vice c'est élever soi-même un bourreau! que toutes les folles dépenses faites par la jeunesse en volonté, en modération, en santé, sont payées au centuple dans les vieilles années!

En voyant ces malheureux le visage enflammé, les mains tremblantes, le corps appauvri, je me suis rappelé cette légende du Gin, dessinée par un crayon fantasque. Le perfide tentateur apparaît d'abord sous la forme d'un génie souriant et couronné de flammes. Il a les mains pleines de promesses séduisantes : — palais de fées, — coffres ruisselants d'or, — danses de péris, — trônes et chars de triomphe! La foule jeune et ignorante accourt pour oublier la réalité dans ces rêves; elle boit à la coupe trompeuse. Mais la soif augmente toujours, et en même temps le génie se transforme; son air devient impérieux; à mesure que ses adorateurs se courbent et s'affaiblissent, lui grandit et se montre plus terrible.

Enfin le voilà devenu maître; il a enserré cette foule haletante dans son réseau de feu liquide et enivrant; alors la fausse apparence qui le déguisait s'évanouit, le gracieux génie se montre dans sa réalité : c'est la Mort avec ses yeux de ténèbres et son rire sardonique! Elle entraîne, en courant, ses esclaves éperdus vers l'abîme où elle les précipite, et où l'on voit leurs ombres convulsives tourbillonner au milieu des monstres et des flammes.

XXV

MALADIE DE MONSIEUR BAPTISTE.

Nous sommes de retour depuis quelques jours déjà, et j'ai repris mon train de vie ordinaire. Cependant hier matin j'ai vainement attendu monsieur Baptiste; il n'est descendu de sa mansarde que très-tard et s'est présenté à moi le visage défait. Je lui ai demandé vivement ce qu'il avait.

« Je l'ignore, monsieur, m'a-t-il répondu avec effort; mais hier déjà je ne me sentais pas à mon aise, aujourd'hui je suis tout à fait malade.

— Il faut vous soigner, voir un médecin.

— C'est mon intention. Mais comme monsieur ne peut rester seul, je me suis assuré quelqu'un qui fera son service.

— Ne vous inquiétez point de cela.

— Pardon, je ne veux point que ma maladie laisse monsieur dans l'embarras; madame René, que j'ai avertie, a dit qu'elle trouverait à se faire remplacer au comptoir, et elle va venir.

— C'est bien, c'est bien ; mais songez d'abord à vous.

— J'y songe, monsieur ; aussi je venais prendre congé monsieur.

— Comment ! et où allez-vous donc ?

— A l'hôpital, monsieur. »

Je me suis levé d'un bond.

« A l'hôpital ! ai-je répété, et vous avez pensé que je vous y laisserais aller !

— Il le faudra bien, monsieur, a-t-il répondu tranquillement ; je n'ai ici ni parents, ni maison.

— Et qu'est-ce donc que celle où vous êtes maintenant ?

— C'est... votre logis, monsieur.

— C'est le nôtre ! me suis-je écrié ; vous y avez votre place, et vous la garderez ; jamais les serviteurs qui pouvaient être soignés sous ce toit ne sont allés usurper à l'hôpital le lit du pauvre. »

Monsieur Baptiste a salué.

« Monsieur est bien bon, a-t-il repris, mais... je ne puis accepter.

— Et pourquoi cela ? ai-je demandé avec surprise. »

Il a paru embarrassé.

« Que Monsieur m'excuse, a-t-il répondu après un moment d'hésitation ; c'est une idée à moi... je préfère l'hôpital.

— N'auriez-vous point confiance dans mon docteur ?

— Au contraire, monsieur.

— Craignez-vous d'être ici mal soigné ?

— Ce n'est point cela.

— Alors expliquez-vous, de grâce ? me suis-je écrié avec un peu d'impatience. Je veux savoir le motif de votre préférence. »

Il m'a regardé et il a rougi.

« Mon Dieu... c'est que j'ai peur... de mécontenter monsieur !...

— Non, parlez.

— Eh bien, que monsieur me pardonne... mais je ne le connais pas encore assez pour accepter de lui ce service.

— Je ne vous comprends pas.

— Je veux dire que, si monsieur me soigne, il aura droit à ma reconnaissance.

— Et vous ne voulez point en avoir ?

— Ce n'est pas cela, monsieur ; mais monsieur le comte avait coutume de dire que la reconnaissance est une dette dont le chiffre reste en blanc, si bien que le débiteur et le créancier s'entendent rarement sur ce qui est dû.

— C'est-à-dire que vous avez peur de mes exigences ?

— J'ai peur de passer aux yeux de monsieur pour un ingrat. Quand il aura plus fait pour moi, il pourra attendre en retour un meilleur service ; ce qui satisfaisait dans un serviteur ordinaire ne sera peut-être plus suffisant de la part d'un obligé.

— J'entends, ai-je interrompu un peu piqué, monsieur Baptiste n'est pas assez sûr de moi pour permettre que je lui rende service.

— C'est vrai, a-t-il répliqué naïvement. Monsieur le comte avait coutume de dire que pour accepter un bienfait il fallait être certain de pouvoir le rembourser en reconnaissance.

— A la bonne heure, ai-je repris sérieusement ; mais ne vous a-t-il pas dit aussi, monsieur Baptiste, que nous devions permettre à chacun de remplir son devoir ?

— Sans doute, monsieur.

— Eh bien, le mien est de garder malade le serviteur que j'ai gagé bien portant ; j'ai profité de ses forces, je

dois subir la gêne de ses infirmités. Ceci n'est point de la générosité, c'est de la justice, et vous n'avez point le droit de m'empêcher d'être juste.

— En effet, monsieur, a-t-il répondu en s'inclinant.

— Permettez-moi de vous dire, ai-je continué un peu ironiquement, que vous êtes trop prompt à me soupçonner capable de faire l'usure en fait de bienfaisance ; et puisque vous n'avez point encore eu le temps de me connaître, faites-moi, je vous en conjure, crédit de quelque humanité et de quelque désintéressement. »

Monsieur Baptiste a voulu s'excuser ; je l'ai interrompu.

« En voilà assez, me suis-je écrié d'un ton cordial ; nous reprendrons ce sujet plus tard ; pour le moment, ce qui importe, c'est de remonter et de vous mettre au lit.

Il semblait, en effet, plus étourdi ; son œil était vitreux, ses dents claquaient. Je l'ai pris par le bras et je l'ai conduit à sa mansarde.

Félicité, qui arrivait, est allée chercher le médecin. Celui-ci n'a trouvé au mal aucun caractère certain ; il a recommandé le repos et quelques tisanes. J'ai moi-même veillé à l'exécution de l'ordonnance, et je me suis établi dans la mansarde du malade.

Je n'y étais point venu depuis longtemps, et j'ai pu voir alors tout ce qui lui manquait. La cheminée fume, les fenêtres ferment mal ; la pièce est carrelée de briques, sans paillassons ni tapis ; le soleil arrive au lit qui n'a point de rideaux. Je me suis reproché cette négligence. Tandis que chaque jour ajoute à notre confort, nos serviteurs restent exposés à mille gênes. Nous les logeons sous les toits, nous les meublons de rebut, nous ne nous inquiétons ni de leur tempérament ni de leurs goûts Pour des millions de travailleurs, sans doute, la vie est

encore plus rude ; mais ceux-ci ont toujours sous les yeux l'indulgence du maître pour lui-même, ses précautions, ses voluptés. Chaque regard les avertit de leur condition de déshérités.

Encore si cette pauvreté était à eux ; s'ils n'avaient pas, suspendue au-dessus de chaque jour, la menace d'un congé ; s'ils ne vivaient pas éternellement à l'auberge, servant seulement au lieu d'être servis !

Et nous nous plaignons de les trouver indifférents à l'économie d'un ménage qui n'est point le leur, souvent ennemis d'une prospérité qui agrandit la distance entre eux et le maître ! Étonnons-nous plutôt de leur zèle. La plupart de leurs vices naissent de leur position ; toutes leurs vertus sont à eux.

Je faisais ces réflexions en tâchant de remédier aux plus graves inconvénients de la mansarde occupée par le malade. Un vieux tapis a été apporté, des rideaux tendus devant les fenêtres, un poêle dressé devant la cheminée. Monsieur Baptiste remercie à chaque nouvel aménagement. Du reste jamais une plainte ni une marque d'impatience ; mais toutes les prescriptions du médecin sont scrupuleusement exécutées ; il semble traiter la maladie comme tout le monde, avec une cérémonieuse politesse, et ne vouloir la congédier que dans les formes.

15 *mars*. Rien de changé dans l'état de Baptiste ; le mal couve sans prendre une forme précise. Roger est venu nous voir et a voulu s'entremettre. Depuis quelques semaines, il ne rêve qu'homœopathie. Il a voulu persuader monsieur Baptiste. D'abord c'étaient des raisonnements ; puis cent exemples de malades désespérés, abandonnés, qui avaient trouvé leur salut dans les globules. Mais monsieur Baptiste s'est montré inébranlable. Il s'est confié à monsieur le docteur ; il y a entre eux

un contrat synallagmatique : l'un doit suivre toutes les ordonnances, l'autre guérir ; c'est pour le veux domestique une affaire de probité.

Roger a beau lui objecter que l'allopathie n'y peut rien, que depuis huit jours elle le laisse dans le même état, qu'il se fait fort de le remettre sur pied avant la fin de la semaine : monsieur Baptiste remercie en portant la main à son bonnet de coton ; mais il persiste dans sa résolution. Alors Roger se lève en frappant sa canne contre le tapis.

« Eh bien ; au diable ! s'écrie-t-il ; vous ferez une grosse maladie !

— Monsieur le docteur la traitera, réplique tranquillement Baptiste.

— Mais s'il se trompe ?

— Cela le regarde, monsieur.

— Et si vous en mourez ?

— Monsieur le docteur en aura la responsabilité. »

Roger me regarde, prend son chapeau et sort furieux.

« Dieu me pardonne ! cet original assiste à sa propre maladie comme un huissier assiste aux réceptions de la cour, me dit-il sur le palier ; il se contente d'annoncer ces symptômes et les remèdes sans s'y intéresser autrement ; on dirait que le bal ne se donne pas chez lui. Après tout, qu'il s'arrange ! on ne peut pas forcer les gens à se bien porter. »

Cependant il ne tarde pas à revenir avec de nouveaux arguments et de nouveaux exemples. Monsieur Baptiste écoute tout et répond par les mêmes remercîments et le même coup de bonnet ; mais à la longue je crois m'apercevoir que ces visites lui déplaisent. La vivacité familière de Roger choque son formalisme ; mon vieil ami l'appelle parfois Baptiste tout court, le traite d'entêté, et

lui déclare que s'il était à son service, il l'homœopathiserait d'autorité. J'ai prié instamment Roger d'être plus circonspect ; mais il ne comprend rien à ces ménagements ; il me dit que monsieur Baptiste est un vieux fou et qu'il préfère encore son jocrisse de René.

Malgré ces boutades, il revient s'informer chaque jour de la santé du malade, il lui apporte toutes les petites friandises autorisées par le médecin ; mais il y a dans ses attentions une brusquerie à laquelle Baptiste ne peut s'accoutumer. Le rôle de bourru bienfaisant ne plaît guère qu'au théâtre ; dans la réalité on n'aime point les roses qui ont une épine sous chaque feuille.

25 *mars*. Notre malade est enfin debout, un peu maigre, un peu pâle, mais guéri.

Ce matin, quand je suis monté à sa mansarde, je l'ai trouvé habillé et près de descendre. Je l'ai laissé faire, mais en le mettant sous la garde de Félicité, qui a juré qu'au premier essai d'empiétement sur ses attributions elle renverrait le convalescent au dortoir.

Je l'ai installé dans mon cabinet de travail que le soleil égaye et d'où il peut regarder les passants. J'ai mis à sa disposition des livres et la serinette, en lui permettant de s'en servir pour donner une leçon de chant à mon tarin. A chaque arrangement il me remerciait d'un air pénétré. J'ai enfin demandé à monsieur Baptiste s'il ne désirait rien autre chose.

« Rien, rien, a-t-il répondu, sinon que je prierais monsieur de m'appeler désormais Baptiste tout court.

— Pourquoi cela ?

— Pour que ce jour me soit rappelé par un changement dans mes rapports avec monsieur. »

J'ai été touché, et j'ai tendu la main au vieux domestique en le remerciant.

XXVI

MOINEAUX ET HIRONDELLES.

Quand la brume ou la pluie ont contrarié ma promenade dans la campagne, et qu'un tardif rayon de soleil me permet enfin de sortir, je descends jusqu'à la jolie place plantée qui s'ouvre à l'extrémité de mon faubourg et où Roger ne manque guère de venir me rejoindre. C'est le rendez-vous habituel des enfants et des vieillards ; il semble que les deux extrémités de la chaîne humaine viennent s'y rejoindre. Ici les cris folâtres, les courses étourdies, les cheveux flottants sur des joues roses ; là les fronts chauves, les démarches lentes et les longs silences.

J'aime ce mélange : ainsi rapprochée, l'enfance paraît plus grave, la vieillesse moins triste ; l'une complète l'autre. On comprend mieux la vie en apercevant à la fois le point de départ et le point d'arrivée.

Pourquoi ne pas multiplier les occasions de ces contacts salutaires ? Les anciens n'avaient garde d'y manquer. Chez eux, les hommes qui avaient vécu étaient les éducateurs choisis de ceux qui devaient apprendre à vivre. Les premiers communiquaient l'expérience, les seconds apprenaient le respect ; la jeunesse s'instruisait alors, comme le dit Aristophane dans la comédie des *Nuées*, « à haïr les discordes, à rougir des choses déshonnêtes, à s'indigner quand on riait de sa pudeur, à se lever devant les vieillards. » Je ne demande point, sans doute, d'en revenir à l'éducation d'Athènes ; chaque siècle a ses besoins, chaque société ses instruments ; mais je voudrais que parmi tant de palais élevés aux rois, aux arts, à l'industrie, on conservât quelques coins de terre ombragés

et fleuris à l'enfance et à la vieillesse. Je voudrais retrouver dans cette sollicitude pour ce qui ne sert plus et ce qui ne sert point encore, la preuve que notre société n'est point seulement une reine, mais une mère; qu'elle aime ce qu'elle gouverne et ne veut point substituer une ruche à une famille; je voudrais surtout qu'en réunissant l'être qui naît à l'être qui finit, on en tirât un enseignement public; que l'enfant apprît, en vénérant le vieillard, a reconnaissance pour les services rendus, la condescendance pour la faiblesse, la compassion pour les infirmités.

Mais le moyen qu'on s'arrête à de pareilles idées dans notre monde moderne, où tout n'est que campement, où les institutions sont des tentes sous lesquelles les idées bivouaquent une nuit pour se remettre en marche dès l'aurore. Depuis un siècle, quelle moisson a pu mûrir? Quel jour a eu son lendemain? A chaque station un chœur de voix crie vainement au genre humain : Restons ici; c'est la terre promise! La multitude éteint ses feux et reprend tumultueusement son voyage, revenant vingt fois sur ses pas pour retourner bientôt en avant. Incessante recherche de la postérité d'Adam, qui, toujours lasse et toujours en route, semble condamnée à errer dans son rêve pendant l'éternité!

Je disais tout ceci à Roger ce matin, tandis que je me promenais avec lui sous les arbres de la petite place; il s'est indigné de mon étonnement et de mes plaintes.

« Parbleu! croyez-vous donc que Dieu ait fait le genre humain pour l'immobilité? s'est-il écrié. Ne voyez-vous pas que tout dans l'univers est en mouvement; que c'est la grande loi de la création? Si l'homme atteignait son espérance, il ne serait plus homme, car le complet accord de la réalité avec son idéal le ferait passer dieu! La première condition de sa vie momentanée est l'aspiration, et

qui aspire marche. Seulement, comme les lueurs sont confuses, cette marche est incertaine ; l'humanité tourne souvent sur elle-même et revient aux anciens campements, mais toujours mieux instruite. L'erreur reconnue est un pas fait vers la vérité. Si les hommes écoutaient ces voix qui leur crient de s'établir à demeure dans une idée et une forme, le monde entier passerait à l'état de l'ancienne Égypte théocratique, immense pétrification sociale où tout s'était arrêté au point où l'avait laissé la tradition. Le genre humain n'aurait plus qu'à prendre comme elle, pour emblème, des divinités assises, aux bras immobiles et coiffées du vautour aux ailes symboliquement rabattues. Que ferait, en effet, l'intelligence de ces ailes, là où on ne lui laisse plus d'air pour les étendre?

— Ainsi, ai-je repris, vous regardez l'homme social comme une sorte d'Ahasvérus condamné à errer jusqu'à la consommation des siècles, sans boussole et sans but.

— Sans boussole, non, car il a dans l'étude des lois éternelles une perpétuelle manifestation des volontés suprêmes, a repris vivement Roger, il n'est pas sans but s'il marche où Dieu l'envoie. Ne le comparez point à Ahasvérus, mais au peuple hébreu errant dans le désert et envoyant devant lui toutes ses espérances à tire-d'aile vers la terre promise. Cette terre, nous ne l'atteindrons qu'après beaucoup de dangers courus, de veaux d'or adorés ; il faudra nous fortifier dans la foi, nous endurcir sous l'épreuve, désapprendre ces vices de l'Égypte, et laisser, comme le peuple de Dieu, dans les sables du désert le cadavre de la servitude. Alors seulement retentiront les trompettes de Jéricho ! Mais le pays de Chanaan lui-même ne sera point le port; la lutte continuera jusqu'au dernier jour, parce que cet effort est la loi même de notre perfectionnement. Ne parlez donc jamais, cher

ami, d'établissement définitif, de repos; le repos c'est la fin de la vie, et le définitif n'est point de ce monde. »

..... Tout en causant ainsi nous avions gagné un banc, et nous nous sommes assis à l'ombre des touffes de lilas. Les bourgeons commençaient à brunir l'extrémité des rameaux; *ver rubescens*, dit Virgile. Les branches des arbres et des buissons dépouillés projetaient leur ombre sur le sable et y dessinaient mille entrelacements capricieux. On eût dit un immense réseau tendu sur cette nappe de lumière pour la retenir captive. Entre chaque maille sautillaient les moineaux familiers qui venaient presque à nos pieds, nous regardaient en penchant la tête d'un air de curiosité mutine, puis gazouillaient entre eux d'un accent moqueur, comme s'ils eussent compris que nous parlions de philosophie.

J'ai avoué à Roger que j'avais toujours eu un faible pour le moineau : c'est le seul oiseau qui vive dans nos villes en toutes saisons et nous y fasse entendre quelques notes des mélodies de la campagne. Nos tuyaux de cheminée sont ses forêts, nos ardoises ses pelouses. Il réveille chaque matin la jeune servante en chantant dans la giroflée qui orne sa fenêtre; il amuse de son caquet l'enfant du pauvre ouvrier confiné dans les combles : c'est le rossignol des toits.

« Dites plutôt le musicien des carrefours, a répondu Roger; car il ne vit, comme nos Orphées vagabonds, que d'aumône ou de rapine. A vous entendre, ce serait une espèce de messager des champs, occupé d'entretenir chez nous la diligence et la bonne humeur; mais moi qui le connais, je vous déclare que c'est tout simplement un de ces drôles qui, à force d'effronterie, font rire de leurs vices. Paresseux, gourmand, voleur, le moineau est le véritable chevalier d'industrie des airs. Connaissez-

vous, par exemple, ses procédés envers l'hirondelle? »

J'avouai en souriant mon ignorance.

« Eh bien, reprit Roger qui s'animait comme s'il se fût agi de quelque procès scandaleux rapporté par la *Gazette des Tribunaux*, je vais vous le dire, moi! et je ne vous répéterai point ce qu'on m'a conté, mais ce que j'ai vu de mes yeux, *ce qui s'appelle vu!* comme dirait Orgon. Vous savez qu'une des fenêtres de mon cabinet donne sur une grande basse-cour entourée de bâtiments de service. J'en ai fait mon observatoire. A notre âge on a le temps de regarder; les préoccupations turbulentes sont suffisamment apaisées pour nous permettre de bien voir, et l'expérience nous a appris à ne rien dédaigner. Je passe donc presque tous les jours une heure à étudier mes voisins ailés, et je vous recommande cette distraction; elle est paisible, instructive et sans danger, ce qu'on ne peut pas dire de beaucoup de distractions. »

J'ai fait un signe d'adhésion en promettant de profiter du conseil.

« Or donc, a repris Roger, vous saurez que la basse-cour que j'étudie attire une nuée de moineaux; les parasites ne manquent jamais là où il y a table servie. — Je les vois chaque jour picorer jusque sous le bec des maîtres du logis et pépier avec rage quand ceux-ci se permettent de les déranger. Soit, je passe encore condamnation; Racine a dit aux oiseaux que Dieu était leur pourvoyeur:

Aux petits des oiseaux il donne la pâture.

Les moineaux ont pris le poëte au mot et se sont faits communistes; mais voici où commence l'indignité. A chaque printemps les hirondelles reparaissent autour des bâtiments de la basse-cour et s'y choisissent une place pour leurs nids. Vous savez avec quel soin ces vaillantes

ouvrières construisent l'abri destiné à leur future famille? Mortier solide au dehors, lit de duvet au dedans ; le père et la mère travaillent à l'envi avec des cris d'encouragement joyeux. Les moineaux, qui sont également entrés en ménage, devraient les imiter ; mais non : ils les regardent faire en jasant; ils prolongent leurs fêtes de noces, ils se promènent, ils se querellent, jusqu'à ce que tout soit achevé chez les voisines. Alors ils profitent d'une absence des propriétaires, ils entrent dans le nouveau logis et l'examinent; s'ils le trouvent à leur gré ils y transportent un brin de paille comme symbole de prise de possession, en s'écriant à la manière de Tartufe : *La maison est à moi!* Et lorsque les hirondelles se présentent à la porte, elles sont reçues à coups de bec. »

J'ai été forcé de blâmer des moineaux qui justifiaient si criminellement le vers de Virgile :

> Ainsi, oiseaux, ce n'est point pour vous que vous faites vos nids *.

J'ai seulement ajouté que le crime de ces vauriens ailés n'était pas sans exemple parmi les hommes.

« Et voilà ce qui me le rend plus exécrable ! a répondu Roger avec une indignation plaisante ; ils donnent un enseignement pervers dont on s'autorise ; ils ont l'air de dire aux hommes : — La création est ainsi faite : aux uns le travail, aux autres le plaisir ; laissez les hirondelles construire pour les moineaux ! Que de nids usurpés de même dans le monde. Combien de gens qui pour s'emparer de l'édifice élevé par d'autres n'ont qu'à y apporter

* « Sic vos, non vobis, nidificatis aves. »

Les détails qui précèdent sont de la plus rigoureuse exactitude, et nous avons été plusieurs fois témoins de ces usurpations des nids construits par les hirondelles.

aussi un fétu! Celui-ci, c'est son nom, son crédit; cette autre, sa fortune ou sa beauté! Toujours des brins de paille qui ne leur ont rien coûté!

— A la bonne heure, ai-je repris en riant; mais qui nous oblige d'imiter l'usurpateur ailé de nos toits? La leçon que donne la nature n'a d'autre valeur que celle de l'écolier; il peut toujours choisir entre les exemples. La vue du mal ne corrompt que celui qui l'aime; il repousse quiconque aime le bien. L'homme fait sa destinée, et il dépend de sa volonté d'être moineau ou hirondelle. »

XXVII

M. DUTILLEUL ET SA DÉFINITION DE L'IDÉE. — LETTRE D'IMAAN-ALI-TADE. — A QUOI PEUT SERVIR L'INACTIVITÉ DES VIEILLARDS.

Le petit commerce de Félicité prospère; elle voudrait l'étendre, mais le capital lui manque; elle est venue me visiter ce matin et m'a fait part de son embarras. Elle ne voit qu'un seul moyen d'en sortir, c'est d'obtenir un crédit de quelques milliers de francs en marchandises chez monsieur Dutilleul, notre plus riche négociant. Mais comment oserait-elle seulement le demander, elle pauvre fille qui ne peut finir une phrase dès qu'on la regarde? Elle avait d'abord pensé à faire écrire une lettre par René; car René a le don de la rédaction, comme j'ai déjà pu m'en apercevoir pour sa demande en mariage; puis tous deux ont pensé qu'une demande de ma part aurait bien plus de chance de réussir. Je la ferai, bien que j'aie peu d'espoir.

.... Monsieur Dutilleul est mon aîné de plusieurs années, et on le dit cinq à six fois millionnaire; mais ni l'âge ni la

richesse n'ont pu lui faire prendre goût au repos. Il est levé avant le jour et veille, avec ses commis, très-avant dans la nuit. Il conduit tout de l'intelligence, de la voix et de l'œil, — de cet œil de maître qui, au dire du fabuliste, suffit pour engraisser le bétail. — Le bétail de monsieur Dutilleul, ce sont les écus, et Dieu sait s'il connaît l'art de les faire multiplier!

Il a fallu le poursuivre de magasin en magasin. Il venait toujours de quitter ceux où j'arrivais; enfin je l'ai trouvé surveillant un déchargement de marchandises coloniales. Il vérifiait le compte des boucans, refusait ceux qui avaient souffert du voyage, et discutait l'application des tarifs. Dix personnes étaient occupées à exécuter ses ordres, dix autres à recevoir ses réclamations. Il a fallu le laisser faire; enfin, quand tout a été réglé, il a pris le chemin d'un autre quai où s'opérait un chargement; nous avons pu causer en faisant route ensemble.

Ma requête formulée, il en a pris note, a dit qu'il s'informerait, et m'a promis réponse après examen. Je me suis excusé de l'avoir interrompu dans ses occupations pour une demande de si faible importance.

« Tout est important en affaires, cher professeur, a-t-il répondu de sa forte voix qu'accompagne un gros rire; nous autres commerçants, nous ne dédaignons rien. C'est avec les gros sous qu'on fait les écus; — eh! eh! eh! — Je suis un vrai yankie : aussi, tout m'est bon de ce qui profite à l'actif. Je ne ressemble pas à vos damoiseaux de négociants qui, dès qu'ils ont quelques centaines de mille francs, laissent la place à d'autres et se retirent à la campagne pour lire et cultiver des œillets. — Eh! eh! eh! — A soixante et onze ans, je suis encore le plus actif d'eux tous, et la camarde me trouvera le nez sur mon grand livre ou la sonde à la main dans mes entrepôts.

— De sorte que vous ne sentez pas le besoin de quelques heures de recueillement vers la fin de la vie?

— Moi! pourquoi faire!

— Mais pour se rappeler, pour regarder en avant! Lorsque les cochers arrivent à un passage inconnu et sombre, ils mettent leur attelage au pas.

— Temps perdu! temps perdu! L'homme est ici-bas pour faire son métier, pour gagner de l'argent! J'ai la devise, moi, de ce gentleman anglais qui a été, à ce qu'on dit, un grand poëte: *En avant!* mais en avant dans un champ de blé. — Eh! eh! eh! — Tant qu'on est debout il faut moissonner.

— Oui, c'est ce que Carlyle appelle *l'Évangile des œuvres;* pour lui, agir, c'est accomplir la loi de Dieu; mais un de ses compatriotes, monsieur Mill, vante de son côté *l'Évangile des loisirs*.

— Quelque fainéant, sans doute?

— Non, un économiste philosophe.

— C'est la même chose.

— Il donne pourtant des raisons qui ne m'ont point paru sans force. Selon lui, employer l'énergie humaine, sans trêve, à lutter contre des concurrents pour acquérir des richesses, ressemble singulièrement à ce que faisaient nos pères lorsqu'ils dépensaient leur vie à conquérir des terres par l'épée; c'est un déplacement de la volonté, un progrès sans doute, mais un emploi encore exagéré de nos facultés. Il ne peut croire que l'idéal de la société soit dans cette bataille toujours croissante de gens qui, pour se dépasser, se heurtent, se foulent, s'abattent, et arrivent ainsi à se procurer un superflu dont ils ne peuvent jouir et dont ils privent les autres. Il est médiocrement épris de ce monde américain, où toute la vie d'un sexe est employée à chasser des dollars, et toute la vie de l'autre à

élever de petits chasseurs de dollars. Il préfère sans doute cette fièvre d'activité à l'apathie de certaines nations déclinantes ; il y voit une des phases indispensables, mais douloureuses, du progrès de l'humanité, et il aspire au moment où chaque homme, après avoir donné à la société la fleur de son intelligence, de ses forces et de sa vie, rentrera dans un repos occupé pour laisser le champ libre à de plus jeunes travailleurs.

— Bien, bien, je comprends ; c'est une idée qu'a monsieur Mill ! s'est écrié mon compagnon avec son gros rire ; mais mon cocher m'a appris l'autre jour ce que c'était qu'une idée. Je voulais lui faire prendre une route, il voulait en prendre une autre, et comme je soutenais que la mienne était la plus courte, il a haussé les épaules en disant : — C'est une idée de Monsieur... comme il eût dit : C'est une bêtise. — Eh ! eh ! eh ! »

Là-dessus monsieur Dutilleul a pris congé de moi ; nous étions arrivés au navire dont il venait surveiller le chargement. Je l'ai vu se perdre au milieu des caisses, des futailles, des ballots, et je suis revenu à petits pas en réfléchissant.

Est-il bien vrai que l'idée de l'économiste anglais soit de celles dont parlait le cocher ? Quoi ! tant de dons accordés par Dieu à sa créature, tant d'efforts d'intelligence et de courage, tant de sang versé, tant de dévouements sublimes, et tout cela seulement pour augmenter l'encaisse du genre humain ? Ne serions-nous donc ici-bas que pour acquérir une richesse dont nous ne devons pas jouir, et la transmettre à des descendants qui l'augmenteront à leur tour sans en jouir davantage ? Tous ces penchants qui ne trouvent satisfaction que dans le loisir, l'art, la science, la contemplation de la nature et de l'homme, l'élancement de l'âme vers Dieu, tout cela serait

autant d'*idées*, comme le dit monsieur Dutilleul par euphémisme. N'est-ce pas lui plutôt qui ment à sa nature d'homme en sacrifiant toutes les aspirations naturelles à un seul instinct? Qu'est-il autre chose qu'un sauvage, ce furieux travailleur qui réduit la vie à la transformation de la matière ou à l'échange, et qui néglige les besoins les plus délicats de son âme? Ce que le peau-rouge dépense d'activité, de patience, de courage à trapper le castor et à scalper ses ennemis, il l'emploie, lui, à scalper ses concurrents et à trapper les écus! C'est la différence des sociétés, mais, au fond, l'emploi des mêmes instincts. Ce qu'il fait n'est qu'une guerre déguisée, préférable à l'autre sans doute, mais qui ne peut être le but définitif de l'homme sur la terre.

C'est devant cette fièvre saxonne que les natures passives se sentent prises d'un plus vif amour pour l'état stationnaire; en voyant tant de vains mouvements, on persiste, plus que jamais, à rester assis.

Nous avons trouvé, il y a quelques jours, dans l'appendice de la Ninive de l'anglais Layard, un témoignage éloquent de cet effet de notre turbulente agitation. C'est la réponse d'un cadi musulman à la lettre dans laquelle le voyageur anglais lui demandait des détails sur la population, le commerce et le passé de la ville où il avait exercé sa magistrature. Je traduis ici cette réponse pour mon propre plaisir.

« Mon illustre ami, ô joie des vivants!

» Ce que tu me demandes est à la fois inutile et nuisible.

» Bien que tous mes jours se soient écoulés dans ce pays, je n'ai jamais songé à compter les maisons ni à m'informer du nombre de leurs habitants; et quant à ce

que celui-ci met de marchandises sur ses mulets, celui-là au fond de sa barque, en vérité c'est une chose qui ne me regarde nullement. Pour l'histoire antérieure de cette cité, Dieu seul la sait, et seul il pourrait dire de combien d'erreurs ses habitants se sont abreuvés avant la conquête de l'islamisme; il serait dangereux à nous de vouloir les connaître.

» O mon ami! ô ma brebis! ne cherche pas à apprendre ce qui ne te concerne pas. Tu es venu parmi nous et nous t'avons donné le salut de bienvenue; va-t'en en paix! A la vérité, toutes les paroles que tu m'as dites n'ont fait aucun mal, car celui qui parle est un et celui qui écoute est un autre. Selon la coutume des hommes de ta nation, tu as parcouru beaucoup de contrées, jusqu'à ce que tu n'aies plus trouvé le bonheur nulle part; nous (Dieu en soit béni!), nous sommes nés ici et nous ne désirons point en partir.

» Écoute, ô mon fils, il n'y a point de sagesse égale à celle de croire en Dieu; il a créé le monde; devons-nous tenter de l'égaler en cherchant à pénétrer les mystères de sa création? devons-nous dire: — Vois cette étoile qui tourne autour de cette étoile; regarde cette autre étoile qui traîne une queue, et qui met tant d'années à venir et tant d'années à s'éloigner! Laisse-la, mon fils; celui dont les mains la formèrent saura bien la conduire et la diriger.

» Mais tu me diras peut-être: O homme! retire-toi, car je suis plus savant que toi et j'ai vu des choses que tu ignores. — Si tu penses que ces choses t'ont rendu meilleur que je ne le suis, sois doublement le bienvenu; mais moi je bénis Dieu de ne pas chercher ce dont je n'ai pas besoin. Tu es instruit dans des choses qui ne m'intéressent pas, et ce que tu as vu je le dédaigne. Beaucoup de science te créera-t-elle un second estomac, et tes yeux

qui vont furetant partout te feront-ils trouver un paradis?

» O mon ami! si tu veux être heurenx, écrie-toi: — Dieu seul est Dieu! — Ne fais point de mal, et alors tu ne craindras ni les hommes, ni la mort, car ton heure viendra.

» IMAAM ALI-TADE. »

Voilà l'autre sauvage, celui qui attend sur sa colonne que les corbeaux du ciel viennent lui fournir la nourriture. Le devoir et la vérité sont entre le Turc et monsieur Dutilleul, entre l'immobilité du fataliste et l'activité sans repos de l'utilitaire. Salomon l'a dit: « Il y a un temps d'être debout et un temps d'être assis. » L'homme n'est ni une plante qui doit végéter attachée à une racine sans mouvement, ni un cheval aveugle attelé jusqu'à la mort à la meule qui broie le blé destiné au pain du corps. Il faut aussi qu'il songe au pain de l'âme; qu'il prenne le temps de féconder son cœur, d'ouvrir les yeux de son esprit.

C'est à cela surtout que doit servir la vieillesse. Après avoir fait sa journée de labeur, il faut employer le soir aux récréations spirituelles, aux loisirs affectueux, à cette étude de l'impalpable et de l'invisible qui est aussi certainement que la terre et l'océan une partie de l'héritage d'Adam.

XXVIII

LE VIEUX DUELLISTE.

Le printemps continue à être pluvieux; les longues promenades nous sont interdites, et Roger et moi devons nous contenter de la place plantée où nous nous donnons rendez-vous.

Cette après-midi, des vieillards, nos contemporains, y

étaient dispersés, comme d'habitude. C'étaient des couples amis mesurant d'un pas régulier les allées sablées, ou des groupes causeurs occupant les bancs à claire voie. Roger m'a fait regarder toutes ces figures où le temps a marqué si diversement son passage.

« Nous ressemblons tous, m'a-t-il dit en riant, à ces vieux monuments égyptiens qui portent au front l'histoire d'une dynastie ; le tout est de savoir déchiffrer l'inscription. Les plis qui sillonnent nos traits, nos yeux éteints, nos cous branlants, nos têtes chenues, sont autant d'hiéroglyphes qui racontent l'histoire de notre vie. On a beaucoup parlé de la tranquillité de certains coupables et de la prospérité de certains méchants ; mais regardez-les en face, quand la vieillesse aura gravé sur leur front les secrets de leur âme : vous aurez le masque de Louis XI, de de Philippe II, de Catherine de Médicis ou de Tibère. Après tout, nulle maison ne conserve soixante ans un mauvais locataire sans en garder les marques ; le front qui a longtemps renfermé d'odieuses pensées est comme le cachot où sont restés longtemps enchaînés de grands coupables : en cherchant bien, vous trouvez le mur souillé par quelque inscription infâme.

— Peut-être, ai-je répondu ; mais combien d'hommes n'ont rien à écrire ! Les grands coupables sont, comme les grands saints, des exceptions ; l'immense majorité flotte entre le bien et le mal, presque sans préférence ; enlevée plus haut ou précipitée plus bas, selon la raffale qui passe, et, comme le cerf-volant que lance l'écolier, toujours entre le ruisseau et la nuée. Que vous lisiez sur le masque de Tibère, je le comprends ; mais que pourrez-vous découvrir sur celui de Polichinelle ?

— Ses vices, a repris Roger. Pensez-vous donc que les inscriptions doivent avoir la gravité épique pour être dé-

chiffrées? Oubliez-vous qu'on a trouvé sur les pyramides je ne sais quel compte de cuisine? Polichinelle, dites-vous; mais n'a-t-il pas maltraité sa femme, battu le commissaire, provoqué le diable, c'est-à-dire manqué à ses devoirs envers sa famille, envers la société, envers Dieu? Et qui peut se dire, à cet égard, pur de tous points? Polichinelle, cher ami, c'est moi, c'est vous, c'est tout le monde; et pour être vulgaire l'histoire n'en est pas moins réelle, ni moins visible. Étudiez bien ces physionomies qui nous entourent: il n'y a là, je suppose, ni fameux criminels, ni vertus admirables, ni génies merveilleux. Ce que vous voyez n'est que de la monnaie humaine; mais, comme les pièces d'argent ou d'or, elle a son empreinte; le coin du temps l'a frappée et en creuse chaque jour les traits. »

Alors, pour me prouver son dire, Roger s'est mis à me commenter chacun des vieux visages qui passaient sous nos yeux, et à me faire l'histoire de celui qui le portait; on eût dit une série d'*illustrations* vivantes et sans titres dont il devait inventer l'explication.

J'ai pris plaisir quelque temps à ce jeu, dans lequel mon compagnon de promenade mettait sa gaieté accoutumée et son inépuisable imaginative; mais mon regard a fini par s'arrêter sur un promeneur solitaire qui avait jusqu'alors échappé aux remarques de Roger.

Son aspect annonçait une de ces décrépitudes hâtives qui accusent moins le nombre que l'emploi des années. Courbé sur une béquille, il traînait lentement ses pieds endoloris en agitant sa tête, qui semblait vaciller sur un cou tordu; lorsqu'il la relevait par un effort, il promenait autour de lui un œil hagard dont l'audace sombre semblait défier. Nul compagnon n'égayait sa promenade; aucun salut ne l'accueillait au passage; il était seul entre

la double rangée d'arbres qu'il avait choisie, comme si on eût voulu lui laisser sa place et son air.

Je n'avais fait toutes ces remarques que successivement, et je ne savais encore si je ne donnais pas une intention au hasard, lorsque je vis le promeneur isolé s'avancer vers un banc pour s'asseoir. A sa vue, deux vieillards qui s'y trouvaient se levèrent brusquement et s'éloignèrent en silence. L'infirme les suivit d'un regard courroucé, en murmurant quelques mots qui se perdirent dans un sourire fauve.

Étonné, je le montrai à Roger.

« Savez-vous quel est cet homme ? » demandai-je.

Il se tourna vers le banc qu'indiquait mon regard, et tressaillit.

« Cet homme ! répéta-t-il en faisant un mouvement qui nous éloignait de lui ; ne le connaissez-vous point ?

— Je crois l'avoir déjà aperçu, mais sans savoir son nom.

— C'est Simon Chamard.

— Le duelliste ?

— Oui ; il habitait depuis longtemps un village des environs ; la nécessité de se faire soigner l'aura sans doute ramené à la ville. »

Je fis observer que le malheureux pouvait à peine se soutenir.

« Plût à Dieu qu'il en eût été toujours ainsi ! répliqua Roger ; ou plutôt, qui pourrait dire pourquoi un pareil homme est né ?... à moins que ce ne soit comme châtiment de nos folies... Oui, je veux croire que même ces misérables qui ont le privilége d'assassiner devant témoins ne sont point complétement inutiles ; qu'il font comprendre à la société la barbarie de ses préjugés, et qu'en lui montrant leurs excès dans toute leur horreur ils préparent les réformes de l'avenir.

— Ah! qu'elles se hâtent donc! me suis-je écrié, et qu'on cesse enfin de justifier une insulte en frappant celui qui l'a reçue. Pourquoi avoir supprimé des codes le *jugement de Dieu* du moyen âge, quand on l'a conservé dans les mœurs? Sont-ce bien des nations civilisées par le christianisme que celles où l'adresse et l'audace peuvent prescrire la moralité et la raison? où, pour être respecté, il suffit, non d'être respectable, mais de faire peur? où l'honneur consiste, dans un débat, non à avoir de son côté le bon droit, mais à tuer ou à être tué?

— Patience, a dit Roger; la lumière se fera dans les consciences! Elle commence déjà; cet homme en est la preuve : il expie aujourd'hui le meurtre du capitaine Ribert. »

J'ai regardé Roger d'un air interrogateur.

« Peut-être ignorez-vous cette triste histoire, a-t-il continué; vous étiez alors parti pour votre voyage d'Allemagne. Mais tous nos contemporains pourront vous la raconter; car qui n'a connu le capitaine Ribert? On l'aimait pour la grâce qu'il savait mettre dans sa bonté, et aussi pour sa bonne humeur; où il se montrait, c'était toujours fête. Quand il se promenait au Mail, tenant le bras de sa jeune femme et la main de son enfant, tout le monde se retournait et bénissait l'heureux ménage, tant il semblait mériter son bonheur. Un seul homme en paraissait blessé; c'était Simon Chamard. Il haïssait le capitaine; pourquoi? nul n'aurait pu le dire. Jamais une parole ne s'était échangée entre eux; Ribert savait à peine que Simon existât. Mais cette ignorance même était une insulte pour le duelliste; il s'étonnait, sans doute, qu'un homme eût la prétention de vivre sans qu'il le lui eût permis. Ce bonheur qu'il n'épouvantait point lui parut une insulte; l'attention générale qui se tournait vers le

capitaine irritait d'ailleurs sa vanité : tous les temples d'Éphèse font naître leurs Érostrates. Il se décida à éteindre un concert de louanges qui le fatiguait; mais il fallait un prétexte. Le capitaine ne visitait aucun des lieux fréquentés par Simon Chamard; l'occasion d'une rencontre pouvait ne se présenter de longtemps; Simon n'eut point la patience de l'attendre. Un jour que le capitaine traversait cette promenade, il alla droit à lui, le chapeau sur la tête, le cigare à la bouche, et lui demanda brusquement pourquoi il le regardait. Le capitaine surpris voulut protester ; mais c'était la scène du loup et de l'agneau. Chamard prétendit que son adversaire avait aussi *médit de lui l'an passé* et devait en rendre raison. Le reste est facile à deviner : l'uniforme du capitaine le faisait esclave de l'usage féroce qui met la vie de l'honnête homme à la merci du premier bandit qui passe; le duel eut lieu et lui fut fatal. On le rapporta mourant à sa femme, qui ne voulait point croire à un tel malheur. Il eut encore la force de la nommer, d'embrasser son enfant; puis il expira.

— Et son meurtrier resta impuni ! me suis-je écrié.

— Non, a repris Roger ; cette fois l'opinion se souleva; à force d'indignation on cessa d'avoir peur, le mépris se laissa voir librement, et les provocations de Simon Chamard ne furent plus relevées. Après avoir lutté quelque temps contre l'animadversion publique, il dut abandonner la ville, et depuis il n'avait point quitté sa solitude. Mais vous voyez que son absence n'a pu faire oublier le passé ; une popularité d'infamie reste attachée à son nom; tout le monde ici le connaît; on le fuit, on le montre au doigt, on l'insulte, sans qu'il puisse s'en défendre ni se venger.... Et tenez, n'est-ce point lui que poursuivent, là-bas, ces huées? »

La main de Roger m'indiquait la porte de la promenade, où j'aperçus, en effet, le vieux duelliste arrêté. Il s'efforçait de descendre les marches du perron d'entrée en s'appuyant, avec un geste douloureux, à la balustrade de pierre, tandis qu'une troupe d'écoliers ameutée dans le carrefour raillait ses efforts et lui jetait les rires et l'insulte.

« C'est Simon le Tueur ! criaient les voix... Ah ! ah ! regarde comme il se traîne !

— Veux-tu te battre maintenant avec nous, Simon ?

— Nous te défions tous !

— Eh ! le lâche, qui refuse !

— Voyez, voyez, il a peur ! »

Et les huées reprenaient plus bruyantes.

Celui auquel elles s'adressaient avait d'abord essayé de descendre, en menaçant la troupe injurieuse du bâton qui le soutenait ; mais, vaincu par la douleur, il avait dû s'arrêter. Appuyé au mur, les lèvres frémissantes et les mains crispées, il exprimait si complétement la rage impuissante, que je me sentis saisi à la fois d'horreur et de pitié.

« Quelle punition ! m'écriai-je très-ému.

— Quelle, mais juste ! répliqua Roger sévèrement. Il n'a point reconnu le droit, le droit ne le reconnaît plus ; il s'est montré sans pitié, on est pour lui sans merci ; il a abusé de l'audace, de la force, de l'adresse, et les voilà qui se retournent maintenant contre lui. Ah ! je voudrais que tous ceux qui se plaisent aux émotions du duel comme à une chasse perfectionnée, que tous ces dégustateurs de sang humain qui disposent de la vie d'un homme entre leurs repas, pussent voir un pareil exemple ! Dans ces flétrissantes clameurs d'enfants, je crois entendre la voix de tous les orphelins qu'a faits cet homme :

leur chœur de malédictions s'élève maintenant qu'il ne peut y échapper ; la suprême faiblesse venge les faibles, et l'homme implacable est puni par l'implacabilité des enfants ! Ici, comme toujours, la jeunesse et l'âge mûr ont préparé la vieillesse ; car cette dernière n'est qu'une conséquence, nous la faisons nous-mêmes. Un grand orateur* l'a dit, l'âme humaine subit sur la terre une série de métempsycoses qui ressortent l'une de l'autre : portée, à travers les ignorances du premier âge, jusqu'aux flammes de la jeunesse, elle s'y envenime ou s'y purifie, puis accomplit les graves devoirs de la maturité, dont elle sort allourdie d'expérience pour entrer dans la vieillesse; et là enfin est le port ou le naufrage. »

XXIX

CE QUE ROGER PENSE DE LA TACHE DES VIEILLARDS. — LE PÈRE BÉNÉDICTION ; SON HISTOIRE. — LE GRAND JACQUES. — LE BATON DU BERGER. — ESPÉRANCES DU PÈRE BÉNÉDICTION.

Ce matin j'ai trouvé Roger occupé à faire exécuter quelques améliorations dans ses ménageries. Il s'applique à la domestication de plusieurs nouvelles espèces d'animaux qui doivent ajouter aux aisances ou aux ressources de nos descendants.

« Jusqu'ici, me disait-il, tout en s'assurant que rien ne manquait au couple de lamas dont il espère acclimater la race dans le pays, jusqu'ici les sociétés trop jeunes ne se sont point inquiétées de mettre de l'ordre dans leurs

* Le P. Lacordaire.

ménages; elles ont été toujours en mouvement, allant pour aller, achetant ou vendant à ce misérable marché qu'on appelle la guerre, et bien plus soucieuses d'acquérir que d'exploiter. Mais l'âge mûr est venu pour elles; il est temps que chacun songe à ranger son intérieur, à mieux cultiver ses champs et à soigner ses troupeaux. Voilà les peuples passés de l'adolescence, où l'on chasse, où l'on joue et où l'on se querelle, à l'âge mûr, où l'on songe à tirer parti de soi et de ses voisins. Il faut que l'équilibre des richesses s'établisse partout par l'échange; que chaque terre donne ce qu'elle a et reçoive ce qui lui manque. Dans chaque contrée, le banquet du genre humain est incomplétement servi; il faut y ajouter tout ce qui peut y tenir. Chaque plante nouvelle conquise, chaque animal devenu l'auxiliaire de l'homme, est un accomplissement de la loi qui lui a donné la terre en fermage. A nous, qui avons les loisirs de la vieillesse, appartient surtout cette tâche; notre sang refroidi nous a rendus patients; les heures qui nous restent sont comme un appoint de la Providence dont nous pouvons faire largesse au genre humain : aussi désormais ma seule ambition serait de laisser au pays où je suis né quelqu'une de ces pacifiques conquêtes, et de pouvoir me réveiller dans la vallée de Josaphat, comme Parmentier, en tenant à la main une petite fleur qui aurait annoncé naguère à mes frères les hommes que je venais de fermer une des portes de la faim. Toutes les nuits j'y rêve, je crois l'avoir trouvée...

— Et c'est la récompense de vos bons désirs? ai-je interrompu; les pensées de la veille deviennent les fantômes du sommeil; amis ou bourreaux, selon que nous l'avons mérité.

— Eh bien, vous répétez là, cher ami, ce que je me

disais ce matin, a repris Roger; et voici précisément celui qui me faisait faire cette reflexion. »

Il me montrait un homme modestement vêtu qui conduisait une brouette attelée d'un chien, alors arrêtée dans la première cour. J'ai cru reconnaître un vieil Anglais qui parcourt nos rues, recueillant sur chaque seuil les débris devenus inutiles, verres brisés, ossements ou chiffons.

« N'est-ce pas le Huguenot? ai-je demandé.

— C'est ainsi que beaucoup l'appellent, a répondu Roger; mais ici, une de ses habitudes de langage l'a fait nommer le *père Bénédiction*. Ce matin le bruit de son chariot et son cri d'appel m'ont réveillé en sursaut, au milieu d'un de mes rêves favoris, et j'ai pensé alors à tous ceux qu'il devait rendre ainsi brusquement, chaque jour, à sa réalité! Que de rois détrônés par ce passant! que d'amants séparés! que de grands poëtes redevenus obscurs, d'illustres orateurs ramenés au silence, de victorieux descendus de leur char de triomphe! Mais aussi combien de victimes en péril tout à coup rassurées, de crimes supposés ou de deuils imaginaires heureusement démentis! Ce vieillard, qui interrompt tous les jours tant d'illusions, qu'est-il autre chose que le symbole de cet autre marcheur matinal qui passe, à chaque aurore, sous quelque fenêtre où son cri interrompt brusquement le rêve de la vie, réveille le dormeur et le rend à l'éternelle réalité?

— A la bonne heure, ai-je repris en souriant; mais voilà un rôle poétique et grandiose dont vraisemblablement le bonhomme ne se doute guère?

— Je n'en sais rien, je n'en sais rien! a répliqué Roger; connaissez-vous le père Bénédiction?

— De vue seulement.

— Alors il faut que je vous le présente; ce n'est point l'homme que sa profession et son costume semblent an-

noncer; venez, je veux que vous l'entendiez causer et qu'il vous raconte son histoire. »

Nous avons rejoint le vieux huguenot que je n'avais jamais vu de près. C'est une figure socratique, qui déplaît au premier aspect; mais, quand on est averti, on remarque le développement extraordinaire du front, qui donne à son expression une sorte d'idéalité chimérique. L'œil est fin et la bouche singulièrement bonne.

En nous voyant venir, il a fait quelque pas à notre rencontre et a salué Roger qui m'a nommé. Le père Bénédiction me connaît plus que je ne l'avais supposé. Il est depuis longues années le client de mon humble ménage. Félicité lui réservait autrefois tout ce qui pouvait enrichir son commerce, et maintenant monsieur Baptiste continue. Aussi l'entretien s'est-il engagé sans efforts.

J'ai été surpris du langage du chiffonnier huguenot. Malgré quelques fautes d'accentuation et de genre qui révèlent l'étranger, il est facile de reconnaître en lui une culture littéraire qui n'est même pas sans prétention. Il est clair que le père Bénédiction aime à voir l'étonnement de ceux qui l'écoutent. Il aime à citer, et il parle lentement, avec une légère teinte d'emphase, mais non sans charme.

Il y a dans tout ce qu'il dit je ne sais quel stoïcisme adouci. Son histoire, que Roger lui a fait conter par fragments, m'a tout expliqué.

Il est fils d'un pauvre pasteur du pays de Galles qui l'avait élevé pour lui succéder. La position difficile de la famille, et aussi, autant que j'ai pu comprendre, une inclination contrariée, l'engagèrent à s'embarquer. Fait prisonnier, il arriva mourant en France, où il eût succombé à la maladie et à la misère sans le secours compatissant d'une femme que son abandon intéressa : c'était

une petite marchande, veuve depuis plusieurs années, qui, après l'avoir soigné comme une sœur, accepta ses services. Lorsque l'heure de la délivrance arriva, le prisonnier était devenu nécessaire à sa bienfaitrice, dont il tenait seul les comptes et surveillait les affaires. Elle s'était d'ailleurs insensiblement accoutumée à sa présence; la pitié avait été remplacée par un sentiment plus tendre; elle le laissa voir, et celui dont elle avait sauvé la vie n'hésita point à la lui consacrer.

Leur union fut longue et heureuse. En mourant, la femme de l'ancien prisonnier lui avait laissé tout ce qu'elle possédait; il ne songea plus qu'à vendre son fonds de commerce et à retourner vers sa famille pour apporter quelque soulagement à sa pauvreté. L'héritage était réalisé et le jour du départ convenu; il sortit pour prendre congé du frère de sa femme avec qui il avait toujours vécu brouillé, mais qu'il ne voulait point quitter sans avoir tenté une réconciliation.

Ce frère était un homme habile et ambitieux. D'heureuses spéculations l'avaient enrichi; il voulut l'opulence, risqua davantage, et la chance lui tourna. Depuis la veille sa ruine était consommée! quand notre héritier, qui ignorait tout, se présenta, il trouva la maison envahie par les gens de justice et le maître en fuite. On parlait de banqueroute et de poursuite criminelle!...

Ici le vieillard s'est arrêté comme si ce souvenir réveillait ses émotions du moment. Roger lui a mis une main sur l'épaule en me regardant, et s'est écrié :

« Achevez, bon père, achevez! dites que pour épargner au frère de votre femme une pareille honte vous avez sacrifié librement tout ce qui vous appartenait. »

Le vieux huguenot a poussé l'exclamation favorite à laquelle il doit son surnom.

« Bénédiction! ne croyez pas que je l'ai fait tout de suite et sans peine, a-t-il répliqué; non, non, l'homme de la chair s'est d'abord révolté en moi. Je m'étais dit, comme les juifs exilés, que j'allais enfin revoir le Jourdain. — Nous autres Gallois, voyez-vous, nous aimons nos pauvres bruyères. — Croiriez-vous, monsieur, qu'aujourd'hui encore une seule bouffée de l'âcre fumée de tourbe remue mon vieux cœur comme un souvenir d'enfance! — Non, non, je n'ai pas donné ainsi du premier mouvement ce qui pouvait me reconduire près de mes buissons de houx. »

— Et cependant vous vous y êtes décidé, ai-je fait observer.

Il a levé la main avec une sorte de solennité.

« Quand le démon a tout dit, Dieu prend aussi la parole, a-t-il répondu gravement. Le premier me parlait de ceux qui étaient là-bas vers le canal de Bristol; il me montrait le jardin du presbytère et la porte rouge où j'avais embrassé pour la dernière fois mes petites sœurs. Mais Dieu me rappela à son tour la morte, qui m'avait donné tout ce que je possédais, et me demanda ce qu'elle eût fait s'il avait fallu sauver l'honneur et la vie de son frère! — Je suis resté plusieurs heures sans répondre, messieurs; mais la voix a répondu pour moi. Elle a dit qu'elle eût tout donné à celui qui en avait le plus besoin; et ma conscience a dit : *Amen.*

— De sorte que vous avez pu payer les créanciers?

— En partie seulement, mais les écus d'argent ont été comptés pour des écus d'or; quand tout a été donné, ils ont fait grâce du reste.

— Et vous avez ainsi sauvé le failli?

Il a secoué la tête.

« Il n'y a que Dieu qui sauve, monsieur; celui que je

voulais servir l'avait oublié ; et n'espérant plus rien de la vie, il avait, comme dit l'Écriture, épousé le sépulcre.

— Et vous, alors, qu'avez-vous fait?

— Moi, j'ai imité le mercenaire de l'Évangile, j'ai offert mes bras à la dixième heure ; par malheur les places étaient prises. Pour m'occuper, il fallait renvoyer un plus ancien serviteur ou me prendre par charité; beaucoup de gens proposaient de le faire, j'ai refusé et je me suis dit : —Cherche au-dessous de tous les autres, tu trouveras des places vides. C'est de cette manière que je suis devenu ce que vous me voyez.

— Ainsi, me suis-je écrié avec un peu d'amertume, voilà où conduit ici-bas le sacrifice : à la misère et à l'abandon !

— Bénédiction ! qui dit cela? a repris vivement le vieillard ; ne croyez pas que rien me manque, monsieur ; je suis plus riche que vous ne pensez. Il ne faut pas juger l'arbre à l'écorce. Je pourrais, si c'était ma fantaisie, m'accorder davantage; mais le livre a dit que la vie était un campement ; pourquoi l'orner de rideaux de soie quand la voyageuse à la grande faux doit passer d'un instant à l'autre, couper les cordes, prendre la tente et nous en faire un drap mortuaire?

— A la bonne heure, ai-je répondu, mais tant qu'il reste ici-bas, chacun doit à la société tout ce qu'il a de force et d'intelligence; pourquoi se faire plus petit que sa taille. Tel que Dieu vous a fait, bon père, ne pouviez-vous entreprendre une tâche plus haute et être plus utile à la société?

— Je n'en sais rien, monsieur, a-t-il dit en souriant ; peut-être est-il bon d'apprendre aux autres que l'on peut se baisser sans tomber. Il n'y aurait point de mal, selon mon opinion, à voir descendre aux derniers rangs quel-

ques-uns de ceux qui peuvent se tenir au milieu; ils tireraient à eux les derniers, vu que les épaules qui se touchent cherchent toujours à se mettre de niveau : c'est une loi de la nature humaine. Mais, à vrai dire, je n'en ai point pensé si long en me faisant ce que je suis; ce qui m'a décidé, c'est la facilité de la tâche, et aussi son humilité. Il y a une grande douceur à se mettre ainsi plus bas que toutes les poutres où va se heurter le front de notre orgueil, à marcher librement sans plier la tête, comme les petits enfants. L'humilité est la meilleure sauvegarde des humiliations, outre que c'est véritablement le sentiment qui convient à l'homme et surtout à un vieillard, Que sont les plus forts dans la main de Dieu? et nous autres, que sommes-nous sous le poids des années? Les générations entières ne ressemblent-elles pas à ces grains de poussière que le vent fait tourbillonner là, au coin de votre cour?

— Ainsi vous ne vous plaignez ni du sort, ni des hommes, père Bénédiction? a fait observer Roger doucement.

— Je n'en ai point le droit, monsieur, a-t-il répliqué; depuis que j'existe j'ai toujours trouvé sur mon chemin consolation et secours. On n'est mécontent des autres que parce qu'on s'estime trop haut; nous voudrions que le genre humain fût uniquement occupé de notre conservation comme de celle d'un trésor sans prix. La première condition pour ne se plaindre de personne, c'est de ne point se surfaire et de penser que là où l'on cherche la matière d'un administrateur, d'un magistrat, d'un général, il n'y a bien souvent que l'étoffe d'un chiffonnier. »

En prononçant ces dernières paroles, le vieux huguenot a souri, et se tournant vers René qui lui apportait un panier plein de vieux débris, il les a distribués dans les divers compartiments de sa brouette en adressant quel-

ques mots d'encouragement au gros chien qui la traînait.

Celui-ci s'était couché nonchalamment, ses deux fortes pattes en avant, comme un lion, et les yeux à demi fermés; il semblait s'endormir dans le rayon de soleil qui l'enveloppait. A la voix du père Bénédiction, il a levé la tête, et une véritable conversation s'est établie entre le vieillard et lui. A chaque parole caressante ou à chaque question, le chien répondait par un grognement particulier, un mouvement des oreilles et de la queue interprété par son maître, qui reprenait aussitôt comme s'il avait saisi le sens de la réplique.

J'ai fait remarquer à Roger cette entente singulière; le vieux huguenot a secoué la tête.

« Oui, oui, a-t-il dit, les animaux comprennent la voix humaine comme nous comprenons la musique. Elle ne leur traduit pas des idées, mais des expressions de sentiment qui les réjouissent ou les attristent, les irritent ou les apaisent, les rassurent ou les épouvantent. Il faut avoir notre âge pour remarquer cela, messieurs. Tant qu'on est jeune, à défaut d'amis on a du moins des compagnons; mais plus tard, les rangs s'éclaircissent, on reste seul, et alors nos yeux s'arrêtent sur ces pauvres êtres muets qui vivent à nos pieds, et on tâche de les comprendre. A vingt ans, un chien n'est qu'un serviteur ou un amusement; à soixante, c'est un secours contre la solitude. »

Tout en parlant ainsi, le père Bénédiction avait achevé de vider un des paniers apportés par René et allait prendre le second, quand un cri de colère suivi de malédictions nous a fait retourner.

Près de la grille de la porte d'entrée se tenait un homme en haillons, les épaules chargées d'une hotte. Sa barbe grisonnante tachetait un visage cicatrisé par la petite vé-

role et alors allumé par une demi-ivresse; il tourmentait d'un de ses poings sa casquette en lambeaux qui laissait passer des touffes de cheveux hérissés en brosse, tandis que son autre main agitait, avec menace, le crochet de chiffonnier.

« Le voilà encore, ce voleur du pain des pauvres gens! » s'écriait-il; ce gueux qui s'engraisse de notre substance, cet ennemi du bon Dieu. A bas l'Anglais! à bas le huguenot, à bas ceux qui lui donnent plutôt qu'à des chrétiens qui meurent de faim!

— Au moins ne meurent-ils pas de soif, ai-je ajouté en regardant Roger; qu'est-ce donc que ce malheureux?

— Qui je suis? s'est-il écrié sans laisser à notre hôte le temps de répondre; les voilà bien ces richards, mépriseurs du pauvre monde! Qui je suis? demandez-le à votre brigand d'accapareur qui remplit là sa charrette à nos dépens; il me connaît bien, lui!

— Bénédiction! c'est la vérité, a repris doucement le vieillard, il se nomme le grand Jacques.

— Surnommé la Pinte, a ajouté Roger.

— C'est ça! a continué l'ivrogne; et surnommé Prison, surnommé Hôpital, surnommé Famine! autant de noms qu'il doit à sa mère, dame Pauvreté! ah! ah! ah! Nous savons bien comment on nous appelle, nous autres qui n'avons pas été baptisés rentiers en venant au monde! Nous sommes des ennemis, des chiens enragés qu'on voudrait voir crever au coin de la borne! pas vrai, les bourgeois? Et c'est à cette fin qu'on garde tous les *bonis* pour un scélérat de goddam, tandis que les chiffonniers patriotes grattent le ruisseau. Et c'est là ce que vous appelez de l'égalité, vous autres!

— C'est là ce qu'on appelle de la justice, a repris Roger d'un ton sévère. Qu'as-tu fait pour mériter l'intérêt

des honnêtes gens? Es-tu autrement connu que par ton ivrognerie et ton insolence? As-tu dans ta vie, comme cet homme que tu insultes, de quoi servir d'exemple aux meilleurs? Qu'as-tu fait pour qu'on s'occupe de toi? Voyons, cite un acte louable, seulement une bonne intention. Allons, parle, je t'écoute. »

Roger avait dit ces mots avec une sévérité véhémente en s'avançant jusqu'à la porte, vis-à-vis du chiffonnier dont il n'était séparé que par la grille. Maître la Pinte, un peu déconcerté, a balbutié quelques mots ; toute sa faconde avait disparu, et quand notre ami a ouvert la porte, il a reculé en murmurant qu'il n'avait point voulu lui faire affront.

Mais le père Bénédiction s'est avancé sans rien dire, et a déchargé dans sa hotte tout le contenu du second panier : l'ivrogne l'a regardé d'un air hébété ; il a paru hésiter un instant sur ce qu'il devait faire, puis il nous a brusquement tourné le dos et s'est éloigné en chantant.

Roger a haussé les épaules.

« Mauvaise aumône ! a-t-il murmuré sourdement. Cet homme m'est odieux ; il déshonore la vieillesse ! Lui-même le comprend. Avez-vous vu, lorsque je lui ai demandé quels étaient ses droits à notre intérêt? il n'a pu rien répondre.

— Parce qu'il l'avait dit précédemment, a répondu le père Bénédiction.

— Quand donc cela?

— Lorsqu'il vous a dit le nom de sa mère, Pauvreté ! Ah ! monsieur, on ne sait pas assez ce que ce mot renferme. C'est la boîte à Pandore ! tous les maux s'en échappent, et la seule espérance qui reste au fond, c'est la mort ! Je ne vois jamais le grand Jacques sans que mon cœur se serre. Pauvre homme, qui ne connaît rien au

delà des jouissances de la terre, et à qui elles sont toutes refusées ! Et penser que c'est le sort de tant de milliers de misérables ! De toutes les joies du monde il ne leur est resté que l'eau-de-vie.

— Mais vous pourtant, père Bénédiction, vous aussi vous êtes pauvre. »

Il a redressé son front haut et chauve.

« Ne croyez pas cela, a-t-il répondu vivement ; Jacques disait vrai tout à l'heure : je suis riche, messieurs ; j'ai de quoi acheter un domaine plus beau que tous ceux qui vous sont connus. »

Nous nous sommes regardés avec surprise, et je me suis rappelé involontairement ce qu'on m'avait dit de la raison un peu dérangée du vieux huguenot. Il a deviné sans doute mon soupçon, car il a souri, et, posant une main sur le bras de Roger, une autre sur le mien, il a continué avec la lenteur solennelle qu'il affecte par instants :

« Ceci vous étonne, n'est-il pas vrai ? Mais écoutez une parabole que mon père m'a souvent racontée dans mon enfance :

« Au dire des anciens historiens de la Perse, il y avait autrefois dans cette contrée un fleuve qui répandait partout l'abondance ; où il passait, l'herbe avait la taille du blé, et le blé celle des buissons : aussi le peuple avait-il pour lui la reconnaissance que l'on a pour un bienfaiteur et le respect que l'on a pour un dieu.

» Or il arriva que tout à coup le fleuve baissa et tarit, de sorte que les campagnes devinrent arides et qu'il y eut une grande famine dans le pays. Le roi de Perse ne savait comment découvrir ce qui avait amené ce subit changement, et il promit à celui qui le lui apprendrait la plus belle province de son empire.

» Cependant on lui avait remis un bâton de berger apporté par les dernières eaux, et sur lequel était gravé le nom de son maître. Un de ses courtisans le lui demanda en disant qu'il espérait arriver par son moyen à la découverte souhaitée, et il partit en remontant le lit desséché du fleuve. Partout il présentait le bâton en annonçant une forte récompense à qui lui ferait retrouver le berger auquel il avait appartenu. Il parvint ainsi jusqu'à Damas, et il y montrait encore le bâton et demandait si personne ne connaissait son maître; un pâtre de la montagne s'approcha en criant qu'il lui appartenait, et indiqua tous les signes que lui-même y avait gravés.

» Alors le courtisan le prit à part et lui demanda comment il avait perdu son bâton dans les eaux.

» — Je gardais des troupeaux sur une haute montagne, répondit le berger, tout près d'un grand lac où je les abreuvais soir et matin. Mais l'eau du lac était plus basse que la rive, ce qui gênait beaucoup le troupeau. Je m'aperçus enfin que cette eau s'enfuyait par un canal souterrain; et pour qu'elle pût s'élever davantage, j'entassai des pierres à l'ouverture du canal qui fut ainsi bouché; de sorte que le lac se remplit jusqu'au niveau de ses bords; mais dans cette opération j'avais perdu mon bâton de pâtre, emporté dans ce canal souterrain, et c'est pour moi merveille que vous l'ayez trouvé.

» — Réjouis-toi, reprit le courtisan, car nous devrons tous deux notre fortune à ce hasard.

» Et s'étant rendu avec lui au lac de la montagne, il écarta les pierres qui bouchaient l'issue souterraine, de sorte que le fleuve reparut en Perse et y répandit de nouveau la fertilité, au grand contentément du roi, qui accorda au courtisan une récompense double de celle qu'il avait promise. »

Ici le vieux Huguenot s'arrêta un instant; puis, nous regardant d'un air grave :

« Sachez que je suis ce courtisan, ajouta-t-il; j'ai là le bâton de berger avec lequel on trouve la source du fleuve messager d'abondance, et qui doit me faire obtenir un domaine à perpétuité dans le royaume de mon maître. »

Il avait tiré de son sein une petite Bible qu'il baisa.

« Voilà ce qui me fait riche et ce qui fait que le grand Jacques est pauvre, ajouta-t-il doucement; le fleuve coule pour moi, tandis que pour lui il a tari ou plutôt n'a jamais coulé. Vieillir quand on ne voit rien au delà de la terre, c'est assister, heure par heure, à sa ruine; mais pour celui qui a placé ses richesses ailleurs, vieillir c'est approcher du jour où tout l'arriéré qu'on nous doit sera payé au centuple.

Cela dit, il nous a salués avec une gravité douce; il a fait entendre un petit cri d'encouragement. Le gros chien s'est levé, et le père Bénédiction nous a quittés avec sa brouette dont nous avons entendu le tintement s'éteindre au loin dans les carrefours.

XXX

LEÇON D'HISTOIRE DONNÉE PAR UNE VIEILLE PORTE DE VILLE. — PART DE LA PROVIDENCE ET PART DE LA VOLONTÉ HUMAINE.

En revenant hier de chez sa vieille cousine, Roger a trouvé dans la petite diligence qui fait le service de la banlieue nos anciens condisciples, le conseiller, Hériot et Lefort, qu'il n'avait point revus depuis le banquet de la Saint-Nicolas. Beaulieu a interrompu une romance de

Garat qu'il chantonnait. Lefort l'a salué par un vers d'Horace, et Hériot a pris trois prises de tabac coup sur coup, ce qui équivaut pour lui à une réflexion. Il y a eu des poignées de main échangées et des questions sur la santé, sur les occupations, sur les plaisirs... puis on est venu à parler politique, — banalité inévitable entre gens qui n'ont rien à se dire ; — c'est la pluie et le beau temps de la société. On se demande ce qu'on pense des affaires, comme on se demanderait si l'on a trop chaud ou trop froid. — Quand on n'a rien à se dire de particulier, il faut bien parler du genre humain.

Hériot a toussé exclamativement et d'un air profond sur une douzaine de questions actuelles, manière habituelle dont il exprime son opinion ; Lefort a prouvé par plusieurs passages de Cicéron et par une maxime d'Hésiode que le dernier projet de loi serait désastreux pour la nation, et le conseiller a regretté les parlements.

Roger, qui prenait de l'humeur, a dû changer d'entretien. Il s'est mis à regarder par la portière et à s'extasier sur les améliorations apportées à tout ce qu'il apercevait. Il a fait remarquer les champs mieux cultivés, les montées adoucies, les maisons plus nombreuses. Mais Beaulieu l'a interrompu en s'écriant « qu'on lui avait gâté sa banlieue. » Il a parlé d'une mare qui barrait autrefois la route et qui, dans les promenades champêtres, obligeait les dames à se laisser porter ; des croix de meurtre parsemées sur les fossés, et dont chacune devenait l'occasion d'une terrible histoire ; de la roideur de l'ancienne côte qu'il fallait monter à pied, et au sommet de laquelle était une guinguette où l'on servait aux voyageurs de la bière et des échaudés.

« Heureuse route ! heureux temps ! a dit Hériot en scandant chacune de ses interjections par un hochement

de tête qui leur donnait la profondeur d'une pensée de Tacite.

— *Et forsan olim meminisse juvabit!* a ajouté Lefort.

— A la bonne heure! s'est écrié notre ami; mais vos échaudés et votre bière, messieurs, faisaient perdre une heure; vos histoires dédommageaient médiocrement les défunts du désagrément d'avoir été assassinés; et les paysannes, qui n'avaient pas de galants cavaliers pour les aider à passer la fondrière, y entraient jusqu'au genou.

— Taisez-vous, calomniateur du passé, a interrompu le conseiller en riant; ingrat qui reniez vos souvenirs et trahissez votre jeunesse. Moi, je dis d'elle, mon cher, comme la romance :

> Ma Fanchette est charmante
> Dans sa simplicité.

Je ne me console de vos prétendues améliorations qu'en regardant ce qui nous reste encore d'autrefois, par exemple cette belle porte qui nous a été seule conservée des anciennes fortifications.

— Et sous laquelle les rouliers ne peuvent passer sans décharger leurs chariots, fit observer Roger en forme de parenthèse.

— Quel aspect de force! et que l'ennemi devait rester penaud devant cette voûte basse et étroite, reprit Beaulieu.

— Voici notre cocher précisément dans la position de l'ennemi, ajouta mon vieil ami en montrant l'attelage arrêté devant le passage encombré.

— Aussi Charles le Téméraire a-t-il vainement essayé de le forcer, continua le conseiller sans écouter; car le terrible duc a campé là, messieurs, avec ses compagnies de gens d'armes, et la vaillante porte a refusé de s'ouvrir pour lui.

— Dieu soit loué! interrompit Roger en sentant la diligence entrer sous la voûte; elle s'est aperçue que nous n'étions pas des Bourguignons.

— Chaque fois que je passe sous ce porche obscur, reprit son interlocuteur avec complaisance, il me semble y voir un symbole des fortes institutions de ce temps où tout était solidement assis sur une base immuable.

— Y compris les voitures, j'espère, interrompit Roger qui sentit tout à coup la diligence pencher... Dieu me pardonne, messieurs, notre roue est sur la borne... Nous versons. »

Un cri général répondit; l'annonce venait de se réaliser.

Il y eut un moment de confusion et d'effroi. Poussés les uns sur les autres, étourdis du choc, les voyageurs eurent d'abord quelque peine à se reconnaître. Le char-à-bancs dont la présence sous l'étroite porte avait occasionné l'accident ne pouvait reculer ni passer outre; les cochers, au lieu de se prêter secours, s'injuriaient en se menaçant. Pourtant la portière fut ouverte; chacun sortit avec un peu d'aide, et il se trouva que tout se bornait à quelques meurtrissures.

Le conseiller seul, dont la perruque avait disparu dans le bouleversement, était furieux et menaçait les conducteurs de la justice. Mais tous deux criaient en jurant que c'était la faute du passage trop étroit.

« Qu'est-ce qu'ils disent là? s'écria gaiement Roger; oser se plaindre d'une porte qu'a assiégée Charles le Téméraire! »

Et s'adressant au postillon, il ajouta:

« Sais-tu bien, malheureux, que c'est grâce à elle que notre bourgeoisie a pu autrefois repousser ses ennemis.

— Tonnerre! c'est-il une raison pour qu'à cette heure

elle empêche d'entrer les amis? demanda le cocher qui s'efforçait de dégager la roue arrêtée par la borne. »

Roger se retourna vers ses compagnons :

« Eh mais! il y a du vrai, savez-vous, dans ce que dit ce garçon, reprit-il; peut-être que ce qui convenait à une époque où l'on avait intérêt à laisser les gens dehors ne convient plus aussi bien lorsqu'on a intérêt à les voir dedans. Ce qui était excellent pour vos heureux siècles de défiance et de guerre pourrait bien ne pas convenir autant à notre siècle de commerce et de paix. »

Et comme le conseiller faisait un geste d'impatience :

« Je m'en tiens à votre idée, a-t-il ajouté en lui pressant amicalement le bras; cette porte est le symbole des institutions de son temps : excellentes pour nos pères, impossibles pour nous. Ce qu'il en reste dans nos habitudes et dans nos lois ressemble à ce vieux débris d'une organisation détruite, et ne sert qu'à entraver l'action du présent. Croyez-moi, chers amis, les règles établies par les hommes leur ressemblent. Il arrive un jour où, comme eux, elles ont besoin de faire place à de plus jeunes. Laissez donc abattre les portes devenues trop étroites, de peur de verser, et ne faites pas de procès à notre cocher; le voici qui rapporte votre perruque.

Sur quoi Roger a serré la main à ses trois compagnons et est parti.

Tout à l'heure il me racontait en riant cette aventure, et, à ce propos, nous avons parlé du bonheur qu'éprouvait le vieillard qui avait su conserver l'indépendance de son esprit, à suivre la marche du genre humain au milieu des âges.

L'histoire est notre véritable étude à nous qui n'appartenons plus au passé, qui sommes à peine du présent, et qui ne verrons point l'avenir. Placés, pour ainsi dire,

hors du temps, nous sommes en position de mieux regarder; l'action ne nous emporte pas dans ses tourbillons. Descendus aux stalles des spectateurs, nous pouvons suivre le drame du monde avec le calme qui permet de comprendre et d'apprécier : aussi est-ce notre continuel sujet d'entretien. Aujourd'hui nous y sommes longuement revenus.

Roger ne pouvait se lasser de railler nos vieux camarades arrêtés dans l'ornière de leurs souvenirs et croyant que la route ne va point au delà. Il s'exaltait à me raconter ce roman du genre humain qui est l'astrologie des philosophes; il m'expliquait comment les grandes évolutions des peuples sont soumises à des lois providentielles, et je le crois comme lui; il me montrait la société comme un champ perpétuellement labouré, dont les moissons s'améliorent à proportion du travail, et je le crois encore; il me disait que les génies sont des coursiers attendus qui s'attellent instinctivement dans le sens où ils doivent entraîner le monde, et je veux bien ne pas dire le contraire. Mais il me montrait les guerres comme l'agent le plus puissant de la civilisation; il déclarait que les affaires humaines marchaient indépendamment des efforts individuels, des révoltes de la conscience, et que les victorieux étaient dans la voie de Dieu, puisqu'ils réussissaient, et je n'ai pu me taire davantage : je me suis révolté contre cette action providentielle qui, comme la fatalité des anciens, enlève à l'homme sa liberté et fait toujours de la victime un ennemi des dieux.

Quoi! le succès déciderait seul de la justice des causes! Quoi! le genre humain n'aurait jamais dévié! Quoi! il n'y aurait qu'à se laisser aller à la pente des événements, sûr qu'ils nous emportent où nous devons aller! Vous regardez d'où le vent souffle et vous orientez vos voiles.

Peine inutile ! le vaisseau a en lui la loi qui le conduira avec ou malgré votre aide ! — Ainsi, plus d'admiration pour les dévouements infructueux ; plus de pitié pour les vaincus ! l'œuvre providentielle n'a que faire de nous. — Quelle valeur ont alors nos actions, si faire le bien ou le mal ne peut influencer les destinées humaines ? Pourquoi cette haine de l'un, cette admiration de l'autre ? — Non, non, l'homme n'est point une feuille roulée sous le souffle de Dieu ! la main qu'il met dans l'œuvre nuit ou profite selon les lumières et selon l'intention. Réussir ne justifie pas plus un acte qu'échouer ne le condamne.

Qui sait d'ailleurs combien il faut de défaites pour conduire à la victoire applaudie, et combien d'hommes obscurs travaillent sans résultat visible au triomphe de celui qui paraît accomplir les volontés du ciel ? Quand vous criez : — Gloire à Alexandre, vainqueur des Perses ! ne criez-vous pas en même temps : — Gloire à tous les Grecs inconnus qui, depuis Troie jusqu'à Platée, ont montré à l'Europe comment on pouvait vaincre l'Asie. Quand vous répétez : — Vive à jamais la mémoire de Descartes qui a affranchi l'esprit humain ! ne dites-vous pas implicitement : — Honneur au souvenir des penseurs obscurs qui pendant tant de siècles ont bu la ciguë ou sont montés sur les bûchers pour cet affranchissement ?

— Mais Roger résiste ; l'étude des Allemands l'a conduit à une sorte de fatalisme providentiel qui lui fait regarder l'histoire comme un grand poëme dont les scènes sont écrites d'avance sans que nous puissions faire autre chose que réciter le rôle qui nous a été distribué.

XXX (suite.)

RENÉ FAIT DE LA PHILOSOPHIE HISTORIQUE SANS LE SAVOIR.

Nous sommes au plus fort de notre débat sur ce point lorsque René arrive tout troublé. Il est quelque temps avant de pouvoir se faire comprendre ; il se dandine d'une jambe sur l'autre. Roger s'impatiente, et le pauvre garçon s'embrouille de plus en plus. Je me décide alors à m'entremettre au premier mot. René se tourne vers moi comme vers un protecteur.

« Oui, monsieur, balbutie-t-il d'un air effaré, c'est ça, c'est juste ça. »

Je comprends qu'il doit avoir donné une explication, et je tâche de ressaisir quelque fil dans cet écheveau de paroles sans commencement ni fin.

« Parfaitement, René, lui dis-je ; ainsi vous veniez annoncer à votre maître...

— Comme vous dites, monsieur, interrompt-il précipitamment.

— Et vous paraissez troublé de ce que...

— Certainement, monsieur, mais ce n'est point de ma faute.

— Alors, c'est celle...

— De personne, monsieur.

— De sorte que vous veniez...

— Pour rien, monsieur. »

Roger lève les deux bras au ciel.

« Et le malheureux a été baptisé comme un être doué de raison ! s'écrie-t-il.

— Baptisé, répète René offensé et surpris ; certainement que je l'ai été ! — Si monsieur en doute, je puis faire venir mes papiers du pays... Baptisé à la paroisse ; — et vacciné aussi. — Ah ! faut pas croire qu'il me manque quelque chose, non ; on n'est pas un païen parce qu'il est arrivé malheur aux poteries de monsieur.

— Mes poteries ! répéta Roger ; quelles poteries ? Que veux-tu dire ? Parleras-tu enfin ? »

René recule, les yeux plus ronds et la bouche plus ouverte que jamais. J'arrête son maître d'un geste. En réunissant tous les mots incohérents prononcés par notre effaré, je commence à entrevoir de quoi il peut être question. Je me décide, comme Vertot, à faire mon siége en attendant les documents, et je m'écrie :

« J'y suis ; n'êtes-vous pas en correspondance avec un collecteur allemand qui s'occupe de la céramique des différents peuples ?

— Le docteur Luttroff, sans doute.

— Et n'attendiez-vous rien de lui ?

— Rien... Ah ! c'est-à-dire que je lui avais témoigné le désir de connaître quelques vases guanches.

— Eh bien ! voilà, cher ami : il vous les aura expédiés par le bateau ; n'est-il pas vrai, René ?

— Monsieur, par la diligence.

— Et peut-être la caisse a-t-elle été égarée.

— Ça se peut bien, monsieur, mais elle est arrivée ce matin ; à preuve qu'on est venu m'avertir.

— Alors, René, va la chercher.

— Certainement, si monsieur me le commande ; mais j'y suis déjà allé.

— Et on a refusé de la livrer ?

— Juste, monsieur... rapport qu'on l'a envoyée par le facteur.

— De sorte qu'elle est à la maison ?

— Il n'y a pas de doute, monsieur ; j'ai mis de côté tous les morceaux.

— Comment, les morceaux ! s'écrie Roger ; la caisse est donc brisée ? Mais dis-le alors, malheureux !

— Eh ! seigneur, est-ce que je fais autre chose ? s'écrie René enfin impatienté qu'on ne mette pas plus d'intelligence à le comprendre. C'est le premièr mot que j'ai dit à monsieur ; monsieur doit se rappeler que je me suis exclamé en arrivant : — Ah ! monsieur, c'est pas ma faute ; c'est rapport que le roulageur a trouvé un pays qui l'a fait entrer à *l'Épée d'or*, et qui a tant bu que le roulageur n'y voyait plus ; d'où vient que la caisse a roulé dans l'escalier, et parce que les clous étaient mal solides... monsieur sera pas content ; mais j'y pouvais rien ; ça devait arriver. — Voilà ce que j'ai dit à monsieur ; il me paraît que c'est clair pourtant. »

Et le brave garçon, visiblement satisfait, me jette un regard qui signifie. — J'en appelle à votre équité ; vous devez me soutenir !

Je souris et j'arrête Roger qui se prépare à lui prouver qu'il est un imbécile.

« Voilà qui est clair cette fois, lui dis-je ; vos poteries guanches sont en poussière ; il faut en prendre son parti.

— Parbleu ! cela vous est facile, à vous, a repris mon antiquaire exaspéré ; mais moi, j'y tenais, j'en avais vainement cherché jusqu'ici ! c'est une perte irréparable ! Et penser que la faute en est à cet ivrogne de facteur !

— Croyez-vous ? ai-je interrompu.

— Eh ! n'avez-vous pas entendu que la caisse était arrivée intacte ?

— Sans doute.

— Qu'elle a échappé à cet homme dans l'escalier ?

— Il est vrai.

— Et que tout vient de sa maladresse ?

— Voilà où je vous arrête, cher ami. S'il est certain que tout ce qui arrive est l'accomplissement d'un arrêt providentiel, pourquoi vous en prendre aux hommes de ce qu'ils ne peuvent empêcher.

— Pardon, mais je prendrai la liberté...

— Elle est prise, mon vieil ami; grâce à votre doctrine, il ne nous en reste plus la moindre parcelle; nous ne sommes que des outils entre des mains invisibles et toutes-puissantes.

— Permettez....

— Rien, rien, je ne puis rien permettre, vu que je ne suis maître de rien. Vos poteries guanches ont disparu comme la race qui les avait fabriquées, parce que cela était dans l'ordre établi. Vous ne voulez point que celle-ci ait péri par les fautes et par les crimes des navigateurs qui découvrirent les Canaries; pourquoi voulez-vous que ce qui restait d'elle ait disparu par la mauvaise construction de la caisse ou l'ivrognerie d'un facteur ? Les pots cassés ont tort, absolument comme les nations exterminées ! René vous a donné le dernier mot de votre philosophie de l'histoire en vous disant tout à l'heure : — Ça devait arriver ! »

Et comme Roger, un peu déconcerté, grommelait le fameux : « C'est autre chose ! » de *l'École des Vieillards*, éternelle réponse de ceux qui n'en ont pas, je l'ai pris sous le bras et j'ai ajouté à demi-voix :

« Allons, cher ami, les antiquités sont en verve aujourd'hui. Une vieille porte a parlé pour vous ce matin ; ce soir les vieilles poteries parlent pour moi ; mais soumettez-vous sans humeur, et dites comme le musulman qu'on empale : — C'était écrit ! »

XXXI

M. BÉCHEREL LE RECEVEUR. — COMMENT LES OISEAUX EN CAGE PEUVENT SERVIR D'INTRODUCTEURS CHEZ LES VOISINS — UN NOUVEAU MÉNAGE. — MES SUPPOSITIONS.

J'ai depuis quinze jours de nouveaux voisins. Je n'ai jamais pu comprendre les habitudes des grandes villes, où chacun demeure indifférent à l'être qui vit près de lui sous le même toit. Quelques briques revêtues de plâtre suffisent pour que l'homme qui respire là, à six pouces de nous, soit à nos yeux comme s'il n'existait pas. Les cloisons séparent les cœurs et les appartements. Que nous entendions à travers des pleurs ou des rires, des chants ou des menaces, ce n'est pour nous que du bruit. Le *bon voisin* est celui dont on ne soupçonne point la présence, qui vit chez lui comme dans un sépulcre. Le voisin parfait serait un mort s'il n'effrayait pas !

Je n'ai pu arriver à me ramasser ainsi entre les quatre murs de mon étage ; malgré moi, je m'associe en idée à ces existences qui bruissent autour de moi ; il me semble qu'il y a entre nous le lien d'une commune hospitalité. Nous voici arrêtés pour quelques heures au même caravansérail ; nous partageons l'ombre du même toit et le même rayon de soleil ; les fumées de nos foyers se mêlent, nos voix se confondent. Passerons-nous l'un près de l'autre sans nous souhaiter au moins, comme les Peaux-Rouges qui se rencontrent dans les solitudes, « un ciel bleu et des peaux de castor ? »

L'embarras est de traduire le vœu sauvage en langue civilisée ; de savoir la couleur que le voisin désire au ciel, et quelle est la peau du castor qu'il chasse.

J'ai interrogé ce matin monsieur Baptiste pour m'en instruire.

Le nouveau locataire s'appelle monsieur Bécherel; il occupe un petit emploi à la mairie, et il a travaillé au dernier recensement du quartier. Maintenant, en effet, je crois le reconnaître. J'ai reçu autrefois de lui une visite dont j'ai consigné le souvenir dans mon journal.

Monsieur Baptiste me dit qu'il s'est récemment marié dans son pays; sa femme vit avec lui, mais ne sort jamais et ne parle à personne. — Elle rêve sans doute à la douce lueur de ce premier quartier de la lune de miel qui ne brille de tout son éclat que dans le silence et la solitude. Je bénis dans mon cœur les deux jeunes époux.

Mais en revoyant le mari hier, je m'aperçois qu'il est déjà vieux; son visage a une expression rechignée; il a quelque chose de chétif et de malheureux dans toute sa personne; on lui sent deux côtés gauches; rien n'est fait comme il faut, ni à sa place. Quand je le rencontre, il hésite toujours à me saluer, et quand je l'ai prévenu il me salue trop peu ou trop bas. Monsieur Baptiste, qui a des principes sur tout, prétend que cela vient de ce qu'il est grêlé et fonctionnaire public. La petite vérole l'a rendu timide, et ses fonctions l'ont rendu important. De là, selon mon philosophe, son mélange de gaucherie et de fierté. Quoi qu'il en soit, je suis devenu plus curieux de connaître madame Bécherel.

14... J'ai beau regarder par la fenêtre de mon cabinet vers celles du voisin, tout reste clos et muet. Les petits rideaux sont collés aux vitres; jamais un éclat de rire ni un chant. J'en fais la remarque à monsieur Baptiste, qui en conclut simplement que les deux époux sont sérieux et n'ont pas de voix; mais je commence à croire que leur lune de miel pourrait bien être une lune rousse.

25... Voici enfin un changement chez nos voisins; depuis deux jours une cage est suspendue à la fenêtre de leur chambre, et un petit bouvreuil y chante seul. De temps en temps la fenêtre s'entr'ouvre sans bruit; une main s'avance pour garnir la cage de quelque friandise; puis tout se referme sans qu'on ait pu apercevoir le visage de la pourvoyeuse.

J'apporte mes serins à mes fenêtres, afin qu'eux du moins puissent voisiner avec le bouvreuil; voici qu'ils se sont entendus réciproquement; ils se rapprochent des barreaux; ils se regardent en penchant la tête; ils gazouillent, ils s'agitent. La glace est rompue; ils font évidemment connaissance; bientôt ils vont se raconter leurs affaires de ménage.

Le bouvreuil, en sa qualité de célibataire, est le plus empressé; il voudrait faire visite à ses voisins; il cherche une issue en voletant de tous côtés; il se heurte contre les barreaux et retombe avec de petits cris plaintifs.

Le rideau se soulève vivement, et j'aperçois à travers la vitre un visage qui ne me semble point inconnu; enfin la fenêtre s'ouvre; cette fois, je ne me trompe point; j'ai déjà vu ces traits... oui... c'est la nièce du vieux propriétaire que Roger et moi avons visité il y a quelques mois, l'avare forcé de payer un port de lettre!

Elle me reconnaît aussi, sans doute, car elle me salue avec une politesse respectueuse; je lui fais de la main un signe amical, et je lui demande des nouvelles de M.***. Mais en remarquant ses habits noirs, je me reprends aussitôt. Elle se hâte de répondre que son oncle se porte bien.

« Pardon, lui dis-je, votre costume m'avait effrayé. »

Elle change de couleur.

« Je porte le deuil de ma mère, monsieur, dit-elle;

d'une voix dans laquelle je sens trembler des larmes. »

Et, comme si elle craignait de me laisser voir son émotion, elle se penche vers la cage et s'efforce d'apaiser le bouvreuil par de doux appels.

Je fais observer en souriant qu'il est triste de sa solitude. Je propose de rapprocher nos prisonniers, et, sur un demi-consentement de la jeune femme, j'appelle monsieur Baptiste qui lui porte mes serins.

Les deux cages sont suspendues à la même fenêtre, et les oiseaux expriment leur joie par un redoublement de chansons et de battements d'ailes. Ma voisine me remercie. Je salue et je referme ma fenêtre.

J'avais oublié cette nièce de M.*** : en la retrouvant, je reprends l'intérêt qu'elle m'avait inspiré au premier coup d'œil. Bien que je l'aie seulement entrevue, et de loin, il m'a semblé qu'elle était triste et toute pâle. Maintenant cette immobilité et ce silence que je regardais comme le recueillement du bonheur me semblent avoir une autre signification. Je veux m'en assurer.

30.... J'ai fait visite à ma voisine. Il a fallu pour cela attendre le dimanche, seul jour où le mari soit au logis.

Monsieur Bécherel, à qui la jeune femme avait expliqué notre connaissance antérieure, a paru tout à la fois embarrassé et satisfait. C'est un homme timide, non par défaut d'énergie, mais par sentiment de sa disgrâce. Quelques gestes plus vifs qu'il n'a pu réprimer, les subits changements de son regard, et surtout la contraction habituelle de ses traits, m'ont fait soupçonner chez lui une grande violence de caractère. Tout son être est dans une tension indiquant la contrainte d'un homme qui se craint lui-même.—Je me suis toujours défié de ces chartreux de la vie qui marchent les yeux baissés, les mains en croix sur la poitrine et les levres silencieuses;

un calme si travaillé m'effraye sur ce qu'il cache. — Sa voix, lorsqu'il s'adresse à la jeune femme, est pourtant douce, mais mesurée; il ne la regarde point en parlant, et deux ou trois fois, à son accent plus vif, je l'ai vue tressaillir : aussi les ai-je quittés avec un sentiment d'oppression. Il règne dans cet intérieur je ne sais quelle atmosphère glacée sous laquelle on sent la tempête.

J'ai interrogé de nouveau monsieur Baptiste avec précaution sur la manière dont vivaient nos voisins; mais il n'a pu rien me dire. Le mari est laborieux et rangé, sa femme sédentaire; on ne les entend jamais élever la voix; les fournisseurs sont payés régulièrement; ce sont, en un mot, des gens tranquilles ! — mot banal qui peut comprendre toutes les tortures et toutes les discordes, pourvu qu'elles n'aient rien de bruyant. Combien de ces gens tranquilles, après avoir longtemps passé près de vous sans rien dire et en saluant, cessent un jour de reparaître, et leur porte forcée laisse voir un cadavre endormi près d'un réchaud éteint !

Mais peut-être ai-je donné trop de valeur à des observations frivoles ! L'habitude de l'analyse est comme un verre grossissant devant l'esprit; elle exagère les détails; nous apercevons la trompe du ciron et nous le prenons pour un éléphant ! Ne nous hâtons point de juger; — nos voisins m'ont permis de retourner les voir; attendons à les mieux connaître.

4 juin... Monsieur Baptiste m'a dit ce matin avec un sourire, en voyant que je me préparais à visiter les époux Bécherel :

« Il est bien heureux que monsieur ait, comme on dit, l'âge canonique.

— Pourquoi cela ? ai-je demandé.

— Parce que si monsieur était plus jeune, il ne serait

point reçu, a-t-il repris; monsieur Bécherel est jaloux comme un tigre! »

J'ai été sur le point de lui demander d'où il le savait; mais j'ai réfléchi que mes questions précédentes l'avaient déjà trop occupé de nos voisins, et que ma curiosité devenait un encouragement à une sorte d'espionnage : aussi me suis-je hâté de détourner l'entretien.

Il a fait un mouvement de surprise, puis a paru réfléchir.

« Au fait, l'expression est probablement impropre, a-t-il dit gravement; n'ayant aucune connaissance en histoire naturelle, je ne pourrais la justifier; j'ai seulement voulu dire à Monsieur...

— Que mon âge me donnait des priviléges? me suis-je empressé de dire, afin de prévenir toute nouvelle explication; je le sais, monsieur Baptiste, je le sais, et mon principal soin, depuis longtemps, est de les passer en revue. Les cheveux blancs sont une couronne qui donne droit à la confiance, au respect, et celle-là ne craint rien des révolutions; aussi croyez bien que j'apprécie les douceurs de ma royauté. »

J'ai pris mon chapeau et je suis monté voir le nouveau ménage.

Tout y était dans le même ordre qu'à l'ordinaire; mais je suis toujours plus frappé de ce qu'il y a de morne dans ce calme. Monsieur Bécherel n'est occupé que de son travail d'administration : il le reprend le matin chez lui avant de se rendre à son bureau; il le continue le soir après en être revenu; il s'y acharne le dimanche sans interruption. On entend sans cesse le bruit de sa plume, de sa règle ou de son grattoir, tandis que la jeune femme coud silencieusement près de la fenêtre. Pour tous deux, le travail ne semble ni un devoir ni un plaisir, mais un refuge.

J'ai demandé s'ils ne promenaient point? — Jamais! S'ils ne lisaient pas? — Jamais! — S'ils ne voyaient point quelques parents ou quelques amis? — Jamais! jamais! Je sens que si j'avais pu leur demander s'ils avaient au moins pour dédommagement les expansions et les communes espérances, tous deux m'auraient fait la même réponse. Qu'est-ce donc que ces deux existences pétrifiées l'une près de l'autre, et au fond desquelles pourtant il semble que quelque chose remue?

Quand je regarde cette jeune femme penchée sur son aiguille, la tête languissante, les mains lentes, la taille affaissée, je voudrais lui crier de se redresser et de vivre. Vingt fois j'ai été sur le point de l'interroger; mais si elle relève alors le front, je m'arrête devant ces yeux de statue sans regard. A voir leur éclat immobile, on dirait ces miroirs sombres des eaux souterraines que ne ride aucun souffle et dans lesquelles ne se reflète ni un nuage ni un rayon de soleil.

Monsieur Bécherel n'est pas moins impénétrable, bien que d'apparence moins calme: les deux âmes sont également fermées, l'une par un glacier immobile et brillant, l'autre par de triples verrous qui grincent dans leurs anneaux.

3 *juillet*.... D'où vient que la difficulté et le mystère sont pour nous des aiguillons? Supposez nos voisins gais et ouverts, semblables à tout le monde; j'aurais paisiblement joui de leur société sans m'arrêter outre mesure à leur souvenir. Je les trouve bizarres, fermés, et voilà qu'ils me préoccupent sans trêve. Romanesque curiosité dont l'âge ne peut guérir! Enfants ou vieillards, n'aurons-nous jamais d'appétit que pour les plats couverts?

Après tout, je crois être sur la voie d'une découverte. Monsieur Bécherel a eu à me consulter à propos d'un point

de droit qui l'intéresse. Il s'agit d'un détail relatif à la mère de sa femme, morte insolvable, si j'ai bien compris, et dont on a achevé de payer les dettes. Il y a quelques mesures à prendre pour s'assurer de la réalité des créances. Je les ai indiquées au voisin. Comme je demandais qui avait pris à sa charge les obligations de la morte, il m'a répondu, avec un peu d'embarras, que c'était l'oncle de sa femme, ce même avare dont Roger et moi avons fait connaissance il y a quelques mois. Harpagon serait-il donc sensible à l'honneur de famille? Qui sait? Il n'y a de logique chez les hommes que la contradiction.

Lorsque j'ai parlé de ceci à la jeune femme, elle a changé de visage; mais elle a confirmé le dire de son mari. Il m'a semblé seulement qu'elle parlait trop froidement de la générosité de son oncle. Pas une expression de reconnaissance ni d'attendrissement. C'est que le service rendu a bien moins de prix par lui-même que par la façon de le rendre. Le verre d'eau offert avec une douce parole laisse plus de souvenirs que le sang versé pour vous de mauvaise grâce. Ce qui attache dans le don, c'est sa spontanéité. Le bienfait marchandé ne laisse le plus souvent que la douleur d'avoir dû l'accepter.

XXXII

ARMAND VÉRIFIE LE PROVERBE QUE LES ABSENTS ONT TORT.

Le père Bouvier est venu me voir; il m'apportait des fleurs et un rayon de miel de ses ruches; mais le brave homme m'a paru triste, contre son habitude. J'ai voulu savoir s'il lui était arrivé quelque chose de fâcheux.

« Eh, seigneur ! que peut-il m'arriver, à moi ? a-t-il soupiré ; mon temps est fini, monsieur Raymond ; ma vie est comme ces vins arrivés à la lie : on peut la laisser couler maintenant sans prendre garde à ce qu'elle devient. Mais je pense à Armand.

— Votre neveu ! ai-je repris ; n'est-il donc plus satisfait de sa condition ? aurait-il à se plaindre de son élève ? »

Le père Bouvier a secoué la tête.

« C'est pas ça, monsieur ; tout ça ne serait rien : une place déplaît, on en cherche une autre ; tant que l'oiseau a ses ailes, il trouve où voler ; mais si l'on y met le ciseau, adieu, va ! tout est dit ; et celles d'Armand sont à cette heure coupées jusqu'à la racine.

— Que voulez-vous dire ? votre neveu n'a-t-il plus l'honnête ambition qui l'a fait consentir à s'éloigner ? N'est-il plus soutenu par cet attachement ?

— Plus rien, plus rien, monsieur Raymond ! s'est écrié le vieillard, dont les yeux se sont remplis de larmes.

— Vous savez que les parents de la jeune fille refusaient de consentir au mariage tant qu'Armand n'aurait point épargné une somme... Pour lors donc il est parti afin de la gagner. Il devait écrire et recevoir une lettre chaque semaine ; sa première est partie, puis une autre, puis une autre encore ; mais pas de réponse. Alors il s'est épouvanté ; il a écrit aux parents. Toujours le même silence, monsieur. Ça a bien continué ainsi trois mois. Armand se disait : « Les adresses auront été mal mises... Le service est mal fait à l'étranger... Nous allons de ville en ville, et les lettres courent peut-être après moi ; » enfin tout ce qu'on se dit quand on ne veut pas désespérer ; mais à la fin il a épuisé toutes les raisons, alors il m'a écrit.

— Eh bien ?

— Eh bien, je suis allé pour savoir ce qui se passait...

Vous ne me croiriez pas, monsieur Raymond, mais, en approchant de la maison, mes jambes tremblaient; je me disais : « Tu vas trouver la porte tendue de noir, ou bien on te dira que la jeune fille est depuis longtemps au cimetière. » Des sottises, monsieur; elle n'avait pas même été malade.

— Alors vous l'avez vue?

— Elle, non pas; elle a eu honte... mais on m'a dit de sa part comment elle avait réfléchi qu'Armand aurait trop de peine à gagner l'argent nécessaire... qu'elle ne voulait pas nuire à son avenir... qu'il pourrait faire à l'étranger un riche mariage... Vous savez, monsieur... les phrases ordinaires de celles qui veulent manquer de parole. Moi, je suis revenu le cœur outré; j'ai écrit à Armand; et, voyez la chance! ma lettre s'est égarée; il ne l'a reçue qu'à Venise. Aussitôt il a cru répondre, en m'envoyant un billet que je devais remettre à la jeune fille elle-même... Il n'y avait que quelques lignes, monsieur, mais capables de faire pleurer le bourreau... Je me suis mis en route tout de suite, je suis arrivé; mais... »

Le père Bouvier s'est arrêté; l'émotion l'étouffait. Je l'ai regardé d'un air interrogateur:

« Mais je n'ai trouvé personne! a-t-il ajouté précipitamment.

— Quoi! me suis-je écrié, la jeune fille était partie?

— Non, a-t-il balbutié, non, monsieur... elle était... mariée! »

Je n'ai pu retenir une exclamation de surprise douloureuse. L'oncle d'Armand a levé les mains, puis les a jointes sur ses genoux d'un air accablé.

« Mariée! a-t-il repris en regardant fixement devant lui... depuis déjà huit jours! si bien qu'à ma première visite la chose était convenue, préparée!

— Et Armand a-t-il été instruit?...

— Sur-le-champ je lui ai écrit... je ne sais plus trop quoi... tout ce qui m'est alors passé dans l'esprit.

— Il vous a répondu?

— Poste pour poste... Rien que ces mots : « Vous me » restez, mon oncle, j'aurai encore du bonheur à vivre » pour vous. »

Ici le vieillard s'est arrêté, les pleurs le suffoquaient Moi-même j'étais ému; je lui ai pris la main :

« Allons, père Bouvier, ai-je dit, du courage; vous voyez que votre neveu vous donne l'exemple. J'espère qu'il a persévéré dans sa résolution?

— Oui, oui, monsieur, a-t-il repris en essuyant ses yeux avec ses mains ridées et calleuses, sur lesquelles on voyait rouler des traînées de larmes; il continue à m'écrire... même plus souvent qu'autrefois... et ces lettres sont pleines de bonnes paroles. J'ai pensé que monsieur aurait du plaisir à les voir, et je les ai apportées. »

Il tire alors de sa poche un vieux portefeuille fermé d'un lacet de cuir qui en fait plusieurs fois le tour; il déroule celui-ci lentement, prend dans la poche de cuir un petit paquet enveloppé d'un fragment de journal et encore serré d'un ruban : ce sont les lettres de son neveu, qu'il me remet avec une sorte de respect attendri..

Je les ouvre l'une après l'autre, et comme je vois que le bonhomme a envie de les entendre, je les lis à demi-voix. Il écoute, ravi, interrompant, de minute en minute par une exclamation admirative ou par une admiration attendrie.

A vrai dire, les lettres méritent d'être lues. A travers leur douleur, on trouve la fermeté d'une âme vaillante. Le jeune homme ne donne à son chagrin que la place qu'il lui doit; il le traverse rapidement comme le ferait

le soldat d'un point balayé par la mitraille, puis reprend sa marche régulière et habituelle.

Cependant cette domination sur lui-même ne peut tromper; on sent au fond de sa courageuse acceptation un endolorissement qui le tient tout entier; chacune de ses paroles semble un effort; son calme lui-même inquiète; on dirait le sourire d'un malade qui veut déguiser ses souffrances, mais ne peut cacher sa pâleur. Il parle au père Bouvier de son prochain retour avec le petit-fils de monsieur de Rovère, mais pour repartir bientôt. A l'en croire, il a pris goût aux voyages, il jouit de ces aspects toujours nouveaux, de ce mouvement, de ces changements d'habitudes. J'ai compris qu'il cherchait l'agitation pour s'échapper à lui-même : le bonheur aime à demeurer tranquille et craint le bruit.

Le père Bouvier m'a prié de lui écrire; il prétend que mes encouragements l'aideront à guérir. J'ai promis d'essayer : mon âge me facilite une pareille tâche; il me permet de parler de tout avec l'autorité de l'expérience et l'accent paisible du souvenir. Sorti de la grande bataille des passions, je n'en ai plus que les cicatrices. On peut se confier à nous autres vieillards sans rougir, parce que nous avons tout éprouvé; avec sécurité, parce que nous sommes entrés dans le calme du soir. Le temps a fait en notre faveur ce qu'un effort surhumain peut seul faire pour le prêtre qui confesse. Nous n'avons plus ni sexe, ni intérêts mondains, ni flammes cachées; tout notre être est rentré dans l'apaisement, et nous nous trouvons désormais dans une neutralité consciente au milieu de tous les débats de la terre.

C'est à nous de conserver intact ce privilége, d'en faire profiter les autres et nous-mêmes.

XXXIII

UNE PLUIE D'ORAGE.—AVENTURE DE VIEILLARD.—CE QU'ON PEUT FAIRE DANS UNE FENIÈRE EN TEMPS DE PLUIE.

...7 *juillet.* Je suis allé porter au père Bouvier la lettre écrite pour son neveu. Monsieur Baptiste m'a accompagné. Depuis quelque temps, la marche me fatigue davantage; l'haleine me manque, mes jambes fléchissent; pour gravir les collines, j'ai besoin d'un bras, quoique soutenu.

Le ciel était voilé; d'immenses nuées d'un blanc de neige se tenaient immobiles à l'horizon; l'atmosphère était lourde, de chaudes bouffées passaient par rafales sur les blés, dont les épis ondoyaient comme les eaux d'un lac, mais sans agiter les arbres, qui découpaient leurs silhouettes immobiles aussi nettement que s'ils eussent été gravés en vert sombre sur l'azur du ciel.

Nous avons gagné lentement la maisonnette du père Bouvier, à qui j'ai remis la lettre; puis la crainte de l'orage nous a fait redescendre sans retard.

Les nuées blanches étaient toujours sans mouvement; mais à droite d'autres nuées couleur de plomb s'étaient mises en marche derrière elles; le tonnerre commençait à retentir. Je me suis arrêté involontairement pour admirer le spectacle grandiose que j'avais sous les yeux. Du haut de ces collines, la plaine entière apparaissait comme un immense champ de bataille ouvert aux forces de la nature. Les nuages sombres s'avançaient toujours, semblables à une armée d'attaque. Sur le flanc de ces masses redoutables le vent, qui commençait à s'élever, faisait courir des nuées plus pâles qu'on eût prises pour

de rapides escadrons; derrière grondait déjà l'artillerie céleste, dont le retentissement se prolongeait de colline en colline. Pendant que je contemplais ces préparatifs de lutte, monsieur Baptiste, qui regardait prudemment à ses pieds, me montra que les oiseaux s'enfuyaient à tire-d'aile, que les troupeaux se rassemblaient et que les paysans se hâtaient de réunir leurs instruments de labour pour regagner leurs demeures. Il me fit observer qu'il n'y avait autour de nous aucun abri, et que nous risquions d'être surpris en pleine campagne par l'orage. L'avertissement était sage; je pris son bras, et je me décidai à presser le pas, non sans lever souvent les yeux pour suivre les mouvements stratégiques de mes deux armées aériennes.

Les nuages blancs commençaient lentement leur retraite; mais l'avant-garde, qui courait à leur rencontre, ne tarda pas à les atteindre; le reste suivit, et alors une lutte acharnée s'engagea. Les deux masses se heurtèrent et se confondirent. On voyait des traînées du nuage noirâtre pénétrer le nuage blanc et l'entr'ouvrir, comme des bataillons lancés dans la mêlée qui percent un passage à travers l'ennemi. Le tonnerre, qui avait grandi, retentissait en éclats furieux à des intervalles toujours plus rapprochés. Des lueurs inondaient l'horizon de clartés fulgurantes; enfin, une crépitation que l'on eût prise pour l'écho d'une mousqueterie éloignée, traversa l'atmosphère, et de gros grêlons commencèrent à pétiller autour de nous sur le feuillage.

Monsieur Baptiste chercha des yeux un abri, mais il n'apercevait que des bouquets d'arbres parsemés çà et là dans les cultures; les faubourgs étaient encore loin; la grêle ne tarda pas à fondre et à se transformer en une ondée d'orage dont les larges gouttes, à chaque instant

plus pressées, se plaquaient avec fracas sur l'unique parapluie que nous eussions apporté. Mon scrupuleux compagnon fut pris d'une véritable inquiétude.

« Monsieur va se mouiller, dit-il en regardant quelques éclaboussures qui marbraient déjà mon habit d'été; la route sera tout à l'heure détrempée, et monsieur glissera dans sa descente; j'aurais dû prendre garde au temps, et prévenir monsieur de ne point sortir.

— C'était à moi d'y songer, monsieur Baptiste, ai-je répondu gaiement, et il est trop juste que je supporte les conséquences de mon étourderie; je n'ai qu'un seul regret, c'est de vous y avoir associé. Un courtisan, surpris par une ondée en promenant avec Louis XIV, affirmait que « la pluie de Versailles ne mouillait pas; » mais il n'en est pas de même de celle-ci, et vous voilà déjà ruisselant. Ne me couvrez pas seul, je vous prie, et marchons plus vite. »

Je fis un effort pour allonger le pas; mais l'orage, comme s'il nous eût personnellement poursuivis, redoubla aussitôt de violence. Un voile d'eau obscurcit brusquement le jour, et s'abattit sur nous. On ne pouvait plus distinguer les gouttes de cette pluie pressée qui formait une sorte de cascade; de longs ruisseaux spontanément créés commencèrent à sillonner les chemins et à bondir le long des pentes; la marche devenait de plus en plus pénible; je sentais l'haleine me manquer, lorsque des cris jetés avec mon nom nous firent détourner la tête, et nous aperçûmes à notre droite, à demi cachée par des buissons de sureau, une grange très-basse d'où l'on nous appelait.

Monsieur Baptiste et moi nous tournâmes rapidement vers l'asile qui nous était offert, et nous y arrivâmes haletants.

Vingt jeunes voix nous accueillirent avec des exclamations sympathiques et souriantes : je reconnus la pension des demoiselles Normand. Surprise comme nous par l'orage, elle avait trouvé un refuge dans cette fenière abandonnée.

Les deux maîtresses s'empressent de me faire faire place au coin le plus abrité. Les jeunes filles vont me chercher un siége rustique ; on tend des parapluies derrière moi pour empêcher les rafales pluvieuses de m'atteindre. Je comprends que ce sont mes cheveux blancs qui me donnent droit à tous ces égards : on eût laissé le jeune homme passer sous l'orage, on a appelé et abrité le vieillard.

Je veux payer au moins ma bienvenue en bonne humeur. Je demande aux demoiselles Normand les noms de leurs élèves ; j'en reconnais plusieurs. Je m'informe des grands parents avec lesquels j'ai vécu autrefois. Ceci me ramène aux souvenirs de ma jeunesse, que je raconte. On sourit, on fait connaissance ; les plus hardies me répondent d'abord, puis m'interrogent. Au silence qui s'était fait à mon arrivée succèdent peu à peu les tourbillons de paroles, les éclats de rire, les cris de joie. La vie déborde dans cette enfance fleurie ; elle s'agite enfermée sous ce réseau de pluie qui nous enveloppe, car l'orage continue : bien que le tonnerre se soit éloigné, les cataractes du ciel restent ouvertes. La captivité menace de se prolonger. Et que faire dans l'étroit espace de cette fenière? J'ai pitié de tant d'activité inoccupée et de joie sans issue ; j'impose silence de la main, et je fais signe d'approcher. Tous accourent. Me voilà entouré d'une guirlande de visages roses, comme ces vieux pins alpestres qu'enveloppe une ceinture de rhododendrons fleuris. Je leur annonce un jeu de mon enfance, mainte-

nant oublié, perdu ; — car les jeux ont aussi leurs révolutions ; ce ne sont que des modes de l'activité du temps et de ses préoccupations : — celui-ci est un souvenir du règne de Louis XVI ; on l'appelait le *Jeu des insurgents*. Celui qui le mène prononce une certaine phrase avec une grimace de défi à l'Angleterre ; chaque membre du cercle redit la formule, refait la grimace ; puis le chef du jeu ajoute un nouveau mot et une nargue nouvelle également imitée. Le plaisant naît de la confusion qui s'établit, à la longue, entre ces paroles et ces signes diversement reproduits ; le fou rire ne manque jamais de prendre au milieu de toutes ces voix hésitantes et de tous ces visages en mouvement.

Ce fut ce qui arriva. La gaieté des élèves des demoiselles Normand devint un vrai transport. Elles trépignaient de cette fièvre joyeuse connue seulement de leur âge. Tous les yeux nageaient dans des larmes de rire. Je me sentais rajeunir à leur gaieté.

Le jeu achevé, les plus audacieuses vinrent me remercier ; les autres me regardaient d'un air qui en disait plus que les paroles. Pendant ce temps, le tonnerre s'était éloigné, les nuées avaient disparu, un arc-en-ciel s'était dressé à l'horizon, comme un portique, pour célébrer la victoire du soleil. Celui-ci venait d'apparaître glorieux et poursuivant de ses flèches d'or les dernières traînées de brouillard qui s'enfuyaient à l'occident. Les routes montraient leurs pentes lavées par l'eau des ravines, et les oiseaux recommençaient à chanter sur les buissons, en secouant leurs ailes mouillées.

Nous sortîmes tous ensemble, et nous reprîmes le chemin de la ville. Les plus petites écolières couraient en avant, avertissant des mauvais pas et montrant les pierres qui formaient des arches de pont sur les petits ruisseaux ;

les demoiselles Normand m'entouraient avec les plus grandes, et l'arrière-garde, composée des plus joyeuses, nous accompagnait d'une symphonie de cris, d'éclats de rire, de chants et d'appels.

J'arrivai ainsi chez moi, emporté, pour ainsi dire, dans cette marche triomphale. Je semblais rentrer à la ville avec le printemps et la jeunesse. Les élèves des demoiselles Normand voulurent me reconduire jusqu'à ma porte, et ne se séparèrent qu'après de longs remercîments. Plusieurs me forcèrent à accepter leurs bouquets, et je rentrai les deux mains fleuries et le cœur rafraîchi de leur innocente joie.

XXXIV

UN HÉRITAGE TARDIF. — UNE RECONNAISSANCE.

Mademoiselle Renaud se meurt, et a demandé avec instance à voir son filleul Armand. Il devait revenir dans un mois. Je lui ai écrit de hâter son voyage s'il le pouvait. Il est arrivé hier, et il a pu voir encore la pauvre paralytique; mais elle avait perdu la parole, et tous ses efforts pour se faire entendre de lui ont été inutiles. Au milieu de sons inarticulés, il a pu seulement saisir le nom de monsieur Lebrun. Il s'agit sans doute de quelque recommandation à ce notaire qui était chargé de ses intérêts. Armand le verra.

... Nous avons conduit ce matin mademoiselle Renaud à sa dernière demeure. En voyant la morte (à peine plus morte qu'autrefois) sortir de son logement sombre et

muet, pour aller prendre place sous le soleil, au milieu des fleurs du cimetière, je ne pouvais m'empêcher de trouver qu'elle gagnait au change.

Armand est très-abattu de cette perte. Tout est un rude coup pour les âmes ébranlées. Il ne lui reste plus que le père Bouvier, dont le dos se courbe. Ce matin nous nous promenions ensemble, et je m'efforçais de le ranimer en lui rappelant qu'il était jeune et fort. Je lui ai montré au coin du chemin un chèvrefeuille couvert de fleurs, et je lui ai dit :

« Vous voilà.

— Oui, a-t-il répondu vivement, mais regardez, l'arbuste est appuyé à un vieux mur dont la chute ne tardera pas à l'entraîner. »

J'ai secoué la tête. Il en est des esprits malades comme des mauvais estomacs ; la plus douce nourriture les aigrit et tout leur est malsain.

Au fond, Armand ne peut oublier cet attachement trompé ; il en avait fait toute son espérance, et maintenant il en fait tout son souvenir. A son âge, rien ne paraît pouvoir finir ; on date toutes ses affections de l'éternité. Quand je lui parle du temps qui guérit les plus cruelles blessures, il sourit tristement : c'est un médecin auquel on n'a foi qu'après en avoir fait longuement l'expérience. Dans la vieillesse, l'on est forcé de croire à sa science en comptant les cicatrices de son cœur.

... Armand est arrivé chez moi très-troublé ; il sortait de chez monsieur Lebrun, qui lui a donné connaissance d'un testament par lequel mademoiselle Renaud le fait légataire de tout ce qui lui a appartenu : ce serait peu pour un autre : pour notre orphelin, c'est une fortune. Il m'a montré les titres de rentes qui lui ont été remis par le notaire.

« Vous voyez, ai-je dit en lui prenant la main, que tout le monde ici-bas a ses heureuses chances et ses jours qui, selon le vers d'Horace, « doivent être marqués en « blanc sous la niche des pénates. » Vous voilà riche, mon enfant !

— Trop tard ! a-t-il murmuré avec un soupir. »

J'ai compris qu'il pensait encore à sa liaison brisée, et j'ai voulu l'en détourner ; mais il y est revenu plus vivement et plus ouvertement qu'il ne l'avait fait jusque-là. Il m'a raconté les projets formés avec celle qu'il espérait associer à sa vie, leurs calculs mille fois recommencés, leurs prévisions, leurs chimères.

J'écoutais balbutier cet hymne de la jeunesse dont je reconnaissais encore les accents comme l'on reconnait les notes d'un vieil air qui vous a quelquefois ravi. Nous étions tous deux accoudés à une fenêtre ; les oiseaux chantaient près de nous dans leur cage festonnée de verdure ; Armand pressait d'une main ces papiers qui venaient de lui rouvrir la porte d'ivoire des visions heureuses, et son regard errait dans la cour avec un vague enchantement. Lui-même se berçait dans son rêve. Il me parlait des goûts de la jeune fille, il me répétait ses paroles, il me dépeignait son visage. Tout à coup il s'est arrêté avec un cri ; je l'ai vu se redresser, pâlir : sa main me montrait notre jeune voisine, dont la douce figure venait de se montrer derrière la vitre.

« Elle ! c'est elle ! a-t-il balbutié.

— Madame Bécherel ! me suis-je écrié.

— C'est cela ! c'est le nom du mari... Elle ici ! Ah ! je saurai... Il faut que je la voie ! »

Il avait fait un mouvement pour sortir ; je l'ai retenu.

« C'est impossible ! ai-je dit ; tout est désormais fini entre vous ; une explication ne peut conduire à rien et

vous troublerait tous deux. Laissez cette jeune femme à ses devoirs et soyez aux vôtres. »

Il n'a point répondu, mais il s'est penché au balcon pour la revoir. Elle avait, heureusement, disparu.

Je lui ai fait quitter la fenêtre, je l'ai forcé à s'asseoir; j'ai voulu lui parler, mais il m'écoutait à peine; son regard allait toujours vers la croisée voisine. Il m'interrompit à chaque instant pour répéter :

« Elle ici ! elle ici ! »

Je lui ai enfin pris les deux mains, je l'ai retourné vers moi, et je l'ai forcé de m'entendre.

Après lui avoir dit tout ce que je sentais sur la nécessité de ne point revoir la jeune femme, de partir même pour quelque temps, j'ai voulu obtenir de lui une promesse ; il m'a interrompu :

« Du moins, est-elle heureuse? » a-t-il demandé avec émotion.

Je n'ai point voulu exprimer un doute, et je ne pouvais mentir à mes convictions : j'ai évité de répondre.

« Il faut que je le sache, a-t-il repris ; je veux le savoir. »

Et comme j'essayais de nouvelles objections, il s'est levé brusquement, il m'a remercié de mes conseils avec une effusion troublée, et s'est échappé sans avoir rien promis.

... Voilà cinq jours que je n'ai point revu Armand. J'ai fait visite à mes voisins; rien ne paraît changé chez eux. La jeune femme est toujours aussi triste, le mari aussi contraint. Je ne puis douter qu'il n'y ait entre eux un de ces murs de glace qui ne font que grandir avec le temps.

... Hier soir, je suis encore retourné chez monsieur et madame Bécherel. La femme avait pleuré; les yeux du mari étaient plus creux et ses paroles plus brèves. Que s'est-il donc passé? Armand y serait-il pour quelque

chose? A tout prix, il faut que je le voie. J'écris, chez le père Bouvier où il demeure, un billet dans lequel je le prie de venir.

... Terrible journée! enfin la voilà finie; tous sont partis; je suis seul, je puis me recueillir et me rappeler.

Vers le milieu du jour, Baptiste est venu m'annoncer que madame Bécherel était là et demandait à me parler. C'est la première fois qu'elle me rend seule visite. J'ai pressenti quelque chose d'extraordinaire. Je suis allé la recevoir, et je l'ai fait entrer dans mon cabinet d'étude.

Elle était toute tremblante. Je l'ai rassurée de mon mieux, en lui disant le plaisir que j'aurais à lui être utile en quelque chose. Elle a voulu me remercier, mais les pleurs lui ont coupé la voix. Je l'ai laissée se décharger le cœur des larmes qui le gonflaient, puis je l'ai engagée à parler.

« C'est difficile, a-t-elle bégayé; cependant il le faut... Oui, oui, je parlerai... »

Mais elle a encore fait une pause. J'ai voulu l'aider, en lui demandant s'il ne s'agissait pas de quelqu'un de ma connaissance... Elle a tressailli.

« Ah! vous savez déjà? s'est-elle écriée; eh bien, oui, il s'agit de la personne...

— De monsieur Armand Bouvier? »

Elle a beaucoup rougi et a fait un signe affirmatif.

« Ainsi vous le savez ici? ai-je repris; il vous a revue?

— Moi? oh! non, non, a-t-elle dit vivement; mais l'autre jour j'ai cru le reconnaître ici, à la fenêtre... Cependant je doutais encore... quand monsieur Bécherel m'a appris lui-même son arrivée.

— Votre mari? Il le connaissait?

— De nom seulement; mais monsieur Armand a dû réclamer ces jours-ci à la mairie je ne sais quels papiers

pour la succession de sa marraine, de sorte que monsieur Bécherel l'a vu, et ce retour l'a troublé.

— Saurait-il donc?...

— Tout, monsieur, a-t-elle interrompu vivement; avant de consentir à l'épouser, je devais tout lui dire... j'espérais que ma franchise lui aurait donné confiance... mais non : depuis qu'il sait monsieur Armand arrivé, il n'a plus une heure de repos; il s'échappe de son bureau plusieurs fois par jour pour s'assurer que je ne suis point sortie, que personne n'est venu; il m'interroge, il me soupçonne. Cette défiance est une torture et une humiliation, monsieur; je sens que je ne pourrai la supporter patiemment, que je prendrai monsieur Bécherel en haine... Oh! c'est mal! c'est mal! je le sais; il faut le plaindre et le rassurer : c'est pour cela que j'ai voulu vous voir. Vous connaissez monsieur Armand; il écoute vos conseils... Eh bien, s'il a quelque pitié pour moi, suppliez-le de ne point chercher à me voir, de ne pas m'écrire; car... il m'a écrit, monsieur... une lettre où il me demandait un entretien, en me promettant que ce serait le seul, le dernier.

— Et vous avez répondu? ai-je demandé.

— Rien! s'est-elle écriée; mais j'aurais dû déchirer la lettre, la brûler : je ne sais pourquoi... je l'ai gardée... et depuis hier je ne la retrouve plus : je tremble que monsieur Bécherel ne l'ait surprise. Ah! monsieur, au nom de tout ce que vous aimez, tirez-moi de cette angoisse. Monsieur Armand m'annonçait qu'il partirait après notre entretien. Qu'il parte avant, tout de suite; je le lui demande comme une grâce, et je vous conjure de l'obtenir pour moi. »

Elle avait le visage couvert de pleurs, les mains jointes avec une expression de prière si fervente, que je me sen-

tis tout attendri. J'allais m'efforcer de la rassurer, quand un bruit de pas se fit entendre dans le corridor. J'avais oublié de défendre ma porte, et madame Bécherel se leva, un peu effrayée d'être ainsi surprise dans les larmes. A ce moment, on frappa. Je me levai pour empêcher d'entrer; il était trop tard. La porte s'ouvrit vivement, et la jeune femme recula avec un cri : c'était Armand lui-même.

Il avait reçu ma lettre, et accourait à mon appel. Averti par Baptiste que madame Bécherel était là, il avait voulu profiter de l'occasion.

XXXV

SUR LE DANGER DE JOUER HORS DES TRAGÉDIES LE RÔLE DE CONFIDENT. — UN MARI JALOUX. — PAIX AUX HOMMES DE BONNE VOLONTÉ.

Il referma vivement la porte derrière lui, et resta debout près du seuil : il était très-pâle et très-agité.

« J'allais vous avertir que je ne pouvais vous recevoir dans ce moment, lui dis-je en faisant un pas à sa rencontre.

— Pardon... monsieur Raymond... balbutia-t-il sans oser regarder la jeune femme, qui était retombée assise ; mais puisque le hasard m'a conduit ici... permettez-moi de rester... Je n'espérais plus cette entrevue... Dieu me l'accorde... Ne m'enlevez pas cette dernière consolation.»

Et, sans attendre ma réponse, il s'approcha de madame Bécherel, et ajouta avec un peu d'amertume :

« J'espère que madame ne refusera pas de m'écouter

dans de pareilles conditions... la présence de monsieur Raymond doit la rassurer... elle lui est garant que je ne dirai rien qu'elle ne puisse entendre.

— Et qu'espérez-vous d'une pareille explication? répliquai-je; madame vous conjure de la lui épargner.

— Non! interrompit le jeune homme avec exaltation; je veux savoir au moins comment j'ai pu mériter l'abandon; pourquoi, malgré tant de promesses, les lettres écrites dès le commencement de mon voyage sont demeurées sans réponse.

— Vos lettres! répliqua madame Bécherel, en avez-vous donc écrit?

— Ne les auriez-vous point reçues? demanda-t-il vivement.

— Aucune, dit-elle; et après vous en avoir adressé deux, j'ai dû cesser, ignorant votre résidence. »

Armand porta les deux mains à son front.

— Ah! je commence à comprendre, s'écria-t-il; votre oncle, — que Dieu le punisse! — votre oncle aura intercepté cette correspondance. Voilà donc pourquoi il l'avait si facilement autorisée! il était sûr d'avance qu'elle ne pourrait contrarier ses projets... »

Je me souvins dans ce moment de l'épisode de la lettre dont l'avare avait si malencontreusement payé le port; je rappelai la date et les circonstances: tous les doutes d'Armand et de la jeune femme furent éclaircis; ils se regardèrent, et l'un poussa une exclamation de colère, l'autre un soupir de douleur.

« Ainsi c'est la vérité, reprit le jeune homme dont l'œil s'était enflammé, on nous a trompés tous deux! Vous avez pu croire que je vous oubliais, comme je croyais être oublié moi-même. »

Et, après un court silence, il ajouta vivement:

« Mais je l'ai été pourtant, car, au bout de quelques mois, vous avez consenti à devenir la femme d'un autre.

— Ah ! si vous saviez comment ! reprit-elle avec accablement. Après tout, pourquoi ne le dirais-je point? rien n'a été caché. Je me croyais oubliée ; on assurait que vous aviez trouvé en Italie quelqu'un plus digne de vous; on répandait le bruit d'un riche mariage...

— Et c'est alors par dépit que vous avez accepté vous-même celui qui s'offrait?

— Non, non, j'ai refusé longtemps; j'aurais refusé toujours si la maladie de ma mère ne m'avait obligée à céder.

— Que voulez-vous dire?

— Ne le comprenez-vous donc pas? s'est écriée la jeune femme en sanglotant. Eh bien, mon oncle a déclaré que tant que je résisterais tout serait refusé à la mourante. Il fallait acheter par mon obéissance les derniers secours : j'ai cédé... ma mère est morte... et ses funérailles ont été mon cadeau de noces. »

Elle n'a pu en dire davantage. Armand, éperdu, poussait des exclamations indignées. Mais tout à coup il s'est approché de L..., il lui a pris les mains, et il est tombé à genoux devant elle, en lui demandant pardon de l'avoir accusée.

J'allais m'entremettre, quand un bruit de voix a retenti dans la pièce voisine. J'ai distingué celle de monsieur Baptiste, qui semblait moins calme que d'habitude; puis une autre, qui s'élevait furieuse. En l'entendant, madame Béeherel, effrayée, a murmuré :

« Mon mari ! »

C'était lui, en effet, qui voulait passer malgré Baptiste.

« J'ai vu le jeune homme entrer ! criait-il. Ils sont ici tous deux, j'en suis sûr. Ah ! si je les trouve, malheur à eux ! »

On entendait sa canne ferrée frapper avec rage les dalles de la salle à manger. Armand s'est redressé, et la jeune femme a couru vers moi en me demandant protection. Les voix approchaient. J'ai eu peur d'un premier acte de violence que je n'aurais pu prévenir. Il n'y avait pas un moment à perdre. J'ai poussé Armand dans une chambre et madame Bécherel dans le petit salon. Comme j'achevais, la porte s'est ouverte d'un brusque mouvement, et le recenseur a paru sur le seuil les traits bouleversés. Je me suis avancé vers lui :

« Est-ce vous, mon voisin, qui faites tout ce bruit? ai-je demandé tranquillement. »

Mais il avait fouillé le cabinet d'un regard effaré, et il s'est écrié :

« Il y avait ici quelqu'un tout à l'heure; j'ai entendu qu'on parlait. Ne cherchez pas à le nier.

— Et pourquoi nierais-je, monsieur? » ai-je répondu sérieusement.

Il a tressailli.

« Ainsi vous avouez... C'étaient eux. Où sont-ils? Répondez sur-le-champ. »

Je me suis efforcé de sourire.

« Pardon, nous jouons ici deux rôles que je ne puis accepter, lui ai-je dit : on croirait un juge qui interroge un coupable. Veuillez vous remettre, monsieur, et vous rappeler que vous êtes chez un voisin qui ne voudrait rien faire dont vous pussiez vous plaindre. »

En parlant ainsi, je roulais vers lui un fauteuil. Il a paru un peu saisi; le rouge et la pâleur se sont succédé à deux reprises sur son visage : il y avait évidemment lutte entre son respect et sa colère; celle-ci a paru l'emporter un instant.

« Je demande une réponse! s'est-il écrié en frappant le

parquet du pied. Une femme était ici il y a un instant... et elle n'était point seule... En voilà la preuve. »

Il montrait le chapeau d'Armand posé sur mon bureau, et, remarquant le geste de contrariété que je n'avais pu retenir :

« Vous êtes pris ! a-t-il ajouté brutalement. Allons, il est inutile de les cacher davantage. Qu'on me les montre, ou je chercherai moi-même. »

Il avait fait un pas vers la porte du petit salon. J'ai voulu l'arrêter, mais il ne se connaissait plus; il m'a repoussé avec une malédiction furieuse et m'a fait chanceler. Baptiste, qui était resté, a poussé un cri d'indignation, en étendant les deux bras pour prévenir ma chute. Le recenseur s'est arrêté, honteux de sa violence.

« Il était inutile de prouver que vous aviez plus de force qu'un vieillard, lui ai-je dit, et peut être n'auriez-vous pas dû oublier que vous étiez chez lui.

— Pardon, a-t-il balbutié, hésitant encore entre l'emportement et la honte; mais vous voyez bien que je ne suis plus maître de moi-même... Ah ! monsieur... vous ne savez pas !... »

Sa voix commençait à fléchir, comme si l'attendrissement le gagnait.

« Vous vous trompez, lui ai-je dit avec intérêt; je sais que celle qui porte votre nom espérait en porter un autre; mais je sais aussi qu'elle vous en a loyalement averti; qu'elle a refusé l'entrevue demandée par monsieur Armand Bouvier; qu'elle venait me supplier d'obtenir qu'il partît sans essayer de nouvelles sollicitations et en la laissant tout entière à ses devoirs.

— Est-ce vrai ? s'est écrié monsieur Bécherel très-ému.

— Je sais enfin, ai-je ajouté, qu'elle souffre de vos soupçons, qu'elle craint vos violences, et qu'à défaut de

générosité elle aurait droit d'attendre de vous au moins de la compassion. Vous voyez que je sais tout.

— Non, a bégayé le recenseur dont la colère était épuisée et qui s'est laissé tomber sur un fauteuil, non, monsieur, vous ne savez pas tout, car elle n'a pu vous dire ce qu'elle ignore elle-même... c'est que je l'ai toujours aimée sans rien dire, moi. Je l'avais connue tout enfant, quand j'habitais près de sa mère ; mais, aussi pauvre qu'elle, je ne pouvais songer à me marier. Je suis parti pour tenter la fortune ; je suis entré à la mairie garçon de bureau d'abord, puis je suis devenu expéditionnaire, rédacteur, chef de service. Il m'avait fallu douze ans pour cela, monsieur ! Dans l'intervalle, j'avais revu la jeune fille de loin en loin, mais toujours sans rien dire... Enfin, quand j'ai cru que je pouvais lui offrir de partager avec moi, j'ai parlé. Mais... j'arrivais trop tard, elle en aimait un autre.

— Et pourtant vous avez persisté ?

— Parce que cet autre l'avait oubliée.

— Qui vous l'a dit ?

— Son oncle, monsieur... et elle-même. Je ne pouvais le savoir autrement. J'aurais dû comprendre que la trahison du préféré ne me rendrait point plus aimable ; que ce que je pouvais donner n'empêcherait pas de regretter ce qu'on avait perdu ; mais je la voyais si rudement traitée par cet oncle qui lui reprochait sa soif et sa faim ! j'ai pensé que ma protection serait au moins plus douce ; elle-même l'a cru, car, après une explication, nous nous sommes entendus. Je pensais enfin tenir le bonheur. Malheureux fou que j'étais ! nous venions de nous perdre tous deux.

— Comment ?

— Oui, monsieur, nous perdre, car rien de ce que j'espérais n'est arrivé. Je m'étais dit qu'une fois à moi,

L... se prendrait d'un peu d'amitié; qu'elle oublierait ses idées d'autrefois. J'avais tort; elle n'a rien oublié. Dans les commencements, pour lui plaire j'essayais d'être gai, amical. Peine inutile, monsieur ! elle restait toujours aussi triste : autant eût valu essayer de rendre la vie à une morte. Alors, moi, ma patience s'est lassée, c'est vrai; je me suis plaint trop vivement peut-être; elle n'a pas compris que ma colère, c'était encore de l'amitié; elle s'est effarouchée. D'abord je ne lui étais qu'indifférent; de ce moment, elle a eu peur. Ah ! monsieur, vous ne savez pas ce que c'est que de ne pouvoir parler sans faire tressaillir, de voir toujours des yeux humides, de sentir qu'on n'a de pouvoir sur une femme que pour la rendre malheureuse. Moi, cela m'ôte la raison. Voyez-vous, je voudrais tour à tour la battre ou la prier à genoux... Et rien, rien n'y a fait !... elle est restée enfermée dans son cœur avec son souvenir. J'avais beau frapper à la porte, elle n'entendait pas... Alors je n'ai plus eu qu'une ressource : je me suis fait muet, aveugle et sourd; je n'ai voulu parler qu'à mon travail; je me suis grisé de chiffres, comme certains malheureux d'eau-de-vie, pour m'étourdir... toujours inutilement, monsieur ! l'épine m'est restée dans le cœur !

— Et vous n'avez point tenté de vous faire comprendre de celle que vous aimez tant? me suis-je écrié, sincèrement touché de son accent. Pourquoi ne lui avoir point parlé comme vous me parlez là?

— Impossible, monsieur ! a-t-il répondu; elle a trop de puissance sur moi : un seul regard qui me semble triste, un mouvement des lèvres où je crois voir une expression de froideur, suffisent pour m'irriter ou me faire perdre courage... Et puis, voyez-vous, j'ai peur de me laisser aller à lui dire certaines choses que j'aurais pu lui

avouer si elle m'avait pris à gré, mais qui à cette heure lui sembleraient des reproches. »

Je l'ai regardé d'un air qui lui a prouvé que je ne comprenais pas.

« Eh bien, oui ! a-t-il repris avec agitation, je peux lui dire maintenant que si je ne l'avais pas retirée des mains de son oncle, il l'aurait mariée de force à ce vieux voisin qui la demandait... que j'ai dû l'acheter de ce misérable... payer tout ce qu'il avait dépensé pour sa mère; tout, jusqu'à la pierre qu'on taille maintenant pour sa tombe !

— Quoi ! c'est vous ? me suis-je écrié.

— Ne le dites pas, monsieur, a-t-il repris vivement ; il ne faut pas que L... le sache ; elle aurait regret de m'avoir cette obligation. »

Ici nous avons été interrompu par un cri ; la porte du petit salon s'est ouverte, et la jeune femme s'est élancée vers monsieur Bécherel, dont elle a saisi les mains, qu'elle a baisées.

« Non ! s'est-elle écriée avec un flot de larmes, non, je ne serai pas ingrate à ce point ! Ah ! j'ai tout entendu... Je comprends tout maintenant... J'avais tort, j'avais tort. Me pardonnerez-vous, Henri ? »

Le recenseur a fait un mouvement.

« Elle m'a appelé Henri ! a-t-il dit pâle de joie et la lèvre frémissante... Répète encore, répète !

— Oui, Henri, oui, je tâcherai de devenir ce que je dois être. »

Il l'a enveloppée de ses bras avec un accent de joie, l'a baisée à plusieurs reprises sur les cheveux ; puis, se tournant vers moi, il s'est excusé.

Je lui ai pris la main en le félicitant; j'ai fait des souhaits pour l'avenir de cette union qui ne commençait vé-

ritablement que de cette heure, et je les ai reconduits tous deux jusqu'à la porte d'entrée.

Lorsque je suis revenu, Armand était au milieu de mon cabinet, très-pâle, mais bien résolu.

« Monsieur Raymond n'a point de commissions pour l'Allemagne? m'a-t-il demandé; je pars demain.

« Va, lui ai-je dit, cher enfant, en le serrant dans mes bras, va, je te bénis ; que Dieu te console!. . . . .

Ici s'arrête le manuscrit des *Souvenirs d'un Vieillard*, interrompu par la mort si prématurée et si regrettable de M. Émile Souvestre. Les pages qui suivent sont de M. Eugène Lesbazeilles, son gendre, qui, en nous les envoyant, y a joint ces lignes :

« Quelque téméraire qu'il me parût d'accepter cette » tâche, on m'en a fait un devoir et j'ai essayé de le rem- » plir. Mes relations avec M. Souvestre, aussi étroites » que la parenté la plus proche et l'affection la plus pro- » fonde pouvaient les rendre, m'ont mis à même de bien » connaître ses croyances, ses sentiments, son âme tout » entière. Je me suis appliqué, dans ce travail, à évo- » quer devant moi sa pensée et à m'y conformer le plus » fidèlement possible. Quant à la forme, il va sans dire » que je n'ai pas eu la prétention, ni même l'intention, » d'imiter celle de M. Souvestre. C'est ce sentiment de » mon insuffisance qui m'effraye en laissant publier ces » pages et trouble pour moi le plaisir de m'être acquitté » d'un devoir filial. »

(*Note de l'éditeur.*)

XXXVI

M. RENÉ A SON COMPTOIR.

Félicité a obtenu le crédit de marchandises que j'avais sollicité pour elle. Ce matin, quand je suis allé la voir, j'ai été accueilli par une avalanche de remercîments. En vain j'ai voulu lui persuader qu'elle devait attribuer le succès de sa demande, non pas à ma protection, mais seulement à sa probité, à sa bonne renommée ; que d'ailleurs elle avait conclu une affaire commerciale, nullement reçu une faveur : elle n'a pu résister au besoin de rendre grâces à quelqu'un, et le torrent d'éloges, forcé enfin de se détourner de moi, s'est reporté tout entier sur monsieur Dutilleul. Pourquoi me serais-je obstiné à la détromper ? La reconnaissance réchauffe et réjouit le cœur ; elle est plus douce encore à celui qui l'éprouve qu'à celui qui en est l'objet.

Tout en continuant à parler avec une volubilité que je ne lui avais jamais connue, Félicité avait repris son travail interrompu, et rangeait dans sa boutique les denrées nouvellement arrivées. Un bibliophile n'eût pas mis plus de sollicitude et d'amour à classer ses livres précieux, qu'elle n'en dépensait à disposer les paquets de café, les bocaux de girofle ou de canelle. Ses instincts de ménagère, dont autrefois mes papiers avaient été si souvent victimes, avaient profité de cette circonstance pour se donner pleine satisfaction, et elle avait entrepris, dans l'intérêt de l'ordre et de la symétrie, un bouleversement général. Aucun objet ne put échapper à son parti pris de

réforme, bien que la plupart, après un examen minutieux et des essais réitérés, dussent reprendre la place dont on les avait dépossédés. Plus d'une fois je fus consulté sur l'effet plus ou moins harmonieux de telle ou telle combinaison, et je dus donner mon avis avec le même sérieux que s'il se fût agi des plus graves intérêts.

« Derrière les carreaux brillants de la porte, on suspendit les images coloriées et les jouets d'enfants ; l'armoire vitrée fut réservée aux écheveaux et aux rubans qui y étalèrent leurs couleurs habilement nuancées ; les tablettes se couvrirent de flacons, ici rangés en colonnades, là entassés en pyramides jusqu'au plafond. Quand le classement fut terminé, Félicité jeta sur l'ensemble de son œuvre un coup d'œil d'orgueilleuse satisfaction ; et le fait est que la petite boutique avait un air singulièrement coquet et joyeux, avec ses comptoirs récemment repeints et vernis, ses balances aussi brillantes que l'or, et ses casiers alignant leurs étiquettes en longues files d'une irréprochable régularité.

En ce moment René survint : il ne laissait guère s'écouler de jours sans trouver le moyen de s'échapper jusqu'à la maison du faubourg, ne fît-il que frapper sur les carreaux en courant ou passer sa figure joviale par la porte entr'ouverte. A peine fut-il entré, qu'une surprise émerveillée se peignit sur ses traits : ses regards se portaient alternativement sur les belles choses qui l'environnaient et sur celle qui lui paraissait les avoir évoquées comme par une baguette magique. Il était évident que son admiration toujours croissante était sur le point de faire explosion, et qu'il allait se jeter au cou de Félicité ; mais ma présence comprima tout à coup ce premier mouvement, et une réflexion subite parut achever de le contenir. Il se dit, sans doute, qu'après tout, cette ménagère

si habile, elle était sa femme; qu'au milieu de toutes ces richesses, il était chez lui, et, voulant se montrer au niveau de sa fortune, il se dirigea tranquillement vers le comptoir, monta gravement la marche qui l'élevait au-dessus du sol, et s'assit dans le fauteuil de cuir où il se carra et demeura silencieux avec une majesté des plus comiques.

Autrefois, j'aurais souri de cet humble ménage, qu'un sort si médiocre suffit à enchanter, et dans mon sourire le dédain aurait eu plus de part que la gaieté. Malgré la bonne opinion que j'avais de mon spiritualisme, je n'étais, en réalité, sensible qu'à la forme; je n'étais touché que du bonheur élégant; je confondais les petits avec les objets vulgaires qui les entourent, et je les enveloppais sans examen dans la même indifférence, trop souvent dans le même mépris. A combien d'injustices et à quelles privations ces préjugés me condamnaient! Aujourd'hui bien des barrières sont tombées pour moi, et je trouve à glaner sur un plus vaste champ. La joie des raffinés n'est plus seule à me frapper et à me séduire. Au milieu des pains de sucre de la pauvre marchande, je discerne et je recueille des sentiments, des émotions dont mon cœur fait son profit. Je ne me borne plus à me promener dans les allées ratissées des parcs : j'explore aussi les routes banales et je n'y fais pas moins ample moisson; la fleur du fossé a des couleurs solides, des odeurs saines, qui ne me charment pas moins que les nuances plus fines, les parfums plus délicats des plantes de serre. Et en même temps que je ressens plus de sympathie, j'en inspire aussi davantage. Quand j'ai tendu cordialement la main à René et à sa femme, ils ont eu des larmes dans les yeux.

Je m'aperçois que je viens de faire mon éloge; mais je proteste que c'est la vieillesse seule que j'ai eu l'intention

de louer. D'ailleurs ç'a été de tout temps le privilége des vieillards de pouvoir parler d'eux-mêmes avec quelque bienveillance, sans s'attirer trop de blâme. Nestor, dans l'Iliade, n'ouvre guère la bouche que pour se féliciter de ses vertus, et Homère, au lieu de l'accuser d'outrecuidance ou de bavardage, trouve que les paroles coulent de ses lèvres plus douces que le miel.

XXXVII

ISOLEMENT FORCÉ.

9 *août*. — Fatigué déjà de la visite que j'avais faite hier à Félicité, mais encouragé par la fraîcheur de l'air, j'ai voulu ce matin aller surprendre Roger chez lui : à peine parvenu au premier tiers du trajet, j'ai été obligé de retourner sur mes pas et je n'ai pu rejoindre ma demeure qu'après m'être arrêté plusieurs fois en chemin. Il y avait déjà quelque temps que j'éprouvais une extrême lassitude à la suite de chacune de mes sorties, mais je m'obstinais à ne l'attribuer qu'à la mauvaise disposition du moment. Il m'a fallu enfin reconnaître que mes forces s'épuisent, que bientôt la promenade va me devenir impossible. Au premier abord, je dois le dire, la pensée d'une séquestration indéfinie, la perspective de rester confiné à perpétuité dans ma chambre, m'a vivement attristé. Je me suis mis à songer avec émotion, avec regret, à cette place plantée d'arbres où chaque jour mon banc préféré m'attendait. Il m'a semblé que la vue de ces lieux accoutumés, ces causeries, non pas affectueuses ni très-attachantes,

mais aisées et familières, avec ces compagnons d'âge et de loisir, qui du matin au soir forment sous le même tilleul un groupe inamovible incessamment renouvelé, il m'a semblé que tout cela était indispensable à ma vie, et je n'ai pu m'empêcher d'accuser amèrement la vieillesse qui allait me réduire au vide de l'isolement et de l'abandon.

Eh bien! je n'ai jamais passé d'heures plus agréables, plus remplies que celles qui viennent de s'écouler. A peine étais-je depuis quelques moments immobile dans mon fauteuil qu'il s'est fait peu à peu comme une lueur dans mon esprit assombri; mon âme, un instant abattue, s'est progressivement relevée par une force intérieure et spontanée. Je me suis mis à considérer les objets qui m'environnent et avec lesquels je vais vivre désormais dans une intimité presque exclusive, d'un œil plus attentif, plus bienveillant, et sous mon regard tout s'est revêtu d'un aspect nouveau, d'un charme jusqu'alors inaperçu. Le rayon de soleil qui pénétrait dans ma chambre par la fenêtre entr'ouverte et rayait le tapis d'une bande dorée, m'a paru d'un éclat, d'une gaieté que je ne lui avais jamais trouvés. Il y a sur mon bureau un pot de réséda auquel, ces jours passés, avant de sortir ou au retour, je donnais à peine un regard indifférent: j'ai pris un singulier plaisir à l'examiner; j'ai ressenti de l'admiration, presque de la reconnaissance pour cette petite fleur terne qui dardait autour de moi ses aromes parfumés avec une si généreuse prodigalité, avec une si infatigable véhémence.

Alors j'ai reconnu que c'est faute de clairvoyance et de bonne volonté que nous ne jouissions pas davantage de tant d'éléments précieux répandus autour de nous. Si nous songions à relever ces parcelles éparses, comme le

diamantaire sa poussière de diamant, à faire le compte de tous ces biens qui enrichissent notre pauvreté native, nous trouverions en abondance des sujets de nous réjouir et d'aimer. L'inattention, l'indifférence, l'apathie, se partagent la domination de notre esprit; comme ils n'ont pas la corpulence des vices actifs, ces défauts échappent à la vigilance de notre morale, et ils exercent sourdement leur influence pernicieuse. Ce sont des ennemis sur lesquels désormais j'aurai l'œil et que je saurai vaincre, maintenant que mon âge, dépouillé des ressources extérieures, me laisse plus exposé à leurs subtiles attaques.

Mais ce sont surtout mes livres qui me sont tout à coup devenus chers; eux qui tout à l'heure n'étaient pour moi que des volumes, que des reliures, presque des meubles, voilà qu'ils se sont en quelque sorte animés; l'esprit déposé dans leurs feuillets s'en est dégagé et est venu au-devant du mien; j'ai trouvé en eux des interlocuteurs qui m'ont communiqué leurs pensées, des amis qui se sont emparés de moi et m'ont introduit dans leur vie. Incomparable compagnie toujours prête à m'admettre, inépuisable intimité qui ne me manquera jamais, qui n'attend que mon consentement pour m'accueillir et me charmer!

Avec Platon, me voici transporté à Athènes, à l'ombre d'un portique de marbre soutenu par d'élégantes colonnes auxquelles le soleil de la Grèce a donné le poli et la teinte ambrée de l'ivoire, au milieu de ces inimitables entretiens où Socrate, par la grâce de sa parole, s'efforce de gagner ses disciples à sa sublime et souriante sagesse. J'assiste à l'un de ces banquets où le grave philosophe ne dédaigne pas de s'asseoir au milieu d'une jeunesse légère, sachant bien que l'attrait de son éloquence ne tardera pas à faire oublier les coupes; je vois Alcibiade

lui-même, qui tout à l'heure était entré le sourire de l'ironie sur les lèvres, la tête couronnée de violettes, prêter peu à peu une oreille plus docile, d'abord séduit, puis subjugué : il écoute en silence; la confusion et bientôt le respect se peignent sur son visage devenu sérieux, des larmes d'enthousiasme brillent dans ses yeux, et, se dépouillant de sa couronne, il la pose sur le front du maître, qu'il déclare inspiré des dieux.

Puis Virgile s'empare de moi et m'entraîne à travers ses magiques paysages ; j'erre avec lui sur la grève déserte où la corneille se promène solitaire et grave sous un ciel chargé de nuées orageuses ; je pénètre dans l'antique forêt où les chênes entrelacés entassent leurs ombres épaisses : je sens dans l'air obscur l'odeur humide et âcre des marais ; j'entends retentir sous les dômes de verdure le cri perçant des oiseaux sauvages. Mais bientôt des scènes plus riantes me sollicitent et m'attirent ; de vastes campagnes s'étalent aux rayons fécondants du soleil, ici plaines jaunissantes où les hautes moissons ondulent sous la brise, là vertes prairies où paissent les troupeaux le long du fleuve coulant à pleins bords ; les saules au pâle feuillage, les buissons, tout rougis de leurs baies purpurines, séparent les vergers où chante l'émondeur ; les abeilles vibrent dans l'azur de l'air ; on entend, mêlé aux mugissements des bœufs, le cliquetis des chaînes et des freins dans l'étable.

Des solitudes de la nature, Plutarque me ramène dans les rangs de l'humanité ; je passe en revue, guidé par lui, les héros qu'il a rassemblés comme dans un glorieux Panthéon, allant de l'un à l'autre, moins empressé de m'arrêter auprès de ces illustres conquérants dont l'ambition et l'orgueil ont fait presque toute la grandeur, mais heureux de m'attacher à ces simples citoyens qui, dans un

rang obscur, incertains de leur gloire à venir, ont dévoué leur vie et leur mort au salut de la patrie, au triomphe de l'honneur. J'aime à suivre pas à pas, dans le sillon fumant, l'humble charrue où des mains, naguère victorieuses, ne dédaignent pas de se fatiguer; je m'assieds à ce foyer domestique, fermé comme un sanctuaire au tumulte du dehors, réservé aux dieux et à la famille, où l'épouse romaine abrite ses vertus, où l'enfant grandit entre la tendresse et la discipline, où l'énergie des âmes s'entretient dans le travail et l'austérité : insipides banalités classiques pour ceux qui n'écoutent qu'avec l'oreille, qui dans les mots n'entendant que des sons, s'irritent d'une monotonie importune; mais inépuisables sujets de méditation, éternels objets d'admiration et de respect pour ceux qui comprennent avec l'âme, qui dans les personnages de l'histoire reconnaissent des hommes, chérissent des frères.

Tout change : saint Augustin et l'Imitation me transportent dans un monde nouveau ; le soleil d'Athènes et de Rome s'éclipse; une lumière mystique, plus éclatante et plus douce à la fois, se répand sur la terre ; le Parthénon et le Capitole s'enfoncent dans la brume et cèdent le ciel aux flèches des monastères, aux tours des cathédrales. J'aime à me réfugier, loin des champs de bataille, loin du bruit des lances et des épées, sous les voûtes de ces retraites paisibles, à écouter ces aveux désolés, ces gémissements de la conscience humaine tout à coup sortie de son antique sommeil, et en même temps ces chants sublimes, ces hymnes éclatants qui célèbrent une espérance et une joie jusqu'alors inconnues sous les cieux.

Merveilleuse puissance de la pensée! Du fond de ma chambre, du fauteuil où je suis assis, je puis parcourir les espaces immenses du passé. Je vois se bâtir les villes,

les empires naître et s'accroître, les races cheminer sur la terre, s'établir, se policer, toute cette ondulation de l'humanité cherchant son niveau sur le globe qui lui a été donné. Fatigué de ces grandes vues, je me repose sous la tente du patriarche ou sous le chêne de saint Louis ; de la tribune de Cicéron je passe à la chaire de Bossuet. Les distances ne sont rien pour moi ; je les franchis d'un bond instantané, celles de l'étendue comme celles du temps ; de l'orient j'accours à l'occident, des premiers jours du monde je me transporte à l'heure qui vient de sonner ; où un spectacle attrayant m'appelle, j'y suis ; où une belle action, où un noble entretien m'invite, m'y voici. Magnifique domaine du souvenir ! Vaste envergure, inépuisable agilité de la pensée !... Je ne suis plus inquiet de ma solitude et de mon loisir !

XXXVIII

MALADIE.

2 *septembre.* — Il me semble qu'il s'est écoulé des mois, ou plutôt d'incalculables espaces de temps, depuis que j'ai écrit les dernières lignes de ce journal. Et pourtant je trouve, en consultant la date, qu'il y a trois semaines à peine que je suis tombé malade : tant l'immobilité dans le repos du lit, l'uniformité du jour et de la nuit, le vide des heures, la rupture complète des habitudes, changent notre notion ordinaire de la durée et nous rendent incapables d'évaluer le temps !... On me permet aujourd'hui pour la première fois de rester levé, de faire quelques tours dans ma chambre ; on me remet, sur mes instances, les rênes en main, comme à un cavalier désar-

çonné, mais fier et impatient de retrouver sa monture : j'ai hâte de me reconnaître, de reprendre la mesure des choses, de rentrer en possession de moi-même.

Je ne puis me rappeler comment a eu lieu la chute à la suite de laquelle je me suis trouvé couché dans mon lit, au milieu des fioles, dans l'air tiède et la demi-obscurité d'une chambre de malade. On m'assure qu'un faux pas en a été la seule cause ; mais on met tant d'insistance à me le répéter, on paraît tant tenir à m'en voir convaincu, que je ne puis m'empêcher de me défier de cette explication, et qu'une autre, beaucoup plus probable, se présente obstinément et s'impose à mon esprit. Je soupçonne que j'ai été surpris, non par un accident fortuit et extérieur, mais par quelque atteinte subite d'un mal interne. Plusieurs indices, qu'il m'est décidément impossible de traiter d'imaginaires, ma vue tout d'un coup affaiblie, un état d'étourdissement et de pesanteur presque continuel, l'insurmontable langueur avec laquelle mes membres obéissent à ma volonté, concourent à affermir en moi cette idée et m'annoncent peut-être des retours, plus ou moins prochains, du même mal.

C'est ce dernier point de vue, c'est cette considération de l'avenir qui, ces jours derniers, a le plus menacé mon repos ; ma pensée y revenait sans cesse dans cet état particulier aux malades, et qui n'est ni le sommeil ni la veille complète ; mon imagination s'épuisait à enfanter de tristes images. Devenu plus maître de moi, j'ai réussi peu à peu à me retenir sur cette pente, à ressaisir enfin ma liberté. Je me suis attaché toute ma vie à me garder de la crédulité, enfantine amulette à l'usage des faibles : je dois maintenant m'appliquer à me garder de la défiance, qui ne serait pas une moindre superstition ni une moindre marque de faiblesse. Rien n'est plus pernicieux, surtout

à l'âge où je suis, que cette disposition à évoquer les menaces, peut-être fantastiques, de l'avenir, à toujours exagérer d'avance les torts de la nature envers nous, et à lui prêter des rigueurs qu'en réalité nous nous infligeons nous-mêmes.

Quant au présent, a-t-il rien qui doive me surprendre? Lorsque aucun âge n'est exempt de maladies, pouvais-je compter sur une vieillesse complétement épargnée? Mais ce n'est pas à la réflexion, ce n'est pas au triomphe de la raison que je dois d'accepter la situation qui m'est faite; comme j'écris ceci, non pour le public, mais pour moi-même et pour les miens, qui ne me soupçonneront pas d'adopter un optimisme de commande et de vouloir soutenir une thèse, je n'hésite pas à dire ouvertement que c'est ma situation elle-même qui se fait accepter de moi, et que si je donnais ma résignation pour un effort de stoïcisme, j'usurperais une gloire à laquelle je n'ai aucun droit.

Je trouve, en effet, que l'on a calomnié la maladie. A moins qu'elle ne soit accompagnée de souffrances vives et permanentes, ce qui est rare, elle n'a rien de si redoutable. C'est de leurs tourments d'esprit que souffrent surtout la plupart des malades; au lieu d'accepter ce qu'ils ne peuvent éviter, ils s'indignent, ils se révoltent; plutôt que de recevoir de bonne grâce l'hôte auquel ils ne peuvent fermer leur porte, ils aiment mieux se venger de sa présence en lui faisant mauvaise mine, en l'accablant de récriminations. Il me semble, quant à moi, qu'il peut y avoir de la paix dans la maladie. Je ne rougis pas de céder à une indiscutable nécessité, de subir sans résistance une force supérieure et inconnue. Je me laisse aller, je m'abandonne, et je ne suis pas sans goûter un certain repos d'esprit au sein de cette fatigue corporelle. Je sens ma

responsabilité absolument dégagée, ma conscience parfaitement libre, et, toutes les fois que ma conscience n'est chargée d'aucun poids, j'avoue que je respire à l'aise, que je jouis paisiblement du sentiment de mon être.

Je suis bien loin de vouloir dénigrer la santé; mais je me permettrai pourtant de dire qu'elle ne mérite pas tous les éloges pompeux qu'ont coutume de lui prodiguer ceux qui en sont privés. Qui niera qu'elle impose des devoirs auxquels il est difficile à une conscience délicate d'assigner une limite? De là des incertitudes douloureuses, des luttes qui ne se terminent pas toujours par la victoire; et je ne sais, pour ma part, rien de plus accablant que ces défaites-là, qui s'appellent des remords. Le corps peut se bien porter, mais l'âme est alors bien malade.

Il y a d'autres compensations, plus positives et incontestables pour tout le monde, attachées à la maladie. C'est la sympathie, la bienveillance que, sans notre coopération, elle conquiert pour nous de tous côtés. Les hommes sont ainsi faits qu'il faut quelque chose, une impulsion, une secousse, pour que leur bonté se réveille et s'exerce; nous ressemblons aux disciples du Christ, qui, livrés à eux-mêmes sur la montagne, retombaient toujours dans leur assoupissement. Eh bien, la maladie, par la compassion qu'elle excite, réussit admirablement à secouer ce sommeil de la bonté. On nous aime parce qu'on nous plaint, nous aimons parce qu'on nous aime, et ainsi s'établit une affection réciproque, une communion bienfaisante entre des âmes qui, sans cet appel de la pitié, se fussent toujours traitées en étrangères. Je ne sais quel religieux philosophe a dit que la providence de Dieu comptait, pour s'accomplir, sur la charité de l'homme. Je comprends pour la première fois toute la profondeur de cette pensée, et puisque la charité humaine ne naît pas d'elle-même, j'ab-

sous et je remercie les maux apparents, et en particulier la maladie, qui la suscitent et la développent.

J'ai recueilli hier, à ce sujet, un témoignage bien intéressant. C'est celui d'un vieillard aveugle qui demeure dans la maison voisine, et avec qui j'avais souvent, en passant devant sa porte, échangé quelques mots de politesse. Surpris de ne plus m'entendre, à l'heure de ma promenade quotidienne, lui adresser la parole, et ayant appris que j'étais malade, il est venu me voir hier. Comme sa conversation témoignait d'une sérénité d'âme qui contrastait d'une manière frappante avec sa triste situation, je n'ai pu m'empêcher de lui en exprimer mon admiration et mon étonnement. « Alors je vais vous étonner encore davantage, m'a-t-il répondu, en vous disant que la gaieté de mon caractère date de l'accident qui m'a privé de la vue. Autrefois j'étais d'une humeur toute différente; je passais, et je conviens que c'était à bon droit, pour un esprit mécontent et amer. Ayant éprouvé d'assez grandes difficultés à faire mon chemin dans le monde, ce qui tenait sans doute autant à moi-même qu'aux autres, j'avais pris le monde en aversion, j'accusais les hommes de dureté, d'égoïsme, enfin j'étais devenu misanthrope. Mais, depuis que je suis aveugle, j'ai conçu de tout autres sentiments. Mon infirmité m'a réconcilié avec le genre humain. Si vous saviez de combien de témoignages d'intérêt, de combien de bons offices je suis chaque jour l'objet! Il semble qu'une puissance bienfaisante ait aposté, comme dans les contes de fées, des amis et des serviteurs dévoués sur ma route. Dans la rue, il n'est personne qui ne s'écarte complaisamment de peur de gêner mon passage; quand je suis sur le point de traverser un endroit parcouru par des voitures, il ne manque jamais de se trouver sous ma main une main obligeante pour me servir de guide; s'il

m'arrive de m'arrêter avec l'apparence de l'hésitation ou de l'embarras, aussitôt une voix, qui se fait douce et engageante, retentit à mon oreille pour s'informer de ce que je souhaite et m'offrir de me renseigner. Me voyant respecté et aimé, j'aime et je respecte à mon tour ; je suis content des autres et de moi-même. Aussi n'oserais-je me plaindre de mon sort, quelques privations qu'il m'impose d'ailleurs, puisque je lui dois ce qui fait en fin de compte le bonheur véritable : la bonne volonté envers les hommes, la bonne disposition du cœur. »

Mais je n'ai pas besoin de chercher au loin des exemples de ce bienfaisant effet de la maladie ; j'en ai moi-même fait l'épreuve. Le peu de jours qui viennent de s'écouler ont changé mes relations avec ceux qui m'entourent comme des années n'eussent peut-être pas suffi à le faire. Ainsi il s'est formé entre Baptiste et moi des liens tout nouveaux. Jusque-là il m'avait servi avec une scrupuleuse ponctualité ; de mon côté, je m'étais montré, je crois, humain envers lui ; je le traitais avec bienveillance, et j'avais voulu que, dans sa maladie, il fût convenablement soigné chez moi ; mais c'était là tout. Malgré l'excellente opinion que j'avais de mon dépouillement de tout préjugé aristocratique, de mes sentiments de parfaite égalité à son égard, j'avais encore bien du chemin à faire pour me rencontrer de plain-pied avec lui sur le même terrain ; la différence de culture intellectuelle mettait une barrière entre nous, une barrière qui me semblait légitime, nécessaire. Quand il était auprès de moi, je ne m'en trouvais pas moins seul ; sa compagnie ne m'était pas une compagnie véritable ; nous n'étions pas réunis, nous n'étions que rapprochés. Aujourd'hui, je puis dire qu'il en est autrement. Baptiste a eu l'occasion de dépasser l'exactitude et de donner carrière à son zèle, d'excéder l'obéissance et

d'aller jusqu'au dévouement. Il ne m'a pas seulement servi, il m'a rendu service. Il a eu des attentions, des paroles, que des gages, que toute rémunération matérielle, sont incapables d'acquitter. Je sens que j'ai contracté envers lui une dette morale, une dette de cœur que le cœur seul peut payer. Aussi, bien qu'extérieurement rien ne semble changé entre nous, tout l'est au fond; quand il entre dans ma chambre, c'est maintenant autre chose qu'un bruit qui me fait retourner la tête, c'est l'arrivée de quelqu'un à qui j'éprouve le besoin d'adresser la parole, de donner un témoignage de sympathie; lorsque nos regards se rencontrent, au lieu de se croiser rapidement, comme deux passants qui n'ont rien à se dire, ils prennent d'un commun accord le temps de se reconnaître et de s'en donner un signe; s'il arrive que nos mains se touchent, ce n'est plus un contact accidentel que par réserve chacun se hâte de rompre, nous sentons l'un et l'autre qu'à l'occasion ce contact serait une poignée de main.

Je ne crains pas de dire que même avec Roger mes relations sont devenues plus intimes et plus douces. Rien de nouveau n'a pu, sans doute, se créer entre nous; mais nous avons mis au dehors ce que nous laissions au dedans de nos cœurs. Il était arrivé pour nous ce qui arrive communément pour ceux qui, par nécessité de métier, ont donné en eux la prédominance à la vie intellectuelle: même aux heures de loisir et de liberté, que le cœur devrait jalousement réclamer, on rentre dans l'arène, et l'esprit reprend ses exercices habituels. L'un raconte l'insurrection chinoise, son opinion sur l'issue probable de la lutte, sur les destinées futures du Céleste Empire; l'autre répond par l'explication des nouveaux phénomènes électriques constatés à l'Académie des sciences. Et des mois,

des années d'intimité s'écoulent ainsi, n'apportant qu'une vaine pâture à la curiosité, sans aucun profit pour le cœur. Depuis ma maladie, nous jouissons tout autrement de notre amitié ; nos réunions ont pour nous un attrait que leur fréquence augmente au lieu de l'épuiser. A quoi nous occupons ces soirées que Roger vient régulièrement passer auprès de moi, je ne saurais le dire précisément ; mais ce que je sais bien, c'est qu'elles ne nous semblent pas vides. Lui, ordinairement si distrait, il met toute son attention à deviner mes besoins, à prévenir mes désirs, et sa sollicitude me remplit de reconnaissance. Avec quel plaisir j'accepte de sa main la tasse de tisane qu'il a voulu préparer lui-même et dont il prétend que j'ai envie ! Souvent il m'offre de me faire une lecture ; et j'en demande pardon à mes auteurs favoris, mais je soupçonne que la complaisance de mon cher lecteur a plus de part que tout leur génie dans le charme que je trouve à leurs livres ; peut-être n'est-il pas de médiocre écrivain dont je ne fusse alors disposé à me déclarer satisfait. Même quand nous gardons le silence, ce qui arrive quelquefois, j'atteste que nous ne nous ennuyons pas, et qu'une conversation muette continue entre lui et moi. Dans ses mouvements, dans le bruit qu'il fait pour rapprocher son fauteuil de mon chevet ou pour attiser mon feu, dans sa présence seule, j'entends le langage de sa bonne volonté et de son dévouement. Ainsi nous n'avons plus besoin que la chimie ou l'histoire s'interposent entre nous sous prétexte de nous rapprocher ; ce que nous voulons réunir, ce que nous mettons en commun, ce n'est pas notre science, ce ne sont pas nos esprits, ce sont nos personnes ; et si l'on nous pressait de dire pourquoi nous nous aimons, nous ne pourrions l'exprimer qu'en répondant avec Montaigne : « Moi, parce que c'est lui ; lui, parce que c'est moi. »

XXXIX

MON TÉMOIGNAGE.

Octobre. — Je viens de traverser une phase singulière et qui n'était pas sans danger pour ma santé morale. Je m'évertuais à tromper les autres et moi-même, à entretenir une illusion dont je savais pourtant la fausseté. Le croirait-on? il me plaisait de me traiter et de me voir traiter en malade. Comme la maladie est un accident, un état transitoire, un visiteur qui traverse notre logis et non un commensal qui demeure avec nous, j'aimais qu'on me parlât de ma maladie, je me laissais entretenir de convalescence, j'écoutais, sans protester, le mot de guérison... J'ai enfin secoué et rejeté loin de moi cette tentation d'un faux amour-propre. Non, je ne suis pas malade; les promesses que l'on me fait parce que je les ai sollicitées sont des flatteries; les potions qu'on me donne sont des boissons de gourmet; ce que j'éprouve n'est pas de la maladie, c'est de l'affaiblissement; tranchons le mot, c'est de l'infirmité. Ma chute m'a fait faire bien du chemin; j'ai descendu une pente que je ne remonterai plus.

Chose étonnante! depuis que j'ai reconnu franchement ma situation devant moi-même et devant les autres, je m'y suis acclimaté sans peine, je n'ai pas tardé à m'y trouver à l'aise; depuis que j'ai renoncé à me cramponner à l'illusion et que j'ai mis pied à terre sur le sol ferme de la réalité, j'ai retrouvé le repos et le bien-être. Il semble que la nature soit jalouse de notre confiance; elle attend que nous nous soyons abandonnés à elle pour nous accueillir et nous découvrir les ressources qu'elle nous tenait en réserve. On se fait à tout, dit la sagesse vulgaire;

sous cette vérité il y a bien des mystères que nous ne savons pas voir, bien des grâces dont nous devrions être reconnaissants; où nous ne voyons qu'une résignation d'habitude, dont nous ne savons gré qu'à la fatalité ou à nous-mêmes, il y a une dispensation préméditée, une largesse de la Providence.

Je me rappelle avoir autrefois rompu plus d'une lance en l'honneur de l'âge où je suis aujourd'hui, et qui est certainement la phase la plus décriée de toute la vie. Je prenais sa défense, en m'appuyant sur le raisonnement et aussi poussé par une sorte de foi instinctive. Il me semblait qu'aucun âge, qu'aucun moment de l'existence ne pouvait être absolument dépouillé de toute signification, de toute raison d'être, et par conséquent de tout bonheur. Mais on m'objectait mon inexpérience, les illusions généreuses de la jeunesse, la vanité des théories que dément la réalité, et l'on me mettait sous les yeux une imposante collection d'exemples bien faits, je l'avoué, pour me déconcerter, et qui en effet ne me laissaient pas sans quelque trouble.

Aujourd'hui, on ne récusera pas ma compétence; les cheveux blancs que j'aperçois là-bas, en face de moi, dans la glace, sont décidément des titres incontestables à la maturité du jugement et de l'expérience; mon opinion est plus qu'une opinion, c'est un témoignage. J'y suis, dans cette décadence si réprouvée; m'y voilà descendu, au fond de cet abîme si noir; et nul ne peut me contester le droit de crier à ceux qui en mesurent de loin les sinistres profondeurs avec effroi : — Rassurez-vous, approchez sans crainte; ce n'est pas si affreux que vous vous le figurez; il y a de l'air, il y fait jour, on y voit clair, on y respire!

Ce n'est pas que je songe à nier les privations qu'im-

pose la vieillesse, que je refuse de reconnaître les pertes qu'il faut subir. Si elles sont évidentes pour ceux qui les observent, elles ne le sont pas moins pour moi qui en souffre. Oui, les forces nous sont ôtées : comment n'en conviendrais-je pas, moi qui, chaque matin, pour faire quelques pas dans ma chambre, ai besoin du secours de Baptiste ? Nos sens s'émoussent et nous trahissent, soit, je ne saurais dire le contraire, quand hier, après avoir épuisé toutes les paires de lunettes égarées dans mes tiroirs, j'ai été obligé de me faire lire par Roger la lettre de ma fille, et j'ai chargé de malédictions l'écriture anglaise qu'autrefois j'aimais beaucoup. Je ne contesterai pas davantage ce qui par-dessus tout révolte, scandalise et fait tant redouter de vieillir, l'affaiblissement des facultés de l'esprit ; j'accorde que la mémoire se trouble et diminue, j'en ai fait l'expérience par moi-même et sur moi-même ; et si l'on prétend que l'intelligence décroît aussi, je suis prêt à céder encore sur ce point; si je faisais difficulté d'y souscrire, je serais le premier à me taxer de vanité... Voilà certes bien des ruines ; mais je les regarde d'un œil tranquille, car au milieu de ces ruines quelque chose reste debout ; au milieu de ces dépérissements quelque chose subsiste ; et ce quelque chose, c'est la conscience, c'est l'âme ; ce quelque chose, c'est l'homme lui-même. Loin que tout soit perdu, je dis que tout est sauvé !

A présent, je ne me sens disposé à aucune humilité ; je ne laisserai pas rabaisser la vieillesse ; fussé-je aussi accablé par l'âge, aussi dépouillé, aussi détruit que les détracteurs de la vieillesse aimeront à le supposer, je déclare que je me sentirais néanmoins aussi pleinement en possession de la nature humaine, aussi capable de dignité et de bonheur, que les plus richement doués des avantages du corps et de l'esprit. Et pourquoi ne dirais-je pas ma

pensée tout entière? Je ne veux pas décourager les jeunes de leur jeunesse, les forts de leur force, dégoûter les intelligents de leur intelligence,—j'aurais tort, et d'ailleurs je n'y parviendrais pas; — mais j'estime que je n'ai rien à regretter de cette parure extérieure de la vie, qui attire nos yeux éblouis à la surface, non au fond de nous-mêmes, et que, loin d'être déshérité, je me trouve en de plus avantageuses conditions. Me rappelant dans quelles chimères décevantes le sentiment de mes forces m'a autrefois égaré, dans quelles ambitions folles, ennemies de la vérité et de la paix, des facultés assez satisfaisantes ou plutôt satisfaites d'elles-mêmes jetaient mon orgueil, comment me plaindrais-je de n'avoir plus maintenant que de quoi connaître les vrais biens et les aimer? Sentant que la vie de l'âme est la vraie vie, la joie de l'âme la vraie joie, comment ne me féliciterais-je pas d'être délivré du reste et d'en être réduit à mon âme? Je proteste contre cette comparaison que l'on a coutume de faire de la vie avec une montagne dont, à peine est-on monté au sommet, il faut descendre le versant; comparaison désespérante, qui ne laisserait pas un seul moment de tranquillité à ceux qui la répètent, s'ils y croyaient. Non; la vie ressemble à l'échelle de Jacob, qui sort de terre et ne redescend pas; chaque échelon domine le précédent; chaque pas élève; on monte, on monte encore, on monte toujours.

Il y a cependant, il est impossible de le nier, des vieillesses dont l'aspect, loin d'encourager, ne peut inspirer que la tristesse et la pitié. Leurs propres plaintes ne nous confirment que trop le malheureux dénûment dont elles sont affligées. Mais je soutiens que ce n'est pas la vieillesse elle-même qu'il en faut accuser; c'est la jeunesse, c'est l'âge mûr. Quand l'automne est stérile, c'est la faute du printemps et de l'été. Comment ceux qui ont étouffé ou

laissé s'éteindre ce qui seul était fécond et durable en eux, ce qui devait être impérissable, ne se trouveraient-ils pas dépourvus, désolés, quand ils viennent à perdre ce qui ne leur était donné que pour un temps, ce qui était sujet à s'user et à se détruire ? Impatients d'exploiter l'heure présente, n'accordant de réalité qu'aux choses visibles et palpables, ils n'ont cultivé en eux que les facultés subalternes et passagères, instruments de l'âme, comme les muscles sont les instruments du corps, et ils ont laissé l'âme elle-même, le foyer de notre vie, le souffle même de Dieu, périr de langueur et d'inanition. Mais vous qui avez eu souci de la dignité de votre nature, pour qui les mots de justice et de devoir n'ont pas été de vains sons, qui avez mis au-dessus des jouissances vulgaires les joies de la conscience, vous pouvez vieillir sans crainte. Quand même votre esprit ne saurait plus enchaîner ses idées avec une aussi exacte rigueur, quand même votre mémoire aurait perdu les souvenirs qui la peuplaient, vous n'en aurez pas moins votre vie intacte, complète, au centre de votre être. Comme vos manifestations extérieures auront diminué, comme vous ferez moins de mouvement et de bruit, le monde, qui ne voit que la surface, déclarera que l'anéantissement vous gagne; mais vous saurez bien qu'il se trompe. Si vos yeux se sont fermés au jour, une lumière intérieure brillera au dedans de vous, et celle-là ne s'éteindra pas. Si les sons du dehors n'éveillent plus votre attention, vous aurez au fond de vous-même une voix retentissante, une parole joyeuse qui jamais ne tarira. Et ainsi, au moment même où peut-être le monde vous plaindra, loin d'envier les autres ou de regretter votre passé, vous remercierez votre vieillesse et lui rendrez ce bon témoignage, que jamais vous n'aviez goûté une paix si pure, une sérénité si profonde et si assurée.

XL

DERNIÈRES PENSÉES.

Novembre. — Il est temps de mettre fin à ce journal; mes yeux et ma main me refusent leur service, et me forcent à leur donner un congé définitif; d'ailleurs mon histoire, non-seulement celle de mes actions, mais celle même de ma vie intérieure, est maintenant terminée. Mon esprit a jeté l'ancre dans une pensée unique, invariable et inépuisable à la fois; elle me fait l'effet d'une vaste mer, toujours la même, et cependant toujours nouvelle par son immensité et le mouvement incessamment varié de son onde.

Cette pensée est celle de la mort; elle s'est faite ma compagne assidue: il est rare que je m'endorme le soir sans qu'elle plane au-dessus de mon chevet, que je rouvre les yeux le matin sans qu'elle vienne visiter mon réveil; il n'est pas de jour où elle ne se présente devant moi à l'improviste, au milieu d'un chemin qui ne semblait pas devoir me conduire vers elle. Tout ce que je vois finir, le soleil qui se couche, le jour qui décroît, mon foyer qui s'éteint, la rappelle bien vite auprès de moi, s'il lui arrive de m'oublier trop longtemps.

Du reste, je ne cherche pas à l'éviter. Même avant d'avoir sérieusement pensé à la mort, je n'ai jamais formé le vœu de la retarder, non plus que de l'avancer, d'un seul jour. Par nature autant que par principe, je me suis toujours appliqué à régler le pas de mes désirs sur celui de ma destinée, à conformer le mieux possible mes volontés à l'ordre souverain qui régit toutes choses, et

que j'accepte avec la conviction instinctive de sa sagesse et de sa bonté. J'ai trouvé dans cette méthode, ou, pour être plus modeste et plus vrai, dans cette tendance, un guide excellent qui m'a conduit comme par la main aux moments critiques de ma vie, un soutien qui m'a porté dans les pas difficiles, et m'a sans doute évité bien des luttes aussi inutiles que fatigantes.

Aujourd'hui ce n'est plus seulement à mon parti pris de paisible résignation que je dois de ne pas redouter la mort. J'ai fait en quelque sorte connaissance avec elle, et sans en être encore à ce point de familiarité de la considérer comme une intime amie que j'appelle de tous mes vœux, je suis persuadé qu'elle ne me veut pas de mal; si je ne cours pas à sa rencontre, du moins je m'avance vers elle sans crainte, je puis même dire avec une secrète espérance.

Pauvre mort! de quelle ingrate fonction elle est chargée, et qu'elle a de peine à se réhabiliter, à se faire comprendre parmi les hommes! Il est vrai qu'au premier abord, l'apparente destruction dont elle semble l'implacable ministre la revêt d'un caractère formidable; mais un examen plus attentif perce ces terribles dehors et nous rassure en nous découvrant sa nature véritable. Il en est d'elle comme de ces sombres alchimistes du moyen âge dont le peuple redoutait les sortiléges meurtriers, et qui n'étaient au fond que des serviteurs de la science et des adorateurs des lois divines.

Non, la mort n'a mission de rien détruire, et le mot d'anéantissement, dont on la qualifie, dont même on lui fait un synonyme, est un de ces sobriquets injurieux que le vulgaire, comme pour se venger, jette aux inconnus qui lui en imposent. Il me suffit de l'interroger attentivement pour m'en convaincre; je n'ai besoin que d'un peu

de clairvoyance pour découvrir en elle, au lieu d'une œuvre cruelle et aveugle dont toutes les larmes du monde ne parviendraient pas à épuiser la tristesse, une merveille de prévoyance, un abîme de fécondité : ce m'est un vif plaisir d'y plonger ma pensée, bien que je ne puisse en sonder les bords ; d'arrêter mon regard sur un être quelconque, le premier qui s'offre à moi, le brin d'herbe ou l'insecte qui rampe à mes pieds, et de suivre son histoire ; de voir, au signal mystérieux du Maître invisible, les éléments qui le composaient, non se détruire, mais se transformer, non disparaître, mais s'échapper pour aller autre part, l'un à deux pas, l'autre à mille lieues, remplir une fonction nouvelle ; chacun d'eux, voituré sur l'aile du vent, par la goutte de rosée, dans les vagues de l'océan, se rendre au poste qui lui est assigné, se fixer mais pour repartir, repartir mais pour se fixer encore, ne jamais échouer sur l'écueil de la mort que pour y reprendre son élan, et parcourir ainsi, sous toutes les formes, tous les sentiers du tourbillon qui constitue notre monde. Non, jamais de destruction, toujours des métamorphoses ; aucune fin qui ne soit un commencement. Rien ne se perd, rien n'est maudit ; toute chose qui tombe, tombe dans les bras d'un ange invisible qui le recueille et l'emporte quelque part.

Je ne puis donc avoir aucune inquiétude sur l'avenir de mon être corporel ; je sais que tout ce qui le constitue, jusqu'au plus imperceptible atome, est emprisonné à jamais dans cette admirable et féconde création où un rôle lui sera toujours réservé. L'humanité, les forêts, les troupeaux, les ruisseaux des vallées, les neiges des montagnes, le réclameront toujours. Il aura toujours sa place assurée au festin éternel de la vie, sa note à chanter dans le concert universel.

Tranquille sur la destinée de mon corps, de la partie de mon être dont j'eusse pourtant sans répugnance fait le sacrifice, comment ne le serais-je pas sur celle de mon esprit? Ici j'avoue que la nature ne me fournit aucunes preuves palpables, que l'histoire des âmes n'est pas écrite en caractères visibles pour nos yeux; mais je déclare en même temps que je n'en ressens aucun trouble. Je me passe même volontiers des raisonnements les mieux fondés de la plus solide philosophie. Je crois à l'immortalité de mon âme, parce que j'en ai la conscience, cette science toute faite, qui n'attend pas les conclusions des dialecticiens pour proclamer sa certitude. J'ai une foi instinctive que ce don magnifique, ce don divin que j'ai reçu de pouvoir dire *moi*, de me connaître moi-même, de vivre et de sentir ma vie, d'y coopérer par l'assentiment joyeux de ma volonté, ne me sera pas retiré. Il est vrai que je n'en sais pas plus; mais n'est-ce pas assez, n'est-ce pas tout? Mourir, ce n'est donc autre chose que partir et changer de patrie. Oh! quel voyage et quelle destination! Traverser, avec la conscience de soi-même, les espaces incommensurables de l'univers! rouler dans le torrent des êtres, pour devenir une nouvelle créature! aller, avec le consentement d'une volonté librement soumise, se placer soi-même, matière intelligente, entre les mains de l'Ouvrier divin! A cette perspective, j'éprouve un sentiment indéfinissable : c'est une sorte d'attente solennelle, traversée par des tressaillements de joie. J'éprouve ce que doit éprouver un voyageur prêt à s'embarquer pour l'Orient : il aime encore le rivage natal qu'il presse d'un pas tremblant, et il aime néanmoins d'avance la belle contrée dont il pressent les splendeurs; rempli d'attendrissement, mais aussi d'espérance, il tient son œil fixé sur l'océan immense qui se déroule devant lui, et qui vient

déjà baigner ses pieds sur la plage, comme pour l'avertir et le solliciter. . . . .

Se peut-il qu'avec l'idée de plus en plus sereine que je me fais de la mort, je sois encore sujet par moments à de si tristes impressions! Cette nuit particulièrement, comme je ne pouvais dormir, d'insurmontables appréhensions se sont emparées de mon cœur. Je me représentais avec amertume, presque avec effroi, l'isolement de ma dernière heure : il me faudrait, à ce moment suprême du départ, ne m'appuyer que sur moi-même, n'entendre que ma propre respiration dans un silence glacé; je n'aurais pas, pour me consoler et me fortifier, les témoignages de tendresse, les adieux de mes enfants!

Mais ces pénibles impressions se sont dissipées d'elles-mêmes avec l'obscurité de la nuit, et ont fait place à des sentiments plus justes et meilleurs. Loin de savoir gré à mon cœur d'une sensibilité dont j'étais seul l'objet, je reconnais que j'étais simplement victime d'une de ces dispositions malsaines dont notre faiblesse est la source; je cédais à ce besoin de se prendre en pitié, de pleurer sur soi-même, auquel nous assujettit la susceptibilité maladive de notre égoïsme.

Oui, les choses sont bien comme elles sont, et me fût-il permis de les changer, je crois que je m'en abstiendrais. Je n'ai jamais aimé, au moment de partir en voyage, à m'entourer de mes parents ni de mes amis. L'heure des adieux, avec son attente anxieuse, ses larmes contenues, ses soupirs étouffés, n'inspire pas seulement la tristesse légitime de la séparation, elle oppresse, elle suffoque, elle déchire les fibres du cœur. Combien la mort, avec son lugubre appareil, n'est-elle pas mieux faite encore pour troubler! Semblable à ces fées des légendes, qui voilaient sous des haillons repoussants leur jeunesse et

leur beauté, elle tourne du côté du ciel sa face radieuse et ne montre aux yeux des hommes que son sinistre épouvantail. Il semble qu'elle craigne d'être devinée et qu'elle veuille, à force d'ébranler la chair, mettre l'esprit en déroute. Elle ne touche pas, elle frappe; elle n'attendrit pas, elle brise; elle s'évertue si bien à effrayer, que non-seulement elle bannit de sa présence toute sérénité, mais qu'elle laisse encore après elle une longue horreur, et qu'ainsi elle altère pour longtemps, peut-être pour toujours, la pure mélancolie du souvenir.

Plus j'y pense, plus je me réjouis d'épargner à mes enfants cette douloureuse épreuve. Sans doute je ne souhaite pas qu'ils m'oublient, mais leur affection m'est un sûr garant de leurs regrets. Je ne suis pas jaloux de leur déchirer le sein pour y graver mon souvenir en un sillon cuisant. Qu'ils restent, qu'ils restent loin de moi! Ils apprendront que je m'en suis allé satisfait vers une patrie meilleure, et ils n'auront pas assisté au pénible désordre du départ. Leur tristesse n'aura rien de violent ni d'amer. Ils ne connaîtront pas ces sanglots qui bouleversent, ces convulsions qui brisent; s'ils pleurent, ils verseront de ces larmes paisibles et douces où le cœur s'attendrit et s'épure. Leurs habits de deuil ne seront pas pour eux un cilice qui torture; ils les porteront comme les insignes de la fidélité, comme la parure d'une religieuse espérance!...

Et pour moi-même, je ne suis plus tenté de regretter ma solitude; je remercie au contraire ma destinée qui me ménage, au lieu d'une rencontre publique, un tête-à-tête avec la mort. J'éprouve une sorte de pudeur en songeant à l'état où sans doute elle me mettra, ne fût-ce qu'un instant, et ce m'est une satisfaction de penser que cette pudeur ne sera point violée. Comme je serai seul à sentir ma ferme assurance, il est juste que je sois aussi seul témoin

de ma confusion momentanée. Est-ce là de l'orgueil? j'ai conscience que non; c'est la dignité de l'être humain que je sens le besoin de sauvegarder en moi. Loin de m'opposer à la nature, je ne fais que céder à l'impulsion qu'elle m'imprime elle-même. Il y a des heures où elle n'aime pas à se laisser surprendre, il y a des secrets qu'elle veut se réserver, et c'est pour cela qu'elle y répand quelque chose de funèbre. Toutes les créatures, même les plus humbles, semblent comprendre son vœu et s'y conforment : quand le moment est venu de mourir, le chevreuil s'enfonce au plus profond de la forêt, le passereau se cache dans le taillis le plus touffu, l'insecte s'enferme dans son impénétrable cellule de soie pour y ensevelir le mystère de sa métamorphose. . . . .

---

15 novembre. — Je viens de relire les dernières pages de mon journal; je suis bien aise d'avoir pu les écrire. Il me semble qu'elles résument assez exactement tout ce qui se passe en moi, qu'elles donnent un reflet fidèle de ma vie intérieure. Je constate avec plaisir qu'il n'est pas un de mes sentiments quelque peu permanents, une de mes pensées, je parle de mes pensées fondamentales et persistantes, que je ne doive rapporter à quelqu'une d'elles. Je prêterais à rire, si je me laissais aller à dé-

peindre la joie un peu orgueilleuse que j'éprouve en voyant ma tâche achevée, au moment où mes forces, toujours décroissantes, allaient sans rémission m'obliger de l'abandonner.

Ennuis amers, dégoûts, regret du passé, haine du présent, terreur de l'avenir, sombres fantômes dont la vieillesse, au dire du monde, est le lugubre rendez-vous, où êtes-vous? Je suis entré, et je ne vous ai pas vus. Avec la fatigue et la faiblesse j'ai trouvé l'indulgence de la conscience, la douceur d'un repos mérité, des occupations qui sont des plaisirs; en même temps que l'isolement, la consolation du souvenir et de la pensée, d'une intimité plus étroite avec mon âme; au sein même de la maladie et de l'infirmité, des compensations qui me les ont rendues aussi chères que la santé; enfin, au seuil de la mort, une immortelle espérance.

Il est vrai que le sort ne s'est pas montré bien sévère à mon égard; je serais un ingrat si je ne me comptais pas moi-même au nombre des privilégiés; toutefois, je suis persuadé que le plus précieux des priviléges est à la portée de chacun, et que c'est la simplicité, la bonne volonté du cœur. Comme le philosophe et le savant s'imposent d'aborder l'objet de leur recherche avec un esprit dépouillé de tout préjugé, de même j'ai tâché de me délivrer de toute injuste prévention, de la mauvaise humeur, du mécontentement anticipé, perfides tyrans auxquels nous nous laissons trop souvent assujettir, et de m'offrir à la vie avec un cœur droit et ouvert.

Puisse mon témoignage n'être pas inutile à mes amis et à mes enfants, qui seront les seuls lecteurs de ces pages! à mes enfants surtout! Puisse-t-il les aider à se relever aux heures d'abattement et de doute, à marcher en avant avec une inébranlable confiance, à se convaincre qu'une

providence paternelle mesure toujours nos fardeaux à nos forces, ne laisse jamais notre route sans ombrages rafraîchissants, sans fontaines jaillissantes, et qu'elle ne manque ni de puissance ni de bonté pour justifier nos espérances, quelque sublimes qu'elles soient ! Quelle joie j'emporterais avec moi, s'il m'était permis de penser que, même éloigné d'eux par la nécessité, même réduit par l'âge à la dernière faiblesse, je n'ai pas manqué à la mission dont je devais m'acquitter à leur égard ! si je pouvais me dire que, même séparé d'eux par la mort, je continuerai encore à les approprier à la vie, à les élever, c'est-à-dire à les exhausser sur mon cœur, au-dessus de l'aride poussière et des brumes d'en bas, jusque dans la pure région du devoir et du vrai bonheur !

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

Poissy. — Typ. S. Lejay et Cie.

COLLECTION MICHEL LÉVY

ŒUVRES COMPLÈTES

D'ÉMILE SOUVESTRE

CONFESSIONS D'UN OUVRIER

[illegible]

ŒUVRES COMPLÈTES

D'ÉMILE SOUVESTRE

Publiées dans la Collection Michel Lévy

LES ANGES DU FOYER	1	vol
AU BORD DU LAC	1	—
AU BOUT DU MONDE	1	—
AU COIN DU FEU	1	—
CAUSERIES HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES	3	—
CHRONIQUES DE LA MER	1	—
LES CLAIRIÈRES	1	—
CONFESSIONS D'UN OUVRIER	1	—
CONTES ET NOUVELLES	1	—
DANS LA PRAIRIE	1	—
LES DERNIERS BRETONS	2	—
LES DERNIERS PAYSANS	1	—
DEUX MISÈRES	1	—
LES DRAMES PARISIENS	1	—
L'ÉCHELLE DE FEMMES	1	—
EN BRETAGNE	1	—
EN FAMILLE	1	—
EN QUARANTAINE	1	—
LE FOYER BRETON	2	—
LA GOUTTE D'EAU	1	—
HISTOIRES D'AUTREFOIS	1	—
L'HOMME ET L'ARGENT	1	—
LOIN DU PAYS	1	—
LA LUNE DE MIEL	1	—
LA MAISON ROUGE	1	—
LE MARI DE LA FERMIÈRE	1	—
LE MAT DE COCAGNE	1	—
LE MÉMORIAL DE FAMILLE	1	—
LE MENDIANT DE SAINT-ROCH	1	—
LE MONDE TEL QU'IL SERA	1	—
LE PASTEUR D'HOMMES	1	—
LES PÉCHÉS DE JEUNESSE	1	—
PENDANT LA MOISSON	1	—
UN PHILOSOPHE SOUS LES TOITS	1	—
PIERRE ET JEAN	1	—
PROMENADES MATINALES	1	—
RÉCITS ET SOUVENIRS	1	—
LES RÉPROUVÉS ET LES ÉLUS	2	—
RICHE ET PAUVRE	1	—
LE ROI DU MONDE	2	—
SCÈNES DE LA CHOUANNERIE	1	—
SCÈNES DE LA VIE INTIME	1	—
SCÈNES ET RÉCITS DES ALPES	1	—
LES SOIRÉES DE MEUDON	1	—
SOUS LA TONNELLE	1	—
SOUS LES FILETS	1	—
SOUS LES OMBRAGES	1	—
SOUVENIRS D'UN BAS-BRETON	2	—
SOUVENIRS D'UN VIEILLARD. La dernière étape	1	—
SUR LA PELOUSE	1	—
THÉATRE DE LA JEUNESSE	1	—
TROIS FEMMES	1	—
TROIS MOIS DE VACANCES	1	—
LA VALISE NOIRE	1	—

Poissy. — Typ. S. Lejay et Cie.

CONFESSIONS

D'UN OUVRIER

PUBLIÉES PAR

ÉMILE SOUVESTRE

NOUVELLE ÉDITION



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE

BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

1873



A MORVAN PÈRE

OUVRIER AU PORT DE BREST

ET

A PERRINE MORVAN

SA FEMME

CONFESSIONS D'UN OUVRIER.

Nous devons la communication des Mémoires suivants à un ami. Obligé de vivre au milieu des travailleurs de toutes professions, son caractère sympathique l'a souvent conduit, de rapports purement industriels, à des relations plus intimes; en employant l'ouvrier, il s'intéresse à l'homme, et quand l'ingénieur a jugé, l'observateur et le philosophe ont leur tour.

En 1846, des travaux d'art, exécutés d'après ses plans, lui firent connaître Pierre Henri, dit *La Rigueur*, alors chargé de plusieurs sous-entreprises

de maçonnerie. Il remarqua d'abord son activité, son intelligence, sa bonne humeur; plus tard, il put apprécier la scrupuleuse probité qui lui avait conquis, parmi ses compagnons d'état, le glorieux surnom de *La Rigueur*. Ses rapports journaliers et une estime réciproque amenèrent insensiblement la confiance. Dans les entretiens familiers avec l'ingénieur, Pierre Henri avait déjà raconté, sans y penser, une partie de sa vie, quand le hasard vint la révéler dans tous ses détails.

Une réception de travaux qui avait retenu notre ami plus tard que d'habitude, et une pluie subitement survenue le forcèrent, un jour, à accepter l'hospitalité offerte par le maître maçon. Il fut reçu chez lui avec la bienveillance mesurée des gens qui savent respecter les autres en se respectant eux-mêmes. La femme de Pierre Henri était blanchisseuse, et dirigeait, aidée de sa fille, une douzaine d'ouvrières; le fils surveillait le chantier, toisait les travaux, tenait les comptes et maniait, à l'occasion, le marteau ou la truelle. Tous avaient conservé le costume et les habitudes de leur profession. Le maître maçon, éclairé par l'expérience,

avait voulu éviter pour ses enfants les dangers d'un déclassement qui transporte d'une route préparée et connue sur des chemins où tout devient difficile, parce que tout est nouveau. Peut-être aussi répugnait-il à les voir déserter ces rangs obscurs qui étaient pour lui, dans l'armée humaine, ce qu'est son régiment pour le soldat; il avait sans doute compris que le plus sûr moyen d'être utile à ses compagnons était de laisser parmi eux les hommes qui pouvaient leur faire honneur; car Pierre Henri savait que la loi du progrès ne demande point d'abaisser ce qui est en haut, mais bien d'élever ce qui se trouve en bas.

Après les échanges de propos qu'entraîne le premier accueil, notre ami, qui avait à classer des notes, fut conduit à la chambre de réserve servant de bureau au maçon et à son fils. Ce fut là, qu'en feuilletant plusieurs devis mis à sa disposition par Pierre Henri, ses regards tombèrent sur un manuscrit qui portait cette curieuse suscription :

TOUT CE QUE JE ME RAPPELLE DE MA VIE,

Depuis 1801,

PAR PIERRE HENRI, dit *La Rigueur*.

Le maçon interrogé avoua, en souriant, que c'étaient des espèces de Mémoires écrits autrefois pendant les soirées pluvieuses ou les dimanches d'hiver, sans autre intention que de mettre en ordre ses souvenirs. Il ne fit, du reste, aucune difficulté pour en permettre la lecture à son hôte; et, tout en l'avertissant qu'il ne dépasserait point la seconde page, il l'autorisa à emporter le cahier. L'ingénieur promit d'y veiller avec le plus grand soin; mais Pierre Henri lui déclara que le garçon en avait fait une copie rectifiée, et que le manuscrit original était destiné, depuis longtemps, au fourneau des repasseuses.

Devenu ainsi le légitime propriétaire des Mémoires, notre ami les lut et nous en parla; mais il y a quelques mois seulement qu'ils nous furent confiés, et dès lors nous pensâmes que leur publication pouvait à la fois intéresser et instruire. Restait à obtenir l'agrément du maçon : après avoir hésité quelque temps, il s'est rendu à nos désirs, sans autre condition que le retranchement de quelques noms propres et des détails trop personnels.

Nous avons usé de la liberté entière qui nous était d'ailleurs donnée pour abréger plusieurs chapitres, et pour rendre l'expression plus correcte. Parfois même nous avons achevé certaines esquisses, dont les lignes étaient restées trop confuses ou trop incomplètes; mais si ces additions et ces retranchements ont légèrement modifié la forme, ils ont toujours respecté l'esprit des Mémoires de Pierre Henri, comme peut en faire foi le manuscrit que nous gardons.

Ce manuscrit, composé de trois cahiers de gros papier bleuâtre, est entièrement couvert d'une écriture soignée; les ratures y sont rares et les répétitions nombreuses. Des surcharges dans le texte et des additions à la marge dénoncent une écriture plus jeune; elles sont du fils de Pierre Henri, qui a reçu une éducation plus lettrée, et qui appartient à cette phalange d'ouvriers-poëtes dont l'apparition est un des caractères significatifs de notre époque. Nous avons adopté ces développements où le travailleur de notre temps interprétait les sensations du travailleur qui l'avait précédé dans la carrière. Il nous a semblé que de pareils commen-

taires jetaient, de loin en loin, un rayon de soleil sur les réalités un peu frustes des Mémoires du maçon. Le plus souvent, d'ailleurs, le fils n'avait fait qu'expliquer, en meilleurs termes, les souvenirs du père, ou compléter, par écrit, des confidences reçues de vive voix.

Pierre Henri a copié dans le manuscrit que nous possédons, et chacune à leur date, les pièces officielles qui composent ses archives domestiques : son acte de naissance, les actes mortuaires de ses parents, son acte de mariage, les contrats d'acquisition de la maison qu'il habite et du jardin qu'il cultive, les principaux marchés contractés dans l'exercice de sa profession. Le manuscrit, commencé sous la forme de Mémoires, prend, plus tard, celle d'un journal, et finit par ne plus être qu'un répertoire d'affaires. Cette transformation même a sa signification, et doit, sans doute, correspondre aux préoccupations de différents âges. Jeunes, nous aimons à nous arrêter en chemin pour promener un œil rêveur sur les horizons laissés derrière nous; plus tard, pressés par le temps, nous songeons seulement à ce qui nous

entoure; plus tard encore, le regard, ramené à nos pieds, ne s'occupe plus que de calculer les distances et d'éviter l'ornière. Toute existence, hélas! suit, plus ou moins, la marche du manuscrit de Pierre Henri; on débute par des images gracieuses ou touchantes, on finit par l'arithmétique.

Nous n'avons cru devoir présenter ici que les premières. Ne pouvant imprimer le manuscrit du maçon tout entier, nous en avons extrait ce qui nous a semblé propre à calmer les esprits révoltés, et à attendrir les cœurs près de s'endurcir. Nous avons pensé qu'au milieu des agitations contemporaines, rien n'était plus opportun, plus fortifiant et plus beau que le spectacle d'une humble destinée combattant la douleur par la patience, et triomphant par l'honnêteté.

I

La maison de la rue du Château-Landon. — Les voisins de Pierre Henri. — Le marchand de marrons. — La petite sœur Henriette. — L'ami Mauricet.

Aussi loin que je me rappelle, je me vois demeurer avec mon père et ma mère dans une maison à deux étages, de la rue du Château-Landon, près la barrière des Vertus.

Au rez-de-chaussée logeait, tout seul, un marchand de vieux habits qui faisait son commerce pendant le jour, rentrait le soir, se grisait sans

rien dire, et cuvait son eau-de-vie jusqu'au lendemain matin. Il ne parlait jamais à personne, ne faisait aucun bruit et vivait aussi tranquille qu'un mort dans sa fosse. On passait des semaines sans le voir ni l'entendre : mais on connaissait si bien sa vie qu'on pouvait deviner à coup sûr ce qu'il faisait. Jusqu'à sept heures on disait : — Vautru est en ville. Vers huit heures : — Vautru est gris. Et à la preuve, on avait toujours raison.

Un jour pourtant, il se trouva qu'on avait tort. Vautru ne sortit pas le matin, et la petite Rose, notre voisine, après avoir regardé à travers le soupirail qui éclairait chez lui, s'enfuit tout effrayée. On lui demanda ce qu'elle avait vu ; elle répondit, en pleurant, que le marchand d'habits était devenu tout noir. Quelques voisins descendirent à leur tour, entrèrent au rez-de-chaussée et trouvèrent Vautru brûlé.

Je me suis toujours rappelé cet événement, parce que ce fut la première fois que je vis un mort. On l'avait mis dans le cercueil avec un drap blanc par dessus, une chandelle à la tête, et, près des pieds, un plat où chacun jetait quelques sous

pour payer la châsse. Ma mère m'envoya à l'offrande, et j'eus le cœur saisi. Tant que Vautru avait été notre voisin, je n'y avais pas pris garde; mais quand je pensai qu'il y avait, entre ces planches, un homme que j'avais vu vivant, et qui ne se relèverait jamais, il me sembla que je l'avais aimé, et je me mis à pleurer.—J'ai pensé depuis, en me rappelant ceci, qu'il ne fallait pas trop éloigner des enfants les images tristes. La légèreté de leur âge les rendrait volontiers égoïstes et durs; la vue de la souffrance ou de la mort leur ouvre le cœur.

Au-dessus du marchand d'habits demeurait la mère Cauville, excellente femme restée veuve et sans ressources avec trois enfants. Tant que le mari vivait, tout s'était soutenu; lui mort, *les jambes leur avaient manqué*, comme disait la bonne femme Cauville, et il avait fallu *marcher sur son courage!* La brave mère, attelée à une charrette à bras, s'était mise à crier *la verdurette;* la fille aînée avait acheté un éventaire pour vendre des *quatre saisons*, et le fils était devenu rempailleur ambulant. La petite Rose, alors âgée de huit ans, faisait le ménage et gardait la maison! D'abord la misère

avait rudement mordu. On mesurait les bouchées, on soufflait dans ses doigts, on dormait sur la paille ; mais, petit à petit, les gains de la mère et des deux enfants avaient grossi : les liards entassés sur les liards étaient devenus des pièces de quinze sous ; on avait pu avoir un matelas, allumer un poêle, élargir la miche. Rose fabriquait, à ses moments perdus, des allumettes de soufre que vendait la sœur, et tricotait des bas pour toute la famille. Quand je quittai la maison, les braves gens avaient des meubles, des habits du dimanche et un crédit chez le boulanger.

Le souvenir des Cauville m'est toujours resté en preuve de ce que produisaient les moindres ressources exploitées par la persévérance et la bonne volonté. C'est en réunissant les petits efforts qu'on arrive aux grands résultats ; chacun de nos doigts est peu de chose, mais réunis ils forment la main avec laquelle on élève des maisons et on perce des montagnes.

Mes parents habitaient au-dessus de la mère Cauville ; plus haut, il n'y avait plus que les chats et les *pierrots*.

La meilleure part de mon temps se passait à faire la chasse à ces deux *gibiers* ou à vagabonder dans le faubourg. Nous étions une douzaine de fils de famille, mieux fournis d'appétit que de chaussures, et tenant ainsi salon sur le pavé du roi. Tout nous fournissait des amusements : la neige d'hiver qui nous servait à livrer de grandes batailles, l'eau des ruisseaux que nous retenions pour changer la rue en étang, les maigres gazons des terrains encore inoccupés avec lesquels nous bâtissions des fours ou des moulins. Dans ces travaux, comme dans nos jeux d'enfant, je n'étais ni le plus fort ni le mieux avisé; mais j'avais en haine l'injustice, ce qui me faisait choisir pour arbitre dans toutes les querelles. La partie condamnée se vengeait quelquefois de l'arrêt du juge en le rossant; mais loin de me dégoûter de mon impartialité, les coups la confirmaient; il en était d'elle comme du clou bien mis en place : plus on frappe, plus il enfonce.

Le même instinct me portait à ne faire que ce que je croyais permis, et à ne dire que ce que je savais. Mal m'en prit plus d'une fois, surtout dans l'aventure du marchand de marrons.

C'était un paysan qui traversait souvent notre faubourg avec un âne chargé de fruits, et s'arrêtait chez un *pays* logé vis-à-vis de notre maison. Le vin d'Argenteuil prolongeait souvent la visite, et, groupés devant l'âne, nous regardions son fardeau avec des yeux d'envie. Un jour, la tentation fut trop forte. L'âne portait un sac dont les déchirures laissaient voir de beaux marrons lustrés, qui avaient l'air de se mettre à la fenêtre pour provoquer notre gourmandise. Les plus hardis se les montrèrent de l'œil, et l'un d'eux proposa d'élargir l'ouverture. On mit la chose en délibération ; je fus le seul à m'y opposer. Comme la majorité faisait la loi, on allait passer à l'exécution, lorsque je me jetai devant le sac en criant que personne n'y toucherait ! Je voulais donner des raisons à l'appui ; mais un coup de poing me ferma la bouche ! Je ripostai, et il en résulta une mêlée générale qui fut mon Waterloo. Accablé par le nombre, j'entraînai dans ma chute le sac que je défendais, et le paysan, que le bruit du débat avait attiré, me trouva sous les pieds de l'âne, au milieu de ses marrons éparpillés. Voyant mes adversaires s'en-

fuir, il devina ce qu'ils avaient voulu faire, me prit pour leur complice, et, sans plus d'éclaircissement, se mit à me punir à coups de fouet du vol que j'avais empêché. Je réclamai en vain; le marchand croyait venger sa marchandise, et avait d'ailleurs trop bu pour entendre. Je m'échappai de ses mains, meurtri, saignant et furieux.

Mes compagnons ne manquèrent pas de railler mes scrupules si mal récompensés; mais j'avais la volonté têtue; au lieu de me décourager, je m'acharnai. Après tout, si mes meurtrissures me faisaient mal, elles ne me faisaient pas honte, et tout en se moquant de ma conduite on en faisait cas. Comme on dit dans le monde, cela me *posait!* J'ai souvent pensé depuis qu'en me battant, l'homme aux marrons m'avait rendu, sans le savoir, un service d'ami. Non-seulement il m'avait appris qu'il fallait faire le bien pour le bien, non pour la récompense; mais il m'avait fourni l'occasion de montrer un caractère. Je m'étais commencé, râce à lui, une réputation que plus tard je voulus continuer; car si la bonne renommée est une récompense, c'est aussi un frein; le bien qu'on pense sur

notre compte, nous oblige, le plus souvent, à le mériter.

A part l'honnêteté, j'avais, du reste, tous les défauts que donne l'éducation de la rue. Personne ne prenait garde à moi, et je poussais comme l'herbe des chemins, à la grâce de Dieu ! Ma mère était occupée tout le jour du soin de son ménage, et mon père rentrait seulement le soir du travail. Je n'étais pour tous deux qu'une bouche de plus à nourrir. Ils voulaient me voir vivre et ne pas souffrir ; leur prévoyance n'allait pas plus loin ; c'était leur manière d'aimer. La misère, qui se tenait toujours au seuil, poussait quelquefois la porte et entrait ; mais je ne me rappelle pas l'avoir sentie. Quand le pain était court, on faisait d'abord la part de ma faim ; le père et la mère vivaient du reste, comme ils pouvaient.

Un autre souvenir du même âge est celui de nos promenades du dimanche hors barrière. Nous allions nous attabler dans quelque grande salle pleine de gens qui buvaient en criant, et qui passaient souvent aux coups. Je me rappelle encore les efforts de ma mère et les miens pour empêcher

le père de prendre part à ces querelles. Nous le ramenions le plus souvent défiguré et toujours à grand'peine ; aussi était-ce pour moi des jours de torture et de frayeur. Une circonstance me les avait encore rendus plus odieux. J'avais une petite sœur nommée Henriette, blonde, grosse comme le poing, et qui couchait près de moi dans un berceau d'osier. Je m'étais attaché à cette innocente créature qui riait en me voyant, et commençait à savoir me tendre ses petits bras. Les promenades de la barrière lui déplaisaient encore plus qu'à moi; ses cris irritaient mon père qui s'emportait souvent contre elle en malédictions. Un jour, fatigué de ses pleurs, il voulut la prendre; mais il voyait déjà double; l'enfant glissa de ses mains et tomba la tête en avant. Comme nous revenions, on me la donna à porter. Mon père se réjouissait de l'avoir fait taire, et moi qui sentais sa tête ballotter sur mon épaule, je la croyais endormie. Cependant, de loin en loin, elle poussait une petite plainte. En arrivant, on la mit au lit, et tout le monde s'endormit; mais le lendemain, je fus réveillé par de grands cris. Ma mère tenait Henriette

sur ses genoux, tandis que mon père les regardait toutes deux les bras croisés et la tête basse. — La petite sœur était morte pendant la nuit! — Sans bien comprendre alors ce qui l'avait fait mourir, je rattachai sa perte à nos promenades hors barrière, ce qui me les fit haïr encore davantage.

Après une interruption de quelques semaines, mon père voulut les reprendre, mais ma mère refusa de le suivre, et j'en fus ainsi délivré.

Cependant j'avais dix ans, et l'on ne songeait à me donner aucun maître. En cela, l'indifférence de mes parents était entretenue par les conseils de Mauricet. Mauricet avait toujours été le meilleur ami de ma famille. Maçon comme mon père et du même pays que lui, il avait, outre l'autorité que donnent les vieilles relations, celle qui résulte d'une probité sans tache, d'une capacité éprouvée et d'une aisance acquise par l'ordre et le travail. On répétait chez nous : *Mauricet l'a dit!* comme les avocats répètent : *C'est la loi!* Or, Mauricet avait horreur de la lettre moulée.

— A quoi bon entortiller ton fils dans l'alphabet? disait-il souvent à mon père; est-ce que j'ai

eu besoin du grimoire des écoles pour faire mon chemin? Ce n'est ni la plume, ni l'écritoire, c'est la truelle et l'auget qui font le bon ouvrier. Attends encore deux ans, tu me donneras Pierre Henri, et, à moins que le diable ne s'en mêle, nous le ferons bien mordre au moellon et au mortier.

Mon père approuvait hautement; quant à ma mère, elle eût préféré me mettre à l'école dans l'espoir de me voir la croix. Cependant elle renonça, sans trop de peine, à la gloriole de faire de moi un savant; et je ne saurais encore ni lire, ni écrire, si le bon Dieu ne s'en fût mêlé.

II

Pourquoi je vais à l'école. — M. Saurin. — Je suis relégué au banc des incurables. — Pierrot et la bataille d'Iéna. — Je deviens bon écolier. — Le sanctuaire arithmétique de M. Saurin.

Notre ami Mauricet ne travaillait pas seulement pour les autres comme maître compagnon; il s'était mis, depuis quelque temps, à essayer de petites entreprises qui lui avaient rapporté un peu d'argent, ce qui le mettait en goût de poursuivre. On lui parla d'un travail de maçonnerie pour un bourgeois de Versailles qui l'avait autrefois employé. Il

en dit quelques mots chez nous, et ma mère lui conseilla de faire écrire au bourgeois; mais Mauricet avait une répugnance décidée pour les correspondances : il déclara qu'il aimait mieux attendre jusqu'au dimanche, et aller, de pied, à Versailles pour conclure l'affaire. Malheureusement, un autre fit plus de diligence; quand nous le revîmes, le lundi suivant, il nous apprit que le bourgeois avait signé le marché la veille de sa visite. Il regrettait Mauricet, à qui il eût accordé la préférence. C'était un bénéfice de quelques centaines de francs perdu faute d'une lettre. Le maître compagnon en détesta d'autant plus l'encre et le papier, qui, d'après lui, donnaient toujours l'avantage aux intrigants sur les bons ouvriers. — Bien entendu qu'aux yeux de Mauricet le bon ouvrier était celui qui ne savait ni lire ni écrire.

Mais ma mère tira de l'accident une toute autre leçon : elle en conclut qu'il était bon, même pour un ouvrier, de savoir *mettre du noir sur du blanc*, et elle parla de m'envoyer à l'école. Mon père, qui n'y eût pas pensé, ne fit aucune opposition. On m'acheta donc un grand carton qu'on m'attacha

en bandoulière par un lacet; on y mit deux plumes, une main de papier dit *petit pot*, un encrier de basane, un *abécédaire* où l'alphabet était précédé d'une croix, et que l'on nommait pour cela, une « Croix de Dieu; » puis on me conduisit à la classe de M. Saurin.

M. Saurin avait été, avant la Révolution, frère lai ou novice dans un couvent de capucins. C'était là, sans doute, qu'il avait appris à donner la discipline et à parler du nez. Du reste, le meilleur homme qui ait mangé son pain sous le ciel du bon Dieu; patient, serviable, désintéressé! J'aimais tout du bon M. Saurin, sauf son martinet. Il en usait pourtant avec beaucoup de justice, et en accompagnant chaque coup d'une parole d'amitié.

— C'est pour ton bien, cher petit! répétait-il en souriant; rappelle-toi la correction, mon enfant; — qui aime bien, châtie bien... — Encore ceci, à cause de l'intérêt que je te porte!

Et, à chaque phrase, la triple corde à nœuds vous cinglait les reins ou les épaules.

Pour ma part, j'étais toujours parmi les plus chéris, c'est-à-dire les mieux rossés. Aussi, il faut

avouer que je tenais le haut bout sur le banc des *incurables!*.... C'était le nom que M. Saurin donnait aux paresseux les plus invétérés. La vie que j'avais menée jusqu'alors me rendait insupportable l'immobilité forcée. J'avais dans les jambes des impatiences de courir que je cherchais à apaiser par les coups de pied donnés à droite et à gauche, ou par des sauts de carpe qui changeaient en zigzags les jambages qu'écrivaient mes voisins, et faisaient jaillir l'encre des écritoires jusqu'aux beaux exemples de M. Saurin. Du reste, ces exemples, qui se dressaient le long des tables, suspendus à des ficelles, par des épingles de bois, comme le linge des blanchisseuses, nous servaient bien moins de modèles pour la bâtarde et la coulée, que de remparts pour cacher nos méfaits; M. Saurin, qui avait toujours le mot pour rire (même quand son martinet nous faisait pleurer), les appelait des *paragrimaces!* J'en profitais autant que personne sous ce rapport, et toute la première année se passa sans que je pusse mordre à la lecture ni à l'écriture. J'avais toujours dans l'esprit ce que j'avais entendu dire au père Mauricet, et je regardais l'in-

struction de l'école comme un luxe dont, quant à moi, je n'éprouvais pas du tout le besoin. Il fallait, pour en faire cas, apprendre à quoi elle pouvait servir.

Nous étions alors, si je me rappelle bien, en l'année 1806 : un soir, au sortir de l'école, je vis une vingtaine d'ouvriers arrêtés devant une grande affiche collée au mur; un d'eux cherchait à l'épeler; mais sans pouvoir même arriver à bien déchiffrer le titre. Nous avions parmi nous un petit bossu nommé Pierrot, qui était le savant de l'école, et qui lisait toutes les écritures aussi couramment que les autres jouaient au sabot. En voyant la croix d'argent à ruban tricolore qu'il portait sur sa bosse de devant, les ouvriers l'appelèrent; un d'eux le prit dans ses bras pour qu'il pût voir l'affiche; il se mit à lire de sa petite voix d'oiseau :

BULLETIN DE L'ARMÉE FRANÇAISE.

Victoire remportée sur les Prussiens à Iéna.

C'était le récit de la bataille avec l'histoire des cinq bataillons français que la cavalerie prussienne n'avait pu entamer, et des cinq bataillons prus-

siens que la cavalerie française avait éparpillés comme un écheveau de fil. Pierrot lisait cela d'un air aussi fier que s'il eût été général en chef, et les ouvriers, les yeux fixés sur lui, buvaient ses paroles. Quand il s'arrêtait, les plus pressés criaient: —Après! après! Et les autres reprenaient : —Donnez-lui le temps; faut au moins qu'il reprenne sa respiration. Lit-il bien, ce petit citoyen-là! Allons, mon bijou, tu en es à la charge du maréchal Davoust!

Et on se taisait de nouveau pour entendre Pierrot.

La lecture achevée, il arriva d'autres passants. Le petit bossu fut obligé de recommencer. Lui qu'on traitait d'habitude avec moquerie, tout le monde lui parlait alors avec considération; on eût dit qu'il était pour quelque chose dans le glorieux récit qu'il faisait connaître; chacun lui en savait gré; on lui adressait des paroles de caresse et d'encouragement, tandis qu'on nous imposait silence à coups de pied; l'avorton était devenu notre roi à tous!

Ceci me frappa comme l'aventure de Mauricet avait frappé ma mère. Sans raisonner la chose, je

sentis qu'il était bon parfois de *savoir!* Le petit triomphe de Pierrot me mit en goût de la lettre moulée; je ne puis pas dire que je pris une résolution; mais dès le lendemain, je devins plus attentif aux leçons; quelques éloges de M. Saurin entretinrent ces bonnes dispositions, et mes premiers progrès achevèrent de me donner courage.

Au bout de la seconde année, je savais lire et écrire; M. Saurin commença à me donner des leçons de calcul.

Ces leçons-là n'étaient accordées qu'aux écoliers favoris, à ceux qui avaient *le feu sacré,* comme disait l'ancien capucin. On les prenait dans une petite pièce particulière où se trouvait un tableau noir sur lequel M. Saurin donnait ses démonstrations. Les profanes avaient défense d'approcher du sanctuaire. La chambre au tableau était pour eux comme le cabinet de Barbe-Bleue. M. Saurin nous enseignait les quatre règles avec autant de solennité que s'il nous eût enseigné le moyen de faire de l'or; et peut-être, après tout, nous apprenait-il une science aussi précieuse. J'ai bien souvent pensé que la connaissance de l'arithmétique était le plus

grand don qu'un homme pût faire à un autre homme. L'intelligence est beaucoup, l'amour du travail bien plus, la persévérance encore davantage; mais sans l'arithmétique tout cela est comme un outil qui frappe dans le vide. Compter, c'est trouver le rapport qu'il y a entre l'effort et le résultat, c'est-à-dire entre la cause et l'effet. Celui qui ne compte pas marche au hasard; avant, il ne sait pas s'il prend la meilleure route; après, il ignore s'il l'a prise. L'arithmétique est, dans les choses d'industrie, comme la conscience dans les choses d'honnêteté; c'est seulement quand on l'a consultée qu'on peut voir clair et être en repos. L'expérience m'a bien des fois prouvé ce que je dis là pour les autres et pour moi-même.

Grâce aux leçons de M. Saurin, j'en étais arrivé à calculer assez promptement et à résoudre toutes les questions qu'il me posait sur son tableau noir. Depuis le départ de Pierrot, j'étais le plus fort de la classe; la petite croix d'argent ne quittait plus ma veste rapiécée; j'avais fait comme Napoléon, j'étais passé empereur à perpétuité.

III

Un grand malheur. — Un véritable ami. — Opinion de l'ingénieur sur la légèreté des enfants. — M. Lenoir et ses cartes de géographie.

Un soir d'hiver, M. Saurin m'avait gardé plus tard pour résoudre des questions; je ne revins chez nous qu'à la nuit close. En arrivant, je trouvai la porte fermée ! c'était l'heure où mon père était habituellement de retour, et où ma mère préparait le souper. Je ne pouvais comprendre ce qu'ils étaient devenus tous deux; je m'assis sur les marches de l'escalier pour les attendre.

J'étais là depuis quelque temps, lorsque Rose descendit et m'aperçut. Je lui demandai si elle savait pourquoi notre porte était fermée; mais au lieu de me répondre, elle remonta tout effarée, et je l'entendis crier en rentrant chez elle : — Pierre Henri est là... On répondit quelque chose, puis il y eut des chuchotements précipités; enfin la mère Cauville parut au haut de l'escalier, et m'invita d'une voix très-amicale à monter. Elle allait se mettre à table avec ses enfants, et elle voulut me faire partager leur souper. Je répondis que je voulais attendre ma mère.

—Elle est sortie... pour une affaire, dit la veuve, qui avait l'air d'hésiter; peut-être bien qu'elle ne rentrera pas de sitôt; mange et bois, mon pauvre Pierre; ce sera toujours un repas de fait.

Je pris place près de Rose; tout le monde gardait le silence, sauf la mère Cauville qui m'excitait à manger; mais, sans savoir pourquoi, j'avais le cœur serré. J'écoutais toujours s'il ne montait pas quelqu'un dans l'escalier, et je regardais à chaque instant vers la porte.

Le repas achevé, on me donna une chaise près

du feu : les Cauville étaient debout autour de moi, et continuaient à ne rien dire. Ce silence, ces soins finirent par m'effrayer; je me levai en criant que je voulais voir ma mère.

— Attends, elle reviendra, me dit la veuve.

Je demandai où elle était.

— Eh bien, reprit la mère Cauville, elle est à l'hôpital.

— Elle est donc malade?

— Non, elle est allée conduire ton père qui a eu un malheur au chantier.

Je déclarai que je voulais les rejoindre; mais la marchande ambulante s'y opposa; elle prétendait ignorer à quel hôpital le blessé avait été conduit, et soutenait que, d'ailleurs, je ne serais point reçu. Il fallut donc attendre. J'avais le cœur dans un étau et j'étranglais. Tout le monde semblait saisi comme moi. Nous étions assis autour du feu qui grésillait doucement; on entendait au dehors la pluie et la bise retentissant sur les toits délabrés de la vieille maison. Dans ce moment, un chien se mit à hurler vers les cultures de Pantin, et, sans savoir pourquoi, je commençai à pleurer. La mère Cau-

ville me laissa faire sans rien dire, comme si elle n'eût pas voulu me donner d'espérance en me consolant; enfin, assez tard, dans la soirée, nous entendîmes des pas lourds dans l'escalier. La voisine et ses enfants coururent à la porte; je m'étais levé tout tremblant, et je regardais vers l'entrée; ma mère y parut.

Elle était ruisselante de pluie. Sa figure, tachée de boue et de sang, avait une expression que je ne lui avais jamais vue. Elle s'avança jusqu'au foyer sans rien dire, et tomba sur une chaise. On voyait bien qu'elle avait envie de parler, car ses lèvres remuaient, mais il n'en sortait que des espèces de sifflements.

Je m'étais jeté contre elle et je la serrais dans mes bras. La marchande ambulante lui demanda enfin des nouvelles de Jérôme.

— Eh bien! je vous ai dit, bégaya ma mère d'une voix presque inintelligible... le médecin a averti tout de suite... Il n'a eu que le temps de me reconnaître... Il m'a donné sa montre... et puis... ça été fini!

La voisine joignit les mains, ses enfants se

regardèrent; quant à moi, je n'avais pas bien compris; je me mis à crier que je voulais aller à l'hôpital où était mon père. A cette demande, la pauvre femme se redressa, me prit les deux mains et me secoua avec une sorte de colère folle.

— Ton père ! malheureux ! dit-elle; mais tu n'en as plus ! Entends-tu bien, tu n'en as plus !

Je la regardai tout effaré; cette idée ne pouvait entrer dans mon esprit; je continuai à répéter que je voulais voir mon père.

— Tu ne comprends donc pas qu'il est mort ! interrompit la mère Cauville avec rudesse.

Ce fut pour moi comme une lumière. J'avais vu le marchand d'habits et ma petite sœur; je savais ce que c'était que la mort. Ce mot se rattachait dans mon souvenir à plusieurs images effrayantes. Un drap cousu, une bière clouée, un trou creusé dans la terre ! Je me mis à pousser des cris et des sanglots. On m'arracha à ma mère et on m'emmena dans notre logement.

Je ne me rappelle rien de ce qui suivit. Lorsque je revis ma mère le lendemain, elle était au lit; elle me sembla mieux que la veille, parce qu'elle

n'était plus pâle : on me dit qu'elle avait la fièvre. L'ami Mauricet vint dans la journée pour la voir; mais on me renvoya pendant qu'il lui parlait. Le lendemain, il revint me chercher pour l'enterrement; j'avais mes plus beaux habits, et on avait attaché un crêpe noir à mon chapeau. Nous n'étions pas plus de six ou huit à suivre le corbillard, ce qui m'étonna. Mon père fut porté à la fosse commune. Mauricet acheta sur-le-champ une croix de bois qu'il planta lui-même à la place où on l'avait enterré. Je revins les yeux rouges, mais le cœur déjà soulagé; j'étais comme la plupart des enfants chez qui la douleur ne peut tenir. Depuis j'ai souvent pensé à cela, et j'en parlais un jour à M. D... l'ingénieur, en me plaignant de l'ingratitude et de l'insensibilité de ce premier âge. Il m'a répondu que c'était une précaution de la Providence.

— Les occupations forcées de la vie, m'a-t-il dit, détournent les hommes de leurs regrets les plus sincères; quand on a un métier, il faut ajourner son chagrin après l'ouvrage, et le travail vous console ainsi, peu à peu, malgré vous. Mais l'enfant

a tout son temps, et s'il se rappelait sa peine, il la retournerait dans son cœur sans relâche ni distraction jusqu'à en mourir. Dieu n'a pas voulu l'énerver par de telles épreuves; il a pensé qu'il avait besoin de toutes ses forces pour grandir, qu'il fallait laisser au feu de la vie le temps de s'allumer avant d'y laisser couler tant de larmes, et il lui a donné l'oubli, comme il lui avait donné la faim, pour qu'il pût prendre des forces et devenir un homme.

En quittant le cimetière, l'ami Mauricet revint avec moi chez ma mère. A notre vue, celle-ci fondit en larmes, car notre retour lui annonçait que son compagnon de vingt années était à jamais parti; mais Mauricet se fâcha.

— Allons, Madeleine, dit-il avec une brusquerie où l'on sentait l'amitié, ce que vous faites là n'est point raisonnable. Jérôme est, comme vous, où le bon Dieu l'a mis! Faites chacun ce que vous devez faire; lui se repose; vous, travaillez et prenez courage! il y a ici un pauvre gars qui a besoin de vous; voyez si celui-là aussi n'est pas Jérôme; il lui ressemble déjà comme un sou à un sou.

Il m'avait poussé vers ma mère qui m'embrassa en sanglotant.

— Assez, reprit-il en me retirant, au bout de quelques minutes; essuyez vos yeux, voyons; fermez la fontaine de votre cœur. Vous êtes une vaillante, ma vieille, il s'agit de le prouver. Qu'est-ce que vous comptez faire maintenant? parlons de ça, c'est le plus pressé.

Ma mère répondit qu'elle n'en savait rien, qu'elle ne voyait aucun moyen de vivre, qu'il ne lui restait plus qu'à mendier aux portes.

— Ne dites donc pas de ces bêtises-là! s'écria Mauricet avec humeur; c'est-il une idée qui doive venir à la veuve d'un ouvrier? Si vous avez des mains pour demander, vous en aurez bien pour travailler, peut-être! Croirait-on pas que vous avez peur de l'ouvrage, vous que je cite toujours à ma fille et à ma femme! On ne sait donc plus faire des ménages? on n'est donc plus la meilleure laveuse du quartier? Mais faut donc que ça soit moi qui vous rappelle qu'on vous nommait dans le pays *la petite adresse*, rapport à l'habileté de vos doigts!

Ces éloges relevèrent un peu le moral de ma mère qui consentit à chercher avec Mauricet ce qu'elle pourrait essayer. Le maçon avait déjà tout son plan qu'il fit accepter en ayant l'air d'en laisser l'honneur à la veuve. Il fut convenu qu'elle chercherait quelque ménage de garçon à soigner, tandis que j'entrerais au chantier comme gâcheur. Mauricet promit de veiller à tout, et si, en commençant, les bénéfices ne pouvaient suffire, il s'engagea, dans son style faubourien, « à mettre un peu de beurre dans les épinards. »

Nous quittâmes notre logement pour prendre le rez-de-chaussée autrefois habité par le marchand d'habits, et qui se trouvait alors vacant. Ce changement, auquel nous étions forcés par économie, fut pour ma mère un crève-cœur. Notre ménage ne put trouver place dans l'espèce de cave où nous descendions. Il fallut vendre les meubles les moins nécessaires. Le *petit lit* où avait couché ma sœur fut celui que je regrettai le plus. Quant à ma mère, elle ne pouvait mettre fin à ses lamentations. Son ménage était sa gloire; en le voyant réduit et entassé dans la pièce obscure que nous allions habi-

ter, elle se cacha la tête sous son tablier; on eût dit qu'elle se regardait comme déshonorée.

Je ne puis savoir pourquoi les pauvres gens tiennent plus que les riches aux objets parmi lesquels ils vivent ! Peut-être y sont-ils attachés par la peine qu'ils ont eue à les acquérir, ou par un usage plus continuel. Chez eux, rien ne disparaît, rien ne change ; le meuble qui a commencé le ménage reste à sa place jusqu'au jour où le ménage finit ; il fait, pour ainsi dire, partie des maîtres eux-mêmes. Si le temps l'ébrèche, ils le réparent ou le transforment : ses débris mêmes sont utilisés. Quand le feu a percé le pot de terre dans lequel cuisait le dîner de la famille, ils y plantent des pois de senteur et du réséda pour orner la fenêtre. Tous ces meubles en ruine sont comme des amis qui ont vieilli à leurs côtés. Pour ma part, je n'ai jamais pu me séparer volontiers de ce qui avait longtemps *vécu* avec moi. Encore aujourd'hui, j'ai un grenier encombré de meubles éclopés et d'ustensiles hors d'usage ; c'est mon hôtel des Invalides pour de vieux serviteurs. Cela n'est guère raisonnable, je le sais ; mais on peut bien accorder quelque chose

à ce *qu'on sent* quand on tâche toujours de faire ce *qu'on doit.*

Dès la semaine qui suivit, ma mère trouva à se placer chez un vieux célibataire qui habitait un petit pavillon au haut du faubourg Saint-Martin. M. Lenoir n'avait qu'une passion, celle de la géographie. Tous les murs de son logement étaient tapissés de cartes où il avait enfoncé des épingles dont la tête était garnie de cire à cacheter. Ces épingles, comme il me l'apprit plus tard, marquaient la route suivie par les plus célèbres voyageurs. M. Lenoir se rappelait leurs moindres aventures, savait le nom de tous les endroits qu'ils avaient visités et connaissait les plus petites peuplades de l'Afrique. En compensation, il n'eût pu dire qui étaient ses voisins, et il n'avait visité de Paris que son quartier. Aussi le traitait-on de maniaque; mais quand j'y ai réfléchi depuis, j'ai pensé que la plupart des gens qui se moquaient de lui n'étaient guère plus sages. Ne négligeaient-ils point, également, les connaissances indispensables pour des fantaisies ruineuses ou inutiles? Ne voyageaient-ils pas en Afrique avec des épingles à têtes rouges,

quand il eût fallu s'occuper de leurs affaires et de leurs familles? Chaque fois que j'ai été tenté de perdre mon temps à des choses sans résultat, je me suis rappelé M. Lenoir, et cela m'a arrêté. — Preuve que tout sert d'enseignement à qui regarde, et que les fous eux-mêmes peuvent donner des leçons de sagesse.

IV

Le gâcheur. — Explication de ce que c'est que le vrai maçon par le père Mauricet. — Légende du gros Mauduit et du Petit Gauvet. — Je deviens bon ouvrier. — Tentations ; ma première faute. — Leçon donnée par Mauricet. — La cheminée de Jérôme.

En me faisant accepter pour gâcheur au chantier, le père Mauricet me dit :

— Te voilà en route, Pierre Henri ; sois un vrai bon goujat si tu veux devenir quelque jour un franc ouvrier. Dans notre métier, vois-tu, c'est pas comme dans le monde ; les meilleurs valets font les meilleurs maîtres ; va donc de l'avant, et si quelque compagnon te bouscule, accepte la

chose en bon enfant ; à ton âge, la honte n'est pas de recevoir un coup de pied, c'est de le mériter.

La recommandation n'était pas inutile vu les manières en usage dans la partie. De tout temps, le maçon a eu droit de traiter son gâcheur paternellement, c'est-à-dire de le rosser pour son éducation. Je fus mis aux ordres d'un Limousin qui avait conservé, à cet égard, les antiques traditions. A la moindre maladresse, les coups pleuvaient avec un roulement de malédictions ; on eût dit le tonnerre et la giboulée ! Je fus d'abord étourdi ; mais je me remis assez vite pour apprendre le métier et *servir de rigueur*, comme disait l'ami Mauricet.

Au bout d'un mois, j'étais le meilleur goujat du chantier. Le Limousin fut assez juste pour ne pas m'en savoir mauvais gré. Il continua de punir, à l'occasion, mes gaucheries, mais sans chercher de prétexte ; l'homme était brutal et non méchant ; sa sévérité lui paraissait un droit, et il frappait le goujat qui avait failli, comme le juge applique la loi, sans haine contre le condamné.

Bien qu'un peu rude, mon nouveau métier ne

me déplaisait pas. Il me permettait de prouver ma force et mon agilité. Mauricet ne manquait pas de les faire remarquer, ce qui me donna bientôt une réputation parmi les compagnons. Je m'appliquai à la soutenir en redoublant de zèle. La bonne renommée est, tout à la fois, une récompense et une chaîne ; si on en profite, elle vous engage ; ce sont comme des arrhes reçues du public, et qui obligent à faire son devoir. J'avais réussi à obtenir les bonnes grâces de tous les ouvriers du chantier par ma bonne volonté ; j'y gagnai d'apprendre plus rapidement et avec moins d'efforts le métier que beaucoup de mes pareils n'arrivaient jamais à savoir. Les leçons qu'on leur refusait et qu'ils devaient, pour ainsi dire, dérober, on me les donnait, à moi, avec une sorte de complaisance. J'étais devenu l'élève de tous les compagnons ; chacun d'eux mettait son honneur à m'apprendre quelque chose. On me permettait d'essayer les travaux les plus faciles, et l'on dirigeait mes tentatives. Mauricet, spécialement, avait toujours l'œil sur moi ; il ne m'épargnait ni conseils, ni encouragements.

— Vois-tu, Pierre Henri, me répétait-il sans cesse, un maçon, c'est comme un soldat ; faut qu'il fasse honneur au régiment de la truelle. L'architecte est notre général, il fait le plan de la bataille ; mais c'est à nous de la gagner en travaillant bravement le mortier et le moellon, comme les *troubadours* de là-bas travaillent l'ennemi. Le véritable ouvrier ne songe pas seulement à la note du boulanger, il aime l'ouvrage de ses bras, il y met sa gloire. Tel que tu me vois, je n'ai jamais posé le *mai* enrubané sur un pignon sans sentir là quelque chose ! Les maisons où j'ai mis la main deviennent comme qui dirait mes enfants ; lorsque je les vois, ça me réjouit l'œil ; il me semble que les locataires sont un peu mes obligés, et je m'intéresse à eux ! Quand je parle de ça, il y en a qui ricanent et me regardent comme un vieil empaillé d'avant le déluge ; mais les bons ouvriers me comprennent et topent dant mon sentiment. Aussi, crois-moi, petit, si tu veux avoir ta place parmi les lapins d'élite, mets du cœur au manche de ta truelle ; il n'y a que ça qui fasse le maître compagnon.

J'écoutais d'autant plus volontiers le père Mau-

ricet que je sentais déjà à sa manière. Le métier m'était passé dans le sang, comme on dit; j'aimais mon travail pour lui-même; j'en étais fier: j'y entrais tout entier. Depuis, j'ai reconnu que c'était là ce qu'on appelait *la vocation*. Tout ouvrier qui ne se plaît pas à son œuvre est hors du bon chemin; Dieu ne l'a pas destiné à la tâche que le hasard lui a donnée. Pour faire valoir les gens et les choses, la première condition est de les avoir à gré. J'ai connu un vieux jardinier dont la culture étonnait tous ses voisins. Si ailleurs les laitues montaient, on voyait les siennes s'arrondir à souhait; quand le vent avait brûlé toutes les floraisons, ses espaliers étaient cachés sous une neige de fleurs; pendant que le soleil d'août faisait jaunir les plus belles pelouses, ses gazons restaient vert émeraude.

— Qui diable faites-vous donc à vos plants pour que tout vous profite ainsi! demandaient les voisins stupéfaits.

— Une seule chose, répondait le vieux jardinier: je les aime!

C'est qu'en effet ce mot-là disait tout. Que de soins impossibles à prescrire d'avance, et que la

bonne volonté du cœur inspire ! L'exemple et l'habitude peuvent vous apprendre le métier; mais il n'y a que le goût de l'œuvre qui fasse de vous un ouvrier.

Au reste, les conseils du père Mauricet n'étaient pas mes seuls encouragements. Je trouvais à chaque instant des excitations indirectes dans les entretiens des compagnons. Tout en jointoyant la pierre, ou en crépissant les murs, ils racontaient les chroniques du métier et les hauts faits de leurs grands hommes. Il y avait surtout l'histoire du gros Mauduit que je ne pouvais me lasser d'entendre.

Le gros Mauduit était un maître compagnon, natif de la Brie, qu'on avait surnommé *quatre mains*, parce qu'il faisait autant d'ouvrage que les deux meilleurs ouvriers. Il travaillait toujours seul, servi par trois goujats qui pouvaient à peine lui suffire. Vêtu d'un habit noir, chaussé d'escarpins cirés à l'œuf, et coiffé à l'oiseau royal, il achevait sa journée sans qu'une tache de plâtre ou qu'un choc de *boulin*(1) nuisît à l'élégance de son costume On venait le voir travailler des quatre coins de la

(1) Nom donné aux perches qui supportent l'échafaudage.

France, et il y avait toujours sous son échafaudage autant de curieux que devant les tours de Notre-Dame.

Personne n'avait jamais entrepris de lutter contre le gros Mauduit, quand il arriva un jour, de la Beauce, un petit homme appelé Gauvert, qui, après l'avoir vu travailler, demanda à concourir avec le roi des maîtres compagnons. Gauvert n'avait pas cinq pieds et était tout costumé de drap couleur marron, avec un petit catogan qui pendait sur le collet de son habit. On plaça les adversaires aux deux bouts d'un échafaudage, et, à un signal donné, la lutte commença.

Le mur grandissait à vue d'œil sous leurs doigts, mais en se maintenant toujours de niveau; si bien qu'à la fin de la journée aucun d'eux n'avait dépassé l'ouvrage de son concurrent de l'épaisseur d'un caillou. Ils recommencèrent le lendemain, puis les jours suivants, jusqu'à ce qu'ils eussent conduit la maçonnerie à la corniche. Comprenant alors l'impossibilité de se vaincre, ils s'embrassèrent en se jurant amitié, et le gros Mauduit donna sa fille en mariage au petit Gauvert. Les descendants de ces

deux vaillants ouvriers *ont aujourd'hui une maison à cinq étages dans chaque arrondissement de Paris !*

Cette histoire, racontée avec mille variantes, et dont je ne me permettais point de soupçonner l'authenticité, m'enflammait d'une passion fanatique pour la truelle et le marteau. Sans l'avouer tout haut, je nourrissais l'espérance de surpasser tous les compagnons de France et de Navarre, de devenir un second Gauvert ou un nouveau Mauduit ! Cette ambition accéléra tellement mes progrès, que je me trouvai en mesure de prendre rang d'ouvrier à l'âge où l'on devient généralement apprenti. Un pareil succès m'étourdit : enlevé trop tôt à la dépendance que j'avais supportée jusqu'alors, j'abusai d'une autorité que je n'avais point appris à exercer. Mon goujat fut le plus mal mené du chantier. Mauricet m'avertit deux ou trois fois.

— Prends garde, petit, me dit-il, avec sa familiarité ordinaire ; tu n'as encore que tes dents de lait ; si tu mords trop dur, tu les casseras.

Sa prophétie faillit s'accomplir à la lettre, car un beau jour mon servant, lassé de mes mauvais trai-

tements, s'insurgea tout de bon et me traita comme le plâtre qu'il avait l'habitude de préparer. Je portai pendant plus d'un mois les marques de cette correction trop bien méritée et qui me profita. Mais redressé de ce côté, je me laissai tomber d'un autre.

Quelques-uns des compagnons du chantier fêtaient dévotement *saint Lundi,* et avaient essayé plusieurs fois de m'entraîner. Je résistai d'abord sans trop de peine. Les souvenirs de la barrière ne me riaient pas; mais on m'attaqua par la raillerie; on déclara que j'avais peur d'être fouetté par ma mère, que je n'étais point encore sorti de sévrage, et que le cognac me brûlerait le gosier. Ces sottises me piquèrent. Je voulus prouver que je n'étais plus un enfant, en me conduisant aussi mal qu'un homme. Entraîné hors barrière un lendemain de paie, et encore muni de l'argent de ma quinzaine, j'y demeurai jusqu'à ce que tout eût passé de la poche de ma veste dans le tiroir du marchand de vin.

Le dimanche et le lundi avaient été employés à cette longue débauche; je rentrai le soir du second jour sans chapeau, couvert de boue et bat-

tant de mon corps toutes les murailles du faubourg. Ma mère ignorait ce que j'étais devenu, et me croyait blessé ou mort; elle m'avait cherché à la morgue d'abord, puis à l'hôpital. Je la trouvai avec Mauricet qui s'efforçait de la rassurer. Ma vue la tira d'inquiétude, mais non de peine. Après la première joie de me retrouver, vint le chagrin de me voir en un pareil état. Aux lamentations succédèrent les reproches. J'étais tellement ivre que j'entendais à peine, et que je ne pouvais comprendre. Le ton seul m'apprit qu'on me réprimandait. Ainsi que la plupart des ivrognes, j'avais le vin glorieux, et je me regardais, pour le quart d'heure, comme un des rois du monde. Je répondis en imposant silence à la bonne femme, et déclarant que je voulais désormais vivre à ma guise et porter tout seul, comme on dit, ma cuiller à ma bouche. Ma mère éleva la voix; je criai plus fort, et la querelle s'envenimait, quand le père Mauricet mit le holà! Il déclara que ce n'était point le moment de causer et me fit coucher sans aucune observation. Je dormis d'un trait jusqu'au lendemain.

Quand j'ouvris les yeux, au petit jour, je me

rappelai tout ce qui s'était passé, et je sentis un peu de honte mêlée de beaucoup d'embarras. Cependant, l'amour-propre m'empêchait de me repentir. En définitive, j'étais maître de l'argent gagné par mon travail; je pouvais disposer de mon temps; nul n'avait droit d'y trouver à redire, et je résolus de couper court à toutes les observations.

Ma mère seule m'inquiétait : voulant éviter ses reproches, je me levai doucement et je partis sans la voir.

Lorsque j'arrivai au chantier, je trouvai déjà les autres au travail; mais ils ne parurent pas prendre garde à moi. Je me mis à *limousiner* d'assez mauvaise humeur et avec nonchalance. Ces deux jours de débauche m'avaient ôté le goût du métier. J'avais, de plus, comme une humiliation intérieure que je cachais sous un air de bravade. Je prêtais l'oreille à ce que disaient les autres compagnons, craignant toujours d'entendre quelque plaisanterie ou quelque fâcheux jugement sur mon compte. Quand l'entrepreneur arriva, je feignis de ne pas le voir, et j'évitai de lui parler, de peur qu'il ne me demandât la cause de mon absence de la

veille. J'avais perdu cette bonne conscience qui, autrefois, me faisait regarder le monde en face ; je sentais maintenant dans ma vie un souvenir à cacher.

Ceux qui m'avaient entraîné à la barrière n'étaient point encore de retour; l'entrepreneur en fit la remarque.

— C'est une infirmité qu'ils ont comme ça, dit le *loustic* du chantier ; quand ils travaillent par hasard, ils avalent tant de plâtre qu'il leur faut au moins trois jours de vin d'Argenteuil pour se rincer le gosier.

Tous les compagnons se mirent à rire ; mais il me sembla qu'il y avait dans ce rire une sorte de mépris. Je rougis involontairement, comme si la plaisanterie eût été faite contre moi. Tout nouveau dans le désordre, j'en étais encore aux scrupules et aux remords.

La journée se passa ainsi assez tristement. L'espèce de malaise que j'éprouvais dans tous les membres s'était communiqué à mon esprit ; j'étais fatigué au dedans et au dehors.

Tant que nous avions travaillé, le père Mauricet

ne m'avait point adressé la parole ; mais à l'heure de partir, il vint à moi et me dit que nous ferions route ensemble. Comme il logeait à l'autre bout de Paris, je lui demandai s'il avait quelque affaire dans notre quartier.

— Tu verras, me répondit-il brièvement.

Je voulais suivre mon chemin ordinaire ; mais il me fit prendre par d'autres rues, sans me dire pourquoi, jusqu'à ce que nous fussions arrivés devant une maison du faubourg Saint-Martin ; là il s'arrêta.

— Vois-tu dans ce bâtiment, me dit-il, la haute cheminée qui se dresse près du pignon, et que j'appelle *la cheminée de Jérôme ?* c'est là que ton père s'est tué !

Je tressaillis jusqu'au fond des entrailles, et je regardai la cheminée fatale avec une espèce d'horreur mêlée de colère.

— Ah ! c'est là, répétai-je d'une voix qui tremblait ; vous y étiez, pas vrai, père Mauricet ?

— J'y étais.

— Et comment la chose est-elle arrivée ?

— Ni par la faute du bâtiment, ni par la faute

du métier, répliqua Mauricet. L'échafaudage était bien établi, le travail sans danger; mais ton père est venu là en descendant de la barrière; la vue était trouble, les jarrets ne se connaissaient plus; il a pris le vide pour une planche, et il s'est tué sans excuse.

Je sentis le rouge me monter au visage et le cœur me battre plus fort.

— Le père Jérôme eût été un vaillant ouvrier, reprit Mauricet, si *la gourmandise* ne l'avait perdu. A force de s'attabler chez les marchands de vin, il y avait laissé sa force, son adresse et son esprit. Mais bah! on ne vit qu'une fois, comme dit cet autre; faut bien s'amuser avant son enterrement. Si les veuves et les orphelins ont faim ou froid plus tard, ils vont au bureau de charité, et ils soufflent dans leurs doigts. C'est-il pas ton opinion, dis?

Et il se mit à chanter un refrain bachique alors à la mode :

Occupons-nous de bien boire.
Quand on sait bien boire on sait tout.

J'étais humilié, confus, et je ne savais que répondre; je sentais bien que Mauricet ne parlait pas

sérieusement; mais l'approuver m'eût fait honte; le contredire, c'était me condamner. Je baissai la tête sans rien dire. Cependant il continuait à regarder ce pignon maudit.

—Pauvre Jérôme, reprit Mauricet, en changeant de voix et comme attendri, s'il n'eût pas suivi les mauvais exemples quand il était jeune, nous l'aurions encore avec nous; Madeleine reposerait son vieux corps, et toi tu trouverais quelqu'un qui te montrerait la route. Mais non, il n'y a plus rien de lui, pas même un bon souvenir, car on ne regrette que les bons ouvriers. Quand le malheureux s'est écrasé là sur le pavé, sais-tu ce qu'a dit le tâcheron?... — Un ivrogne de moins, enlevez et balayez!

Je ne pus retenir un mouvement d'indignation.

— Dame! c'était un dur à cuire, continua Mauricet; il n'estimait les hommes que pour ce qu'ils valaient. Si la mort avait pris un bon travailleur, il eût dit: — C'est dommage! Au fond, tout le monde pensait comme lui, et la preuve, c'est qu'il n'y a eu que les amis à suivre le corps de Jérôme jusqu'à la fosse. Ceux-là même avec lesquels il trin-

quait lui ont tourné le dos dès qu'il a été dans sa bière ; car les vauriens se fréquentent, vois-tu, mais ils ne s'aiment pas.

J'écoutais toujours sans répondre. Nous nous étions remis en marche : au premier carrefour, Mauricet s'arrêta, et me montrant la cheminée qui se dressait au loin par-dessus les toits :

— Quand tu voudras recommencer ta vie d'hier, dit-il, regarde d'abord de ce côté, et le vin que tu boiras *aura le goût du sang*.

Il partit en me laissant tout saisi.

Mauricet avait une manière à lui que j'ai remarquée plus tard, et qui empêchait d'oublier ce qu'il avait dit. C'était un homme ignorant, mais qui frappait toujours droit. Ses paroles vous arrivaient à l'esprit comme les images à notre œil ; on les voyait sous une forme et avec une couleur. Ce n'était pas toujours le mot seul qui en était la cause, mais le geste, le regard, l'accent, je ne sais quoi enfin qui sortait de lui pour venir à vous. Depuis que j'ai un peu lu et un peu pensé, je me suis dit que c'était là ce qui devait faire les hommes éloquents.

Je rentrai chez ma mère très-troublé, sans vouloir le paraître; je luttais contre la leçon que je venais de recevoir, je me révoltais en moi-même de me sentir ébranlé; je jurais tout bas de ne point céder et de continuer à prendre la vie joyeusement. Je cherchais d'autant plus à me fortifier dans mon impénitence que je m'attendais aux reproches de Madeleine. Préparé à y couper court par une déclaration d'indépendance, j'entrai dans notre pauvre demeure le front haut et d'un pas délibéré.

La vieille femme achevait de mettre le couvert et me reçut comme d'habitude. Cette bonté déconcerta toutes mes résolutions. Je me trouvai tellement saisi du sentiment de ma faute, que si je n'avais fait un effort j'aurais pleuré. Ma mère n'eut l'air de rien voir (j'ai su depuis que Mauricet lui avait fait la leçon); elle causa aussi gaîment que de coutume, ne parla point de l'argent de ma quinzaine dont je l'avais frustrée pour la première fois, et ne parut nullement inquiète. Je me couchai complétement désarmé et le cœur bourrelé de remords. Toute la nuit, je crus voir mon père chan-

celant sur l'échafaudage ou se brisant sur le pavé. Moi-même je me trouvais ivre au plus haut d'une corniche, suspendu sur l'espace et près de me précipiter. Lorsque je me levai le lendemain, j'avais la tête lourde et tous les membres douloureux.

Cependant j'arrivai au travail à l'heure ordinaire : ce fut encore un mauvais jour. J'étais moins étourdi que la veille, mais plus triste. A l'embarras avait succédé le regret. Il fallut près d'une semaine pour me rendre ma vigueur et mon entrain. La première fois que Mauricet m'entendit chanter, il passa près de moi en me frappant sur l'épaule :

— Le contentement est revenu au logis, me dit-il; à la bonne heure, *fieu!* garde-moi bien cet oiseau-là.

— Ne craignez rien, répondis-je en riant, nous lui ferons une jolie cage où il trouvera à manger...

— Tâche, surtout, qu'il n'ait pas trop à boire! répliqua Mauricet.

Nous échangeâmes un regard, et il passa en sifflant.

Trente-trois ans se sont écoulés depuis ce jour, et je n'ai jamais oublié la promesse que je me fis

alors à moi-même. Exposé à toutes les tentations de l'intempérance, j'ai fini par ne plus y prendre garde. Dans le bien comme dans le mal, ce sont les premiers pas qui décident de la route ; une habitude est quelquefois impossible à vaincre, mais presque toujours facile à éviter.

V

Un malheur domestique. — Je suis mis à l'épreuve. — Ma mère part. — Histoire du petit verre d'eau-de-vie. — Ce qu'est la vie de garçon pour l'ouvrier. — La chambrée ; le bonhomme Marcille et Faroumont dit *La Chiourme*. — Une position difficile.

Depuis que je gagnais des journées d'ouvrier, le ménage avait retrouvé un peu d'aisance. Nous avions pu quitter notre cave pour reprendre l'ancien logement. Les meubles qu'il avait fallu vendre après la mort du père, avaient été remplacés ; nous remontions décidément sur l'eau et les voisins nous traitaient déjà de richards.

Tout alla bien jusqu'au moment où ma mère commença à se plaindre de sa vue, qui avait baissé, petit à petit, sans que la chère femme y prît garde, ou plutôt sans qu'elle voulût se l'avouer. Il y avait toujours pour elle un prétexte. Aujourd'hui c'était la fumée, demain le brouillard, le jour suivant un rhume de cerveau; ce fut seulement au bout de dix ans qu'elle s'avisa de s'en prendre à ses yeux. Elle ne distinguait plus les menus objets; il avait fallu renoncer à la couture et au ménage du vieux géographe; je commençai à m'inquiéter; Mauricet, dont je pris conseil, me proposa de consulter un oculiste pour lequel il avait travaillé et qu'il connaissait.

On eut grand'peine à persuader ma mère qui, n'ayant jamais été malade ne voulait point croire aux médecins; enfin, pourtant, elle se laissa conduire.

L'oculiste était un homme de moyen âge, grand, maigre, d'un calme superbe. Il regarda les yeux de la mère, ne dit pas un mot et écrivit une ordonnance qu'il me remit. J'aurais bien voulu avoir une parole qui pût me rassurer; mais d'autres

attendaient leur tour, je n'osai rien dire, et il fallut partir comme nous étions venus. Cependant, à la porte, je m'aperçus que Mauricet ne nous avait point suivis. Plus hardi avec l'oculiste, il avait voulu, sans doute, l'interroger. Nous l'attendîmes quelques minutes au bas de l'escalier où il nous rejoignit enfin.

— Eh bien, qu'a dit votre charlatan? demanda ma mère, qui ne pouvait pardonner au médecin sa froideur silencieuse.

— Il vous ordonne de manger du rôti à discrétion et de dormir sur les deux oreilles, répondit Mauricet.

— Mais est-il sûr de la guérison? demandai-je.

— Est-ce qu'il ne t'a pas donné un papier? répliqua le maçon.

— Le voici.

— Alors, fais ce qu'il a écrit dessus et laisse l'eau couler sous le Pont-Neuf.

L'accent de Mauricet avait quelque chose de bref qui me frappa; mais je ne voulus rien dire sur le moment. Il prit le bras de la chère femme auquel il fit cent contes pendant le chemin; jamais

je ne l'avais vu si boute-en-train. Cependant, une fois arrivé, je le tirai à part pour l'avertir que je voulais lui parler.

— Moi aussi, répliqua-t-il tout bas; quand je sortirai reconduis-moi.

La mère s'était déjà remise à ses arrangements de ménage; Mauricet ne tarda pas à prendre congé, et je le suivis.

Comme nous descendions l'escalier, je lui demandai avec inquiétude ce qu'il avait à me dire.

— Attends que nous soyons dans la rue, me répliqua-t-il.

Nous y arrivâmes et il fit encore une dizaine de pas sans parler; je ne pus attendre davantage.

— Au nom de Dieu! Mauricet, que vous a dit l'oculiste? demandai-je avec angoisse.

Il se retourna de mon côté.

— Ce qu'il m'a dit? tu t'en doutes bien, reprit-il brusquement; il croit que la mère Madeleine est en train de devenir aveugle.

Je jetai un cri; mais il continua presque en s'emportant :

—Allons, tonnerre! il ne s'agit pas de pousser des

hélas! causons tranquillement comme des hommes.

— Aveugle! répétai-je, et que deviendra-t-elle? Comment lui trouver une compagnie? Qui la soignera!

— Ah! voilà! dit Mauricet; il est clair qu'il faut prendre un parti, et c'est pourquoi je t'ai parlé de la chose. Une vieille femme aveugle sera une rude charge pour un jeune gars; c'est à toi de voir si tu la trouves trop lourde.

Je le regardai d'un air qui lui prouva que je ne comprenais pas.

— Eh bien oui, oui, continua-t-il, en répondant à ma physionomie, tu peux t'en décharger si le cœur t'en dit. Il y a des retraites pour les pauvres gens incurables!

— Où cela?

— A l'hospice.

— Vous voulez que je mette ma mère avec le ndiants? m'écriai-je.

— Parbleu! vas-tu pas faire le sénateur, dit Mauricet sans me regarder; il y en a de plus hup-

pees que Madeleine, de vraies dames qui ont eu laquais et équipages.

— Alors c'est qu'elles n'ont pas de fils! repris-je.

— C'est à savoir, continua le maçon, en pliant les épaules, les fils ne sont pas plus obligés que les mères, et il y en a pas mal de celles-ci qui portent l'enfant au tour des orphelins.

— Mais ce n'est pas la mienne, interrompis-je vivement; la mienne m'a gardé dans ses bras tant que j'étais petit; elle m'a nourri de son lait et de son pain, j'ai grandi comme un espalier contre la muraille de son amitié, et maintenant que le mur a des lézardes, je laisserais d'autres le soutenir! Non pas, non pas; père Mauricet, vous ne pouvez pas avoir cru ça. Si la bonne femme perd vraiment la vue, eh bien! il lui restera la mienne; entre deux ça ne fait qu'un œil à chacun; mais, faute de mieux, on s'en contentera.

— Tu dis ça dans un accès de cœur, fit observer Mauricet; mais faudra réfléchir de sang-froid. Songe bien que c'est un boulet que tu te rives au pied. Adieu la liberté, les économies, le mariage même, car de longtemps tu ne gagneras assez pour

entreprendre une famille avec une pareille non-valeur.

— Une non-valeur, répétai-je scandalisé, vous vous trompez, Mauricet; la vieille femme me donnera du contentement et du courage. Quand je suis né, j'étais aussi une non-valeur pour la pauvre créature, et cependant elle m'a reçu volontiers. Bien sûr que je sais à quoi je m'engage et que je n'ai pas la tête dans le cœur comme vous paraissez le croire. Je trouve l'épreuve rude et j'aurais voulu ne pas avoir à la supporter; mais, puisqu'elle est venue, que Dieu me punisse si je ne fais pas mon devoir jusqu'au bout!

Ici Mauricet, qui ne m'avait point encore regardé, se tourna vivement de mon côté et me prit les deux mains.

— Tu es un vrai bon ouvrier! s'écria-t-il tout épanoui; j'ai voulu voir ce que tu avais là et si les fondations étaient solides; maintenant je suis content. Au diable la frime! causons à cœur ouvert.

— Mais l'oculiste pense-t-il réellement qu'il n'y ait aucun remède? demandai-je.

— C'est son opinion, répondit Mauricet; cepen-

dant, comme je le quittais, il a dit qu'il restait peut-être espoir d'enrayer le mal si la bonne femme pouvait vivre à la campagne, avec de l'air à discrétion et de la verdure sous les yeux.

Je l'interrompis en m'écriant que je l'y enverrais...

— Ça sera difficile, objecta Mauricet; en vivant séparés, vous dépenserez quasiment le double, et j'ai peur que les cordons de ta bourse ne soient moins longs que tes bons désirs.

Mais l'espérance incertaine donnée par le médecin me préoccupait par-dessus tout, je me mis à chercher avec Mauricet quelque expédient pour tenter ce dernier moyen. Il se rappela enfin une *payse*, la mère Riviou, établie près de Lonjumeau, et chez laquelle Madeleine pouvait trouver peut-être, sans beaucoup de frais, la vie et les soins dont elle avait besoin. Il lui fit écrire et reçut une réponse telle que nous pouvions la désirer.

Restait à faire consentir la malade elle-même. Il fallut pour cela, que Mauricet appuyât mes prières de toute son éloquence. La chère femme regardait son séjour à la campagne comme un exil; elle

m'en voulait seulement d'y avoir pensé. Enfin pourtant elle céda, et j'allai moi-même la conduire.

La mère Riviou nous reçut comme de vieilles connaissances. Jamais femme plus brave n'avait mangé le pain du bon Dieu. Elle comprit tout de suite le caractère de sa nouvelle pensionnaire et me promit de lui donner contentement.

— Nous passons notre vie aux champs, *me dit-elle*, si bien que la maison sera à votre mère ; elle pourra la conduire comme on fait de son âne, par la bride et le licou. Nous avons trop à faire pour chicaner à quelqu'un sa fantaisie ; ici chacun aime son repos, ce qui fait qu'on ne touche pas à celui des autres. Dans un mois, j'aurai une filleule qui tiendra compagnie à la bonne femme et l'aidera pour le ménage. C'est un vrai chien de berger que votre mère pourra faire obéir au doigt et à l'œil ; par ainsi, il faudra bien qu'elle se plaise parmi nous ou le diable s'en mêlera. — Je partis complétement rassuré.

J'avais pris pour revenir une de ces charrettes de messagers, encore communes dans ce temps-là

aux environs de Paris, et qui transportaient, pêle-mêle, marchandises et voyageurs. La carriole était attelée d'un seul cheval, qui allait au pas, la route cahoteuse, les bancs formés d'une simple planche mal rabotée, de sorte que je perdis patience à mi-chemin ; je descendis près du conducteur et je me mis à suivre à pied, comme lui.

Ce conducteur était un homme encore jeune, de belle apparence et dont le visage annonçait cette santé robuste qui est le salaire d'une bonne conscience. A tous les hameaux où nous nous arrêtions, je le voyais donner ou recevoir des commissions sans entendre jamais aucune plainte. S'il avait à rendre sur une pièce d'argent, on prenait toujours la monnaie sans compter; les femmes lui demandaient des nouvelles de ses enfants, les hommes le chargeaient d'achats au bourg; la conduite de tous prouvait enfin l'amitié et la confiance.

Autant que j'en avais pu juger par ma conversation avec le voiturier, il me semblait la mériter. Toutes ses paroles exprimaient un bon sens et une bienveillance auxquels les charretiers de Paris ne

m'avaient pas accoutumé. Il connaissait les améliorations tentées dans le pays; il nommait les propriétaires de chaque champ que nous dépassions et s'intéressait à sa bonne ou à sa mauvaise récolte. J'appris bientôt que lui-même avait quelques arpents de terre qu'il cultivait entre ses voyages, et pour lesquels il profitait de toutes les observations recueillies sur le chemin. Il me racontait l'histoire de son domaine, comme il l'appelait en riant, quand nous fûmes croisés sur la route par un homme pauvrement vêtu, courbé et dont les cheveux grisonnants retombaient en désordre sur un visage bourgeonné. Au moment où il passait près de nous, je m'aperçus qu'il chancelait. Il salua le voiturier avec la chaleur bruyante de l'ivresse, et celui-ci répondit d'un ton de familiarité qui me surprit.

—C'est un de vos amis? demandai-je quand il fut éloigné.

— Cet homme-là? répéta-t-il; c'est mon bienfaiteur et mon maître!

Je le regardai comme si je n'avais pu comprendre.

— Ça vous étonne, reprit le messager en riant; c'est pourtant la vérité. Seulement le malheureux ne s'est jamais douté de la chose. Faut vous dire d'abord que Jean Picou (c'est comme ça qu'on le nomme), Jean Picou donc est un ancien camarade d'enfance. Nos parents demeuraient porte à porte, et nous avons fait notre première communion la même année. Seulement Picou était déjà, pour lors, un peu folâtre, et, en prenant de l'âge, il a eu bientôt adopté toutes les habitudes des bons vivants. Je ne l'avais pas beaucoup fréquenté d'abord; mais le hasard finit par nous mettre ouvriers chez le même bourgeois. Le premier jour, au moment de partir pour le travail, voilà que Picou et les autres s'arrêtent au cabaret pour boire le coup d'eau-de-vie du matin. Je restai à la porte sans trop savoir ce que je devais faire; mais ils m'appelèrent tous.

— N'a-t-il pas peur que cela le ruine! s'écria Picou en se moquant; deux sous d'économisés! il croit peut-être que ça le rendra millionnaire!

Les autres se mirent à rire, ce qui me fit honte, et j'entrai boire avec eux. Cependant, arrivé au

champ, et, tout en m'occupant du labour, je commençai à ruminer ce que Picou avait dit : Le prix de ce petit verre du matin était, dans le fait, peu de chose, mais répété chaque jour, il finissait par produire *trente-six francs dix sous!* Je me mis à calculer tout ce que l'on pourrait avoir avec cette somme.

Trente-six francs dix sous, dis-je en moi-même, c'est, quand on est en ménage, une chambre de plus au logement, c'est-à-dire de l'aisance pour la femme, de la santé pour les enfants, de la bonne humeur pour le mari. — C'est le bois de l'hiver, ou le moyen d'avoir du soleil à domicile quand il n'y a que de la neige au dehors. — C'est le prix d'une chèvre dont le lait augmente le bien-être du ménage. — C'est de quoi payer l'école où le garçon apprend à lire et à écrire. — Puis, retournant mon esprit d'un autre côté, j'ajoutais : *Trente-six francs dix sous!* Notre voisin Pierre ne paie point davantage pour la location de l'arpent qu'il cultive et qui nourrit sa famille! C'est juste l'intérêt de la somme que je devrais emprunter pour acheter au commissionnaire du bourg, le cheval et la

charrette qu'il veut vendre ! Avec cet argent dépensé chaque matin, au détriment de ma santé, je puis me faire un état, élever une famille, ramasser les épargnes nécessaires à mes vieux jours.

Ces calculs et ces réflexions me décidèrent. Je laissai de côté la mauvaise honte qui m'avait fait céder une fois aux sollicitations de Picou; j'épargnai sur mes premiers gains ce qu'il m'aurait fait dépenser au cabaret, et bientôt, je pus entrer en marché avec le voiturier auquel j'ai succédé.

Depuis j'ai toujours continué à calculer chaque dépense et à ne négliger aucune économie, tandis que Picou persévérait, de son côté, dans ce qu'il appelle *la vie des bons enfants!* Vous voyez où cela nous a conduits tous deux : les haillons du pauvre homme, sa vieillesse avant l'âge, le mépris des honnêtes gens et mon aisance, ma santé, ma bonne réputation, tout vient d'une habitude prise ! Sa misère, c'est le petit verre d'eau-de-vie qu'il boit en se levant, comme mes joies sont les deux sous épargnés chaque matin !

Ainsi parla le messager ! Depuis, je me suis bien des fois rappelé l'histoire du petit verre d'eau-de-

vie, et je l'ai racontée à bien d'autres comme une leçon.

Cependant, l'absence de ma mère changeait tout pour moi. Maintenant j'étais seul, obligé de manger chez le marchand de vin et de coucher à la chambrée. Ne partageant point les habitudes des autres compagnons, je ne savais que faire de mes dimanches et de mes soirées. Mauricet s'aperçut que je tombais dans la tristesse.

— Prends garde, me dit-il, faut tirer *parti de* toutes les positions. J'ai passé par là, mon petit, et je sais ce que c'est que de bivouaquer ainsi dans le provisoire et d'avoir toujours sa vie sous le pouce, comme un déjeuner de passage. Au commencement, ça vous embrouille, ça vous ennuie, on aimerait mieux coucher sur la paille que dans les draps de tout le monde; mais c'est un apprentissage, vois-tu, il n'y a pas de mal que tu te trouves abandonné à toi-même et obligé de veiller au grain. Avec les mères on n'est jamais sevré ! Quand nous sommes tout petits et que le bon Dieu nous les donne, il nous fait une grâce; mais quand nous sommes devenus des hommes, et qu'il nous les re-

tire pour un temps, c'est nous rendre service. Si Madeleine n'était point partie, tu n'aurais jamais appris à remettre tes boutons de bretelles.

Je sentais la vérité de ce qu'il disait; mais je trouvais ce nouvel apprentissage autrement dur que celui auquel j'avais dû me soumettre pour un métier; je commençais à comprendre qu'il était plus difficile d'être un homme que de devenir un ouvrier.

La chambrée où je couchais avait une douzaine de lits occupés par des compagnons appartenant aux différentes parties du bâtiment, tels que maçons, charpentiers, peintres ou serruriers. Parmi eux se trouvait un Auvergnat déjà sur le retour qu'on nommait Marcotte, et qui avait autrefois *limousiné* dans notre chantier. C'était un homme tranquille, tout à son travail, sans être grand ouvrier, et qui ne parlait que lorsqu'il ne pouvait pas se taire. Le bonhomme Marcotte vivait de noix ou de radis, selon la saison, et envoyait tous ses gains au pays pour acheter de la terre Il possédait déjà une dizaine d'arpents et attendait qu'il fût arrivé à la douzaine pour se retirer sur son domaine

Il devait se bâtir lui-même une maisonnette, avoir deux vaches, un cheval, et vivre là en cultivateur.

Ce projet, poursuivi depuis l'âge de quinze ans, était presque accompli : encore quelques mois et il touchait au but. Nous plaisantions parfois le bonhomme qu'on avait surnommé le *propriétaire ;* mais les moqueries glissaient sur son amour-propre comme la pluie sur les toits. Tout à son idée, le reste n'était pour lui que du bruit. Ce fut en le voyant que je réfléchis pour la première fois à ce qu'il y avait de force dans une volonté toujours la même et toujours active. Avant cet exemple, je ne savais pas ce que peut la persévérance du plus faible contre l'obstacle le plus fort.

Le voisin de chambrée du bonhomme Marcotte acheva la leçon. Celui-ci était un compagnon serrurier jeune et habile, mais qui ne travaillait qu'à ses heures, s'amusait à discrétion et ne restait jamais dans un atelier plus d'un mois, de peur d'y *être pris par la mousse,* comme il le disait. Tout ce qui le gênait était traité par lui de *superstitions.* Parlait-on de la régularité dans le travail : su-

perstition ! de la probité envers le bourgeois : superstition ! de l'obligeance pour les camarades : superstition ! de ce qu'on doit aux siens : superstition ! Faroumont déclarait hautement que chacun vivait pour soi et devait regarder les autres hommes comme un gibier excellent à frire quand on pouvait l'attraper. On riait de ses idées, mais il courait sur son compte des bruits qui sentaient la *correctionnelle*, et les bons ouvriers s'en tenaient avec lui à bonjour et à bonsoir.

Pour ma part, je l'évitais le plus possible, moins par raison que par répugnance. Aussi, dès le premier jour, il m'avait appelé *la Rosière*, en raillerie de quelques scrupules que j'avais laissé voir, et j'avais répondu au sobriquet en le nommant *la Chiourme*, par allusion au bagne, où ses principes me paraissaient devoir le conduire. Depuis, les deux noms nous avaient été conservés par la chambrée. Bien que Faroumont eût paru prendre la chose en riant, il m'avait gardé rancune, et il essaya plusieurs fois de me chercher querelle, sachant bien que je n'étais pas de force à lui résister; mais j'y mis assez de prudence pour tromper

ses intentions. Mauricet, témoin d'une de ses tentatives, m'encouragea à persister.

— Défie-toi de *la Chiourme* comme du diable, me dit-il sérieusement ; tu sais que je ne suis pas un enfant et que j'ai tenu tête à des lurons solides; mais j'aimerais mieux une maladie de six mois que d'avoir affaire à celui-là.

Je pensais de même : l'intelligence et la méchanceté de Faroumont rendaient sa vigueur véritablement redoutable ; car une des misères de notre condition, à nous autres gens de métier, est le respect aveugle que nous avons pour la force. Une sorte de point d'honneur réduit l'ouvrier à ses moyens personnels de défense ; il tient à gloire de n'en point chercher au dehors, de sorte que celui qui peut avoir raison de chacun en particulier, se trouve en mesure de tyranniser tout le monde. Si la race des duellistes à coups d'épée disparaît dans les autres classes, celle des duellistes à coups de poing est toujours aussi nombreuse parmi nous. Combien n'ai-je pas vu de ces vauriens féroces qui avaient estropié de braves ouvriers, ou même fait des veuves, et à qui leur scélératesse tenait lieu

de considération? Nul n'osait leur montrer son mépris, de peur de grossir la liste des victimes. Tout le monde disait : « Faut prendre garde; c'est un méchant gueux! » Et on avait pour lui des égards! Qu'eût-il été cependant contre tous? Puisqu'on était d'accord pour le juger, d'où vient qu'on ne s'entendait pas pour exécuter le jugement? Serait-il donc si difficile aux honnêtes ouvriers de se réunir contre ces bêtes enragées pour les chasser de leurs rangs? Mais nous avons encore, à plus d'un égard, des idées de sauvages : comme eux, nous prenons l'esprit de brutalité et de bataille pour le courage et nous en faisons une vertu qui rachète tous les vices!

Le voisinage de la chambrée m'avait lié avec le bonhomme Marcotte, autant du moins que le permettait la différence d'âge et de goûts. Il me confia son projet de retourner prochainement au pays; il n'attendait pour cela qu'une occasion d'achever l'acquisition de son petit domaine.

Deux ou trois jours après cette confidence, il rentra plus tard qu'à l'ordinaire; une partie de nos compagnons étaient déjà couchés; j'avais veillé

pour écrire à Lonjumeau ; et j'allais éteindre ma chandelle quand j'entendis le bonhomme qui montait en chantonnant. Il ouvrit la porte avec une assurance bruyante qui m'étonna. Contrairement à toutes ses habitudes, il avait la voix haute, l'œil brillant et le chapeau crânement penché sur l'oreille. Au premier regard, je compris que *le propriétaire* avait dérogé à sa sobriété habituelle. Le vin le rendait causeur, et il s'assit sur le bord de son lit pour me raconter sa soirée : il venait de quitter le voiturier qui faisait les commissions au pays. Il avait appris de lui que la pièce de terre, longtemps convoitée et qui devait compléter sa *gagnerie*, était enfin à vendre ; le notaire n'attendait que son argent.

— Vous avez la somme ? demandai-je.

— Comme tu dis, mon vieux, reprit Marcotte, en baissant la voix et avec ce rire mystérieux de ceux qui n'en ont pas l'habitude : livres et appoints, tout est prêt.

Il regarda autour de lui pour s'assurer que tout le monde dormait, puis, fourrant le bras jusqu'à l'épaule dans sa paillasse, il en retira un sac

qu'il me montra avec une expression glorieuse.

— Voici la chose, me dit-il; il y a là un bon lopin de terre et de quoi me construire un chenil.

Il avait déroulé la corde qui serrait la poche de toile et plongé la main au dedans pour toucher les écus; mais au bruit de l'argent, il tressaillit, jeta un regard de côté, me fit signe de ne rien dire et referma le sac qu'il cacha sous son traversin. Lui-même fut bientôt au lit et endormi.

Je me déshabillai pour en faire autant; mais, au moment d'éteindre la chandelle, je me retournai vers le lit de Faroumont; le compagnon serrurier avait les yeux grands-ouverts! il les referma brusquement sous mon regard. Je n'y pris pas autrement garde et je me couchai.

Je ne puis dire ce qui troubla mon sommeil au milieu de la nuit; mais je fus réveillé presque en sursaut. Le clair de lune arrivait à travers les fenêtres sans rideaux et jetait une lueur très-nette de notre côté. Je me trouvais en face du lit de *la Chiourme*; il était vide! Je me redressai sur mon coude pour mieux voir : le doute était impossible;

Faroumont s'était levé ! Au même moment, j'entendis un craquement du plancher à ma droite ; je tournai la tête ; une ombre s'abaissa brusquement et eut l'air de se perdre sous le lit du père Marcotte ! je me frottai les yeux pour m'assurer que je ne rêvais pas, et je regardai de nouveau. On ne voyait rien ; tout était redevenu silencieux ! Je me recouchai en tenant les yeux à demi entr'ouverts. Un quart d'heure se passa et ma paupière commençait à se refermer tout de bon, quand un nouveau craquement du plancher me la fit ouvrir. Je n'eus que le temps de voir passer Faroumont qui rentra au lit et disparut sous ses couvertures. Il ne me vint aucune idée dans le moment ; je me rendormis.

Des cris mêlés de pleurs et de gémissements interrompirent brusquement mon sommeil. Je me redressai d'un bond ; le jour commençait à poindre et j'aperçus l'Auvergnat qui s'arrachait les cheveux devant son lit bouleversé. Tous les compagnons de la chambrée étaient sur leur séant.

— Qu'y a-t-il donc ? qu'y a-t-il ? demandaient plusieurs voix

— On lui a volé son argent ! répondirent quelques autres.

— Oui, volé, cette nuit, répétait Marcotte avec un désespoir qui le rendait fou; hier il était là... je l'ai touché, je l'avais sous ma tête en dormant. Le brigand qui me l'a pris est ici !

Un souvenir m'éclaira subitement : je me retournai vers *la Chiourme;* il était le seul qui eût l'air de dormir au milieu de ce tumulte et de ces cris. J'envisageai rapidement ma position. Il n'y avait probablement que moi qui eût connaissance du vol; si je gardais le silence, l'Auvergnat perdait la somme laborieusement épargnée et qui devait réaliser les espérances poursuivies pendant quarante années ! Si je parlais, au contraire, je pouvais forcer *la Chiourme* à une restitution, mais je m'exposais à toutes ses vengeances ! Malgré le danger de choisir, ma délibération ne dura pas longtemps. J'étendis la main vers l'Auvergnat et je le tirai à moi.

— Remettez-vous, père Marcotte, m'écriai-je; votre argent n'est point perdu.

— Qu'est-ce que tu dis ? s'écria le vieil ouvrier dont les traits étaient égarés, tu sais où est le

sac! malheureux! est-ce toi qui l'aurais pris?

— Allons, vous êtes fou! lui dis-je tout en colère.

— Où est-il alors! où est-il? commença-t-il à crier en me regardant.

Je me retournai du côté de Faroumont.

— Voyons, *la Chiourme,* lui dis-je, c'est assez rire comme ça, faut pas qu'une plaisanterie donne la jaunisse au *propriétaire*. Rends-lui vite son argent.

Bien qu'il eût toujours les yeux fermés, sa figure changea de couleur; ce qui me prouva qu'il avait entendu. Marcotte s'était jeté sur lui comme un chien qui pille et le secouait en réclamant ses écus. Faroumont joua assez bien l'homme qui se réveille et demanda ce qu'on lui voulait; mais les cris de l'Auvergnat le lui apprirent trop vite pour qu'il eût le temps de préparer un faux-fuyant. J'insistai d'ailleurs avec résolution, en présentant toutefois l'enlèvement du sac comme un mauvais tour joué au père Marcotte dans l'intention de l'inquiéter. *La Chiourme* fut obligé de restituer l'argent, en répétant qu'il avait voul faire une farce : cependant

il lut sans peine sur toutes les figures qu'on savait à quoi s'en tenir. Chacun s'habilla à la hâte et sortit sans lui parler. Lui seul affecta de ne point se presser et acheva sa toilette en sifflotant; mais lorsque je passai devant son lit, il me jeta un regard de froide rage qui me fit courir un frisson dans les cheveux. Désormais, j'étais sûr d'avoir un ennemi à mort.

VI

Ma mère aveugle. — Geneviève et Robert. — Je retrouve Faroumont. — La corde de l'échafaudage. — Mon séjour à l'hôpital. — Vie et mort du bonhomme Numéro douze.

Un jour, Mauricet me dit :

— J'ai, devers Berny, une manière de débiteur qui a fait le plongeon l'an dernier, et qui vient de reparaître sur l'eau ; faut que j'aille m'assurer du phénomène et repêcher, si c'est possible, mes cinquante écus. Prends les voitures avec moi samedi soir, tu pousseras jusqu'à Lonjumeau pour voir

Madeleine, et j'irai te rejoindre le lendemain, au *bois Riaut.*

La chose fut convenue. Je n'avais visité ma mère que deux fois depuis son départ, et la dernière, je l'avais trouvée presque complétement aveugle, du reste, mieux portante que jamais, et tout à fait de belle humeur. Mais il y avait de cela près de trois mois, et, depuis, le travail m'avait toujours retenu au chantier.

Lorsque j'arrivai à Lonjumeau, le jour était déjà sur sa fin. Je pris le chemin qui conduisait chez la mère Riviou; mais on avait coupé des arbres, abattu des clôtures; je ne reconnaissais plus ma route. Après m'être embrouillé dans deux ou trois sentiers, je cherchai autour de moi quelqu'un qui pût me mettre en bonne direction. Les plus proches maisons étaient loin, et je n'aperçus d'abord que des cultures pour le moment désertes. Une voix qui chantait arriva, tout à coup, jusqu'à mon oreille; je reconnus le refrain d'une vieille ronde que, dans mon enfance, j'avais souvent entendu répéter à ma mère. Je m'arrêtai tout surpris de contentement. C'était la première fois que je retrouvais cet

air depuis quinze années; il me sembla que j'étais redevenu enfant et que j'entendais Madeleine rajeunie. Dans le fait, bien que la voix fût ferme et fraîche, elle rappelait celle de ma mère; c'était la même manière de jeter les sons aux vents avec une gentillesse un peu triste, comme je l'ai entendu faire depuis aux bergerettes de Bourgogne et de Champagne. Je m'approchai de la chanteuse, qui s'occupait à détacher du linge blanc des cordes d'un séchoir. Je trouvai une grande fille de mine avenante, qui me regarda en face quand je lui demandai le chemin du *bois Riaut*, et qui se mit à rire.

— Gage que vous êtes le fils de Madeleine, me dit-elle.

Je la regardai à mon tour en riant.

— Et moi, je parie que vous êtes la jeune fille que la mère Riviou attendait, répondis-je.

— On vous appelle Pierre-Henri?

— Et vous Geneviève?

— Eh bien, voilà comme on se rencontre.

— Et comme on se reconnaît sans s'être jamais vu!

Nous éclatâmes encore de rire, et les explications commencèrent.

J'appris que ma mère avait complétement perdu la vue, mais sans vouloir en convenir. Du reste, Geneviève me déclara qu'elle était plus vaillante que toutes les *jeunesses* de la maison, et toujours chantant comme un pinson.

— C'est elle qui vous a appris le refrain que vous répétiez tout à l'heure? lui demandai-je.

— Ah! vous m'avez entendu? répliqua-t-elle; oui, oui, la bonne Madeleine m'apprend toutes ses vieilles chansons; elle dit que ça me servira pour bercer mes enfants ou ceux des autres.

Tout en causant, elle se hâtait de réunir son linge. Je l'aidai à en faire un paquet que je pris sur mon épaule.

— Eh bien! voilà-t-il pas que j'ai un serviteur! dit-elle gaîment.

Et comme je lui disais qu'il était juste au fils de rendre ce qu'elle faisait pour la mère, elle commença à me parler de Madeleine avec tant d'amitié que, quand nous arrivâmes au *bois Riaut*, je m'étais déjà déclaré son obligé au fond du cœur.

La mère, qui était à la porte, reconnut ma voix et ne manqua pas de dire qu'*elle m'avait vu!* De-

puis qu'il faisait nuit close pour elle, tout son amour-propre était de ne point paraître aveugle. Geneviève l'aidait sans en avoir l'air. Elle avait entouré la maison, au dedans et au dehors, d'une grosse corde qui formait main-courante et dirigeait l'aveugle ; un nœud servait d'avertissement quand elle approchait d'un porte, d'un meuble ou d'une marche ; un taquet, mû par le vent, indiquait à son oreille la place du puits ; des signes de reconnaissance avaient également été placés dans les *allées* du jardinet ; grâce à Geneviève enfin, le *bois Riaut* était une vraie carte de géographie que l'on pouvait lire à tâtons : aussi la chère femme était-elle toujours en mouvement, trouvant tout, parce qu'on lui mettait tout sous la main, et se glorifiant, chaque fois, comme d'une preuve de sa clairvoyance. Tout le monde, au reste, dans la maison, respectait son erreur et mettait une innocente malice à l'entretenir ; elle était là comme l'enfant gâté dont tout fait sourire et paraît bien venu.

Mauricet, qui m'avait rejoint selon sa promesse, comprit sur-le-champ la position faite à Madeleine par la bonté de ses hôtes.

— Vous n'avez pas toujours eu votre compte, en fait d'aisance et de bonheur, lui dit-il; mais il me semble que pour le quart d'heure on vous paie votre arriéré, ma vieille.

— Il est certain que le pays est agréable! répliqua la bonne femme, qui n'aimait pas à avouer trop haut son contentement.

— Oui, reprit Maûricet; mais ce sont les braves gens qui font les bons pays, et vous êtes tombée ici dans une colonie de chrétiens d'une espèce pas trop commune.

— Aussi, je ne me plains pas! fit observer Madeleine.

— Et vous avez raison! continua le maître maçon; les bons cœurs vous ont rendu plus que la chance ne vous avait ôté : voilà pourquoi je vous conseille de remercier la maladie qui vous a valu tant de serviteurs et d'amis. Si vous aviez encore vos yeux...

— De quoi! de quoi! mes yeux! interrompit la vieille mère impatientée; va-t-il pas s'imaginer, par hasard, que je suis aveugle!

— C'est juste! vous êtes guérie, répliqua Mauricet en souriant.

— Et la preuve, c'est que je vous vois, continua Madeleine qui entendait le bruit des fourchettes; vous êtes à table avec Pierre Henri! Ah! ah! Et tout à l'heure vous avez demandé le pain, et vous en avez coupé. Ah! ah! ah! c'est que rien ne m'échappe, et il y en a encore plus d'un qui ont leurs yeux de quinze ans, et qui ne feraient pas ce que je fais ici.

La mère Riviou vint appuyer le dire de Madeleine en rapportant tout ce qui était laissé à ses soins dans la maison. L'excellente femme avait compris que pour l'infirme qui a du cœur la plus dure épreuve était le sentiment de son inutilité; Geneviève renchérit encore sur la fermière. Quand nous fûmes en route pour revenir, Mauricet me fit remarquer cette bonne entente de toute la famille pour contenter Madeleine.

— On dit pourtant que le monde est méchant! ajouta-t-il avec chaleur; que les bons sont devenus des espèces de merles blancs impossibles à trouver; mais ceux qui le répètent, vois-tu, ne les cher-

chent pas, et le plus souvent ne s'en soucient guère. Pour ma part, je n'ai jamais passé un jour sans recevoir de quelqu'un une bonne parole ou un bon service. Par malheur, il y a des gens qui ne tiennent compte que du mal qu'on leur fait, et qui reçoivent le bien comme un paiement en retard : c'est presque toujours parce qu'on est trop content de soi qu'on est si mécontent de tous les autres.

Quelques mois se passèrent sans amener rien de nouveau. Je fis plusieurs voyages au *bois Riaut,* et Geneviève m'apporta plusieurs fois des nouvelles de la vieille mère. L'excellente fille venait à Paris aussi souvent qu'il lui était permis pour voir son neveu Robert, placé par elle en apprentissage. Robert avait alors dix-sept ans, et travaillait dans la bijouterie en faux, mais comme un fils de famille qui compte sur des rentes. Son maître, que j'allai voir un jour de la part de Geneviève, me déclara qu'il ne sortirait jamais des *bousilleurs* qui fabriquent la camelotte des boutiques à trois sous.

— Ça veut faire le muscadin, me dit-il ; mais ça n'a ni le cœur ni les bras au travail.

A vrai dire, *monsieur Robert* ressemblait plutôt

à un fils de sénateur qu'à un apprenti bijoutier ; Geneviève lui donnait jusqu'à son dernier sou, et quand on l'en blâmait, elle revenait toujours à raconter comment son frère lui avait recommandé l'enfant à son lit de mort, comment elle avait promis d'être pour lui toute une famille, et alors il lui roulait de si grosses larmes dans les yeux et sur les joues, qu'on n'avait plus le cœur de rien dire. *Monsieur Robert* connaissait son faible, et ne manquait pas d'en abuser. Il avait une jolie petite figure rose, les mains blanches et la voix douce comme une jeune fille. On eût dit un de ces agneaux qu'on mène avec un ruban; mais, en réalité, aucune force ne valait contre sa volonté, et un dogue enragé eût été plus facile à conduire. Je l'ai bien su dans la suite, à mon grand dommage. Pour le moment, tout se borna entre nous à de courtes conversations. Il me parut même que le petit neveu n'était guère enchanté de la connaissance de sa tante, et qu'il avait peur de salir sa veste à un bourgeron. Au fait, nos amitiés et nos occupations nous éloignaient l'un de l'autre. *Monsieur Robert* était lancé dans la société des griset-

tes et des commis marchands; il chantait des romances, faisait des tours de cartes, et fréquentait les bals de nuit.

Moi, je vivais à l'écart plus que jamais. Ce qui m'était arrivé avec Faroumont m'avait dégoûté de la chambrée, et j'avais loué un petit cabinet sous les toits. Une chaise, une malle, un lit de sangle y formaient tout mon mobilier; mais, du moins, j'étais seul; l'espace compris entre les quatre murs n'appartenait qu'à moi; on ne venait pas, comme à la chambrée, me manger mon air, me troubler mon silence, interrompre mon chant ou mon sommeil. J'étais maître de ce qui m'entourait, ce qui est le seul moyen d'être maître de soi-même. Cela me parut d'abord si bon que je ne songeai qu'à en jouir; j'étais comme le frileux qui, une fois enfoncé sous ses couvertures, ne peut plus en sortir. Je me dorlotais dans ma liberté nouvelle, et je ne quittais guère ma mansarde après mes heures de travail. Mauricet se plaignit deux ou trois fois de ne plus me voir.

— Va pas t'habituer à vivre en sournois, me dit-il; dans le monde comme à l'armée, vois-tu, il est

bon de sentir un peu le coude de son voisin ; tu es trop jeune pour te faire colimaçon et rentrer ainsi dans ta coquille ; viens voir les amis ; c'est sain au cœur et ça fait prendre l'air.

Je n'avais rien à répondre ; seulement, je continuais à rester chez moi. J'aurais pu utiliser cette espèce de retraite en reprenant mon instruction interrompue ; mais personne ne m'y poussait et je n'en sentais pas le goût. Je ne puis dire ce qui se passait alors en moi ; j'étais comme engourdi dans ma nonchalance ; je restais des heures entières sans penser précisément à rien, mais allant d'une chose à l'autre, comme quand on se promène sans but. J'avais besoin d'une secousse pour sortir de ce sommeil éveillé ; la malice de Faroumont m'en préparait une sur laquelle je n'avais point compté.

Nous ne nous étions point revus depuis plusieurs mois lorsque je le rencontrai à la bâtisse que nous achevions, rue du Cherche-Midi. Il venait poser les gros fers de la charpente. En me reconnaissant, il s'interrompit de son travail avec un méchant rire.

— Eh bien ! failli chien, c'est donc ici que tu ca-

melottes! me demanda-t-il avec son insolence habituelle.

Je répondis d'un ton bref en montrant une fenêtre percée, après coup, près des combles, et que je venais achever.

— Ah! c'est pour toi l'échafaudage! dit-il.

Et son regard se tourna vers la planche qui flottait au haut du pignon. J'allai déposer ma veste et mon panier au rez-de-chaussée; puis je me dirigeai vers la nouvelle fenêtre. L'échafaudage était solidement suspendu à deux cordes que j'avais moi-même attachées à la charpente; mais à peine y eus-je posé les pieds que le mauvais visage de *la Chiourme* se montra au-dessus, entre les solives: au même instant, une corde fut dénouée, la planche bascula et je fus lancé d'une hauteur de quarante pieds sur les décombres.

Je ne puis dire combien de temps je restai évanoui; la douleur me fit reprendre connaissance au moment où l'on voulut me transporter. Je poussai des cris aigus en suppliant de me laisser. Il me semblait que la terre sur laquelle j'étais étendu faisait partie de moi-même, et qu'on ne pouvait

m'en arracher sans déchirements. Quelques camarades allèrent chercher un médecin et un brancard, tandis que les autres, parmi lesquels se trouvait Faroumont, continuaient à m'entourer. Je souffrais cruellement; mais il me semblait bien que mes blessures n'étaient pas mortelles.

Le médecin qui arriva peu après ne dit rien; il me donna seulement les premiers soins, me fit étendre sur le brancard et conduire à l'hôpital.

Je ne me rappelle que confusément ce qui s'y passa pendant quelques jours. Mon premier souvenir distinct est la visite de Mauricet. Ce fut lui qui m'apprit que j'étais là depuis une semaine; qu'on avait désespéré de ma guérison, et que maintenant le chef de service en répondait. Le brave maçon était à la fois tout réjoui de la nouvelle et encore un peu en colère contre moi. Quand il avait voulu connaître la cause de l'accident, on lui avait parlé d'une corde mal attachée, et il me reprocha énergiquement ma négligence. Je me justifiai sans peine en lui racontant ce qui s'était passé. Il fit un

mouvement en arrière et frappa ses mains l'une contre l'autre :

— Voilà le mot de la charade, s'écria-t-il. Nom d'une trique ! j'aurais dû m'en douter ! Dès que *la Chiourme* était là, il y avait à parier que le diable s'en serait mêlé. L'as-tu déjà dit à quelqu'un ?

— A personne.

— Et il n'y a point de témoins ?

— Nous étions seuls au faîte du bâtiment.

— Alors, *motus*, dit-il, après un instant de réflexion ; accuser sans preuves un ennemi ne vous en débarrasse pas, et ça l'envenime! Si tu ne dis rien, *la Chiourme* regardera peut-être votre compte comme réglé et n'y reviendra plus, tandis qu'en causant, tu l'obligerais à recommencer. Ce qui t'arrive est arrivé à bien d'autres dans notre état ; comme on dit, le *moyen est connu !* Moi-même, qui te parle, j'ai fait un faux pas de deux étages par la malice d'un compagnon qui me devait quarante écus, dont il espérait comme ça avoir quittance. Il n'y avait que nous deux à savoir la chose; je n'ai soufflé mot ; j'ai laissé le temps faire jus-

tice du brigand, et six mois après, deux de ses pareils l'ont assommé comme un chien pour lui voler trente sous.

Je compris la prudence des conseils de Mauricet, et cependant je ne m'y soumis qu'avec répugnance. J'étais révolté, en moi-même, de l'impunité que s'assurait ainsi le coupable. Depuis j'en ai vu bien d'autres exemples, et j'ai dû reconnaître que, parmi nous autres ouvriers, la force et l'audace étaient trop souvent une sauvegarde pour les méchants. Le temps, l'argent et l'instruction nous manquent pour réclamer régulièrement justice, si bien que quand nous ne pouvons nous la rendre à nous-mêmes, nous nous résignons à nous en passer. On encourage ainsi bien des oppressions, bien des iniquités, et même des crimes ! Si les ouvriers s'entendaient entre eux, s'ils comprenaient bien ce qui fait leur sécurité et leur gloire, ils auraient toujours parmi eux des arbitres d'honneur qui jugeraient ce qui ne peut être jugé par la loi, et qui empêcheraient de frapper quelqu'un en passant son couteau à travers les jointures du Code. Plusieurs corps d'état ont ainsi des jurys de famille

qui tiennent en respect les mauvais et qui protégent les bons.

Ma chute me retint pendant plus de deux mois à l'hôpital. Je me désespérais parfois de guérir si lentement; mais j'avais un voisin qui me donnait courage.

C'était un pauvre vieux tout courbé par la souffrance, et qui se nommait, je crois, Pariset; mais on ne l'appelait guère que par le numéro de son lit, qui était *douze*. Ce lit l'avait déjà reçu trois fois pour trois longues maladies, et était ainsi devenu, en quelque sorte, sa propriété : aussi *M. Numéro douze* était connu du médecin en chef, des élèves et des infirmiers. Jamais plus douce créature ne marcha sous le ciel. Quand je dis marcher, ce n'était plus, hélas ! pour le brave homme, qu'un vieux souvenir ! Depuis bientôt deux ans, il avait perdu presque complétement le mouvement des jambes. Cependant, comme il vivait de copies pour le Palais, il *ne s'était pas trop déconcerté*, ainsi qu'il le disait, et il avait continué à expédier ses rôles sur papier timbré. Un peu plus tard, la paralysie atteignit le bras droit; il s'exerça alors à

écrire de la main gauche ; mais le mal grandissant, il avait fallu le transporter à l'hôpital, où il avait eu *le bonheur* de retrouver libre son même lit, ce qui l'avait presque consolé.

— La mauvaise chance n'a qu'un temps, disait-il à cette occasion ; *tous les jours ont un lendemain.*

Le bonhomme *Numéro douze* avait pris possession de son lit avec attendrissement. L'hôpital, dont le séjour paraît si dur à certaines gens, était pour lui une maison de plaisance. Il y trouvait tout à souhait. Ses admirations pour les moindres commodités prouvaient quelles privations il avait jusqu'alors supportées. Il s'extasiait sur la propreté du linge, sur la blancheur du pain, sur la succulence des potages ! et je ne m'en étonnai plus quand j'appris que, depuis vingt ans, il vivait de pain de munition, de bouillon d'herbes et de fromage blanc ! Aussi ne pouvait-il assez vanter la munificence de la nation qui avait ouvert de pareilles retraites pour les pauvres malades. Au reste, sa reconnaissance ne s'arrêtait point là ; elle embrassait tout. A l'entendre, Dieu avait eu pour

lui des faveurs particulières ; les hommes s'étaient montrés pleins de bienveillance, et les choses tournaient toujours à son avantage : aussi l'interne disait-il que *Numéro douze* avait la « fatuité du bonheur ! » mais cette fatuité-là ne vous donnait que de l'estime pour le brave homme et des encouragements pour vous-même.

Je crois le voir encore assis sur son séant avec son petit bonnet de soie noire, ses lunettes et le vieux volume de vers qu'il ne cessait de relire. Son lit recevait, dès le matin, les premiers rayons du jour, et il ne les apercevait jamais sans se réjouir et sans remercier Dieu. A voir sa reconnaissance, on eût dit que le soleil se levait particulièrement pour lui. Il s'informait régulièrement du progrès de ma guérison, et trouvait toujours quelque chose à dire pour me donner patience. Lui-même était un exemple vivant qui en disait plus que ses paroles. Quand je voyais ce pauvre corps sans mouvement, ces membres tournés, et, au-dessus, cette figure souriante, je n'avais le courage ni de m'emporter ni de me plaindre.

— C'est un mauvais moment à passer, disait-il à chaque crise; bientôt le soulagement viendra; *tous les jours ont un lendemain.*

C'était le mot du père *Numéro douze*, et il le ramenait sans cesse. Mauricet, qui, en venant me voir, avait fini par le connaître, ne passait jamais devant son lit sans le saluer.

— C'est un saint! me disait-il; mais il ne gagne pas seulement le paradis pour lui, il le fait gagner aux autres. Des hommes pareils devraient être au haut d'une colonne pour être vus de tout le monde. Quand on les regarde, ça fait honte d'être heureux, et ça donne envie de le mériter. Qu'est-ce que je pourrais faire à ce brave père *Numéro douze* pour lui prouver que je l'estime?

— Tâchez, lui dis-je, de trouver sur les quais le second volume des poésies de Jean-Baptiste Rousseau; voilà six ans qu'il l'a perdu et qu'il relit le premier.

—Quoi! il tient aux livres! répliqua Mauricet un peu fâché; parbleu! on dit bien qu'il faut que chacun ait sa faiblesse. N'importe, écris-moi sur

du papier le bouquin que tu dis, et je le lui chercherai.

Il revint effectivement huit jours après avec un volume relié, qu'il présenta triomphalement au vieux malade. En l'ouvrant, celui-ci parut d'abord étonné; mais Mauricet lui ayant dit que c'était sur ma recommandation qu'il avait voulu lui procurer ce second tome de Jean-Baptiste Rousseau, le père *Numéro douze* le remercia avec effusion. Cependant je conservais quelques doutes, et quand le maître maçon fut parti, je voulus voir le volume; mon vieux voisin rougit, balbutia, essaya de détourner la conversation; mais enfin, forcé dans ses derniers retranchements, il me tendit le livre : c'était un vieil almanach royal! Le bouquiniste, abusant de l'ignorance de Mauricet, l'avait substitué au volume demandé. J'éclatai de rire, mais *Numéro douze* m'imposa silence avec une certaine vivacité.

— Voulez-vous que M. Mauricet vous entende? s'écria-t-il. J'aimerais mieux perdre mon dernier bras que de lui ôter le plaisir de son cadeau. Je ne tenais pas hier à l'almanach royal; mais plus tard,

je l'aurais peut-être désiré; *tous les jours ont un lendemain*. C'est d'ailleurs une lecture très-instructive; j'ai vu les noms et prénoms d'une foule de princes dont je n'avais entendu jamais parler.

L'almanach fut précieusement conservé à côté du volume de poésies, et le vieux malade ne manquait jamais de le feuilleter quand il apercevait Mauricet. Celui-ci en était tout fier et tout réjoui.

— Il paraît, me disait-il chaque fois, que je lui ai fait un fameux cadeau.

Vers la fin de mon séjour à l'hôpital, les forces du père *Numéro douze* diminuèrent rapidement. Il perdit d'abord tout mouvement, puis la langue elle-même s'embarrassa. Il n'y avait plus que les yeux qui nous riaient encore. Un matin pourtant, il me parut que le regard était plus éteint. Je commençais alors à me lever, et je m'approchai pour lui demander s'il voulait boire; il fit un mouvement des paupières qui me remerciait, et dans ce moment, un premier rayon de soleil brilla sur son lit. Alors son œil se ranima comme une lumière qui pétille avant de s'éteindre; il eut l'air de saluer

ce dernier présent du bon Dieu; puis je vis sa tête retomber de côté; son brave cœur avait cessé de battre, et il n'y avait plus de *jours* pour lui; il venait de commencer l'*éternel tendemain!*

VII

Jours de nonchalance. — La visite chez l'entrepreneur ; le vieux portrait à baguettes noires ; je reçois une leçon. — Nouvelles études.

En sortant de l'hôpital, je repris mon travail, mais tout doucement ; je n'avais plus autant de forces ni surtout autant d'ardeur. Ce long repos paraissait avoir mêlé de l'eau à mon sang. J'étais, de plus, si bien guéri de mon ambition par l'exemple du vieux copiste, que j'attendais tranquillement le pain de chaque jour sans m'occuper

de savoir s'il serait noir ou blanc. Mauricet finit par s'impatienter de mon apathie.

— Faut pas non plus exagérer les choses, dit-il : une fois la soupe trempée, les bons enfants la mangent comme elle est ; mais tant qu'elle est à faire, ils tâchent de l'engraisser ! Après tout, nous ne sommes plus en nourrice ; c'est pas à la Providence de nous cuisiner notre avenir ; chacun doit y mettre la main. La sagesse, pour un gaillard qui a ses quatre membres, n'est pas de vivre comme un paralytique, mais de s'en servir le mieux qu'il peut.

Je ne lui contestais rien ; seulement mes mains avaient beau continuer à maçonner et à crépir, le cœur n'y était plus ! Je n'aurais pu moi-même dire pourquoi. Rien ne me déplaisait dans l'état, ni ne me plaisait davantage ailleurs : c'était simplement le courage qui dormait. Il fallait une occasion pour le réveiller.

J'allai un jour avec Mauricet chez un des plus forts entrepreneurs de Paris pour un renseignement demandé au maître maçon, et que, sous sa dictée, j'avais couché par écrit. L'entrepreneur

n'était pas dans son cabinet, si bien qu'on nous fit traverser plusieurs pièces pour aller le rejoindre au jardin. C'étaient partout des tapis de mille couleurs, des meubles à pieds dorés, des tentures de soie et des rideaux de velours. Jamais je n'avais vu rien de pareil; aussi j'ouvrais de grands yeux et je marchais sur la pointe des pieds de peur d'écraser les fleurs des tapis. Mauricet me regarda de côté.

— Eh bien, comment trouves-tu *la case ?* demanda-t-il d'un air malin ; ça te paraît-il suffisamment soigné et cossu ?

Je répondis que la maison avait l'air de celle d'un prince.

— Prince de la truelle et de l'équerre, répliqua mon compagnon. Sais-tu que c'est honorable pour la partie ! Encore a-t-il trois autres hôtels dans Paris, sans parler d'un château en province.

Je ne répondis pas dans le moment ; toute cette opulence venait de remuer quelque chose de mauvais au dedans de moi. En voyant tant de velours et de soie, je me regardai, je ne sais pourquoi, et j'eus honte d'être si mal vêtu. Mais, sans

ma honte, il y avait du mécontentement; je me sentais disposé à haïr le maître de toutes ces richesses pour m'avoir fait remarquer ma pauvreté. Mauricet, qui ne se doutait de rien, continuait à me détailler les beautés du logis; j'écoutais avec impatience; le cœur me battait, le sang me montait au visage, mes yeux ne pouvaient finir de regarder, et plus je voyais, plus j'étais envenimé. Mon ambition, qui dormait depuis quelque temps, venait de se réveiller, mais par l'envie!

Nous nous étions arrêtés dans un dernier salon, tandis que le domestique cherchait son maître. Mauricet me montra, tout à coup, un méchant petit portrait à baguettes noires accroché au milieu de grands tableaux richement encadrés. Il représentait un ouvrier en veste, tenant d'une main sa pipe, et de l'autre un compas. C'était de cette peinture à six francs dont on voit des échantillons aux portes, avec les modèles de corsets et les faux râteliers.

— Voilà le bourgeois, me dit le maçon.

— Il a donc été ouvrier? demandai-je.

— Comme toi et moi, répliqua Mauricet, et tu vois que ça ne lui fait pas affront.

Je regardai le cadre de bois noir, puis l'opulent mobilier, comme si mon esprit cherchait la transition de l'un à l'autre.

— Ah ! ça te chiffonne le raisonnement, reprit le maçon en riant ; tu cherches l'échelle qui a pu le faire descendre ici du haut de son échafaudage. Mais tout le monde ne sait pas s'en servir, vois-tu ; en voulant la prendre, plus d'un a manqué les barreaux : faut du poignet et de l'adresse.

Je fis observer qu'il fallait surtout de la *chance*, que tout était heur ou malheur dans le monde, et que nous n'étions pour rien dans le succès.

— Par exemple, père Mauricet, ajoutai-je aigrement, pourquoi n'avez-vous pas un hôtel aussi bien que celui qui demeure ici ? Êtes-vous moins méritant ou moins brave ? S'il a mieux réussi que vous, n'est-ce pas tout bêtement une histoire de hasard ?

Mauricet me regarda en clignant l'œil.

— Tu dis ça pour moi, mais c'est pour toi que tu le penses, *fistot*, répliqua-t-il avec malice.

— Tout de même, repris-je, un peu vexé d'être ainsi percé à jour : je ne passe pas pour mauvais

ouvrier, et je ne suis pas plus Champenois qu'un autre ; s'il suffisait de faire son devoir pour devenir millionnaire, je pourrais aussi aller en carrosse.

— Et c'est une manière de marcher qui te conviendrait ? ajouta mon compagnon ironiquement.

— Pourquoi pas ? Tout le monde aime mieux ménager ses jambes que celles des chevaux ; mais n'ayez pas peur que ça m'arrive ; c'est ici-bas, voyez-vous, comme autrefois dans les familles nobles : tout pour l'aîné, rien pour les cadets ; et nous sommes des cadets, nous autres.

— C'est pourtant vrai ! murmura le maître compagnon, qui devint tout pensif.

— Et il n'y a rien à dire, repris-je ; puisque c'est convenu ainsi, c'est juste ! Faut pas déranger le monde ! Seulement, voyez-vous, ça me fait bouillir le sang quand je regarde la part de chacun. D'où vient que celui-ci loge dans un palais pendant que d'autres perchent dans un pigeonnier ? Pourquoi est-ce à lui plutôt qu'à nous ces tapis, cette soie, ce velours ?...

— Parce que je les ai gagnés, interrompit quelqu'un brusquement.

Je fis un soubresaut ; l'entrepreneur était derrière nous en pantoufles brodées et en robe de chambre de basin ! C'était un petit homme grisonnant, mais taillé en force et avec une voix de commandement.

— Ah ! il paraît que tu es un raisonneur, toi, reprit-il, en me regardant entre les deux yeux ; tu me jalouses, tu demandes de quel droit ma maison est à moi plutôt qu'à vous ; eh bien tu vas le savoir ; viens.

Il avait fait un mouvement vers une porte intérieure ; j'hésitai à le suivre, il se retourna vers moi :

— As-tu peur ? me demanda-t-il d'un ton qui me fit monter le rouge jusqu'aux yeux.

— Que le bourgeois me montre le chemin, répliquai-je presque effrontément.

Il nous conduisit dans un cabinet au milieu duquel se dressait une longue table couverte de godets, de pinceaux, de règles et de compas. Au mur étaient suspendus des plans lavés, représentant toutes les coupes d'un bâtiment. Çà et là, sur des étagères, on voyait de petits modèles d'escaliers

ou de charpentes, des boussoles et des graphomètres avec d'autres instruments dont j'ignorais l'usage. Un immense cartonnier à compartiments étiquetés occupait le fond, et, sur un bureau, étaient entassés des mémoires et des devis. L'entrepreneur s'arrêta devant la grande table, et me montrant un lavis :

— Voici un plan à modifier, dit-il ; on veut rétrécir le bâtiment de trois mètres ; mais sans diminuer le nombre de chambres, et il faut trouver place à l'escalier. Mets-toi là et fais-moi un croquis de la chose.

Je le regardai tout surpris, et lui fis observer que je ne savais pas dessiner.

— Alors examine-moi ce mémoire de toiseur, reprit-il, en prenant une liasse de papiers sur son bureau ; il y a trois cent douze articles à discuter.

Je répondis que je n'étais point assez au courant d'un pareil travail pour discuter le prix ou vérifier les mesures.

— Tu pourras au moins me dire, continua l'entrepreneur, quelles sont les formalités à remplir pour les trois maisons que je vais bâtir ; tu con-

nais les règlements de voierie, les obligations et les droits envers les voisins?

Je l'interrompis brusquement en disant que je n'étais pas avocat.

—Et comme tu n'es pas non plus banquier, reprit le bourgeois, tu ignores sans doute à quels termes il faut échelonner ses payements ; quel est le temps moyen nécessaire à la vente, quel intérêt on doit tirer de son capital pour ne pas arriver à la banqueroute? Comme tu n'es pas négociant, tu serais bien embarrassé de me nommer les provenances des meilleurs matériaux, de m'indiquer la bonne époque pour l'achat, les moyens les plus économiques de transport? Comme tu n'es pas mécanicien, il est inutile que je te demande si la grue, dont tu vois là le modèle, donnera une économie de forces? Comme tu n'es pas mathématicien, tu essayerais vainement de juger ce nouveau système de pont que je vais appliquer sur la basse Seine? Enfin, comme tu ne sais rien que ce que savent cent mille autres compagnons, tu n'es bon, comme eux, qu'à manier la truelle et le marteau!

J'étais complétement déconcerté, et je tournais mon chapeau sans répondre.

— Comprends-tu maintenant pourquoi je demeure dans un hôtel, tandis que tu demeures dans une mansarde ! reprit l'entrepreneur, en élevant la voix ; c'est que je me suis donné de la peine ; c'est que j'ai appris tout ce que tu as négligé de savoir ; c'est que, à force d'études et de bonne volonté, je suis passé général, tandis que tu restais parmi les conscrits ! De quel droit demandes-tu donc les mêmes avantages que tes supérieurs ? La société ne doit-elle pas récompenser chacun selon les services qu'il rend ? Si tu veux qu'elle te traite comme moi, fais ce que j'ai fait ; retranche sur ton pain pour acheter des livres, passe le jour à travailler et la nuit à apprendre ; guette partout l'instruction comme le marchand guette un profit, et quand tu auras montré que rien ne te décourage, quand tu connaîtras les choses et les hommes, alors si tu restes dans ton grenier, viens te plaindre et l'on verra à t'écouter.

L'entrepreneur s'était animé en parlant et avait fini par être un peu en colère ; cependant je ne ré-

pliquai rien, ses raisons m'avaient ôté la parole. Mauricet, qui vit mon embarras, essaya quelques mots pour me justifier, puis en vint au sujet de notre visite. Le bourgeois examina la note que j'avais dressé, demanda quelques éclaircissements, puis nous congédia. Mais, au moment où j'allais passer la porte, il me rappela.

— Souviens-toi de ce que je t'ai dit, *cotterie*, reprit-il avec une bonhomie familière, et, au lieu d'avoir de l'envie, tâche d'avoir un peu d'honnête ambition. Ne perds pas ton temps à maugréer contre ceux qui sont en haut, travaille plutôt à te filer une corde pour les rejoindre ; si je peux jamais t'y aider, tu n'auras qu'à dire, je te prêterai les premiers brins de chanvre !

Je le remerciai très-brièvement, et je me hâtai de sortir. Lorsque nous fûmes dans la rue, Mauricet éclata de rire.

— Eh bien, en voilà une humiliation pour un savant comme toi ! s'écria-t-il ; était-il donc fier de t'avoir mis à *quia* !

Et comme il vit que je faisais un mouvement d'impatience.

— Allons, vas-tu t'*ostiner* pour une pareille farce? ajouta-t-il amicalement; le bourgeois a plaidé sa cause, c'est trop juste; mais il aura beau dire, quoiqu'on n'ait pas équipage, on connaît les couleurs! un millionnaire, vois-tu, ça ne se *construit* ni avec les compas ni avec le tire-lignes.

— Et avec quoi donc? demandai-je.

— Avec les écus!

Je fus cette fois de l'avis du maître compagnon; mais malgré mon dépit, la leçon de l'entrepreneur avait porté coup; quand je me retrouvai de sang-froid j'arrivai à penser que la raison pourrait bien être de son côté! Ceci avait donné comme une secousse à mon esprit; je repris mon activité d'autrefois; convaincu de la nécessité d'apprendre, je revins au goût d'étudier. Le difficile était de s'en procurer les moyens! Bien qu'il m'en coûtât de retourner vers l'entrepreneur à qui j'avais dû laisser un mauvais souvenir, je me décidai à lui rappeler sa proposition de me venir en aide. Il me reçut bien, s'informa de ce que je savais, et m'adressa à un toiseur qu'il employait. Celui-ci m'admit gratuitement à une classe du soir, où venaient

quelques jeunes gens auxquels il enseignait la géométrie et le dessin linéaire.

Je ne me fis d'abord remarquer que par ma bêtise et ma maladresse ; il fallait toujours m'expliquer deux fois ce que les autres comprenaient au premier coup ; ma main, habituée à manier la pierre, perçait le papier ou écrasait les crayons ; je ne suivais le dernier élève que de très-loin ! Cependant, peu à peu, et à force de persévérance, la distance s'amoindrit, et j'arrivai tout doucement à prendre le niveau.

VIII

La mère Madeleine s'affaiblit ; avertissement de Mauricet. — Un adieu. — J'épouse Géneviève.

Ma vie se passait tranquillement entre le travail du chantier et celui de la classe. De temps en temps j'allais voir la mère à Lonjumeau, et Geneviève m'apportait de ses nouvelles. Depuis quelques mois les forces de l'aveugle baissaient sensiblement : elle ne quittait presque plus son fauteuil, et ses idées n'étaient plus aussi nettes. Mauricet en fut frappé comme moi.

— La quenouille s'embrouille, me dit-il avec sa brusquerie ordinaire : gare la fin de l'écheveau !

Je repoussai cette sinistre prédiction avec une sorte de colère.

— De quoi ! de quoi ! reprit le maître compagnon, est-ce que tu penses que la chose me sourit plus qu'à toi ? Mais l'avenir est comme les hommes, faut toujours le regarder en face. Voilà-t-il pas une belle avance de fermer les yeux pour ne pas voir le mal qui vient ? On a beau s'aimer, mon pauvre *fieu*, un jour ou l'autre faut qu'on se quitte ; tant mieux pour ceux qui partent les premiers.

— Et pourquoi penser d'avance à ces cruelles séparations ? demandai-je ?

— Pourquoi ? répéta Mauricet, pour ne pas être pris sans vert, mon petit ; pour se raffermir le cœur et se conduire en homme quand vient le moment ! Dans la vie, vois-tu, il ne s'agit pas de jouer à cache-cache avec la vérité ; les braves gens ne mentent ni aux autres, ni à eux-mêmes. — D'ailleurs, ajouta-t-il avec émotion, de penser à la mort, c'est toujours *sain* ! Qu'on parte ou qu'on voie partir, on veut laisser un bon souvenir à ce-

-lui qui s'en va ou à celui qui reste, et on devient meilleur. Maintenant, que tu es averti, je gage que tu t'occuperas plus de Madeleine, et que tu voudras lui faire une belle soirée après un si mauvais jour.

Mauricet avait raison : son avertissement eut pour résultat de me faire retourner plus souvent à la ferme et de me rappeler plus constamment mon devoir. A chaque voyage j'apportais pour la mère ce que je savais de son goût, et elle me remerciait en m'embrassant comme elle ne m'avait jamais embrassé. Peut-être bien sentait-elle aussi la vie s'en aller, et se reprenait-elle de cœur à ceux qu'elle était près de quitter.

— Tu veux me faire remercier le bon Dieu d'être vieille ! me disait-elle à chaque soin que je prenais d'elle.

Puis elle se mettait à me parler de sa jeunesse, des premières années de son mariage, de mon enfance. Elle se rappelait tout ce que j'avais fait et tout ce que j'avais dit depuis le jour de ma naissance : c'était pour elle l'histoire du monde. Geneviève écoutait aussi attentivement que si on lui

eût raconté la vie de Napoléon ! Toujours alerte, toujours chantant, elle apportait avec elle la gaieté. La vieille aveugle la grondait toujours, mais de ce ton qui veut dire que c'est seulement pour s'occuper de vous, et quand nous étions seuls, elle répétait : — C'est la fille cadette du bon Dieu ! Geneviève, qui l'entendait quelquefois, n'en faisait point semblant, afin de laisser à la bonne femme le plaisir de gronder. — Cependant, à mon dernier voyage, elle m'avait paru inquiète.

— La mère Madeleine ne va pas bien, me dit-elle au moment du départ.

— Hélas ! mon Dieu ! je l'ai bien vu, répondis-je ! mais elle prétend ne pas souffrir et refuse de voir un médecin.

— Elle a peut-être raison, dit la jeune fille ; ça ne ferait que l'attrister.

Nous échangeâmes un soupir et je partis le cœur serré.

Le surlendemain, j'étais au nouveau bâtiment, sur le plus haut échafaudage, quand je m'entendis appeler. Je regardai en bas, et tout mon sang s'arrêta : c'était Geneviève.

— Comment va la mère? lui criai-je.

— Mal, répondit-elle d'une voix altérée.

En un instant je fus descendu.

— Elle veut vous voir, reprit Geneviève précipitamment; venez tout de suite; le médecin a dit que c'était pressé.

Nous partîmes sur-le-champ. Jamais route ne m'avait paru si longue. Il me semblait que les chevaux marchaient moins vite, que le cocher s'arrêtait plus souvent. J'aurais voulu connaître au juste l'état de la vieille mère, et je n'osais interroger Geneviève. Nous arrivâmes enfin à Lonjumeau. Je pris la route de la ferme presque en courant... La mère Riviou n'était pas aux champs selon l'habitude; je l'aperçus à la porte qui avait l'air d'attendre, ce qui me parut un mauvais signe. Elle s'écria en me voyant; je la regardai d'un air qu'elle comprit; car elle s'empressa de me dire:

— Entrez, elle demande après vous!

Je trouvai la mère au plus mal; cependant elle me reconnut et me tendit ses deux mains. Je ne puis dire ce qui se passa alors en moi; mais quand je la vis ainsi, les traits couleur de plomb, l'œil

luisant et les lèvres agitées par le frisson de mort, le souvenir de tout ce qu'elle avait fait pour moi me traversa subitement l'esprit. L'idée que j'allais la perdre sans avoir reconnu tant de bonté, me frappa comme un couteau ; je poussai un grand cri, et je me jetai dans ses bras.

— Allons, Pierre, n'aie pas de chagrin, me dit-elle très-bas ; je meurs contente puisque je t'ai vu.

Je sentis qu'il fallait me rendre maître de ma peine, et je m'assis près du lit en cherchant à donner des espérances ; mais elle ne voulut pas m'écouter.

— Ne perdons pas le temps à nous tromper, me dit-elle d'une voix toujours plus faible ; je veux te dire mes dernières volontés ; appelle Geneviève.

La jeune fille s'approcha : la malade lui donna les clefs de son armoire en demandant plusieurs choses qu'elle désigna : c'était une montre qui avait appartenu à mon père, des boucles d'oreilles de son mariage, un petit gobelet en argent et quelques bijoux. Elle fit ranger le tout sur son lit, appela l'un après l'autre, les gens de la maison, et

donna quelque chose à chacun. La mère Riviou eut le gobelet d'argent, elle me remit la montre et voulut que Geneviève mît les boucles d'oreilles. Elle choisit ensuite le drap dans lequel on devait l'ensevelir, dit comment elle voulait être enterrée, et demanda qu'il y eût sur sa tombe une pierre taillée par moi-même !

Nous écoutions en retenant nos pleurs à grand' peine, et promettant tout ce qu'elle demandait. Ce fut alors que le prêtre arriva. J'avais le cœur trop plein ; je sortis pour aller pleurer derrière la maison.

Je crois que j'y restai longtemps, car lorsque j'entrai il faisait nuit. Le prêtre n'y était plus. J'entendis Geneviève qui répondait à ma mère. Au premier mot, je compris qu'il était question de moi. La mourante, qui s'inquiétait de me laisser seul au monde, avait communiqué à la jeune fille un souhait auquel celle-ci avait l'air de résister doucement.

— Pierre Henri a trop de sagesse et de bon cœur pour ne pas savoir ce qu'il doit faire, disait-elle d'une voix un peu troublée.

— Mais alors, pourquoi ne veux-tu pas l'épouser? demanda la malade.

— Je n'ai pas dit cela, mère Madeleine, répondit Geneviève.

— Laisse-moi donc lui parler.

— Non, reprit-elle vivement; aujourd'hui il n'a rien à vous refuser, et plus tard il pourrait se repentir. Il ne faut pas qu'il se décide pour vous... ni pour moi, bonne mère; il doit choisir selon son goût et sa volonté... Quoi qu'il fasse, vous savez bien que je serai toujours prête à le servir.

— Jésus! murmura ma mère plaintivement; j'attendais encore pourtant cette joie sur la terre.

— Et vous l'aurez s'il ne dépend que de moi, m'écriai-je en m'approchant du lit; personne ne peut craindre que je me repente, car votre choix est mon choix.

Voilà comme j'ai épousé Geneviève, et je puis dire que ça été le dernier bienfait de celle qui m'avait mis au monde.

Elle mourut le lendemain, quand midi sonnait, en tenant ma main et celle de Geneviève. Que Dieu

la récompense de ce qu'elle a souffert et la dédommage de ce que je n'ai pu lui rendre ! Une mère est trop forte créancière pour que ses enfants la paient jamais ici-bas.

IX

L'ouvrier dans son ménage. — Une brave femme. — La faiblesse d'un bon cœur. — Les billets de Robert. — M. Dumanoir. — Ruine.

Mon mariage avec Geneviève fut le terme de mes études. Jusqu'alors j'avais travaillé à devenir capable; une fois chef de famille, je m'occupai à tirer parti de ma capacité.

Pour celui qui a vécu dans l'ordre et le travail, cette entrée en ménage est une grande joie et un grand encouragement. L'idée qu'on ne se fatigue

plus pour soi tout seul vous met au cœur plus de courage; on commence à penser au lendemain quand on doit y arriver de compagnie; en sentant que désormais on est deux, on noue plus ferme les cordes de son échafaudage, et on ajoute un étançon pour plus de sûreté. Depuis mon premier jour de noces, j'ai bien eu des soucis ou des humeurs noires; plus d'une fois, sous la charge lourde de la famille, j'ai senti que les bretelles me tiraient à l'épaule; mais quand je suis revenu de bon sens, j'ai toujours trouvé que le mariage était une sainte et brave chose, le meilleur secours contre les mauvais coups du sort, et, pour tout dire, la véritable force des hommes de bonne volonté.

Aussi faut-il savoir y mettre du choix. Avant d'appeler ainsi dans votre vie un autre vous-même, qui devient comme votre ombre vivante, il est bon de lui regarder à la tête et au cœur, de s'assurer qu'on aura près de soi, dans la maison, une seconde conscience et non pas un tentateur. Si, pour un associé d'affaires, on hésite de peur qu'il ne vous prenne votre crédit et votre argent, qu'est-ce donc pour un associé d'existence, qui peut vous pren-

dre votre repos et votre honneur? A dire le vrai, les femmes qui tournent ainsi contre vous sont le petit nombre : presque toutes apportent au ménage pour le moins autant de droiture, de bonne conduite et de dévoûment que le mari. Elles peuvent avoir plus de menus défauts, mais elles ont bien moins de vices; il est rare de les trouver endurcies dans le mal; encore, si cela arrive, ne le sont-elles, le plus souvent, que par notre faute.

Ceux qui vivent au-dessus de nous, dans une aisance qui leur est venue d'héritage ou que le travail leur gagne sans trop de peine, ne savent pas tout ce que vaut une brave femme d'ouvrier. Ce n'est pas seulement la ménagère de notre pain, c'est la ménagère de notre courage et de notre probité. Que de tentations entreraient au logis, si elle n'était point là pour leur fermer la porte! que de laides idées qui n'osent pas naître parce que son regard va jusqu'au fond de nous! L'embarras d'avouer une mauvaise intention nous force souvent de rester honnêtes; car ce n'est pas chose si facile qu'on croirait de s'avouer, l'un à l'autre sa méchanceté et de marcher à deux dans le mal.

Quoi qu'on fasse, la hardiesse n'est point égale ; il y en a toujours un qui s'inquiète, qui tire en arrière, et c'est la femme le plus souvent. D'habitude, où on l'écoute, tout va en droite ligne et sûrement.

Pour ma part, j'avais eu la main heureuse. Je trouvais dans Geneviève ce que j'avais espéré, et au delà. Telle je l'avais vue le premier jour, telle je la vis après le mariage, telle elle est toujours restée. Je lui confiais tous mes projets, je lui racontais toutes mes affaires, et elle me donnait ses conseils sans trop en avoir l'air. A mon idée, la plus grande joie du ménage est dans cette confiance qui fait que le cœur est, comme la bourse, toujours en commun. Que vous ayez de la tristesse, de la colère ou de l'espoir, vous trouvez du moins quelqu'un pour en prendre sa part ; vous ne laissez pas grandir en vous-mêmes tous ces petits ruisseaux qui, à la longue, forment un étang et emportent la chaussée. Ce qui vous arrive chaque jour par le courant de la vie s'en va par les confidences, comme par un trop plein, et, de cette manière l'âme garde à peu près son niveau.

Depuis mon mariage, j'avais imité Mauricet : je m'étais lancé dans de petites entreprises qui avaient réussi ; mais, à l'exemple de tous ceux qui débutent, j'avais dû soumissionner au rabais et exécuter avec de faibles ressources : aussi le bon résultat était-il moins dans les bénéfices que dans la réussite. J'avais gagné peu de chose, mais je commençais à me faire connaître. Bientôt je me trouvai engagé dans un assez grand nombre d'affaires. Mon exactitude et mon activité avaient inspiré de la confiance ; à défaut de capital, j'obtenais des crédits. Il fallait avoir l'esprit et la main à tout, conduire les choses vivement, sûrement, et arriver à heure fixe, sous peine de verser. La tâche était rude, mais en définitive tout marchait ; les rentrées et les paiements étaient échelonnés de manière à se compenser, et j'espérais que mes efforts finiraient par me desserrer un peu les coudes. Une fois maître d'un capital suffisant, les choses devaient aller d'elles-mêmes ; seulement il fallait, pour le quart d'heure, monter au toit sans échelle, en attendant qu'on l'eût fabriquée barreau par barreau.

Robert venait nous voir assez souvent, et je m'étais aperçu plus d'une fois que les petites épargnes destinées à quelques rares parties de plaisir ou à la toilette de Geneviève, passaient invariablement du tiroir de la tante dans la poche du neveu. Je ne m'en plaignais pas, parce qu'il m'était, après tout, plus facile de sacrifier ce peu d'argent que d'affliger l'excellente créature; elle rachetait ces petites prodigalités par tant de travail, de frugalité et d'économie, que j'avais l'air de ne rien voir. En cela je cherchais plutôt mon repos que son avantage, et, si j'avais eu plus de sens, j'aurais compris que mon devoir était de l'éclairer. Parce que l'infirmité de ceux qui vivent à vos côtés est encore peu de chose et ne vous cause nulle gêne, il ne faut pas fermer les yeux; mais, bien au contraire, y prendre garde, la soigner et la guérir.

J'étais parti pour la Bourgogne, où j'allais étudier un travail qu'on voulait adjuger prochainement; mon absence devait durer une douzaine de jours. Geneviève était seule avec notre garçon, Marcel, qui n'avait que trois ans. Je n'ai donc

su que par elle tout ce qui se passa alors et que je vais raconter.

Le surlendemain de mon départ, Robert vint la voir. Il lui parut inquiet et abattu. A toutes les questions, il ne répondait que par des mots interrompus ou par des soupirs. Elle le retint à dîner; mais il ne mangeait rien et devenait toujours plus triste. Tourmentée, elle le pressa davantage; alors il se mit à dire que la vie lui déplaisait, et qu'un jour ou l'autre il la jetterait là comme une paire de souliers usés. Geneviève, saisie, voulut en vain combattre son découragement; plus elle parlait, plus Robert s'exaltait dans sa résolution, jusqu'à ce qu'il eût fait entendre qu'il ne lui restait plus d'autre parti. Sa tante le pressa de s'expliquer; mais il s'obstinait dans ce silence têtu des coupables qui ne veulent point avouer. Tout à fait épouvantée, elle alla reporter dans son berceau le petit Marcel, qui s'était endormi sur ses bras, et revint vers Robert, décidée à lui arracher son secret.

Elle le trouva les deux coudes sur ses genoux et la tête dans ses mains comme un désespéré. Ge-

neviève lui dit tout ce que son amitié pouvait inventer! elle lui parla de son père, de la promesse qu'elle avait faite de le remplacer; elle nomma, l'une après l'autre, toutes les fautes qu'elle pouvait supposer, en lui demandant de répondre seulement par un mot, par un signe; mais Robert secouait toujours la tête. Enfin, à bout de patience, elle venait de s'interrompre, lorsqu'il se redressa brusquement, et s'écria que s'il n'avait pas cent louis pour le lendemain il était perdu. Geneviève fit un bond en arrière, comme si on lui eût demandé la couronne de France.

— Cent louis! répéta-t-elle; et qui veux-tu qui te les donne? Pourquoi en as-tu besoin? Qu'en veux-tu faire?

— Je les dois, répondit Robert.

Et comme sa tante le regardait d'un air de doute, il se mit à lui dérouler la liste de ses désordres depuis trois années. Il avait sur lui des lettres de créanciers, des factures non acquittées, et jusqu'à des assignations sur papier timbré; mais à mesure qu'il expliquait le tout à Geneviève, celle-ci s'indignait et sentait la pitié s'en aller.

— Eh bien, puisque vous avez pu dépenser une pareille somme, vous verrez à la gagner, dit-elle résolument. Je la tiendrais là, dans mon tablier, à moi et ne servant à rien, que vous n'en auriez pas le premier écu. Ah ! on a raison de dire que Dieu nous aime mieux que nous ne l'aimons nous-mêmes ! Quand il a repris mon pauvre frère, je l'ai accusé dans mon cœur, et maintenant je vois qu'il aurait fallu le remercier ; car il lui a épargné du chagrin et de la honte.

— Oui, interrompit Robert avec une sorte d'audace désespérée, plus de honte que vous ne le croyez ; car je n'ai pas tout dit.

— Et que vous reste-t-il donc encore à dire, malheureux ? s'écria Geneviève.

Son neveu s'était levé, pâle et comme hors de lui.

— Eh bien, dit-il en montrant les papiers des créanciers, il fallait payer tout cela sous peine d'aller en prison... et je l'ai payé.

— Vous ? comment ?

— Avec un billet.

Elle le regarda sans comprendre.

— Quel billet? demanda-t-elle.

— Un billet signé du nom de votre mari.

— Que dis-tu, malheureux? un faux?

Il baissa la tête; Geneviève joignit les mains en poussant un cri! Tous deux restèrent un instant sans parler. Enfin la tante se releva, prit Robert par les coudes et le secoua.

— Tu m'as menti! s'écria-t-elle; tu ne dois pas cent louis, tu n'as pas fait un faux, et tu ne veux que me soutirer de l'argent?

Le jeune homme releva la tête en rougissant.

— Ah! j'ai menti, bégaya-t-il; eh bien, c'est bon! alors, n'en parlons plus.

Il prit son chapeau et sortit précipitamment.

Geneviève le laissa partir; mais elle passa une nuit terrible. Elle se redressait à chaque bruit, croyant qu'on venait lui apprendre l'arrestation ou la mort de Robert; elle s'accusait de dureté. Deux fois elle mit son châle pour courir chez son neveu, et deux fois, un doute qu'elle ne pouvait renvoyer la retint. Le lendemain, une partie de la journée se passa de même; enfin, vers l'après-midi,

un inconnu à gros favoris, couvert de bagues et de breloques, se présenta avec trois billets signés de mon nom. C'étaient les faux dont Robert avait parlé !

Quand elle les vit, Geneviève devint très-pâle, si pâle, que l'étranger, qui s'appelait M. Dumanoir, s'informa de ce qu'elle avait. Mais la pauvre femme continuait à tenir les billets qui tremblaient dans sa main et ne pouvait répondre. M. Dumanoir fronça le sourcil ; enfin, ne sachant que dire, elle lui demanda de qui il tenait ces valeurs.

— Vous pouvez voir, répliqua l'inconnu en montrant, au revers, la signature de trois ou quatre endosseurs.

— Et Monsieur a besoin... tout de suite... de l'argent, dit ma femme de plus en plus troublée.

— Parbleu ! répliqua-t-il, j'ai demain deux paiements, et j'ai compté sur mes rentrées. On m'a dit que votre mari *était bon ;* j'espère bien, nom d'un diable, qu'on ne m'a pas trompé !

En parlant ainsi, il regardait Geneviève entre les deux yeux ; celle-ci n'y tint plus, et se mit à pleurer.

— Hein ! s'écria M. Dumanoir, des larmes ! Est-ce que ce serait par hasard tout ce que vous auriez à me donner ! Mais vous n'êtes donc pas solvables ? Vous n'avez point les cent louis ? Ah ! mille tonnerres ! je suis ruiné !

Il se leva alors avec tant de malédictions et de menaces contre moi, que ma pauvre femme effrayée avoua tout. A l'annonce que les billets étaient faux, M. Dumanoir fit un bond.

— Ainsi, je suis volé, s'écria-t-il ; et par qui ? Vous connaissez le faussaire ; vous vous intéressez à lui, car vous n'avez pas déclaré tout de suite la fraude. Je veux que vous me le fassiez connaître, ou je vous dénonce, je vous poursuis, je vous fais condamner comme son complice.

Geneviève allait répondre quand la porte s'ouvrit brusquement : c'était Robert. Au cri qu'elle poussa, M. Dumanoir se retourna vers le jeune homme, et celui-ci, qui vit entre ses mains les billets, tomba à genoux.

Il y eut alors une scène que ma femme n'a jamais pu me raconter, parce que, seulement quand elle y pense, la douleur lui coupe la voix. Tout ce

que j'ai su, c'est qu'après beaucoup de larmes et de prières, voyant l'homme aux billets décidé à faire arrêter Robert, et celui-ci cramponné à la fenêtre, où il menaçait de se jeter dans la cour, son cœur n'y put tenir; elle courut au secrétaire qui me servait de caisse, y prit treize cent cinquante francs qui étaient toute ma réserve, et les offrit pour racheter les billets. Le créancier parut d'abord hésiter, mais, sur l'observation que Robert était sans ressources, et qu'en refusant cette transaction il perdrait tout, l'échange se fit de la main à la main, et M. Dumanoir partit. Après avoir remercié rapidement sa tante, Robert le suivit.

Il y avait eu dans son accent et dans son attitude un changement si subit, que Geneviève en fut frappée. Restée seule et remise de son émotion, elle repassa dans sa mémoire tout ce qui venait d'avoir lieu, et y trouva quelque chose de singulier. Plus elle réfléchissait, plus les paroles et les actions de Robert lui laissaient de doute. Elle ne pouvait dire ce qu'elle soupçonnait, mais elle sentait qu'il y avait là quelque mensonge! Elle espérait tout éclaircir à la prochaine visite du jeune homme.

Deux jours se passèrent sans qu'il reparût! Geneviève, dont l'inquiétude augmentait, confia Marcel à une voisine, et courut le chercher rue Bertin-Poirée.

En arrivant au cinquième, sur le palier de la petite chambre qu'il habitait, elle vit la porte s'ouvrir et un homme de mauvaise mine sortir chargé d'un paquet. Bien qu'il eût changé de costume et qu'il ne portât plus de favoris, elle reconnut M. Dumanoir! celui-ci profita du mouvement de surprise qui la tint un instant sans parole pour passer vivement et descendre. Geneviève poussa la porte de Robert; il n'y avait personne; mais les tiroirs des meubles étaient renversés, les armoires ouvertes et vides; quelques vêtements hors d'usage restaient seuls dispersés à terre. Surprise de ce désordre, elle redescendit chez le portier pour lui demander des explications. Le portier ne savait rien et n'avait rien vu. Tout ce qu'il put dire, c'est que Robert était rentré l'avant-veille avec l'homme qu'elle venait de croiser sur l'escalier; que tous deux paraissaient en grande réjouissance et faisaient sonner les pièces de six livres dans leurs

goussets. Geneviève n'en pouvait plus douter : la scène des billets était une comédie convenue entre Robert et le prétendu créancier; on avait compté sur son effroi, sur sa faiblesse; elle était victime d'une escroquerie dont le fils de son frère était l'inventeur ! Cette idée fut pour elle un coup de couteau dans le cœur. Elle voulut la repousser; elle attendit Robert tout le soir et encore le lendemain. Elle ne pouvait douter et pourtant elle ne pouvait croire. Le chagrin, l'indignation, l'inquiétude, la bourrelaient tour à tour. Lorsque j'arrivai, elle avait perdu, depuis cinq jours, le sommeil et l'appétit; je la trouvai tellement changée, que je lui demandai, tout effrayé, si elle était malade.

— C'est bien pis ! me répondit-elle d'une voix étouffée.

Et sans attendre mes questions, comme quelqu'un qui a besoin de soulager son esprit, elle se mit à me raconter en phrases interrompues ce qui s'était passé depuis mon départ. Quand elle arriva aux treize cent cinquante francs donnés pour Robert, je l'interrompis par un cri d'épouvante; je

crus avoir mal compris, je courus au secrétaire ! La cachette ne renfermait plus que le sac ! Ma gorge se dessécha, mes jambes plièrent; il fallut m'appuyer au mur. Geneviève me regardait les yeux grands ouverts, les mains pendantes, les lèvres agitées d'un frisson comme dans la fièvre. En la voyant ainsi, je sentis retomber la colère qui me roulait dans le cœur, et je lui dis très-doucement :

— Tu as donné l'argent... Je ne pourrai pas payer ce que je dois... Alors tout est dit... Nous sommes perdus !

Par le fait, j'avais trois échéances pour le surlendemain, et la somme mise en réserve était destinée à y satisfaire. Sa disparution dérangeait tous mes calculs, détruisait mon crédit ! Je le fis comprendre à Geneviève en lui montrant mon état de situation. La pauvre créature fut si attérée que je voulus cacher mon propre tourment.

Ce bon mouvement me rendit content de moi et me releva le cœur. Le courage que j'avais d'abord montré par amitié pour Geneviève me gagna peu à peu; j'étais jeune, bien portant, je n'avais aucun

tort, je sentis que toutes mes forces me restaient pour recommencer. L'important à cette heure était de faire honneur à mes engagements. Je parlai à Geneviève tranquillement, tendrement, comme un homme ! Je lui dis que rien n'était désespéré, mais qu'il fallait renoncer, pour le moment, à toutes les petites aisances du ménage, ne garder que l'indispensable et accepter la rude vie des plus pauvres ouvriers. Elle ne répondait qu'en pleurant et en me serrant les mains. Quand j'eus fini :

— Ah ! tu es encore meilleur que je ne croyais, me dit-elle ; je ne demande plus qu'une chose au bon Dieu, c'est de me laisser vivre assez pour te payer ta bonté !

Dieu a écouté sa prière ; et elle a rempli sa promesse, car ce qu'elle appelait ma bonté a été payé en bonheur, intérêts et principal !

Dès le soir même, je courus chez d'autres entrepreneurs auxquels je cédai quelques marchés pour un peu d'argent comptant, et qui me prirent mes matériaux. Pendant ce temps, Geneviève faisait venir les marchands et vendait le meilleur de notre mobilier. Le tout réuni fit la somme dont

j'avais besoin, et mes billets furent payés à l'échéance.

Mais la débâcle avait été visible; on sut que j'étais rentré dans le régiment des gueux, et on me retira la considération qu'on m'avait prêtée. Je me présentai inutilement pour soumissionner; nul ne voulait plus me faire d'avances ni de crédit; on voyait ma ruine sans prendre garde à ma probité. Pour dernier malheur, Mauricet était absent; le besoin pressait; il fallut reprendre la truelle et vivre de sa journée.

Cependant Robert n'avait point reparu! Malgré tout, Geneviève lui gardait une amitié incurable; je voyais qu'elle était triste de ne rien savoir sur lui. Deux mois s'étaient passés; et pour ma part, je tachais d'oublier le neveu, quand un sergent de ville se présenta dans mon taudis. J'étais heureusement seul. Il me montra un chiffon de papier avec mon nom et mon adresse à moitié effacés; on l'avait trouvé sur un assassiné! Un peu troublé, je suivis le sergent à la Morgue, et là je reconnus le corps de Robert. Il avait encore au cou la corde et la pierre qu'on lui avait attachée pour le noyer. Les

complices de son vol avaient voulu en profiter seuls, et, comme il arrive si souvent, le crime avait été puni par un nouveau crime !

Geneviève ne sut la chose que longtemps après. Jusqu'ici les meurtriers n'ont point été retrouvés : peut-être ont-ils subi à leur tour le sort qu'ils avaient fait subir, car dans le mal, comme dans le bien, il est rare qu'on ne récolte pas ce qu'on a semé. Quant à nous, le souvenir du malheureux qui était venu jeter sa méchanceté à travers notre bonheur, se perdit bientôt dans des épreuves plus rudes; les mauvais jours approchaient et nous allions être obligés, comme le disait l'ami Mauricet, *de nous garantir de l'orage sans cape et sans parapluie.*

X

La fête aux noix. — Le point d'appui. — Mauricet bat monnaie. — Un procès. — Le pot de giroflée.

C'est une rude chose que de redescendre quand on montait de si bon cœur, et le pain noir semble dur à mâcher alors que les dents ont commencé à s'amollir sur le pain blanc. Je faisais bonne mine au mauvais sort; mais, dans le fond, j'avais un dépit rentré qui me rendait tout déplaisant, et donnait, comme on dit, mauvais goût à la vie. Bien

qu'elle eût l'air aussi résolu, Geneviève n'était pas plus résignée. Nous chantions chacun de notre côté, mais pour narguer le sort, et non par gaîté. De peur de laisser son cœur s'ouvrir, on gardait le silence, on enveloppait sa tristesse dans sa fierté et on s'endurcissait tout doucement. Je le sentais bien, mais sans pouvoir faire autrement. J'étais comme les gens qui chancellent; pour rester debout, il fallait me roidir.

Un soir, je revenais du travail le sac sur l'épaule, et je montais le quartier en sifflottant; j'allais sans me presser, car la vue de mon ménage ne me réjouissait plus l'œil comme autrefois. Je ne pouvais m'accoutumer aux vides qui s'étaient faits dans le mobilier, à la muraille sans tapisserie, et surtout à l'air soucieux de Geneviève. Autrefois tout était propre et gai, tout me souhaitait la bien venue; il y avait dans notre intérieur comme un éternel rayon de soleil; mais, depuis notre ruine, on eût dit que les points cardinaux étaient changés : du midi nous nous trouvions passés au nord ! Je montais donc à petits pas, en suivant les maisons, sans prendre trop garde à une neige fine qui tombait

comme à travers un tamis et poudrait le verglas dont la chaussée était couverte. Près d'arriver au haut du faubourg, j'aperçus une vieille femme qui s'épuisait à pousser devant elle une de ces petites charrettes de *coureurs* qui sont les boutiques ambulantes du peuple de Paris. Le verglas rendait la tâche doublement laborieuse. Une neige épaisse rayait le gros châle de laine dans lequel elle était enveloppée et chargeait les plis du madras qui la coiffait. Elle haletait bruyamment, s'arrêtait de minute en minute, à bout de forces, puis redoublait de courage. Je fus pris involontairement de pitié. Le souvenir, ma mère me traversa l'esprit, et de joignant la marchande qui venait de s'arrêter :

— Hé! la vieille, lui dis-je en souriant, il y a là trop forte charge pour vous.

— C'est la vérité, mon fils, répondit-elle, en essuyant son front où la sueur se mêlait au givre; les forces s'en vont avec l'âge, tandis que les noix pèsent toujours leur poids; mais le bon Dieu fait bien ce qu'il fait; il n'abandonne pas les pauvres gens.

Je lui demandai où elle allait ainsi : elle me mon-

tra la barrière et voulut se remettre en marche ; je posai alors la main sur un des brancards.

— Laissez, lui dis-je doucement, c'est mon chemin ; il ne me coûtera pas plus de faire route avec votre brouette.

Et, sans attendre sa réponse, je poussai la charrette devant moi. La vieille femme ne fit aucune résistance ; elle me remercia simplement, et se mit à marcher à mes côtés. J'appris alors qu'elle venait d'acheter aux halles une provision qu'elle devait revendre. Quels que fussent la saison et le temps, elle continuait à parcourir Paris jusqu'à ce qu'elle eût tout placé. Depuis trente années, elle vivait de ce commerce, qui lui avait fourni les moyens d'élever trois fils.

— Mais quand je les ai eus grands et forts, on me les a pris, me dit la pauvre femme : deux sont morts à l'armée, et le dernier est prisonnier sur les pontons.

— De sorte, m'écriai-je, que vous voilà seule, sans autre ressource que votre courage !

— Et le protecteur de ceux qui n'en ont pas d'autre, ajouta-t-elle. Faut bien que le bon Dieu ait

quelque chose à faire dans son paradis; et à quoi passerait-il son temps, si ce n'était à prendre soin des créatures comme moi ? Allez, allez, on a beau être vieille et misérable, l'idée que le roi de tout vous regarde, qu'il vous juge et vous tient compte, ça vous soutient ! Quand j'ai trop de fatigue, que mes pieds ne peuvent plus me porter, eh bien ! je me mets à genoux, je *lui* dis tout bas ce qui me chagrine, et quand je me relève, j'ai toujours le cœur plus léger. Vous êtes encore trop jeune pour sentir ça ; mais un jour viendra où vous comprendrez pourquoi on apprend à dire aux petits enfants : *Notre Père qui êtes aux cieux*.

Je ne répondis pas ; je sentais que la lumière était venue ! La marchande continua de même jusqu'au sommet du faubourg. Pour toutes ses grandes épreuves, elle avait cherché une consolation, plus haut que la terre, dans un monde où rien ne pouvait changer. En l'écoutant parler, mon cœur battait. Je regardais cette vieille femme boitant, la tête branlante, déjà courbée comme pour ramasser son drap mortuaire, et je m'étonnais de la trouver plus forte que moi et Geneviève.

C'était donc vrai que l'homme avait besoin d'un autre point d'appui que les hommes, et que, pour se tenir solidement sur cet échafaudage qui compose la vie, il fallait une corde nouée dans le ciel !

Quand je quittai la marchande, près de la barrière, elle me remercia ; mais, à vrai dire, c'était moi qui lui devais de la reconnaissance, car elle avait réveillé des idées qui dormaient au fond de mon esprit. J'arrivai au logis tout occupé de ma rencontre. Ce soir-là, sans que j'aie su pourquoi, Geneviève était plus triste ; il me sembla même qu'elle avait les yeux rouges. On soupa sans rien dire ; l'enfant s'endormit ; puis on resta près du feu qui s'éteignait. Ce fut seulement quand l'horloge sonna que Geneviève se leva avec un soupir. C'était l'heure du coucher. Alors je me levai aussi ; je pris la main de la chère femme, et, l'attirant contre mon épaule :

— Voilà trop longtemps que nous portons notre chagrin tout seuls, lui dis-je presque bas ; demandons à Dieu d'en prendre sa part.

Et je me mis à genoux ; Geneviève en fit autant

sans rien dire. Je commençai alors à répéter toutes les prières que j'avais apprises dans mon enfance et qui étaient restées depuis, comme en dépôt, dans un coin de mon cœur. A mesure que les mots me revenaient à la mémoire, il me semblait leur trouver un sens que je n'avais jamais saisi : c'était une langue que je comprenais pour la première fois. Je ne puis dire si quelque chose de pareil se passait chez Geneviève, mais je l'entendis bientôt qui pleurait tout bas. Quand je me relevai, elle m'embrassa en sanglotant.

— Tu as eu une idée qui nous sauve, me dit-elle; maintenant que tu m'as fait repenser à Dieu, je sens que je pourrai retrouver du courage!

Et, de fait, depuis ce jour tout alla mieux au logis. Nos cœurs étaient détendus; nous recommençames à penser tout haut; la prière du soir nous était toujours une espèce de repos et comme d'attendrissement. — Pauvre vieille femme! tandis qu'elle me racontait sa vie, elle ne se doutait guère du bien qu'elle allait me faire. Depuis je ne l'ai jamais revue; mais plus d'une fois je l'ai bénie avec Geneviève.

— Tu vois bien que le temps des bonnes fées n'est point tout à fait passé, me disait celle-ci, puisque tu en as trouvé une qui, pour payement d'un léger service, t'a donné un talisman de résignation.

Quoique forcément revenu à la truelle, je n'avais point perdu l'espoir de rentrer dans les entreprises; et c'était souvent pour moi un crève-cœur de voir passer en d'autres mains des affaires dont je connaissais tous les avantages. Une surtout me tenta par ses profits; il fallait malheureusement, pour la tenter, une avance de quelques centaines de francs!.. Je m'en retournais au chantier, assez triste de ne pouvoir saisir une si heureuse occasion, quand deux larges mains s'appuyèrent sur mes épaules. Je me retournai brusquement : c'était Mauricet.

Le maître maçon, retenu depuis plusieurs mois en Bourgogne, était revenu pour affaires à Paris, d'où il repartait le soir même. Il me fit entrer chez le marchand de vin, et, quoi que je pusse dire, il fallut redéjeuner avec lui. La prospérité avait engraissé Mauricet, qui était vêtu d'une splendide

veste d'Elbeuf à petits pans, d'un castor à longs poils et d'un cravate de soie cerise. Le cœur était toujours le même, mais le ton avait haussé d'un cran; Mauricet ne doutait plus de rien depuis qu'il se trouvait à la tête de cinquante ouvriers. Je l'avais toujours vu si raisonnable que son aplomb me parut seulement la conscience de sa prospérité.

Dès son arrivée à Paris, il avait vaguement appris ma débâcle, et voulut tout savoir. Quand je l'eus mis au fait, il frappa la table avec la bouteille de Bordeaux cacheté qu'il avait fait venir malgré mes objections.

— Mille tonnerres! pourquoi ne m'as-tu pas écrit la chose? s'écria-t-il; je t'aurais trouvé assez de pièces de six livres pour faire marcher ton affaire. Que fais-tu maintenant? voyons, où en es-tu? Ne peut-on pas mettre un peu de chaux dans ton mortier?

Je lui fis connaître ma position, en disant un mot de l'affaire qui se présentait.

— Et tu n'aurais besoin que de 500 francs? demanda Mauricet.

Je répondis que cette somme me suffirait et au delà. Il appela aussitôt; un garçon entra.

— Une plume et de l'encre! cria le maître maçon.

Je regardai avec surprise.

— Tu ne comprends pas ce que je veux faire de ces drogues-là, pas vrai? me dit-il en riant; au fait, je ne suis guère plus partisan du *blanc et du noir* que par le passé; mais il faut bien braire pour les baudets. Quand j'ai vu qu'on ne pouvait brasser les affaires qu'avec les bouts d'aile et l'écritoire, ma foi! j'ai dit : En avant l'arrière-garde! et aujourd'hui j'en use tout comme un autre.

— Vous avez appris à écrire! m'écriai-je.

— Tu vas voir! dit Mauricet en clignant de l'œil.

Il avait retiré d'un portefeuille un papier timbré sur lequel il me fit rédiger une obligation de 500 francs. Quand j'eus achevé, il signa son nom en lettres inégales et imitant l'impression.

— Maintenant, me dit-il, quand la pénible opération fut achevée, présente-moi ça chez Périgeux, et tù aur toas nargeut d'aplomb; le seing du père

Mauricet est connu dans leur boutique, et je peux battre monnaie à discrétion.

On me remit, en effet, les fonds sans aucune difficulté, et, dès le lendemain, j'avais l'entreprise à laquelle ils étaient destinés. Tout marcha d'abord à souhait. Les travaux furent vivement conduits et achevés avant le terme. J'avais pu, sur les premiers payements, rendre à Mauricet son argent; de nouveaux marchés me ramenèrent dans le courant des affaires du bâtiment. Je reprenais le flot et je commençais à me sentir remonter, quand un procès intenté à notre principal entrepreneur vint tout arrêter. Mon sort et celui de dix autres était forcément lié au sien; nous nous trouvions les mains prises, sans aucun moyen d'agir ni de nous retirer. Pendant ce temps, les obligations particulières de chacun restaient entières; l'époque de payement arrivait pour les marchandises non employées; les soldes d'arriérés se succédaient impitoyablement : il fallait faire face à toutes les attaques, l'arme au bras, comme on dit; trouver chaque jour quelque nouvel expédient; obtenir des termes, effectuer des reports, compenser des dettes

et des créances ! Mes journées entières étaient employées à ce stérile travail. Je ne gagnais rien, et mes ressources s'épuisaient de plus en plus : taudis que j'employais mon temps à me sauver de la faillite, Geneviève et l'enfant manquaient du nécessaire.

Je me mangeais la cervelle sans pouvoir faire avancer les choses. Le procès était toujours près d'être jugé, et reculait sans cesse. Un jour, quelque pièce avait été oubliée ; un autre jour, l'avocat se trouvait absent ; le tribunal prenait des vacances, ou l'adversaire avait demandé une remise ! Pendant ce temps, les semaines et les mois s'écoulaient. Notre pauvre ménage ressemblait à ces équipages pris par un calme plat au milieu de la mer, qui réduisent chaque jour la ration et regardent en vain à l'horizon si les nuages leur annoncent le retour du vent. J'ai eu de dures épreuves dans ma vie, mais aucune qui soit comparable à celle-ci. D'ordinaire, les malheurs qui nous frappent laissent place à l'action ; on peut chercher le soulagement ou le salut ; mais ici tous nos efforts étaient inutiles ; il n'y avait qu'à se croiser les bras et à attendre.

A la longue, cette agitation dans l'impuissance me rendit sombre et hargneux. Ne sachant plus qui accuser, je m'en prenais à Geneviève; je ne tenais point compte à la pauvre créature de ses efforts pour me déguiser notre misère, de son travail pour l'amoindrir. On eût dit que je lui en voulais des privations qu'elle supportait. Au fond, mon irritation était encore de l'amitié : elle venait de mon chagrin de la voir souffrir. J'aurais donné mon sang goutte à goutte pour lui acheter de l'aisance et du repos d'esprit; mais ma bonne volonté était de mauvaise humeur faute d'avoir réussi : c'était comme une haie d'épines à laquelle je la déchirais, par dépit de n'avoir pu en faire une enveloppe pour la défendre.

Un jour surtout je rentrai plus aigri. J'avais passé trois heures chez l'avoué, qui causait avec des amis et que j'entendais rire, tandis que je me rongeais le cœur. Il avait fallu attendre la fin de leurs histoires plaisantes · puis, quand mon tour était venu, j'avais trouvé un homme qui m'avait écouté en bâillant, qui ne savait rien de mon affaire, et m'avait renvoyé à son premier clerc alors

absent. Je revenais donc gonflé de rancune contre les gens de justice, qui emmagasinent dans leurs cartons notre fortune, notre repos, notre honneur, et qui, le plus souvent, ne savent pas même ce qu'on leur a donné à garder. Pour m'achever, j'avais vu refuser le payement de mon dernier billet !

Comme si tout devait irriter ma tristesse, je trouvai à Geneviève un air de fête. Elle rangeait en chantant, et me reçut par une exclamation joyeuse. Je lui demandai brusquement ce qu'il était arrivé d'heureux depuis mon départ, si nous avions reçu une succession d'Amérique. Elle répondit en plaisantant, me prit par le cou, et me conduisit en face de l'almanach suspendu contre la cheminée.

— Eh bien ? lui demandais-je.

— Eh bien ! vous ne voyez point la date, monsieur ! dit-elle gaiement ; c'est aujourd'hui le 25.

— Oui, répliquai-je en me dégageant avec humeur ; et bientôt ce sera le 30, jour d'échéance. Que l'enfer confonde les billets et les almanachs !

Elle eut un air de douloureux étonnement.

— Qu'y a-t-il donc encore, Pierre Henri ? reprit-elle inquiète ; avez-vous appris quelque mauvaise nouvelle ?

— Je n'ai rien appris, comme d'habitude.

— Alors, reprit-elle en passant un bras sur le mien, remettons les inquiétudes à demain, et gardons ce jour-ci pour être heureux.

Je la regardai de manière à lui prouver que je ne comprenais pas.

— Allons, vilain homme ! dit-elle d'un ton de bouderie amicale, ne savez-vous donc plus que c'est l'anniversaire de notre mariage ?

Je l'avais effectivement oublié. Les années précédentes, cet anniversaire était pour moi une occasion de réjouissance et d'attendrissement ; mais cette fois il en fut tout autrement. Le souvenir du bonheur passé me rendit les souffrances présentes plus amères. La comparaison que j'en fis, dans ma pensée, excita chez moi une sorte de désespoir, et je me laissai tomber sur une chaise avec de sourdes malédictions. Geneviève, effrayée, voulut savoir ce que j'avais.

— Ce que j'ai ! m'écriai-je ; Dieu me pardonne !

on dirait que vous n'en avez jamais entendu parler ! Ce que j'ai ! eh bien, parbleu ! j'ai des dettes que je ne puis payer, et des créances qui ne me rentrent pas ; j'ai un procès qui me ruine en attendant que je le gagne ; j'ai trois bouches à nourrir tous les jours, sans autre ressource que deux bras qui ne peuvent travailler... Ah ! ce que j'ai, demandez-vous ? J'ai le regret de ne pas m'être cassé les reins le jour où je suis tombé d'un troisième, parce qu'alors je n'étais qu'un ouvrier sans obligation et sans famille, et qu'une bière de quatre francs eût réglé mes comptes sur la place de Paris !

Tout cela était dit avec un emportement qui fit trembler la chère femme ; elle me regarda, et des larmes lui vinrent dans les yeux.

— Au nom de Dieu ! ne parlez pas ainsi, Pierre-Henri, me dit-elle ; ne me dites jamais que vous regrettez de vivre, à moins que vous ne vouliez aussi me faire mourir. Vous avez été tourmenté tout le jour, pauvre homme, et vous me revenez outré ; mais oubliez pour aujourd'hui les affaires, et ne pensez qu'à ceux qui vous aiment.

J'allais peut-être faire ce qu'elle demandait, car sa voix m'avait remué le cœur, quand on frappa à la porte ; un sergent de ville entra.

— Pardon, dit-il poliment ; je suis monté parce que vous êtes en contravention et que je dois vous dénoncer procès-verbal, rapport au pot de fleurs de votre fenêtre.

J'allais répondre qu'il y avait erreur, lorsque Geneviève courut à la croisée et en retira précipitamment une giroflée encore enveloppée de sa feuille de papier blanc. Elle déclara qu'elle venait de l'acheter et de la déposer à cette place, où elle était d'ailleurs retenue par plusieurs barreaux. L'homme de police écouta patiemment toutes ses explications ; mais, après avoir constaté ce qu'il appelait le *corps du délit*, il prit nos noms et prénoms, avertit que nous aurions à nous présenter au tribunal pour payer l'amende, et se retira en saluant.

Cette interruption inattendue et la perspective des frais nouveaux auxquels nous allions être condamnés, arrêtèrent brusquement mon retour de bonne humeur. Quand Geneviève voulut me par-

ler, je me levai exaspéré, en maudissant le caprice qui venait ainsi ajouter subitement à notre misère. Je me promenais à grands pas, j'élevais la voix, je m'animais de mes propres paroles, tandis que la femme, pâle et tremblante, me regardait sans rien dire. J'avais éclaté quand elle s'était efforcée de parler, et son silence augmenta ma colère ! Hors de moi, je saisis la fleur, cause première de ce débat, et je courais à la fenêtre pour la lancer dans la rue, quand un cri de Geneviève m'arrêta. La pauvre femme était près du berceau de l'enfant que je venais d'éveiller ; elle le pressait d'un bras contre sa poitrine, et son autre main était tendue vers moi.

— Ne la brise pas, Pierre Henri, me dit-elle d'une voix que je n'oublierai jamais, c'est la fleur de notre anniversaire !

Je gardais la giroflée entre mes mains, hésitant sur ce que je devais faire. Je me rappelai alors que tous les ans, à pareille époque, Geneviève avait célébré la date de notre mariage par l'achat d'une de ces fleurs que ma mère cultivait au *Bois-Riaut*. A cette, pensée je sentis une secousse au dedans ;

toute ma colère tomba d'un seul coup, il s'ouvrit comme une fontaine dans mon cœur. Geneviève courut aussitôt vers moi, et se jeta avec l'enfant dans mes bras.

Quand tout fut pardonné et oublié, nous nous mîmes à table pour le repas du soir. Ce qui venait de se passer avait empêché la femme de rien préparer; je ne voulus point la laisser sortir pour remplacer ce qui nous manquait. Nous soupâmes gaiement avec du pain et des radis, la giroflée au milieu de la table et embaumant notre festin!

XI

Continuation d'inquiétudes. — Un malheur domestique. — Abattement. — Retour de Mauricet. — Le pont du Châtelet. — Un devoir accompli.

Nous avions obtenu un jugement qui reconnaissait notre bon droit, et assurait une partie de notre créance sur le cautionnement de l'entrepreneur, mais les formalités à remplir ne finissaient pas. Geneviève et moi en étions toujours aux expédients, vivant de hasards et n'ayant jamais, dans le buffet, le pain du lendemain. Mes journées se

partageaient entre quelques travaux passagers, les courses chez les co-intéressés, et les visites au palais. Depuis, je me suis dit que le plus sage eût été de chanter le *De profundis* sur mon *saint-frusquin*, et de recommencer bellement, comme l'enfant qui vient de naître ; mais j'étais acoquiné par ces quelques milliers de francs qu'on me montrait toujours en perspective, et je ne pouvais donner congé à mon espérance.

Des mois se passèrent ainsi. J'avais perdu l'habitude d'une occupation régulière, ma vie était dérangée. Au lieu de faire mon chemin avec les travailleurs, je me trouvais arrêté parmi ces pauvres diables qui mangent leur pain sec à la fumée d'un rôti qu'on leur promet sans cesse et qui tourne toujours ; j'employais le présent à faire queue à la porte de l'avenir.

Par surcroît, l'enfant tomba très-malade ; j'étais forcé d'aller à mes affaires et de laisser tous les soins à Geneviève ; mais au premier moment de liberté, je revenais en courant. Le mal ne diminuait pas, au contraire ! j'entendais les plaintes de la pauvre créature et sa respiration étouffée. Quand

sa mère, ou moi, nous nous penchions sur son lit, il nous tendait ses petites mains, et nous regardait d'un air suppliant; il avait l'air de nous demander grâce. Habitué à tout recevoir de nous, il croyait que nous pouvions lui rendre la santé! Notre voix, nos caresses, l'encourageaient un moment, puis la souffrance reprenait le dessus; il nous repoussait, il semblait nous faire des reproches, il tordait ses petits membres avec des cris qui nous fendaient le cœur. D'abord j'avais combattu les craintes de la mère; mais, à la longue, je ne me sentais plus capable de lui rien dire; je restais là, les bras croisés, mécontent de son désespoir qui augmentait le mien, et n'ayant point la force de lui donner de l'espérance. Le médecin d'ailleurs ne se prononçait pas : il venait au berceau de l'enfant, l'examinait à la hâte, ordonnait ce qu'il fallait faire, puis disparaissait, sans un mot de consolation; on eût dit un architecte visitant du mortier et des moellons. Quelquefois j'aurais voulu l'arrêter par les deux bras et lui crier de parler, de nous ôter l'illusion ou le souci; mais je n'en avais même pas le loisir; ce qui était pour

nous la source de tant d'angoisses, n'était pour lui qu'un emploi de journée !

Oh ! les tristes heures, mon Dieu ! passées près de ce petit lit ! quelles longues et froides nuits ! comme j'ai désiré de fois pouvoir hâter le temps, arriver tout de suite au fond de mon malheur ! Depuis, je me rappelle avoir lu que c'était encore là un bienfait de Dieu. En nous faisant traverser tant d'angoisses, il nous rend moins sensible au dernier coup ; la douleur de l'attente nous le fait désirable, notre pensée court à sa rencontre, et quand il nous atteint, nous l'acceptons comme un soulagement.

Après une maladie de quinze jours, l'enfant mourut ! J'y étais préparé, mais il ne parut point que Geneviève le fût ! Les mères ne renoncent jamais à l'être qu'elles ont mis au monde ; elles ne peuvent pas croire à la possibilité de s'en séparer ! Ce fut le plus rude de l'épreuve ! les jours avaient beau passer, rien ne consolait ma pauvre femme. Je la trouvais assise devant le berceau vide, ou bien raccommodant les petits vêtements du mort, et mettant sur chaque point une larme et un bai-

ser ! J'avais beau parler raison ou me fâcher, elle écoutait tout patiemment, sans relever la tête, comme un pauvre cœur dont le ressort est brisé ! Cet abattement finit par me gagner. Je me laissai aller à mon tour, je me désintéressai de tout ; j'étais des heures entières debout, devant la croisée, tambourinant sur les vitres et regardant le vide ; nous nous engourdissions tous deux dans notre chagrin.

Nous n'avions pas revu Mauricet depuis deux ans qu'il habitait la Bourgogne ; on m'avait dit seulement que l'ancien maître compagnon s'était lancé dans les grandes entreprises. Deux ou trois fois j'avais eu l'idée de l'avertir de mes embarras, et de lui demander un coup d'épaule ; je ne sais quelle fierté m'avait retenu ; maintenant que je le supposais dans les gros traitants, j'étais moins à l'aise avec lui ; j'avais peur qu'il ne me soupçonnât de vouloir exploiter notre vieille amitié.

Nous avions donc l'air de nous être un peu oubliés, quand je vis arriver, un soir, le nouvel entrepreneur, non pas en fiacre, comme j'aurais pu le croire, mais à pied, et une blouse de voyage par-

dessus son habit de Louviers. Il descendait de diligence, et venait nous demander à dîner.

Dès le premier coup d'œil, je trouvais en lui un changement. Il parlait aussi volontiers et aussi fort que jamais; il riait à tout propos, ne pouvait tenir en place, et faisait plus de questions qu'il n'attendait de réponses ; mais tout ce mouvement et tout ce bruit paraissaient forcés; sa gaieté avait la fièvre; à peine s'il nous dit quelques mots sur la mort de notre enfant; quand je voulus lui parler de mes affaires, il m'interrompit pour causer des siennes. Il apportait des notes et des mémoires qu'il m'expliqua en me priant de mettre le tout en ordre. Bien que ses manières m'eussent un peu refroidi, je fis ce qu'il désirait. Pendant ce travail, Mauricet parcourait la chambre, les mains dans les poches, et sifflottant tout bas. De temps en temps il s'arrêtait devant la feuille de papier que je couvrais de chiffres, comme s'il eût voulu en deviner le résultat, puis il reprenait sa musique et sa promenade. Le calcul fut long à établir; quand je l'eus achevé, je le fis connaître au maître compagnon : le passif était presque double de l'actif.

A l'énonciation des chiffres, Mauricet ne put retenir une exclamation.

— Es-tu certain de la chose? demanda-t-il d'un accent qui me parut altéré.

Je lui expliquai les motifs qui avaient dû nécessairement amener ce résultat. Le premier était la multiplicité des emprunts et l'accumulation des intérêts, dont il n'avait point semblé se préoccuper. L'absence de comptabilité écrite et sérieuse l'avait évidemment trompé ? il écouta mes explications les deux poings appuyés sur la table et les regards fixés sur les miens.

— Je comprends ! je comprends ! dit-il, quand j'eus achevé ; j'ai fait entrer dans mon écurie tous les chevaux qu'on a voulu me prêter sans penser qu'ils me ruineraient en fourrage ! Mille millions de diables ! voilà où l'on est conduit quand on ne sait pas tracer vos pattes de mouches, et qu'on ne connaît pas votre grimoire ? Ceux qui n'ont que leur caboche pour grand livre devraient tout régler de la main à la main, et ne pas se jeter dans les paperasses. C'est comme la rivière, vois-tu, on finit toujours par s'y noyer.

Je lui demandai avec inquiétude s'il n'avait point d'autres ressources que celles dont je venais de prendre note, et si c'était bien là son bilan définitif.

— Du tout, du tout, reprit-il précipitamment; tu me dis qu'il manque vingt-trois mille francs?... Eh bien! on les trouvera; ils sont ailleurs.

Et comme j'insistais plus vivement.

— Quand on te dit que tout peut s'arranger! interrompit-il avec impatience; ce n'était seulement que pour voir, comme on dit, jusqu'au fond du puits! A cette heure, c'est fait... Vingt-trois mille francs de déficit!... Eh bien! c'est bon..... le reste ira tout seul.... Dînons toujours provisoirement, mon vieux; j'ai faim comme trente loups.

Malgré cette dernière affirmation, Mauricet ne mangea presque rien; mais en revanche il but beaucoup, et parla encore davantage : on eût dit qu'il cherchait à s'étourdir. Quand nous quittâmes la table, le jour commençait à tomber; Mauricet reprit ses papiers, les mit en ordre, regarda quelque temps le compte que j'avais dressé, comme s'il eût pu le lire; il ne dit rien, mais il me sembla que sa

main tremblait. Il posa ensuite le tout sur la commode, se remit à parcourir la chambre et nous demanda enfin où était notre fils !

Geneviève se retourna avec un cri ; je le regardai en face tout stupéfait. Lorsque l'enfant était mort, nous le lui avions écrit, et lui-même, en arrivant, nous avait parlé de cette perte ; il s'aperçut de sa distraction, et porta les deux mains à sa tête.

— Tonnerre ! il n'y a donc plus de cervelle làdedans ! murmura-t-il avec une sorte de rage ; pardon excuse, les amis ; c'est la faute à Pierre Henri...... il m'a fait trop boire, mais n'importe ! j'aurais pas dû oublier votre chagrin.

Il s'assit et resta quelque temps dans une espèce d'accablement. Je lui demandai encore si ses affaires l'inquiétaient.

— Pourquoi ça, reprit-il brusquement, est-ce que je me suis plaint, est-ce que j'ai demandé quelque chose ?

Et se radoucissant tout à coup.

— Tiens, ne parlons plus d'affaires, continua-t-il : causons de toi, de Geneviève... Vous ê tes tou

jours heureux, pas vrai ? quand on s'aime, qu'on est jeune et qu'on ne doit rien !..... Ah ! si j'étais à vos âges, moi ! Mais quoi ! on ne peut pas être et avoir été; chacun son tour ; j'ai déjà vu filer une partie de ceux de mon temps..... ton père Jérôme, Madeleine, et bien d'autres encore ! Au diable la tristesse ! vivons jusqu'à la mort.

J'étais étonné de ces propos décousus, Mauricet n'avait pas assez bu pour être troublé à ce point ; sa gaîté ne me rassurait pas; je lui trouvais un air égaré qui m'inquiétait. Comme il riait tout seul ; il s'arrêta bientôt. Geneviève lui parla doucement de ses enfants qui étaient en province, et dont le petit commerce prospérait. Alors il s'attendrit, il fit longtemps leur éloge ; puis, s'interrompant tout à coup, il se leva avec un effort désespéré, et dit d'une voix entrecoupée :

— Allons, les amis.....assez causé..... le moment est venu d'aller à mes affaires.

Il chercha quelque temps son chapeau qui était devant lui, le mit en tâtonnant comme s'il n'eût pu trouver sa tête, fit un pas vers la porte, puis s'arrêta pour tirer sa montre qu'il déposa sur les papiers.

— J'aime mieux te laisser le tout, me dit-il en balbutiant..... je pourrais les perdre, ici c'est plus sûr.

Nous essayâmes de le retenir, il refusa; je voulus alors le reconduire, il se fâcha et partit brusquement; mais arrivé à moitié de l'escalier il revint sur ses pas.

— Allons, mille diables! dit-il ne nous quittons pas sur un mauvais mouvement!

Il embrassa ma femme, me serra la main et disparut.

Nous étions restés sur le palier tout émus et tout inquiets. Quand on n'entendit plus ses pas dans l'escalier, Geneviève se tourna vivement vers moi :

— Mon Dieu! Pierre Henri; il y a quelque chose, me dit-elle.

— C'est mon idée, répondis-je.

— Il ne faut pas laisser Mauricet tout seul.

— Mais il se fâchera si je veux le suivre.

— Allons ensemble! reprit-il, en nouant son bonnet et rajustant son petit châle de laine.

Je courus chercher mon chapeau et nous des-

centimes. La nuit était venue, on n'apercevait plus Mauricet; nous primes notre course jusqu'à la première rue qui tournait. Là, par bonheur, nous reconnûmes le maître compagnon qui suivait les maisons. Il marchait d'un pas tantôt vif, tantôt ralenti en faisant des gestes et en parlant tout haut; mais nous ne pouvions entendre ce qu'il disait. Il suivit plusieurs rues au hasard, revenant parfois sur ses pas, comme un homme qui ne prend pas garde à sa route. Enfin, il atteignit les halles, et, de là, se dirigea vers les quais.

Arrivé au pont du Châtelet, il s'arrêta encore, puis tourna brusquement vers une des cales qui descendent à la rivière. Geneviève me serra le bras avec un cri étouffé. La même pensée nous était venue à tous deux. Nous courûmes ensemble. La nuit était déjà noire; Mauricet glissait devant nous comme une ombre; il s'enfonça sous une des arches du pont. Quand j'arrivai, il venait de quitter son habit et il s'approchait de l'eau qui s'engouffrait aux pieds de la pile en formant un grand remous. Il entendit venir, il voulut se jeter en avant, je n'eus que le temps de le saisir par le milieu du

corps. Il se retourna avec une malédiction, l'obscurité l'empêchait de me voir ; il reconnut seulement ma voix.

— Que fais-tu ici ? Que veux-tu ? s'écria-t-il ; ne t'avais-je pas dit de me laisser ? Bas les mains, Pierre Henri, mille tonnerres ! je te dis de me lâcher !

— Non, je ne vous quitterai plus, m'écriai-je, en m'efforçant de le ramener vers la berge.

Il fit un effort pour se dégager.

— Mais tu n'as donc pas compris, malheureux, que j'étais perdu ! s'écria-t-il ; je ne peux plus faire honneur à ma signature ! que maudit soit le jour où j'ai appris à la mettre sur le papier ! Tant que je n'ai pas su l'écrire, j'ai gardé ma réputation fidèlement ; je ne l'ai pas engagée sur ces billets, que Dieu confonde ! mais à cette heure la chose est faite, il n'y a plus à reculer, faut être banqueroutier ou mort ; j'ai choisi ! ne *m'ostine* pas, Pierre Henri, je suis dans un moment, vois-tu, où rien ne m'arrêterait ; je suis capable de tout ; au nom de Dieu ou du diable ! laisse-moi !

Il se débattait avec rage ; malgré ma résistance,

il allait m'échapper, quand Geneviève lui jeta les deux bras autour du cou et s'écria :

— Mauricet, pensez à vos enfants !

Ce fut comme un coup de massue. Le malheureux poussa un gémissement ; je le sentis chanceler et il tomba assis sur la grève. Nous entendîmes qu'il pleurait. Geneviève se mit à genoux d'un côté, moi de l'autre, et nous commençâmes à l'encourager en pleurant avec lui ; mais je ne trouvais rien de bon à lui dire, tandis que chaque mot de Geneviève lui allait jusqu'au cœur. Il n'y a que les femmes pour cette science-là. Le maître compagnon, tout à l'heure si terrible, n'était plus qu'un enfant incapable de résister. Il nous raconta, en sanglotant, tout ce qu'il avait souffert depuis huit jours qu'il commençait à voir clair dans ses affaires ; je compris alors que son incapacité à tenir des comptes avait été la véritable cause de sa ruine. Emporté par le courant des entreprises, rien ne l'avait averti du danger et il ne l'avait connu qu'en faisant naufrage.

Je profitai de cette même ignorance pour persuader à Mauricet que tout n'était point désespéré,

que sa situation offrait des ressources qu'il ne connaissait pas lui-même, et qu'il s'agissait seulement de la débrouiller. Le maître compagnon était comme tous ceux qui affectent de mépriser l'écriture et les chiffres; au fond, il leur croyait une puissance secrète à laquelle tout devait céder. Nous réussîmes donc à le ramener chez nous, sinon consolé, du moins raffermi.

A la vérité le péril n'était que reculé. Je savais que dès le lendemain les mauvaises pensées allaient revenir. Je craignais surtout l'espèce de honte que donnent ces suicides manqués. De peur de laisser croire qu'on a été lâche, on revient à son idée première avec acharnement; on regarde la mort comme le seul moyen de prouver son courage, et l'on met de l'amour-propre à se tuer! j'avertis Geneviève qui promit de veiller sans relâche. A vrai dire, elle seule pouvait le faire, sans irriter Mauricet; les braves cœurs n'ont de force ni contre les femmes ni contre les enfants.

Quant à moi, j'avais à voir ce qu'on pouvait essayer pour éviter une débâcle Je passai une partie de la nuit à établir le bilan du maître maçon, en

me servant de ses actes et de ses renseignements; mais j'eus beau retourner les chiffres et refaire les calculs, le déficit restait toujours à peu près le même. En continuant l'affaire engagée, il y avait bien chance de rattraper le tout et d'*étaler*, comme on dit dans le jargon du métier; mais pour cela il fallait de l'argent ou du crédit, et où en trouver? J'avais beau me creuser le cerveau, aucun moyen ne se présentait. J'essayai pourtant dès le lendemain, mais toutes mes tentatives furent inutiles; je fus renvoyé de l'un à l'autre avec force rebuffades. En me voyant prendre tellement à cœur les affaires de Mauricet, on m'y croyait intéressé, et je me nuisais sans le servir.

Cependant je persistai, décidé à remplir mon devoir jusqu'au bout. Le maître maçon était tombé dans un découragement muet; on ne pouvait attendre de lui aucune recherche, ni aucun effort. Quand j'essayais de le remettre sur pied, il me disait simplement :

— J'ai les jarrets coupés, laisse-moi où je suis!

Et je ne pouvais pas obtenir autre chose. J'étais au bout de mes imaginations, quand je me souvins

du riche entrepreneur qui m'avait autrefois encouragé à m'instruire. J'y avais souvent pensé dans mes propres embarras, mais sans vouloir lui demander secours. Je me rappelai toujours notre première entrevue, dans laquelle il m'avait prouvé que la réussite était la récompense du zèle et du talent ; aller lui avouer qu'on avait échoué, c'était convenir qu'on s'était montré négligent ou incapable ; à tort ou à raison, j'avais toujours reculé pour mon compte devant cette confusion ; pour Mauricet, j'eus moins de scrupule.

Je craignais que le millionnaire n'eût oublié ma figure ; mais dès le premier coup d'œil, il me reconnut. C'était déjà quelque chose ; cependant je me troublai quand il fallut dire le motif de ma visite. J'avais bien préparé mon discours ; au moment de le débiter je m'embrouillai. L'entrepreneur comprit que j'étais dans de mauvaises affaires, et que je venais lui demander de l'argent ; je le vis froncer le sourcil et serrer les lèvres comme un homme qui se met en défiance ; cela me redonna subitement courage.

— Faites attention que je ne viens point pour

moi, m'écriai-je, mais pour un brave compagnon, qui m'a quasiment servi de père, et que vous connaissez, le père Mauricet. Ce qu'il vous demande, ce n'est ni une avance, ni un sacrifice, mais seulement de lui sauver la honte d'une faillite, sans vous faire tort. Il s'agit d'une bonne action qui ne vous rapportera rien peut-être, mais qui ne doit non plus vous rien coûter.

—Voyons, dit l'entrepreneur, qui continuait à me regarder.

Je lui expliquai alors rapidement toute l'affaire, sans faire de phrases, mais sans perdre le fil de mon discours, et comme un capitaliste qui discute avec son égal. La force de la volonté m'avait élevé au-dessus de moi-même. Il écouta tout, me fit plusieurs questions, demanda les pièces justificatives, et me renvoya au lendemain.

Je m'en allai, n'ayant plus d'espoir. La chose me semblait trop claire pour qu'on remît la réponse, si on eût voulu accepter. Cet ajournement n'avait certainement d'autre but que de donner au refus une apparence de réflexion. Je retournai pourtant à l'heure convenue.

— J'ai tout examiné, me dit l'entrepreneur, vos calculs sont justes, je me charge de l'affaire ; vous pourrez dire à Mauricet de venir me voir, c'est un brave homme, et nous lui trouverons un emploi dont il sera content.

XII

Nous quittons Paris. — Un nouveau logement. — Le maître maçon de Montmorency. — La vengeance d'un honnête homme. — Quel profit on peut tirer d'une infirmité. — Tout va bien.

Après le départ de l'ami Mauricet, je m'occupai de terminer mes propres affaires. La justice avait enfin prononcé, et je pus me libérer. Liquidation faite, il ne me resta que du papier timbré! J'avais satisfait à tous mes engagements, mais je me trouvais pour la seconde fois ruiné!

J'allais encore reprendre la truelle, quand un

architecte sous lequel j'avais travaillé me proposa de quitter Paris et d'aller m'établir à Montmorency. Il m'y assurait des travaux pour la saison et promettait de me pousser.

— Le pays est bon, me dit-il; il n'y a qu'un maître maçon, habile ouvrier, mais brutal, et dont on se sert faute de mieux. Avec un peu d'efforts, la meilleure partie du travail vous viendra. Ici vous végéterez toujours entre les gros entrepreneurs qui vous étouffent : il vaut mieux être un arbre parmi les buissons, qu'un buisson dans la forêt.

Je sentais trop bien ces raisons pour hésiter; tout fut bientôt conclu. L'architecte me mena aux travaux, m'expliqua ce que je devais faire, et je revins à Paris pour chercher Geneviève.

Le moment du départ fut rude : c'était la première fois que je quittais la grande ville! J'étais accoutumé à sa crotte et à ses pavés, comme le paysan à la verdure ou à l'odeur des foins. J'avais mes rues d'habitude où je passais tous les jours; mon œil était fait aux gens et aux maisons; tout était devenu, par le long usage, comme une part de moi-même : abandonner Paris, c'était déména-

ger à la fois mes goûts, mes souvenirs, ma vie entière. Les voisins, qui nous connaissaient depuis longtemps, vinrent sur leurs portes pour nous dire adieu ; quelques-uns nous plaignaient ! cela me fit faire bon visage, je les saluai en riant. Pour rien au monde, je n'aurais voulu laisser voir ma tristesse ; je sentais bien que ce départ forcé était une humiliation ; il prouvait que le mauvais sort avait été plus fort que moi ; je voulais protester contre la défaite en ayant l'air de ne pas la sentir. Quant à Geneviève, qui avait moins de regrets, elle ne songeait pas à cacher qu'elle pleurait. Chargée de paniers et de paquets, la pauvre femme répondait à tous les saluts et à tous les souhaits d'heureux voyage par des remercîments accompagnés de soupirs. Elle s'arrêtait à chaque porte pour embrasser une dernière fois les enfants ! Je m'impatientais de ces retards et j'allais toujours en sifflant, afin de me donner une contenance. Enfin, au détour de la rue, quand la dernière maison du faubourg eut disparu, je respirai plus librement.

Geneviève m'avait rejoint ; nous montâmes ensemble dans la voiture qui portait notre pauvre

mobilier, et nous prîmes le chemin de Montmorency. Dieu sait combien de malédictions j'adressai en moi-même, pendant le chemin, à la lenteur du cheval et aux haltes du conducteur. Le sang me bouillait dans les veines. Cependant je me taisais ; j'aurais eu peur, si j'avais parlé, d'en trop dire. Geneviève faisait comme moi ; enfin nous arrivâmes à la tombée du jour.

Le petit logement que j'avais arrêté était au bas du village, dans une ruelle étroite où la charette eut peine à passer. J'ouvris la porte, mon cœur se serra ; je fis signe à Geneviève d'entrer, et je retournai aider le voiturier à décharger les meubles. Je ne voulais point voir le désappointement de la pauvre femme devant notre misérable réduit.

Elle comprit sans doute ce que je sentais ; car elle reparut bientôt sur le seuil avec un sourire, en déclarant que nous serions là à souhait. Elle-même aida à tout transporter et à tout mettre en place. Quand nous eûmes achevé, la nuit était close ; le voiturier repartit et nous restâmes seuls.

Notre logement se composait d'un rez-de-chaus-

sée plus bas que la ruelle. Il avait été autrefois carrelé ; mais les tuiles brisées formaient alors une sorte de macadamisage inégal et boueux. Une petite fenêtre donnant sur la cour du voisin apportait des odeurs de fumier, et une haute cheminée, qui occupait presque toute la largeur du pignon, renvoyait d'épais tourbillons de fumée. Je contemplais ce triste bouge avec une sorte de stupeur. Soit que je l'eusse mal jugé au premier aspect, soit que mes dispositions fussent différentes, je lui trouvais un air malsain et délabré qui ne m'avait pas d'abord autant frappé. Nos meubles mis en place, et la présence de Geneviève, loin de l'égayer, semblaient l'avoir assombri. Paré de tout ce qui pouvait l'embellir, le logis ne laissait plus de doute possible et se montrait dans sa définitive laideur ! Malgré ses efforts pour paraître satisfaite, Geneviève éprouva un malaise qu'elle ne pouvait cacher. Elle s'était assise sur le foyer, les deux coudes appuyés à ses genoux, et regardant devant elle. J'étais placé à l'autre bout de la pièce, les bras croisés. Une petite chandelle, qui finissait dans un bougeoir de ferblanc, nous éclairait seulement assez pour nous

faire voir notre tristesse. Geneviève fut la première à sortir de cet abattement; elle se leva en poussant un soupir, chercha le panier de provisions qu'elle avait apporté de Paris, et commença à mettre le couvert; mais le pain manquait. Je sortis pour en acheter.

La boutique du boulanger était assez éloignée; lorsque j'y entrai, plusieurs voisins se trouvaient réunis sur le seuil; ils avaient l'air d'écouter un gros homme qui parlait très-haut et avec un air de colère. Je n'y pris point garde d'abord, et j'attendais la miche qu'on était allé me chercher dans l'arrière-boutique, quand j'entendis mon nom prononcé par le gros homme.

— Il se nomme Pierre Henri dit *la Rigueur*, s'écriait-il; mais le diable me torde le cou si je ne lui change pas son nom en celui d'*affamé!* Quand je devrais vendre ma dernière chemise, je lui ferai plus de chicanes et d'avanies qu'il n'en faudra pour le mettre sur la paille!

— Au fait, si nous laissons les Parisiens s'établir dans le pays, ils viendront nous manger le pain jusque sous le pouce! fit observer un voisin, qu'à

ses mains noires je reconnus pour un travailleur de fer.

— Sans compter qu'ils finissent toujours par faire banqueroute ! ajouta l'épicier : à preuve, l'horloger de la grande place qui est parti sans me payer.

— Et attends-toi que le nouveau maître maçon n'aura pas meilleure mémoire, reprit le gros homme ; m'est avis que c'est quelque filou qui vient ici pour se cacher de la police.

Jusqu'alors j'avais écouté sans trop savoir si je devais avoir l'air d'entendre ; mais à ces derniers mots, le sang me monta à la tête, et je me retournai vers la porte :

— Pierre Henri n'a besoin de se cacher de personne, m'écriai-je, et la preuve, c'est que c'est lui qui vous parle.

Il y eut un mouvement général parmi les spectateurs. Le gros homme s'approcha du seuil.

— Ah ! ah ! voilà donc l'oiseau ? dit-il en me regardant en face d'un air insolent ; eh bien, je ne l'aurais pas reconnu au plumage ; pour un maître de la grande ville il a l'air un peu bonasse !

— Vous verrez à l'œuvre ce qu'il sait faire, répliquai-je brusquement ; les injures ne prouvent que la jalousie ou la malice : c'est au travail qu'il faut juger l'ouvrier.

— Reste à savoir si l'on en veut de ton travail ! reprit le maître maçon grossièrement : tu m'as enlevé une pratique ; mais si tu m'en enlèves une seconde, aussi vrai que je me nomme Jean Férou, je t'éreinte à la première occasion.

Je sentis que je devenais pâle, non de peur, mais de dépit. Cette grosse figure rouge de colère, et ces petits yeux gris qui flamboyaient de menace me remuaient le sang, je regardai le maître maçon en face :

— Faudra voir ça ! maître Férou, repris-je, en me contenant ; les gens qu'on veut éreinter ne se laissent pas toujours faire. Jusqu'à présent, j'ai défendu ma peau contre plus d'un mauvais compagnon, et j'espère ne pas la laisser à Montmorency.

— Eh bien ! à la bonne heure ! s'écria le maçon qui releva sa casquette ; nous verrons ce que tu sais faire de tes poings ! Le diable me brûle j'en aurai le

cœur net, et il ne sera pas dit que Jean Férou se sera laisser couper l'herbe sous le pied par un bousilleur de Paris.

Je ne répondis pas : la colère me gagnait et je me sentais près d'éclater. Je pris vivement le pain que j'étais venu chercher, et j'allais sortir quand le boulanger me réclama son paiement. Je répondis que j'avais déposé l'argent sur le comptoir ; mais le marchand déclara n'avoir rien reçu. Il s'ensuivit un débat que l'intervention du maître maçon ne tarda pas à aigrir. Intéressé d'honneur, je soutenais mon affirmation avec persistance. Au plus fort de la contestation, une petite fille, qui se trouvait présente, déclara à demi-voix que je tenais l'argent caché entre mes doigts. Je rouvris vivement la main : c'était la vérité ! Dans mon trouble, j'avais repris sur le comptoir une pièce de douze sous et je l'emportais sans m'en apercevoir !

Le mouvement qui se fit parmi les spectateurs me donna le vertige ; je voulus balbutier une explication ; mais me sentant soupçonné, je me troublai. J'étais inconnu, entouré de malveillance, sans aucun moyen de prouver que mon erreur avait été

involontaire ; je compris que toutes mes justifications étaient inutiles : aussi, coupant court brusquement, je payai le marchand et je voulus sortir.

Le maître maçon était debout dans la baie de la porte, une épaule appuyée au chambranle et les pieds arc-boutés au côté opposé. Il me regardait en ricanant.

— Manqué le coup ! me dit-il ironiquement ; pour aujourd'hui, il faudra payer son pain au prix du tarif.

— Laissez-moi passer ! m'écriai-je, à bout de patience.

— De quoi ! de quoi ! reprit-il d'un ton de plus en plus provocant ; on dirait que le Parisien se fâche.

— Le Parisien en a assez de vos injures, repris-je tout tremblant de colère, et il faut que vous lui fassiez place.

— Vrai ! et si je ne veux pas !

— Alors il se la fera.

— Ah ! oui-dà ; voyons un peu ça.

Je m'avançai résolûment jusqu'à lui, il était toujours appuyé au mur, et les bras croisés.

— Jean Férou, voulez-vous me laisser sortir ? m'écriai-je les poings fermés.

— Non, dit-il, en ricanant.

Je le saisis par le bras et je le poussai rudement pour le forcer à me livrer passage.

Il ne s'attendait point sans doute à une telle hardiesse, car il fut sur le point de perdre l'équilibre; mais il se redressa sur-le-champ avec un jurement, revint à moi le bras levé et me frappa au front d'un coup qui m'étourdit. Je tâchai pourtant de me mettre en défense, et la lutte se soutint jusqu'au moment où je trébuchai contre le seuil, entraînant le maître maçon dans ma chute ! Tombé sous lui, je sentis bientôt ses deux genoux sur ma poitrine, tandis que ses poings me labouraient le visage. Les spectateurs, qui avaient laissé faire jusqu'alors, se décidèrent enfin à nous séparer. On m'arracha avec peine à maître Férou ; on me mit sous le bras le pain que j'avais acheté; on me montra mon chemin, et je repris machinalement la route du logis.

J'allais devant moi comme un homme ivre ; j'étais endolori dans tous les membres, et navré

jusqu'au plus profond du cœur. A la vue de la maison je ralentis le pas; j'avais peur des questions de Geneviève quand elle apercevrait mon visage sanglant et meurtri. Je ne pouvais me faire à l'idée de lui raconter les humiliations que je venais de supporter. Heureusement qu'elle avait cédé aux fatigues de la journée ; je la trouvai couchée et endormie.

Je me hâtai d'éteindre la chandelle qui brûlait encore, et de me mettre au lit. Mais j'y cherchai en vain le sommeil ; j'étais dévoré d'une sourde rage ! La haine du maître maçon m'avait gagné ; je lui voulais maintenant tout le mal qu'il avait souhaité me faire ; je cherchais par quel moyen je pourrais lui nuire et me venger ! Tout le reste m'était indifférent ! Je demandais tout bas l'aide du bon Dieu contre mon ennemi. La réflexion, au lieu de me calmer, excitait de plus en plus mes mauvaises pensées ; ma rancune était comme un abîme qui se creuse à mesure qu'on y travaille. Si je m'endormais de temps en temps, c'était pour faire des rêves de colère. Tantôt je voyais maître Férou ruiné, le bissac de mendiant sur l'épaule ; tantôt

je le tenais sous mes pieds comme il m'avait tenu lui-même, et je le forçais à me crier merci; d'autres fois je l'apercevais, les mains liées, entre quatre gendarmes qui le conduisaient à la prison des voleurs, et je lui renvoyais ses injurieuses railleries.

Au milieu d'un de ces cauchemars, je fus réveillé en sursaut par Geneviève. Je me dressai sur mon séant : une grande lueur éclairait notre logement; on entendait au dehors un tumulte de voix, le bruit de gens qui semblaient courir; puis le cri : *Au feu!* retentit. Je sautai à bas du lit, je m'habillai à la hâte, et je sortis. Deux hommes traversaient la rue en courant.

— Où est le feu? demandai-je.

— Au chantier de Jean Férou! répondirent-ils en même temps.

Je m'arrêtai saisi : on eût dit que Dieu avait écouté mes prières, et qu'il s'était chargé de me venger! Il faut bien l'avouer maintenant, le premier mouvement fut de satisfaction; mais il ne dura que le temps d'un éclair : presque aussitôt je rougis en moi-même de mon contentement. Ra-

mené aux bons sentiments, il me sembla que j'étais plus obligé qu'un autre de porter secours au maître maçon, et de racheter par l'action mes souhaits de malheur. Cette idée fut comme une flamme qui me traversa le cœur. Je m'élançai à la suite des gens qui passaient, et j'arrivai au chantier de Férou.

Le feu, d'abord mis à un appentis, avait bientôt gagné tout le reste. Au moment où j'arrivai, les amas de charpente et de voliges formaient autour de la maison une ceinture de flammes qui empêchait d'y arriver. Des ouvriers couraient au milieu de la fumée, écartant les matériaux en feu. Je me joignis à eux, et nous finîmes par nous ouvrir un passage. Arrivés à la maison, nous la trouvâmes fermée. Quelques voix s'écrièrent que Jean Férou devait être chez son frère à Andilly; mais plusieurs autres répondirent qu'ils l'avaient rencontré le soir même au village; l'un d'eux l'avait même vu rentrer, comme il le dit, avec *un coup de tisane dans la tête* et une bouteille sous le bras. Ivre et endormi, il n'avait sans doute rien entendu.

Cependant le danger devenait de plus en plus

pressant. L'incendie, qui s'était étendu par derrière, passait déjà au-dessus de la toiture du petit pavillon. Nous frappions en vain à la porte refermée, nous appelions le maître maçon de toute la force de nos poumons : rien ne répondait ! Dans ce moment, il se fit sur nos têtes un effroyable craquement, et les tuiles détachées se mirent à tomber avec une pluie de charbons : c'était le toit qui éclatait ! Tout le monde s'enfuit. Je me précipitais comme les autres vers l'extrémité du chantier, quand un grand cri parti derrière moi m'arrêta court. Je me retournai : Jean Férou, enfin réveillé, venait de paraître à l'une des fenêtres du pavillon.

Surpris dans son ivresse et encore tout étourdi, il regardait avec des exclamations d'épouvante, sans avoir l'air de bien comprendre. Toutes les voix lui crièrent à la fois de descendre et de fuir ; mais le malheureux, hors de lui, continuait à regarder les flammes qui couraient à travers le chantier, en répétant d'un accent lamentable :

— Le feu ! le feu !

Deux ou trois d'entre nous se décidèrent à revenir sur leurs pas et à se rapprocher du pavil-

lon. L'incendie commençait déjà à fendre les planchers. Nous avertîmes le maître maçon que le moindre retard pouvait lui coûter la vie. Il parut enfin le comprendre, car il rentra vivement comme s'il se fût décidé à gagner la porte, et nous nous rapprochâmes pour lui porter secours. Des étincelles qui jaillissaient à travers les volets du rez-de-chaussée, nous apprirent alors que les flammes avaient envahi en même temps l'étage inférieur et les combles. Jean Férou reparut bientôt à la fenêtre, en criant que l'escalier était en feu et en demandant une échelle. Quelques-uns coururent en chercher ; mais, au milieu de ce désordre et de cette destruction, il était douteux qu'ils pussent en trouver à temps. L'incendie du rez-de-chaussée grandissait rapidement ; au lieu de pétiller, la flamme commençait à gronder dans l'intérieur comme dans une fournaise. Jean Férou, chargé de papiers et de sacs d'argent, était à cheval sur la fenêtre, criant qu'on l'aidât à descendre ; mais ceux qui se trouvaient là restaient immobiles par impuissance ou par épouvante. Je me sentis tout à coup saisi d'une courageuse volonté ; l'idée

du danger disparut, je ne vis plus qu'un homme à sauver.

Je courus à une des fenêtres du rez-de-chaussée, et, m'aidant des volets, j'arrivai jusqu'au cordon du premier étage. Là, mes épaules étaient presque au niveau des pieds du maître maçon ; je lui criai de s'en servir comme d'un point d'appui. Férou, que l'émotion avait dégrisé, ne se le fit point répéter : il enjamba la fenêtre et se laissa glisser jusqu'à moi. Son poids me fit d'abord perdre l'équilibre, je chancelai; mais, me rattrapant au mur, j'enfonçai les ongles dans les jointures des pierres, auxquelles je me retins par un effort de vaillantise, et le maçon se servit de mon corps comme d'une échelle pour arriver à terre sans malheur.

Ce fut seulement quand je l'eus rejoint qu'il me reconnut. Il recula de trois pas, porta la main à son front, et, après avoir balbutié quelques mots que je ne pus comprendre, s'assit sur un débris de poutre qui fumait encore. Tant d'événements coup sur coup l'avaient anéanti; il était sans force pour s'expliquer et pour remercier.

Peut-être lui manquait-il aussi la volonté. Jean

Férou était un cœur où les sentiments entraient aussi difficilement que le coin dans la pierre. Rien que pour ne pas vous traiter en ennemi, il avait besoin d'un effort. Sa femme avait dû le quitter après dix-huit années de tourments et de patience; ses enfants avaient cherché hors de chez lui le pain des étrangers, et, de tous ceux avec lesquels il avait travaillé et vécu, aucun ne s'était fait son ami. Devenu mon obligé depuis l'incendie du chantier, il renonça à me nuire, mais ce fut tout. Quand je le rencontrais, il passait droit comme s'il ne m'eût jamais vu; si l'on parlait de moi, il ne disait plus rien ou s'en allait brusquement : l'ours avait seulement renoncé à mordre, sans s'apprivoiser.

Heureusement que les témoins du service rendu me dédommagèrent de cette froideur. Ils racontèrent comment je m'étais conduit avec le maître maçon, et l'on m'en sut d'autant plus de gré que l'on apprit en même temps ce que j'avais eu à en souffrir la veille. D'avoir seulement fait mon devoir parut de la générosité, et chacun me paya en estime ce que Jean Férou me refusait en reconnaissance.

Une rencontre faite par hasard me servit aussi de leçon et d'encouragement. On apercevait alors, sur le bord de la route qui conduit du bourg de Sarcelles à celui d'Ecouen, une maisonnette couverte de chaume, précédée d'un petit jardin où les fruits, les légumes et les fleurs, se trouvaient mêlés sans ordre, mais non pas sans goût. Là, demeurait un pauvre manouvrier dont je fis la connaissance par aventure, et qui me fut un exemple.

C'était un enfant trouvé, d'abord élevé par la charité d'un hospice, puis obligé de vivre, sans état, du travail le plus grossier. Laid, chétif et abandonné, il avait dû remplacer tout ce qui lui manquait par la bonne volonté. On l'employait d'abord à cause de son zèle ; mais, insensiblement, ce zèle était devenu de la capacité. Sa persévérance lui tenait lieu de force, son application d'adresse ; comme la tortue de la fable, il arrivait toujours avant les lièvres qui avaient trop compté sur leur agilité. Cependant, à toutes ses disgrâces, Dieu avait ajouté une infirmité qui semblait combler la mesure : François était affligé d'un bégaiement confus qu'on ne pouvait entendre sans rire. Tout enfant, il avait

été pour ses compagnons une perpétuelle occasion de moquerie ; plus grand, il devint l'amusement des jeunes garçons et des jeunes filles. Voulant échapper à leurs railleries, il s'interdit la parole toutes les fois qu'elle ne lui était pas indispensable, et se résigna à ne remplir, dans les réunions de plaisir, que le rôle de comparse muet, toujours si dur pour notre vanité.

Seulement, comme il fallait un prétexte à son silence, il apprit d'un vannier à fabriquer des paniers communs. A la veillée d'hiver, près du foyer, et aux causeries d'été, devant les seuils, il apportait son travail. Tandis que les autres jeunes gens fumaient, riaient et parlaient, les coudes sur leurs genoux, il tressait son osier sans rien dire. On avait d'abord plaisanté ce qu'on appelait sa manie, puis l'habitude empêcha d'y prendre garde.

Le malheur de François l'avait ainsi conduit à utiliser des heures perdues pour ses compagnons. Il en tira un autre profit. Sa langue, à demi enchaînée, évitait toute parole inutile ; il ne parlait que quand il avait quelque chose à dire : aussi demeurait-il le plus souvent muet. Mais, dans ce re-

cueillement forcé, son esprit mûrissait lentement; il poursuivait, tout bas et sans distraction, chacune de ses pensées! il recueillait et méditait celles qu'il entendait échanger entre les autres. Ses vanneries, vendues dans le pays, grossirent peu à peu ses épargnes. Son infirmité le tenait à l'écart des garçons du village et lui évitait les tentations de dépense. Au bout de quelques années, il fut assez riche pour acheter un coin de terre qu'il cultiva à ses moments de loisir, et dont les récoltes lui furent encore plus profitables que ses paniers. Il songea alors à se construire lui-même un logis! La maisonnette s'élevait lentement, mais s'élevait toujours; enfin elle eut un toit, et le nouveau propriétaire put dormir chez lui!

Tout cela avait demandé dix années! François en consacra dix autres à perfectionner son œuvre et à arrondir son domaine. Il creusa un puits, planta des arbres fruitiers, attira des abeilles qui multiplièrent leurs essaims, acheta deux autres champs dont il fit sa prairie et son verger. Quand je le vis, il avait franchi ce fossé difficile qui sépare la pauvreté de l'aisance; il pouvait sacrifier quel-

ques fruits à de la verdure et quelques épis à des rosiers. Sa cabane, ombragée d'acacias, apparaissait à la droite du chemin, comme une ruche dans une touffe de fleurs.

Il me raconta alors ce que je viens de dire, non pas d'une haleine, mais par réponses courtes et souvent interrompues. Bien qu'il n'en eût plus besoin, François continuait à tresser ses paniers pour occuper ses doigts et avoir le droit de ne point parler. Un jour que je parcourais son domaine, et que j'exprimais mon admiration pour tant d'ordre, de persévérance et d'activité :

— Le mérite n'en est pas à moi, mais à Dieu qui m'a ôté la liberté de la parole, répondit François en souriant. Ne pouvant perdre mon temps à causer, je l'ai employé à agir. Notre vie dépend de notre volonté bien plus que de nos avantages, et vous voyez vous-même ici *quel profit on peut tirer d'une infirmité.*

Je profitai de l'exemple de François et je m'accoutumai à ne perdre aucun instant. Geneviève, de son côté, entreprit de blanchir le linge de quelques bourgeois du voisinage. Tout nous réussit. Ainsi

que l'architecte l'avait prévu, les travaux m'arrivèrent en foule. Après avoir lutté deux ans, le maître maçon quitta brusquement le pays sans rien dire, et je n'en ai jamais entendu parler depuis.

Bientôt un fils et une fille nous consolèrent de la perte de notre premier enfant. La bonne amitié, la joie, l'aisance et la santé formaient les quatre coins de notre ménage. Geneviève chantait tout le jour; les petits grandissaient en gazouillant; l'argent venait de lui-même à notre armoire; la bonne chance brillait sur nous comme un plein soleil! Je puis dire que ce temps a été le meilleur de toute ma vie, car c'est celui où j'ai le mieux senti la bonté de Dieu. A la longue, on s'accoutume au bonheur, et on le réclame comme le paiement d'une dette, au lieu de le recevoir comme un cadeau; mais alors je n'étais pas gâté par la Providence; j'avais encore sur les lèvres l'amertume du pain de la misère, ce qui me faisait mieux sentir le bon goût du pain de la prospérité.

XIII

Mauricet reparaît. — Le choix d'un parrain. — Notre fille Marianne. — L'architecte.

Les cinq premières années de notre établissement à Montmorency ne m'ont guère laissé de souvenirs. Je me rappelle seulement que le travail donnait de plus en plus, et que ceux qui avaient l'air de me mépriser lors de mon arrivée ne passaient plus près de moi sans porter la main à leur chapeau. J'étais désormais un personnage dans le pays. Devenu locataire du chantier de mon ancien con-

current, je m'y étais établi avec Geneviève. Nous avions tapissé la maisonnette, repeint les vieux plafonds, garni les croisées de rideaux blancs, planté des rosiers du Bengale aux deux côtés de la porte. Un coin de terrain avait été transformé en jardin : ma femme y mettait des fleurs et du linge à sécher ; elle avait même recueilli un essaim égaré qui, à la longue, nous avait donné plusieurs ruches. Notre fils et notre fille poussaient comme des peupliers, couraient parmi nos plates-bandes et nos copeaux en gazouillant à faire taire les oiseaux. La tranquillité et l'abondance avaient élu domicile au logis. Je ne me souviens de ce temps que par une contrariété qui devint bien vite une joie.

C'était à la naissance de la petite Marianne. Nous avions pour voisine une dame de Paris riche à cent mille francs et bonne à proportion ; une vraie providence pour tous ceux qui l'approchaient. J'avais bâti des serres dans son parc, à son entier contentement, et elle avait, de plus, pris en gré Geneviève qui blanchissait son linge : aussi, deux ou trois mois avant la naissance de la petite, avait-elle demandé à être sa marraine, ce que la mère

et moi avions accepté avec reconnaissance. L'enfant vint au monde en bonne disposition de vivre; et j'étais dans le bonheur du premier moment quand Mauricet nous arriva. Je n'avais point revu le maître compagnon depuis ses mauvaises affaires, mais je savais que l'entrepreneur, qui l'avait pris à gages, lui faisait la place commode, et qu'il s'était repris de bon cœur à la vie. De fait, je le retrouvai aussi causeur, aussi jovial et aussi actif que dans les meilleurs temps; l'âge l'avait seulement un peu chargé d'embonpoint. Il nous embrassa à trois reprises, et ne put se retenir de pleurer.

— J'ai vu ton chantier en entrant, me dit-il, les deux mains posées sur mes épaules, et ses yeux humides tout près des miens; il paraît que ça va, garçon... tu fais des provisions d'hiver pour les vieux jours... C'est bien, mon brave! La réussite des amis me donne de la santé!

Je répondis que tout marchait effectivement à souhait, et je lui expliquai rapidement ma position. Il m'écoutait, assis près du li d e Geneviève, notre petit Jacques sur ses genoux, et regardant la *nouvelle arrivée* qui dormait dans son berceau.

— Allons, vivat ! s'écria-t-il quand j'eus fini ; il faut que les braves gens prospèrent, ça fait honneur au bon Dieu ! J'avais besoin de savoir où tu en étais, et c'est pourquoi j'ai demandé au patron quelques jours de *campo.*

— Ainsi, vous nous restez ! dit Geneviève avec une satisfaction visible.

— Si *c'est un effet de votre part,* répliqua Mauricet ; je ne suis venu que pour vous d'abord ! Depuis tant de semaines que nous étions séparés, j'avais faim et soif de ce paroissien-là !...

Il me prit encore les mains.

— Et puis, ajouta-t-il en se tournant vers la femme, je savais que la famille allait s'augmenter, et je mitonnais une idée, une idée qui me réjouit depuis trois mois !

— Quelle idée ? demanda Geneviève.

— Celle de vous amener un parrain pour l'enfant.

— Un parrain ?

— Et le voilà ! acheva-t-il en frappant sur sa poitrine ; vous n'en trouverez jamais un de meilleure volonté, ni qui vous aime davantage.

Geneviève ne put retenir un mouvement, et nous échangeâmes un regard ; Mauricet s'en aperçut.

— Est-ce que j'arrive trop tard ? demanda-t-il ; auriez-vous déjà choisi ?

— Un parrain... non... balbutia la mère ; nous n'avons qu'une marraine...

— Alors, c'est bien ! reprit le maître compagnon ; vous me la présenterez. De me retrouver ici, voyez-vous, ça me donne le goût de la joie. Faut s'amuser à mort ! Je veux un baptême modèle, avec des dragées, du bordeaux à discrétion, et des gibelottes de lapin !... Ah ça ! elle n'est pas trop déchirée, au moins, la marraine ?

Je lui répondis avec un peu d'embarras, que c'était madame Lefort, notre riche voisine.

— Une bourgeoise ! répéta Mauricet ; excusez du peu ! En voilà un honneur ! alors, il faudra se tenir sur son quant-à-soi. Mais soyez calmes, à l'occasion on sait avoir un certain genre. J'achèterai une paire de gants tricotés !

Nous n'avions pas eu le temps de répondre quand la voisine entra elle-même ! Je fus un moment interdit ; Geneviève s'était soulevée dans son lit. La

position devenait véritablement embarrassante. Elle le fut encore bien davantage lorsque madame Lefort rappela la promesse qu'elle nous avait faite, et déclara qu'elle venait s'entendre avec nous pour le parrain.

—Comment! s'écria Mauricet en se redressant; un parrain? présent!..... j'arrive pour ça de Bourgogne. A ce que je vois, c'est madame qui doit être ma commère... Enchanté de l'avantage!.... Il faudra s'entendre pour les dragées.

Madame Lefort étonnée nous regarda; Geneviève était devenue très-rouge, et arrachait le duvet de sa couverture de coton sans oser lever les yeux; il y eut un silence assez long pendant lequel Mauricet, qui ne s'apercevait de rien, faisait voyager Jacques sur ses genoux avec la chanson d'usage :

A Paris, à Paris,
Sur un cheval gris.
A Rouen, A Rouen,
Sur un cheval blanc.

— Ceci change tout, dit enfin la voisine, d'un ton un peu sec; je venais proposer de nommer

l'enfant avec mon frère, le conseiller de préfecture; j'ignorais que vous eussiez fait votre choix à mon insu.

— Que madame nous excuse, répliquai-je, nous n'avions pensé à rien; c'est le maître compagnon qui, en arrivant tout à l'heure, nous a fait la proposition.

— Et nous comptions en parler à madame, ajouta Geneviève.

— Minute! interrompit Mauricet, qui s'aperçut enfin de notre embarras; je ne veux contrarier personne! Ce que j'en ai dit, c'est par affection; j'aurais aimé à nommer la petite, vu qu'une filleule est quasiment une fille; mais ma bonne volonté ne doit pas lui faire tort, et si Pierre Henri trouve mieux, il ne faut pas qu'il se gêne.

Il s'était levé; l'expression joviale de sa bonne figure avait disparu; Geneviève et moi nous fîmes ensemble un geste pour le retenir; nous avions pris notre résolution du même cœur.

— Restez, m'écriai-je, on ne peut jamais trouver mieux que de vieux amis comme vous.

— D'autant que madame Lefort vous connaît, ajouta Geneviève.

— Et se tournant vers la voisine avec un de ces sourires qui supplient :

— C'est le brave Mauricet, continua-t-elle, l'ancien tuteur de Pierre Henri, dont j'ai si souvent parlé à madame ; celui qui l'a aidé, après Dieu, à être un honnête homme. Quand la mère Madeleine est morte, il menait le deuil, et quand nous nous sommes mariés il m'a conduite à l'église ! Dans le bonheur comme dans la tristesse il a toujours été avec nous ! Madame comprend qu'il a droit de continuer son métier de protecteur près de nos enfants

— Vous avez raison, dit madame Lefort, dont le visage avait repris sa sérénité ; les nouveaux amis ne doivent point usurper la place des anciens ; M. Mauricet, nous nommerons ensemble.

—Eh bien ! s'écria le maître maçon, touché jusqu'aux larmes, je dis que vous êtes une brave femme ! Mais vous n'aurez pas de regret à ce que vous faites, car on a beau être dans sa grume, comme le bois pas équarri, on sait ce qu'on doit

aux gens bien nés. Madame n'a rien à craindre, elle sera contente de moi.

La voisine sourit et changea de conversation. Elle se montra très-polie avec Mauricet, qui, après son départ, déclara que c'était *la reine des grosses gens*. Quant à nous, il serra nos mains dans les siennes avec une expression de reconnaissance qui m'attendrit.

— Merci, les amis, nous dit-il d'une voix émue, je vivrais cent ans, voyez-vous, que je n'oublierais jamais cette heure! Vous n'avez pas eu honte de votre vieux camarade, et vous avez risqué pour lui de perdre une riche protection; c'est brave ça, et c'est juste! Dieu vous en récompensera.

Le baptême se fit à la satisfaction de tout le monde. Mauricet eut des manières de préfet, et madame Lefort ne se montra point trop gênée d'un semblable parrain.

Après quelques jours passés avec nous, le maître compagnon nous quitta content de tout le monde. On pleura un peu en se disant adieu; Mauricet n'espérait plus nous voir.

— Nous revoilà séparés jusqu'au jugement der-

mier, dit-il; mais n'importe, la dernière entrevue aura été bonne. Ce n'est pas chose si commune, savez-vous, que de se retrouver après une longue absence et de se quitter sans avoir rien à se reprocher l'un à l'autre Vous êtes sur la grande route de la fortune, les enfants; ne forcez point les relais et continuez votre chemin, en prenant garde aux ornières. Je vous laisse là une petite chrétienne qui me rappellera à votre souvenir. Et toi, Pierre Henri, qui écris comme on parle, ne fais plus le fainéant, *peins*-moi, de temps en temps, une lettre où tu me diras l'état du ménage; puisque le diable a inventé l'écriture, faut bien s'en servir.

Il nous embrassa encore, revint au berceau de sa filleule pour la regarder dormir, puis partit...

L'espèce de pressentiment qu'il avait eu en nous quittant devait se réaliser; je ne l'ai jamais revu, bien qu'il ait encore vécu, Dieu merci! de longues années. De temps en temps seulement des ouvriers m'apportaient verbalement de ses nouvelles avec de petits présents pour Marianne. Le bon compagnon était, disaient-ils, toujours aussi brave à l'ouvrage et aussi chaud pour ses amis; l'entrepreneur,

qui avait vu à qui il avait affaire, le laissait maître dans sa partie. Mauricet vieillit ainsi heureux et utile, sans jamais croire qu'il eût pu mériter une meilleure position; c'était, comme on dit, un cœur simple et qui n'avait pas l'idée de refaire les partages après le bon Dieu. Il y a un an seulement que j'appris subitement sa maladie et sa fin. Il était venu au chantier moins vaillant que d'ordinaire, avait reçu une pluie d'orage sans vouloir quitter, et, pris de la fièvre dès le soir, il avait rendu le dernier soupir le surlendemain. Soldat du travail, il était mort, pour ainsi dire, sur son champ de bataille!

Ce fut pour nous une rude nouvelle! Geneviève l'aimait d'une amitié spéciale; elle fit prendre le deuil à la petite Marianne. C'était le dernier témoin de notre jeunesse qui s'en allait; notre dernier parent de choix qu'on mettait sous terre! Maintenant notre famille commençait à nous; nos enfants allaient peu à peu nous remplacer; nous entrions dans la descente, au bas de laquelle s'ouvre la porte du cimetière! Heureusement qu'on ne s'arrête point à ces idées! Les hommes vivent comme le monde va, sous la volonté de Dieu!

C'est à lui de penser et à nous de nous soumettre.

Jacques et Marianne grandissaient sans nous donner de souci et sans en prendre ; c'était la bonne humeur de la maison. Le garçon tournait déjà autour des ouvriers et apprenait en regardant ; la petite fille suivait partout sa mère, comme si elle avait besoin, pour vivre, de la voir, de lui rire et de l'embrasser. Cependant madame Lefort nous l'enlevait par instants. Elle-même avait une fille qui s'était prise de vive amitié pour Marianne et ne voulait jouer ou travailler qu'avec elle ; Marianne était son encouragement et sa récompense. Insensiblement notre maison devint comme une dépendance de celle de la voisine. Une porte de communication, qui donnait autrefois du parc dans mon chantier, avait été rouverte. Quand mademoiselle Caroline n'était point chez nous, Marianne était chez elle. Tous les jours, l'enfant revenait avec quelques nouveaux présents : c'étaient des fruits, des jouets, des bijoux même ! Plus d'un nous jalousait ces générosités ; quant à moi, j'en avais de la reconnaissance, mais seulement à cause de l'amitié qu'elles prouvaient ; j'étais plus heureux des

caresses de la petite voisine que de ses cadeaux.

Pour dire la vérité, madame Lefort n'y mettait aucune mauvaise fierté. Notre enfant était toujours traitée comme l'égale de sa fille, à qui même souvent elle l'offrait en exemple. Tout alla le mieux du monde jusqu'au moment où M. Lefort accepta des fonctions qui le forcèrent de retourner à Paris. En apprenant qu'elle allait quitter Marianne, sa fille jeta les hauts cris; on eut beau lui faire des promesses, rien ne pouvait la consoler. Enfin, la veille du départ, madame Lefort arriva pendant notre souper; elle était suivie d'une femme de chambre qui repartit après avoir déposé un carton. Notre voisine chercha un prétexte pour faire sortir les enfants, et quand nous fûmes seuls :

— Je viens causer avec vous de choses sérieuses, dit-elle; ne commencez point par vous récrier, et écoutez-moi avec tout votre bon cœur et toute votre raison. Nous le lui promîmes.

— Je n'ai pas besoin de vous parler de l'attachement de Caroline pour Marianne, continua-t-elle : vous en avez été témoin et vous avez pu en juger. Ma fille s'est accoutumée à vivre de moitié avec la

vôtre; elle en a besoin pour apprendre et pour être heureuse; depuis qu'elle craint d'en être séparée, elle n'a plus de goût à rien; elle refuse tout travail et tout plaisir; on dirait qu'on lui a ôté une portion de sa vie.

Geneviève l'interrompit pour exprimer sa reconnaissance d'une pareille affection.

— S'il est vrai que vous lui en sachiez gré, reprit madame Lefort, vous pouvez le lui prouver; votre fille est pour Caroline une sœur de choix; permettez qu'elle devienne une sœur véritable.

— Comment cela? demandai-je.

— En nous la confiant, répliqua-t-elle.

Et, comme elle vit que nous faisions tous deux un mouvement, elle s'écria :

—Ah! rappelez-vous votre promesse; vous vous êtes engagés à m'écouter jusqu'au bout. Je ne viens point vous proposer d'arracher Marianne à votre amitié, mais seulement de lui laisser accepter la nôtre. Il ne s'agit pas de lui ôter sa famille; nous voulons lui en donner une seconde. J'aurai un enfant de plus sans que vous en ayez un de moins; car tous vos droits vous resteront, et votre fille

vous reviendra aussi souvent que vous le voudrez.

Geneviève et moi nous prîmes la parole en même temps pour élever des objections.

— Attendez, interrompit de nouveau madame Lefort; il faut me laisser tout dire. Ce que vous voulez avant tout, n'est-il pas vrai, c'est le bonheur de votre enfant; votre plus cher souhait est de lui assurer un avenir tranquille. Eh bien! je m'en charge! Non-seulement Marianne recevra la même éducation que ma fille, et partagera tous ses divertissements, mais je m'engage à assurer sa position, à la doter! Je n'ai qu'une fille, et je suis assez riche pour me donner ce plaisir.

La proposition était si extraordinaire, si inattendue, que nous en restâmes tout troublés; elle s'en aperçut et se leva.

— Réfléchissez, dit-elle; je ne veux pas vous surprendre; demain vous me donnerez votre réponse, je prendrai alors des mesures pour que mes promesses deviennent un engagement écrit et formel.

Geneviève lui saisit la main, et voulut dire combien elle était touchée de tant de bonté.

— Ne me remerciez pas, continua madame Lefort ; ce que je fais est pour ma fille, bien plus que pour la vôtre ; en lui acquérant une compagne dévouée, je l'enrichis. Vous trouverez dans ce carton un des habillements de Caroline ; il est destiné à sa sœur d'adoption. Je sens ce que cette explication a d'émouvant pour vous ; moi-même, voyez, j'ai peine à ne pas pleurer : aussi, je désire éviter un second entretien sur ce sujet. Si vous vous décidez à accepter mes propositions, conduisez-moi demain Marianne avec son nouveau costume, ce sera une preuve que Caroline peut la regarder comme sa sœur, sinon... épargnez à ma pauvre enfant et à moi-même le chagrin des adieux.

A ces mots, elle nous salua de la main et sortit. J'étais resté immobile devant la porte, le front baissé, les bras pendants. Geneviève tomba sur une chaise, se couvrit la figure de son tablier et se mit à sangloter. Nous demeurâmes ainsi longtemps sans nous rien dire, mais nous comprenant par notre silence. Le même combat se faisait dans nos cœurs. Malgré ce qu'avait pu dire madame Lefort, nous sentions bien qu'en lui confiant Ma-

rianne nous renoncions à la meilleure part de nos droits, que l'enfant changeait de famille et que nous ne pouvions plus espérer que la seconde place dans son attachement; mais les avantages proposés étaient sérieux. Quelque prospère que fût, pour le moment, ma position, je savais, par expérience, que d'une heure à l'autre tout pouvait changer. Une faillite n'avait qu'à compromettre mon crédit, une maladie qu'à déranger mes affaires, ma mort qu'à exposer ceux qui survivraient à la pauvreté ! Ce que nous offrait madame Lefort était pénible pour Geneviève et pour moi, mais profitable à Marianne. Si, en songeant à nous, il était tout simple de refuser, en ne s'occupant que de notre fille, il était peut-être prudent de consentir. Cette dernière idée finit par dominer. Après tout, les parents vivent pour leurs enfants, non pour eux-mêmes ! Chacun de nous avait fait ces réflexions de son côté, et, quand nous pûmes causer, nous étions arrivés tous deux à la même pensée. Geneviève pleurait; bien que je ne fusse guère plus vaillant, je tâchai de la raffermir.

— Allons, du calme ! lui dis-je en parlant bas

de peur de faire comme elle ; il ne s'agit pas de s'amollir, mais de faire son devoir. Pourquoi s'affliger, si notre enfant doit être heureuse ? Remercions plutôt Dieu de nous donner l'occasion d'un sacrifice à son profit ; c'est preuve qu'il nous estime et qu'il nous aime.

Cependant je ne dormis guère cette nuit, et je me levai le lendemain au point du jour ; Geneviève était déjà debout, préparant les habits apportés la veille par madame Lefort. Elle ne fit aucune plainte, n'exprima aucun regret ; c'était une brave nature, qui ne remettait jamais en question ce qu'elle croyait nécessaire. Quand Marianne se réveilla, elle commença à lui revêtir en silence son nouveau costume. La petite fille parut d'abord surprise : elle voulait savoir pourquoi on lui donnait ces beaux habits de demoiselle ; mais sa mère, qui étouffait ses sanglots, ne pouvait répondre. L'étonnement de Marianne fit bientôt place à l'admiration ; elle poussait des cris de joie à chaque nouveau détail de toilette. Espérant tempérer un peu ces transports, je lui dis qu'elle allait nous quitter et partir avec madame Lefort ; mais cette nouvelle

la laissa presque indifférente. Geneviève me lança un triste regard. L'enfant continuait elle-même sa toilette et racontait tout haut ses espérances : elle aurait une place dans la calèche découverte de madame Lefort ; toutes les petites filles du village la verraient dans son nouveau costume ; on allait la prendre pour une demoiselle ! Et comme sa mère, qui venait d'achever, voulut la serrer une dernière fois dans ses bras, elle se dégagea en l'avertissant de ne point friper sa collerette.

Geneviève poussa un faible cri et fondit en larmes. J'avais moi-même tressailli ; un rideau venait de se déchirer devant mes yeux ; je pris l'enfant par la main, je la fis entrer vivement dans la pièce voisine, et je revins vers la mère qui continuait à pleurer.

— Écoute, lui dis-je à demi-voix, nous nous sommes décidés à donner l'enfant dans son intérêt ; mais il faut savoir si, en voulant lui être utile, nous n'allons pas lui faire du mal !

— Ah ! tu as donc vu... comme moi !... bégaya Geneviève.

— J'ai vu, repris-je, que le bel habit lui faisait

oublier qu'elle allait vivre loin de nous, et que la vanité lui étouffait déjà le cœur.

— Elle aime mieux sa toilette que mes baisers ! dit la mère, en redoublant de larmes.

— Et nous ne faisons que commencer ! ajoutai-je. On peut à toute force se priver de l'enfant qu'on aime, mais non pas consentir à sa corruption. Je ne veux pas que Marianne devienne plus riche, si c'est à condition de devenir plus mauvaise. Hier, nous n'avions vu qu'un côté de la chose, celui de l'intérêt ; il y en a un autre plus grave, celui de la moralité. En vivant comme une demoiselle, l'enfant oubliera bien vite d'où elle vient ; qui sait si elle n'arrivera pas à en avoir honte ? Cela ne peut pas être, cela ne sera pas ! Va lui ôter son costume, Geneviève, et reste sa mère, afin qu'elle reste digne d'être ta fille.

La pauvre femme se jeta dans mes bras, et courut déshabiller la petite. Nous laissâmes partir madame Lefort sans lui faire d'adieux, ainsi qu'elle nous en avait priés ; mais j'écrivis pour lui expliquer le mieux possible ce qui nous était arrivé. Elle ne répondit rien, et nous n'en entendîmes plus

parler : elle n'avait pu, sans doute, nous pardonner notre refus.

Cependant l'architecte auquel je devais ma position à Montmorency me continuait sa bonne volonté. Il me donnait tous les travaux dont il pouvait disposer, et ne négligeait aucune occasion d'accroître mes bénéfices. Je le regardais comme le véritable auteur de ma réussite, et je ne souhaitais rien tant que de le voir prospérer. Par malheur, c'était un homme que le plaisir entraînait. Confiant dans sa science et son activité, il croyait pouvoir faire face à tout, et ne comptait jamais avec ses fantaisies. L'habitation d'été qu'il avait construite était devenue le rendez-vous d'une société brillante. Ce n'étaient que fêtes et festins, sans parler des équipages et du jeu. Je m'aperçus bientôt que ses affaires s'embarrassaient : il faisait attendre les paiements, demandait des avances, acceptait toutes les entreprises. Son crédit en souffrit d'abord, puis sa réputation. On parlait, à demi-voix, d'états de frais grossis, de pots-de-vin reçus ; mais je repoussais ces accusations comme des calomnies. Pour ma part, j'avais toujours

trouvé M. Dupré facile en affaires, mais loyal.

Une compagnie parisienne lui avait confié, depuis deux années, la direction d'une briqueterie et de carrières dont l'exploitation avait pris, grâce à son activité, de très-grandes proportions. Cependant l'entreprise, prospère en apparence, n'avait réalisé jusqu'alors aucun bénéfice : les intéressés supposèrent que les absences fréquentes et forcées de M. Dupré favorisaient l'infidélité de quelque employé inférieur : ils pensèrent qu'une surveillance de détail était indispensable, et me la firent proposer. Avant d'accepter, je voulus consulter M. Dupré lui-même : il parut embarrassé ; mais, après avoir hésité quelques instants :

— Si ce n'est Pierre Henri, ce sera quelque autre, dit-il, comme s'il se parlait à lui-même ; j'aime encore mieux avoir affaire à une connaissance qu'à un étranger.

Il m'engagea donc à accepter, mais en me conseillant de ne point me tourmenter outre mesure, de laisser les choses suivre leur cours, et, dans tous les cas, de ne rien faire sans l'avertir

J'entrai aussitôt en fonctions. Les exploitations

me parurent en excellent train, bien montées et vivement conduites. En voyant l'organisation de l'affaire, je ne pouvais comprendre qu'elle n'eût point donné de résultats plus satisfaisants. La curiosité m'engagea d'abord à en chercher la cause, puis la probité m'obligea à poursuivre. Dès le premier examen, j'avais reconnu des détournements considérables. Je réussis à en dresser la liste et à en apprécier la valeur : ils montaient à une somme d'environ vingt mille francs ! Tourmenté de ma triste découverte, j'allai voir M. Dupré, à qui je la communiquai. Au premier mot, il fit une exclamation : je crus qu'il doutait, et je lui mis sous les yeux toutes les preuves. Quand j'eus achevé, il me demanda si j'avais quelque soupçon sur les personnes ; je répondis que je n'en avais aucun, la chose s'étant passée avant mon entrée dans l'affaire.

— Alors, n'en parle à qui que ce soit au monde! dit-il vivement ; fais comme si tu ignorais tout ; rappelle-toi que tu n'as rien vu.

Je levai les yeux, stupéfait. Il était très-pâle, et ses mains tremblaient. Un affreux trait de lumière

me traversa l'esprit; je reculai en le regardant. Il porta un poing à son front avec désespoir... Je ne pus retenir un cri.

— Tais-toi, malheureux ! reprit-il d'un ton qui me fit peur; ce n'est qu'une irrégularité momentanée... mes affaires se rétabliront, et je dédommagerai les intéressés; mais songe que la moindre indiscrétion peut me perdre !

Il m'expliqua alors longuement les embarras dans lesquels il s'était trouvé, me développa tous ses plans, et me fit la liste de ses ressources. Je l'écoutais, mais sans entendre; j'étais atterré. Je ne repris ma présence d'esprit que lorsqu'il me demanda de continuer *à ne point regarder* pendant quelques semaines. Le sentiment de ma responsabilité me revint alors tout entier, et je compris ce que ma situation avait d'affreux.

— Excusez-moi, repris-je en balbutiant ; je puis n'avoir rien vu de ce qui était confié à d'autres, mais non pas de ce qui a été mis sous ma garde ; à partir d'aujourd'hui, j'abandonne ma place de surveillant.

— Pour qu'on m'en donne un autre qui pourra

faire les mêmes découvertes et qui me tiendra à sa merci, s'écria l'architecte amèrement ; j'espérais vous trouver plus de complaisance, Pierre Henri, et surtout plus de mémoire !...

— Ah ! ne croyez pas que j'aie rien oublié, monsieur! m'écriai-je, remué jusqu'au fond du cœur ; je sais que je vous dois tout, et ce que j'ai vous appartient...

Il fit un mouvement.

— Ne prenez pas ce que je dis pour des mots, ajoutai-je plus fort ; en réunissant mes ressources, je puis avoir dans quelques jours, onze mille francs. Au nom de Dieu ! prenez-les, tâchez de vous procurer le reste, et acquittez-vous !

J'avais les mains jointes ; M. Dupré resta quelque temps sans répondre ; lui-même était très-agité ; enfin il me dit avec abattement :

— C'est impossible..... Je vous remercie, Pierre Henri, mais il est trop tard ; je vous ruinerais sans me sauver ; vous ne pouvez savoir tout...

Il s'arrêta. Je n'osais le regarder, et je ne pouvais parler ; il reprit, après un silence :

— Faites ce que vous vouliez...... donnez votre

démission.... Tout ce que je vous demande, c'est le silence sur ce que vous n'auriez point dû connaître.

Il me congédia d'un geste, et je sortis tout hors de moi.

Ce fut environ un mois plus tard que l'on me proposa la grande entreprise qui devait me conduire en Bourgogne. Ce qui venait de se passer avec M. Dupré me décida à accepter. Sa vue me rendait malheureux, et le secret dont j'étais dépositaire me faisait trembler; en m'éloignant, il me sembla que je le laissais derrière moi. Malheureusement, d'autres devaient le connaître : j'appris peu après que tout avait été découvert, et qu'à l'idée d'un déshonneur public, mon ancien patron avait perdu la tête et s'était donné la mort.

Ici le mémorial de Pierre Henri était interrompu. Au milieu de copies d'actes, de mémoires de frais et de notes d'affaires se trouvaient pourtant plusieurs pages copiées, çà et là, sans indication des sources; mais au haut desquelles le maître maçon avait écrit : Pour mes enfants! C'étaient des réflexions morales ou des enseignements appropriés à leur éducation.

XIV

Notes mises pour les enfants de Pierre Henri. — Ce que la création dit aux hommes. — La mère de Washington. — Le tambour. — Les airs rustiques. — L'avocat et le paysan.

PREMIÈRE NOTE.

Ce que la création dit aux hommes. — On sait que la plupart des essais tentés pour donner aux Indiens de l'Amérique du Nord le goût de l'agriculture avec les habitudes d'un établissement stable, sont restés incomplets ou infructueux. Les jésuites français au Canada et les missionnaires

anglais aux États-Unis ont vainement formé, à plusieurs reprises, des villages de Peaux-Rouges : l'humeur vagabonde qui semble inhérente à leur race, et l'horreur pour tout travail suivi, ont toujours dispersé ces colonies naissantes. A peine si quelques hameaux indiens se sont maintenus sur cet immense continent ; encore les habitants n'y ont-ils point renoncé à la vie des forêts; souvent absents pour la chasse ou pour des excursions sans but, ils laissent aux femmes le soin de cultiver et de soigner le bétail.

Outre les instincts, pour ainsi dire héréditaires, qui entraînent les Peaux-Rouges vers la vie sauvage, le préjugé, qui rend le travail honteux pour l'homme, entretient chez eux ces déplorables habitudes. L'Indien qui suit la tradition des ancêtres ne connaît que deux occupations dignes de lui, la chasse et la guerre ; tout autre emploi de ses forces est une sorte de dégradation.

Cependant il existe des exceptions individuelles. Un missionnaire américain, Heckewelder, qui a publié un livre sur les *Mœurs et coutumes des Indiens*, raconte qu'il en a connu un dont l'activité soute-

nue avait réussi à créer une habitation abondamment fournie de tous les objets nécessaires à la vie, et que l'on aurait pu comparer à celle d'un petit fermier américain. Comme il lui témoignait un jour son admiration et son étonnement, l'Indien lui dit :

— Lorsque j'étais jeune, je passais les journées à ne rien faire, comme les autres Peaux-Rouges, qui disent que le travail est bon seulement pour les nègres et pour les blancs ; mais un jour que je m'étais assis sur les bords du Susquehannah, je fus frappé de voir les *meechyahngus* (lunes de mer) rassembler de petites pierres pour former un entourage et déposer leur frai. J'allumai ma pipe et continuai à les regarder, lorsqu'un petit oiseau se mit à chanter. Je tournai la tête de son côté, et je le vis travaillant avec sa femelle à faire son nid, tout en chantant. J'oubliai la chasse, et je me mis à réfléchir. Je voyais les poissons travailler gaiement dans l'eau, et les oiseaux dans l'air ; et, me regardant, je vis que j'avais deux grands bras au bout desquels étaient des mains que je pouvais ouvrir et fermer à volonté ; que j'avais un corps robuste

soutenu par deux fortes jambes. « Est-il possible, me dis-je, qu'ainsi formé j'aie été créé pour vivre dans l'oisiveté, tandis que les oiseaux et les poissons, qui n'ont que leur bouche, travaillent joyeusement sans qu'on le leur dise ! Le Grand-Esprit n'avait-il donc aucun objet en vue quand il m'a donné ces membres? Cela ne peut être. » Depuis j'ai élevé une cabane, cultivé du maïs, et tandis que les autres passent leur temps à danser et souffrent de la faim, je vis dans l'abondance. J'ai des chevaux, des vaches, des cochons, de la volaille, et je suis heureux. Vous voyez, mon ami, que, pour apprendre à réfléchir et à travailler, il suffit *d'écouter ce que la création dit aux Peaux-Rouges comme aux visages pâles.*

DEUXIÈME NOTE.

Le tambour. — Les hommes ne cherchent malheureusement les leçons de l'expérience que dans les actes importants qui intéressent leur fortune ou leur honneur ; ils négligent les mille enseignements qui naissent autour d'eux des faits les plus vulgaires. Engagés sur cette route difficile de la

vie, ils ne s'efforcent point de reconnaître la bonne direction par les fossés ou les buissons; il leur faut des rochers ou de grands arbres ! Mais ceux-ci ne se montrent que de loin en loin, tandis que les autres se retrouvent à chaque pas; le tout est de les voir et de les comprendre.

Je faisais hier cette réflexion en entendant le tambour d'un enfant.

C'est le fils d'un ami qui a tous les charmes de ses cinq ans; la santé qui fleurit, la joie qui vous égaie, les caresses qui vous attendrissent. Je l'ai tenu dans mes bras le jour où il est né, je l'ai vu grandir, et je dirais que je l'aime comme un fils si je ne savais pas ce que c'est que d'être père.

L'autre jour, je l'ai trouvé arrêté devant une boutique de jouets, dans l'extase de la convoitise. Je l'ai pris par la main, je lui ait fait faire le tour de l'étalage, et je lui ai dit de choisir. Imprudente permission ! après une courte incertitude, l'enfant a choisi un tambour !

Depuis, je l'entends du soir au matin sous ma fenêtre, essayant toutes les *batteries*. Si je commence à lire, il m'accompagne par un rappel; si je veux

penser, il me fait entendre le pas de charge ; si je cause, il m'ètourdit en battant la retraite. Impossible de compter sur un instant de repos ! à toute heure et par tous les temps, l'apprenti musicien est là, frappant sur sa peau d'âne. Tout le monde s'impatiente, et moi, qui m'impatiente plus que tout le monde, je n'ose rien dire, car je me sens la cause première de tout le mal : *j'ai acheté le tambour!* Que de gens en font autant chaque jour, et préparent eux-mêmes ce qu'ils doivent maudire plus tard !

Vous d'abord qui gouvernez, que ce soit une maison ou un empire, et qui engagez ceux qui vous obéissent dans la voie des gloires stériles, en leur enseignant à faire du bruit plutôt qu'à être heureux !

Vous qui fournissez à vos ennemis un prétexte d'accusation qu'ils vont faire retentir partout contre votre nom !

Vous qui présentez à une imagination ardente de vaines espérances dont elle vous étourdira sans cesse !

Vous qui arrachez les paisibles à leur repos pour les lancer dans le tumulte de l'action !

Vous dont la plume distribue, à l'aventure, l'éloge ou le blâme, sans savoir ce qu'il doit en revenir aux autres et à vous-mêmes !

Ne faites-vous point tous pour les hommes ce que j'ai fait pour l'enfant ? *Ne leur donnez-vous point un tambour ?*

Son retentissement vous poursuivra longtemps et partout. Dieu veuille qu'il ne soit qu'un regret, jamais un remords !

Mais j'entends mon petit voisin qui pleure. Depuis deux jours son père avait voulu exiger de lui quelques heures de silence ; indocile à tous les avertissements, il a continué son bruit, et l'on vient de crever son tambour.

Éloquente leçon pour nous tous qui abusons du plaisir ou de la renommée. A la longue, la constance du sort se lasse, comme celle du père de l'enfant ; quand la rumeur de notre prospérité a importuné tout le monde, quelqu'un finit par faire justice, il frappe l'instrument de notre joie, le bruit s'éteint, et il ne nous reste plus qu'à pleurer le trésor perdu.

Console-toi, pauvre enfant ! ce que tu regrettes

sera vite remplacé ; mais bientôt les épreuves deviendront plus sérieuses, et tu apprendras à tes dépens *que quiconque fait trop de bruit doit s'attendre à voir crever son tambour.*

TROISIÈME NOTE.

La mère de Washington. — On a dit que « c'étaient surtout les mères qui préparaient les grands hommes ; » et pour le prouver on a dressé la liste de tous les personnages illustres qui, depuis les Gracques, furent élevés par des femmes. Peut-être eût-il été plus exact d'étendre l'observation à tous les hommes, célèbres ou obscurs, et de déclarer que leur caractère, leur conduite, leurs aptitudes mêmes, dépendent, en grande partie, de l'éducation maternelle.

Recevant l'enfant à sa naissance, présidant à ses impressions premières et lui montrant, avant aucun autre, les chemins de la vie, la mère est, en réalité, une institutrice toute-puissante qui décide des principes et des habitudes. Si elle transmet, le plus souvent, à ses fils son tempérament et ses

traits, elle ne leur communique pas moins la physionomie de son âme. Il semble que les germes, bons ou mauvais, conservés au-dedans d'elle-même, se développent plus librement dans l'enfant élevé par ses soins, et c'est surtout dans ce sens qu'il est sa récompense ou son châtiment.

Parmi les mères qui ont pu regarder leurs fils comme la couronne de leur vie, celle de Washington occupe certainement une des premières places. Appartenant à cette vieille race virginienne que sa piété simple, sa probité et sa persévérance laborieuse avaient toujours distinguée, elle éleva son fils Georges dans les habitudes stoïques du travail et du dévouement. Lorsque ce dernier eut atteint l'âge de quinze ans, il voulut entrer dans la marine royale ; mais elle s'y opposa en déclarant qu'il devait vivre parmi ses concitoyens, travailler avec eux à transformer le pays, et mettre au service de ce dernier toutes les forces et toute l'intelligence qu'il avait reçues de Dieu. Cette résolution hâta peut-être l'affranchissement de l'Amérique en lui conservant le grand homme qui devait l'assurer. S'il fût devenu officier anglais, Washington eût

sans doute hésité davantage : partagé entre son serment militaire et son patriotisme, il eût plus difficilement pris les armes contre l'Angleterre, et eût trouvé chez ses concitoyens moins de confiance. Ce fait proteste en même temps contre l'erreur des biographes qui ont répété, l'un après l'autre, que la mère de Washington appartenait au parti *loyaliste,* et qu'elle fit tous ses efforts pour y retenir son fils. Les historiens américains ont depuis longtemps fait justice de ce mensonge inventé dans l'intérêt du dramatique par des compilateurs plus occupés de l'effet que de la vérité. La mère de Georges s'effraya, il est vrai, de la lutte dans laquelle son fils s'engageait ; elle craignait que l'inégalité des ressources ne compromît la cause américaine ; mais elle ne tenta rien pour empêcher Washington d'accomplir son devoir.

Et comment l'aurait-elle pu quand sa vie entière avait été employée à le lui faire aimer? Elle vit Georges se mettre à la tête des insurgents avec inquiétude, mais sans faiblesse. Lorsqu'il essuya ses premiers revers, on ne l'entendit ni se décourager

ni se plaindre; quand vint le jour des triomphes, elle conserva le même calme.

Les Anglais, maîtres du New-Jersey, s'étaient éparpillés dans cette province, Washington, qui campait de l'autre côté de la Delaware, dit à ses officiers :

— Nos ennemis ont trop étendu leurs ailes; il est temps de les leur rogner.

Et, traversant le fleuve, il remporta une victoire qui sauva l'Union américaine. Cette nouvelle fut apportée à sa mère par une foule d'amis qui accouraient pour la féliciter. Elle se réjouit avec eux *du bonheur de la patrie;* et, comme les éloges en l'honneur de Washington allaient toujours s'exaltant :

— Ceci est de la flatterie, Messieurs, dit-elle en redevenant sérieuse; Georges se rappellera, j'espère, les leçons que je lui ai données; il n'oubliera pas qu'il est tout simplement un citoyen de l'Union que Dieu a fait plus heureux que les autres!

Lorsqu'elle sut la prise de Cornwallis, elle ne songea point à la gloire de son fils; mais elle s'écria :

— Dieu soit loué ! notre patrie est libre, et nous allons avoir la paix !

Un riche mariage avait fait de Washington un des propriétaires les plus opulents de l'Union; il voulut bien des fois décider sa mère à venir demeurer dans sa belle habitation de *Mont-Vernon*; mais elle demeura toujours à Frédéricksburg, surveillant la petite ferme qui lui était restée pour douaire. A l'âge de quatre-vingt-deux ans, on la voyait encore monter à cheval tous les matins, parcourir ses champs et donner des ordres. Ses revenus étaient des plus modestes, mais administrés avec tant d'économie, qu'ils lui permettaient de secourir un grand nombre de malheureux. Jamais, dans ces temps de trouble, un compatriote ruiné par la guerre ne sollicita en vain sa générosité : aussi avait-elle coutume de dire :

— La charité trouve toujours quelque chose dans les bourses qui ne sont pas percées.

Une maladie cruelle (un cancer à l'estomac) l'obligea enfin à garder la maison ; mais là encore elle s'occupait de l'administration de ses affaires.

Le colonel Fielding-Lewis, son gendre, lui proposa un jour de s'en charger.

— Merci, Fielding, lui dit-elle ; je veux bien que vous teniez mes livres en règle, car vos yeux sont meilleurs que les miens ; mais pour le reste, je puis encore y veiller.

Elle fut près de sept ans sans voir son fils Georges, toujours retenu à la guerre ; enfin, lorsque les armées combinées furent de retour à New-York, Washington put prendre la route de Frédéricksburg. Il envoya en avant un courrier pour faire demander à sa mère comment elle voulait le recevoir.

— Seul, répondit la mère.

Et le commandant en chef des troupes américaines, le maréchal de France, le libérateur de sa patrie, le héros du siècle, se rendit à pied à la maison de celle qu'il regardait, selon son expression, « non-seulement comme l'auteur de ses jours, mais comme l'auteur de sa renommée. »

Mistriss Washington reçut son fils avec une tendresse expansive ; mais ne lui parla point de la gloire qu'il venait d'acquérir ; ce qu'il avait fait lui semblait tout simple.

— Je lui ai enseigné la vertu, disait-elle, la gloire n'est qu'une conséquence !

Elle lui parla de ses vieux amis en l'appelant par son petit nom d'enfance, et ne s'informa pas une seule fois des honneurs rendus partout au sauveur de l'Union. Cependant lorsqu'on vint l'inviter de se rendre le soir au bal donné par ses compatriotes en l'honneur des vainqueurs de Cornwallis, elle l'accepta.

— Les jours de danse sont un peu loin de moi, dit-elle, mais je serai heureuse de prendre part à la joie publique.

Les officiers français, qui faisaient partie de l'armée libératrice, avaient une grande impatience de voir cette femme extraordinaire. Elle parut, vers le milieu du bal, vêtue du vieux costume des Virginiennes et, appuyée sur le bras de Washington, elle reçut les compliments de tout le monde avec bonté, fit quelques tours, puis se retira. Les Français restèrent confondus devant cette force et cette simplicité qui « la rendaient supérieure à sa propre grandeur. » En la regardant sortir avec Washington, l'un d'eux s'écria :

— De telles mères font comprendre de tels enfants.

Avant son retour en Europe, Lafayette se rendit à Frédéricksburg pour voir la mère de son général, « conduit par un des petits-fils de mistriss Washington, dit un biographe américain, ils approchaient de la maison lorsque le jeune homme s'écria : — Voici ma grand'maman ! Le marquis de Lafayette aperçut alors la mère de son honorable ami qui travaillait à son jardin. Le marquis parla des heureux effets de la révolution, du glorieux avenir qui s'offrait à l'Amérique régénérée, paya son tribut d'amitié et d'admiration pour Washington ; mais à tous les éloges qu'il fit de celui-ci, sa mère répondit simplement qu'elle n'était point surprise de ce que Georges avait fait, parce qu'elle l'avait toujours connu *vraiment bon !* » Ainsi cette âme naïve avait compris que toute grande action venait du cœur.

Lafayette ne quitta mistriss Washington qu'après lui avoir demandé et avoir reçu sa bénédiction, comme s'il se fût agi de sa propre mère.

Lorsque Washington eut été nommé président

de la nouvelle république, il vint voir sa mère.

— Le peuple, lui dit-il, m'a choisi pour premier magistrat des États-Unis, et je viens vous faire mes adieux ; dès que le temps de mes fonctions sera achevé, vous me reverrez dans la Virginie.

— Tu ne m'y trouveras plus ! répondit sa mère ; mais va, mon cher Georges, accomplis ta destinée, et que la grâce du ciel ne t'abandonne pas.

A ces mots, elle lui ouvrit ses bras : le président demeura longtemps le visage appuyé sur l'épaule de la vieille malade, dont les mains affaiblies caressaient sa tête. Il versait d'abondantes larmes, et ne pouvait s'arracher à ce suprême embrassement ; ce fut l'héroïque mère qui reprit la première son calme et qui le congédia doucement.

Ses pressentiments ne l'avaient point trompée ; elle mourut peu après, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. « Dans ses derniers jours, dit le biographe américain, mistriss Washington parla souvent de son *bon Georges*, jamais de l'illustre général. » Elle rendit le dernier soupir en recommandant à Dieu son fils et sa patrie.

La fermeté stoïque de cette femme remarquable

avait toujours été tempérée par la piété; elle trouvait dans sa croyance une source inépuisable de consolations, et ce tendre courage qui en avait fait une *chrétienne de Sparte!* Chaque jour elle se retirait dans la solitude des champs, et là, en présence de la création, elle avait, selon ses expressions, un entretien avec Dieu, et en revenait plus saine et plus affermie.

QUATRIÈME NOTE (*pour ma fille*).

Les airs rustiques. — Les gens de la ferme se demandent ce que fera Jenny, en se montrant de l'œil la jeune fille qui vient des champs la faucille sur l'épaule. Jenny elle-même ne pourrait le dire : placée entre deux destinées, elle ne sait encore que choisir.

Vers la montagne, sur l'escarpement revêtu d'un maigre pâturage, est une pauvre cabane où demeurent sa marraine et Williams, le fils de la bonne vieille. C'est là que celle qui a longtemps remplacé sa mère voudrait la ramener. Bien souvent déjà elle l'a rappelée par ses messages, bien

souvent Williams est venu chercher sa réponse; mais Jenny ne sait que résoudre. Quittera-t-elle la grande ferme de Georges pour la petite chaumière où elle fut élevée? Échangera-t-elle les joies de la richesse contre les angoisses de l'indigence? Préférera-t-elle le pauvre ménétrier du village au riche laboureur? Sera-t-elle la consolation de Williams ou le luxe de Georges?

La jeune fille hésite, et cependant son esprit incline, à son insu, vers l'or et le plaisir. Elle compare, dans sa pensée, ces belles plaines couvertes de froment aux pentes rapides où l'épi de seigle perce le sol pierreux! En comptant les génisses dispersées au milieu des grandes herbes, elle se rappelle les trois chèvres de sa marraine cherchant quelques broussailles amères dans les fentes des rochers; et quand son œil s'arrête sur les vastes toits de la ferme dont les tuiles brillent au soleil, sa mémoire lui fait revoir la petite hutte rongée de mousse, qu'un vieux lierre enveloppe et semble tenir suspendue au-dessus du ravin.

Où le bonheur sera-t-il donc plus facile, l'avenir mieux abrité? De ces deux destinées, l'une semble

ne demander que la bonne volonté d'être heureux ; tandis que l'autre réclame la patience, le dévoûment, le courage ! Rien que par obéissance à la raison, ne faudrait-il pas choisir la tâche la plus facile ?

Jenny en est là de ses réflexions quand elle arrive à la ferme. Sa faucille vient d'être suspendue au-dessus de la porte, près de celle de la sœur de Georges qui l'attend et l'accueille. Les deux jeunes filles causent à demi-voix, l'une gaie et caressante, l'autre troublée et incertaine.

Tout à coup un air connu se fait entendre. Elle tressaille et se retourne.

Arrivé silencieusement près du seuil, Williams a déposé son bâton, s'est assis sans rien dire, et là, sous les rayons du soleil couchant et son chien à ses pieds, il joue les airs de la montagne.

Jenny écoute, joyeuse d'abord, puis attendrie. A chacun de ces airs se rattache un souvenir ! Toutes les images du passé se réveillent successivement, comme des oiseaux endormis se redressent en gazouillant et en battant des ailes. Une main pendante et l'autre pensivement ramenée vers son

visage, elle assiste avec une émotion muette à cette évocation magique des jeunes années.

D'abord elle se voit faible et timide, gravissant les crêtes aiguës sous la conduite de Williams qui la soutient, et arrachant d'une main tremblante, pour l'unique vache de sa marraine, les touffes d'herbes poussées dans les gerçures du rocher.

Puis elle a pris des forces; elle peut suivre le jeune garçon à la pâture. Il a sculpté pour elle le bâton de coudrier qui lui servira de houlette; il allume le feu de bruyère où cuisent les châtaignes qu'il est allé cueillir; il dresse la hutte de ramée qui l'abritera de la pluie et du soleil.

Oh! combien de services rendus! que de sacrifices devinés plus tard! Comme la pauvreté du fils et de la mère savait se faire opulente pour l'orpheline! La bague d'argent qu'elle a conservée; la croix d'or qu'elle sent sous sa main; les plus beaux rubans dont elle se pare aux jours de fête, tout ne lui est-il pas venu d'eux?

Et quand la maladie l'a frappée, que de veilles pour la disputer à la mort! quelles réjouissances quand elle a guéri! Cet air rustique, Williams l'a

joué la première fois qu'elle a pu venir s'asseoir sous les sapins ! Cet autre lui rappelle la première fête où ils ont dansé ensemble ; ce troisième, le retour des bergers de la montagne et la joie du jeune homme en la revoyant ; tous, quelque scène touchante dans laquelle la marraine et le fils lui apparaissent comme des anges gardiens !

Oh ! joue, Williams ! car chacun de tes airs lui fait mieux comprendre que les douces émotions ne sont point celles que procure la richesse, mais la bonne volonté ; joue encore, Williams ! car elle se rappelle maintenant que depuis son enfance tu as marché dans son ombre pour la protéger, et qu'elle avait promis que tu ne la quitterais plus ; joue toujours, Williams ! car voilà que des larmes coulent sur ses joues enflammées ; les souvenirs du cœur sont les plus forts, et demain tu ne partiras point seul ; demain ta mère aura deux enfants !

CINQUIÈME NOTE.

Le paysan et l'avocat.— Les villes ont leur individualité comme les hommes : industrielles ou maritimes, savantes ou frivoles, elles révèlent tou-

jours par leur physionomie la nature de leurs habitants. Traversez Rouen, Lyon, Brest, Strasbourg, et regardez autour de vous ; tout ce qui frappera vos yeux sera une révélation de goûts et d'habitudes ; l'histoire de chaque population se trouvera, pour ainsi dire, écrite dans ses rues.

On est surtout frappé de cette vérité, lorsqu'on visite Rennes. En voyant ses grands édifices à l'air magistral, ses places magnifiques où l'herbe perce les pavés, ses solitaires promenades que traversent à peine, de loin en loin, quelques lecteurs pensifs, on reconnaît sur-le-champ la capitale du vieux duché breton, l'ancienne résidence du parlement, la ville d'études où vient se former toute la jeunesse sérieuse de la province. Car ce qui domine dans l'aspect de Rennes, c'est la gravité : la ville entière est calme et sévère comme un tribunal : et, en effet, c'est là que *demeure la loi !* Là se trouvent son temple, ses grands prêtres et ses plus fervents adorateurs. On y arrive des extrémités de la Bretagne pour s'éclairer et demander conseil. Venir à Rennes sans consulter, paraît aussi impossible à un Breton, qu'il eût été impossible à un Grec de

passer près du temple de Delphes sans interroger la Pythonisse.

Cela était vrai vers la fin du dernier siècle comme aujourd'hui, et, surtout pour les paysans, race timide par expérience et habituée à prendre ses précautions.

Or donc, il arriva qu'un jour un fermier, nommé Bernard, étant venu à Rennes pour certain marché, s'avisa, une fois son affaire terminée, qu'il lui restait quelques heures de loisir, et qu'il ferait bien de les employer à consulter un avocat. On lui avait souvent parlé de M. Potier de la Germondaie, dont la réputation était si grande, que l'on croyait un procès gagné lorsqu'on pouvait s'appuyer de son opinion. Le paysan demanda son adresse, et se rendit chez lui, rue Saint-Georges.

Les clients étaient nombreux, et Bernard dut attendre longtemps; enfin son tour arriva, et il fut introduit. M. Potier de la Germondaie lui fit signe de s'asseoir, posa ses lunettes sur le bureau et lui demanda ce qui l'amenait.

— Par ma foi! Monsieur l'avocat, dit le fermier en tournant son chapeau, j'ai entendu dire tant de

bien de vous que, comme je me trouvais tout porté à Rennes, j'ai voulu venir vous consulter afin de profiter de l'occasion.

— Je vous remercie de votre confiance, mon ami, dit M. de la Germondaie; mais vous avez, sans doute, quelque procès?

— Des procès? par exemple! je les ai en abomination, et jamais Pierre Bernard n'a eu un mot avec personne.

— Alors c'est une liquidation, un partage de famille?

— Faites excuse, Monsieur l'avocat, ma famille et moi nous n'avons jamais eu à faire de partage, vu que nous prenons à la même huche, comme on dit.

— Il s'agit donc de quelque contrat d'achat ou de vente?

— Ah bien oui! je ne suis pas assez riche pour acheter, ni assez pauvre pour revendre!

— Mais enfin que voulez-vous de moi? demanda le jurisconsulte étonné.

— Et bien! je vous l'ai dit, Monsieur l'avocat, reprit Bernard avec un gros rire embarrassé, je veux

une *consulte*... pour mon argent bien entendu... à cause que je suis tout porté à Rennes et qu'il faut profiter des occasions.

M. de la Germondaie sourit, prit une plume, du papier et demanda au paysan son nom.

— Pierre Bernard, répondit celui-ci, heureux enfin qu'on l'eût compris.

— Votre âge?

— Quarante ans ou approchant.

— Votre profession.

— Ma profession?... Ah! oui, quoi, est-ce ce que je fais?... Je suis fermier.

L'avocat écrivit deux lignes, plia le papier et le remit à son étrange client.

— C'est déjà fini? s'écria Bernard; et bien à la bonne heure; on n'a pas le temps de moisir, comme dit cet autre. Combien donc est-ce que ça vaut, la *consulte*, monsieur l'avocat?

— Trois francs.

Bernard paya sans réclamation, salua du pied et sortit enchanté d'avoir *profité de l'occasion*.

Lorsqu'il arriva chez lui, il était déjà quatre

heures, la route l'avait fatigué et il entra à la maison bien résolu à se reposer.

Cependant ses foins étaient coupés depuis deux jours et complétement fanés ; un des garçons vint demander s'il fallait les rentrer.

— Ce soir ? interrompit la fermière qui venait de rejoindre son mari ; ce serait grand péché de se mettre à l'ouvrage si tard, tandis que demain on pourra les ramasser sans se gêner.

Le garçon objecta que le temps pouvait changer, que les attelages étaient prêts et les bras sans emploi ; la fermière répondit que le vent se trouvait bien placé et que si l'on commençait la nuit viendrait tout interrompre. Bernard, qui écoutait les deux plaidoyers, ne savait à quoi se décider, lorsqu'il se rappela, tout à coup, le papier de l'avocat.

— Minute ! s'écria-t-il, j'ai là une *consulte* ; c'est d'un fameux, et elle m'a coûté trois francs : ça doit nous tirer d'embarras. Voyons, Thérèse, dis-nous ce qu'elle chante, toi qui lis toutes les écritures.

La fermière prit le papier et lut, en hésitant, ces deux lignes :

Ne remettez jamais au lendemain ce que vous pouvez faire le jour même.

— Il y a cela ! s'écria Bernard, frappé de l'à-propos ; alors vite les charrettes, les filles, les garçons et rentrons le foin !

Sa femme voulut essayer encore quelques objections ; mais il déclara qu'on n'achetait pas une *consulte* trois francs pour n'en rien faire et qu'il fallait suivre l'avis de l'avocat. Lui-même donna l'exemple en se mettant à la tête des travailleurs et en ne rentrant qu'après avoir ramassé tous ses foins.

L'événement sembla vouloir prouver la sagesse de sa conduite, car le temps changea pendant la nuit, un orage inattendu éclata sur la vallée ; et, le lendemain, quand le jour parut, on aperçut dans la prairie la rivière débordée qui entraînait les foins récemment coupés. La récolte de tous les fermiers voisins fut complétement anéantie ; Bernard seul n'avait rien perdu.

Cette première expérience lui donna une telle foi dans la consultation de l'avocat, qu'à partir de ce our il l'adopta pour règle de conduite et qu'il de-

vint, grâce à son ordre et à sa diligence, un des plus riches fermiers du pays. Il n'oublia jamais, du reste, le service que lui avait rendu M. de la Germondaie, auquel il apportait tous les ans, par reconnaissance, une couple de ses plus beaux poulets, et il avait coutume de dire à ses voisins, lorsqu'on parlait des hommes de loi, « qu'après les commandements de Dieu et de l'Église, ce qu'il y avait de plus profitable au monde était la *consulte* d'un bon avocat.»

XV

Dernier chapitre des confessions. — Lectures du fils Jacques. — Tentations — Un piqueur homme de lettres. — Conclusion.

Voilà bien longtemps que j'ai interrompu le journal de mes souvenirs. Les lignes écrites sur la dernière page ont eu le temps de blanchir, et moi j'ai fait comme elles, sans m'en apercevoir. Les gros murs sont encore solides, mais le bâtiment a perdu son air de jeunesse. Geneviève elle-même n'est plus ce qu'elle était; les rides lui viennent au coin

de l'œil. Heureusement qu'il lui reste ce qui fait la gaîté du ménage : la bonne santé et le bon cœur. D'ailleurs, si nous baissons, il y en a près de nous qui montent : les enfants sont là et nous remplacent ; à cette neure, c'est pour eux que brille le soleil. La vie ressemble à un bal : quand on est trop vieux pour danser, on regarde les autres, et leur joie vous rit dans le cœur.

Ceci est le mot de Geneviève. A chaque plaisir perdu, elle se console avec les plaisirs de la fille et du jeune gars. Leurs bonnes dents remplacent les dents qui lui manquent, et leurs cheveux noirs l'empêchent de voir ses cheveux gris. Les gens qui vivent seuls ne connaissent jamais ce bonheur-là. Le monde entier a l'air de décliner avec eux, et tout ici-bas se termine à leur fosse. Mais pour celui qui a une famille, rien ne finit, car tout recommence; les enfants le continuent jusqu'au jugement ! Je me suis quelquefois demandé, dans mes mauvaises heures, quel profit on trouvait à bien vivre ; maintenant il en est un, au moins, que je connais, c'est de pouvoir impunément vieillir. Jeune, il en coûte, par instants, de faire son devoir,

on trouve la tâche lourde et la journée longue; mais plus tard, quand l'âge a refroidi le sang, on récolte ce qu'on a semé. Nos efforts nous sont payés en bonne réputation, en aisance, en sécurité, et notre bien-être lui-même devient comme un certificat d'honneur.

Puis la famille est là qui bénéficie de notre passé, qui reçoit en joie le revenu de toutes nos vieilles misères; n'y eût-il point d'autre récompense, celle-là serait suffisante, et, quoi que Dieu eût exigé, nous pourrions le tenir quitte. Pour ma part, je ne lui réclame rien. Voici les enfants qui ont grandi sans malheur, qui nous aiment et qui ont bonne espérance; que demander de plus? Jacques était déjà le meilleur maître compagnon du pays; il vient de prouver qu'il ne serait pas le plus mauvais entrepreneur. Hier on a posé le mai sur le petit viaduc dont la construction lui était confiée, et l'ingénieur, qui ne loue jamais qu'à la dernière extrémité, a avoué que tout était bien. Quant à Marianne, il y a plusieurs mois qu'elle remplace sa mère à la blanchisserie. Geneviève assure que tout va mieux depuis qu'elle s'en

mêle : les ouvrières chantent plus haut et n'en travaillent pas moins fort. Il n'y a que la jeunesse pour savoir ainsi assaisonner le travail de gaîté !

Dieu soit béni de les avoir mis tous deux dans la bonne route ! Un instant j'ai tremblé ; car eux aussi ont eu leurs tentations, Jacques surtout, qui a failli tourner par un autre chemin et nous échapper.

Ses études lui avaient donné le goût des livres, et, tout jeune encore, ce qu'il pouvait ramasser d'argent était pour les colporteurs de librairie. Chaque année, il ajoutait une planche de sapin à sa bibliothèque. La mère se plaignait bien quelquefois de la dépense, et moi du temps dérobé au chantier pour lire ; mais l'un grondait bien bas et l'autre pas bien haut, ce qui faisait que le garçon changeait rien à ses habitudes.

Au fait, je n'aurais guère eu la force de le blâmer, moi qui avais toujours senti une sorte de vénération pour le papier imprimé. Ces pages muettes qui fixent la parole, qui la font retentir jusqu'au bout du monde, qui transmettent à tous les idées de chacun, me semblent avoir quelque chose de

sacré. Je ne puis voir déchirer le plus vieil almanach sans impatience, et je touche avec respect les journaux roulés en cornet par l'épicier. Jacques avait sans doute hérité de mes superstitions, car on ne le trouvait jamais sans un livre dans sa poche ou à la main. Le travail n'en allait pas mieux ! Tandis que le gars lisait Racine, nos ouvriers jouaient au bouchon ! Cependant, je prenais patience ; après tout, c'était la moindre des folies de son âge. Je le laissais faire ses journées derrière les buissons, couché sur l'herbe comme les anciens bergers, et se grisant de prose ou de vers. J'espérais qu'à la longue le goût lui en passerait ; mais, loin de là, il se mit lui-même à écrire, et il y eut bientôt, dans la maison, autant de manuscrits que de volumes imprimés. Je fermai encore les yeux. L'expérience m'avait appris que l'autorité faisait le même effet, contre un goût, que le vent contre une voile, et qu'au lieu de l'arrêter elle le poussait en avant. Jacques s'aperçut de ma complicité, il en profita. D'abord il s'était contenté de rapiner des heures, comme les mauvais compagnons, ou de faire des *lundis de bibliothèque ;* mais peu à peu il

abandonna le chantier, mit la truelle au croc, et s'enfonça dans les paperasses.

Geneviève avait toujours blâmé ma patience, en répétant que le gars courait à sa perte; elle passa bientôt de la crainte à la désolation. J'avais essayé, à plusieurs reprises, des avertissements d'amitié dont Jacques avait d'abord tenu compte; mais, peu à peu, il s'était déshabitué d'y prendre garde. Il ne rougissait plus de me laisser tout le travail, et ne paraissait même point se le reprocher. Évidemment, sa conscience commençait à avoir l'oreille dure. Je sentais la nécessité de m'expliquer; mais encore fallait-il une circonstance propice.

Depuis quelques semaines, Jacques paraissait plus préoccupé que de coutume; il avait écrit de longues lettres et semblait attendre une réponse. Elle arriva enfin, avec le timbre de Paris. En la recevant, il ne put retenir une exclamation; il l'ouvrit précipitamment, regarda la signature, et s'enfuit pour la lire. Je rentrais au même instant. Geneviève était encore sur le seuil, payant le facteur; elle me prit à part pour me raconter tout bas ce qui venait d'arriver. La pauvre femme ne com-

prenait rien à ce mystère, et tremblait sans savoir pourquoi. Elle me montra Jacques au bout du jardin, lisant à demi-voix sa lettre avec des gestes de joie, riant tout seul, et courant, comme un fou, à travers les plates-bandes d'oseille. Je n'étais pas moins curieux que Geneviève de connaître le mot de l'énigme ; mais j'arrivais en société du nouveau *piqueur*, établi la veille sur les travaux par l'ingénieur en chef, et il fallut remettre l'explication à plus tard.

Mon compagnon était un jeune homme de meilleures façons que ses confrères, mais dont l'air abattu et les habits râpés expliquaient la position. Évidemment c'était quelque fils de bourgeois élevé pour autre chose, et que la misère avait fait descendre. Touché de sa tristesse et de sa douceur, je l'avais prié d'accepter à souper, et nous entrâmes dans le petit salon de compagnie.

Jacques y avait dressé sa bibliothèque de bois peint et placé ses plus beaux livres. A leur vue, M. Ducor fit un mouvement de surprise et se mit à examiner les volumes d'un air de connaisseur. Le gars entra un instant après. Il me sembla qu'il

avait grandi de six pouces ; son visage rayonnait. M. Ducor lui fit compliment sur ses volumes, et tous deux commencèrent à en parler. Le nouveau *piqueur* paraissait très au courant. Il avait habité Paris, et laissa même voir qu'il y connaissait plusieurs auteurs. Ceci lui gagna tout de suite l'amitié de Jacques. Pendant tout le souper, il ne fut question que de romans ou de vers. M. Ducor se contentait de répondre ; mais notre gars ne tarissait pas ; jamais je ne lui avais vu tant d'entrain. Geneviève me regardait d'un air inquiet et étonné, comme pour me demander s'il avait la fièvre. Je ne savais trop que croire moi-même, et j'attendais avec impatience le moment de tout éclaircir. Comme nous finissions, on vint me demander pour un compte. Je passai dans le cabinet vitré qui touche au salon ; Geneviève retourna au ménage avec Marianne, et les deux jeunes gens restèrent seuls.

Je feuilletais mes états de frais, sans m'occuper d'abord de leur conversation ; mais, peu à peu, les voix qui s'abaissaient me firent prendre garde. Je relevai un coin du rideau pour voir dans le petit

salon. Jacques et M. Ducor étaient accoudés aux deux côtés de la table, en si intime confidence que leurs figures avaient l'air de se toucher. Le premier était très-rouge, et ses yeux brillaient comme des étoiles.

— C'est fini, disait-il au *piqueur*, voilà trop longtemps que le métier m'ennuie ! je veux suivre ma vocation et aller à Paris.

— Pour écrire ? demanda M. Ducor.

— Et faire mon chemin comme tant d'autres, reprit le gars. Nous ne sommes plus au temps où l'ouvrier avait la main soudée à son outil ; la porte est maintenant ouverte à tout le monde.

— Ce qui n'empêche pas que beaucoup restent dehors, objecta le *piqueur* en souriant d'un air triste.

— Je sais, je sais ! répliqua Jacques avec un peu d'impatience ; mais on se sent, voyez-vous ; et puis j'ai quelqu'un qui me poussera. Enfin, hier encore j'hésitais, ce soir je suis décidé.

Le *piqueur* ne répondit pas tout de suite ; il émiettait un reste de pain sur la table et paraissait pensif ; tout à coup il releva la tête :

— Ainsi vous renoncerez à votre état, dit-il lentement; vous quitterez votre famille; vous recommencerez tout seul une vie que vous ne connaissez pas, à laquelle rien ne vous a préparé; vous irez là-bas faire queue avec les affamés de fortune et de renommée?

— Qui est-ce qui m'en empêcherait? demanda Jacques d'un ton résolu.

— Mon exemple, reprit M. Ducor plus vivement. Moi aussi je me suis cru une vocation; et j'ai tenté l'épreuve! Tel que vous me voyez, j'ai eu une pièce jouée, un volume imprimé, plusieurs articles de journaux qui faisaient mon éloge, ce qu'on appelle enfin des succès! Pendant trois années j'ai promené dans les salons de Paris une misère en gants blancs; j'ai mangé mon pain sec assaisonné de promesses, j'ai attendu jusqu'à ce que le temps eût usé ma dernière espérance avec mon dernier habit.

— Et vous avez enfin dû repartir? dit le gars.

— Pour devenir ce que vous me voyez, répliqua le *piqueur*. Ah! cela vous étonne, n'est-ce pas? vous avez peine à me croire; mais j'ai les preuves.

Tenez, voici l'annonce de ma réception dans la Société des gens de lettres, des autographes de nos grands hommes du jour... sans compter ceux que j'ai vendus pour avoir du pain... un billet du ministère de l'instruction publique annonçant un secours de cinquante francs « accordé à mon mérite littéraire ; » la phrase y est ! c'est à la fois un bon d'indigence et un certificat de gloire... Ah ! voici la lettre à laquelle je dois tous mes malheurs. Voyez, c'est une réponse à l'envoi de mon premier manuscrit.

Jacques lut tout haut la signature, qui était celle de ***. A ce nom célèbre, il fit un mouvement.

— Vous pouvez lire, continua M. Ducor; la lettre vous fera comprendre comment, après l'avoir reçue, j'ai pu quitter le petit emploi que j'occupais, et croire que ma place était à Paris. Je ne savais pas encore que les encouragements de quelques-uns de nos illustres ressemblent à ces jetons de théâtre que les niais seuls prennent pour de l'or.

Pendant que le jeune homme parlait, Jacques parcourait le papier qui lui avait été remis, et je voyais son visage changer de couleur. Enfin, il

s'arrêta avec une exclamation, fouilla dans sa poche, en retira la lettre qu'il avait lui-même reçue avant le souper, et se mit à comparer, à demi-voix, les deux rédactions. C'étaient les mêmes éloges et les mêmes offres de service exprimés avec le même enthousiasme. Le grand poëte auquel j'appris alors que Jacques avait envoyé une de ses œuvres, comme M. Ducor l'avait fait autrefois, répondait à tous deux dans les mêmes termes ; ses brevets d'immortalité n'avaient qu'une seule formule, comme les certificats de bonnes vie et mœurs ! Jacques ne put cacher son dépit ; mais le *piqueur* se mit à sourire.

— Nous avons reçu le même passe-port, dit-il ironiquement ; je sais où m'a conduit le mien, nous verrons où vous conduira le vôtre. De loin, ces messieurs déclarent que nous sommes des étoiles : mais, de près, ils nous traitent comme des lampions. Les éloges qu'on prend pour des prédictions ne sont, à leurs yeux, que des politesses ; ils nous rendent la monnaie de notre admiration, et flattent chacun pour être flattés par tout le monde. Ce sont tout simplement des avo-

cats qui promettent le gain du procès afin de conserver leur clientèle. J'en ai fait, pour moi, l'expérience ; maintenant, c'est à votre tour.

Jacques garda le silence. Les deux lettres étaient ouvertes devant lui, et ses regards allaient de l'une à l'autre. Il n'avait plus son air de triomphe, mais une mine soucieuse et comme irritée. Après une pause, il recommença à interroger le *piqueur* avec moins de confiance, et celui-ci raconta en détail ses trois années de *Bohème littéraire*, comme il les appelait. C'était une longue suite d'espérances faisant banqueroute et de souffrances qu'il fallait cacher. Le malheureux avait vécu de désappointements et d'humiliations, boutonnant son habit jusqu'au cou sur sa misère, montant du troisième étage aux mansardes, des mansardes au grenier ; fuyant la faim d'abord, puis la faim et les créanciers ! L'histoire était si lamentable et dite d'un accent si vrai, que Jacques en fut visiblement troublé ; cependant il luttait encore. Si le *piqueur* n'avait point réussi, peut-être ne fallait-il en accuser que lui-même. Méritait-il au même degré que notre jeune gars les éloges qui l'avaient encouragé ?

C'était seulement après avoir jugé l'œuvre que l'on pouvait s'effrayer du non-succès de l'ouvrier! M. Ducor devina sans doute l'objection, et promit d'apporter, à sa première visite, le volume qu'il avait publié; mais, à l'énonciation du titre, Jacques reconnut un de ses livres favoris, celui qu'il s'était, en dernier lieu, proposé pour modèle, et dont l'auteur avait souvent excité son envie!

Cette découverte fut un vrai coup de théâtre. Après l'étonnement et les félicitations vint le désappointement. L'auteur du volume admiré était-il bien celui qu'il avait là sous les yeux? Se pouvait-il qu'un talent qu'il espérait à peine atteindre eût ainsi misérablement échoué? Toutes ses illusions étaient coupées au pied, tous ses plans bouleversés! Il causa encore longtemps avec le jeune poëte, l'interrogeant sur cette vie d'auteur qui lui était apparue si belle de loin. Là où il n'avait rêvé que célébrité, indépendance, richesse, loisir, le pauvre *piqueur* lui montrait persécutions, esclavage, indigence et travail acharné. Animé par le souvenir de ce qu'il avait souffert, il parlait avec une éloquence dont je me sentais moi-même troublé. Ses yeux

étaient humides et sa voix tremblait ! Au moment de partir, il prit les deux mains de Jacques, et, les serrant dans les siennes :

— Réfléchissez, dit-il avec une chaleur affectueuse, et regardez bien tout ce que vous laissez ici de sûr pour l'incertain que vous poursuivrez là-bas. Vous avez une famille qui vous aime, des habitudes dont vous avez fait une seconde nature, un bon métier appris dès l'enfance ; et vous voulez sacrifier tout celà à des étrangers dont vous serez la dupe, à des usages qui vous gêneront toujours, à une profession pour laquelle vous n'avez point été élevé ? Qu'irez-vous chercher à Paris ? du bonheur ? vous l'avez ; des plaisirs d'orgueil ? priez Dieu de ne jamais vous les accorder ! C'est la maladie de notre temps, voyez-vous ; tout le monde veut un nom qui s'imprime et retentisse ; l'œuvre des mains fait honte ; on ne voit partout que transfuges du travail essayant de fuir dans l'art, comme autrefois les vilains cherchaient à se faufiler à la cour. Mais savez-vous ce que je voudrais faire, moi, si j'avais eu, comme vous, le bonheur de fortifier mes bras par le labeur ? Je resterais où le ciel m'a

mis, par prudence d'abord, puis par fierté et dévouement. Je mettrais ce que je sais au service de mes compagnons de peine; je leur montrerais comment on peut allier l'intelligence au travail des mains; je leur apprendrais à trouver, dans les joies de l'esprit, la récompense des fatigues du corps; j'aiderais, selon mes forces, à élever leurs âmes, à leur donner la faim de l'idéal; je consacrerais ma vie à les rendre mes pareils afin de n'être plus isolé parmi eux. Là est votre véritable tâche : il ne faut pas que l'instruction devienne une porte de derrière par laquelle vous désertez du milieu de vos frères, mais une échelle que vous leur dressez pour qu'ils montent à votre niveau. Pensez-y, monsieur Jacques : à Paris vous ne seriez que le conscrit d'une armée qui a tous ses officiers; ici vous pouvez être le capitaine instructeur d'un bataillon qui manque de chefs. Croyez-moi, au lieu de vous déclasser, travaillez à élever votre classe. On ne déménage pas son existence comme un mobilier de garçon : là où sont les habitudes et l'affection se trouve aussi la sûreté. Il ne faut jamais quitter à la légère la place où l'on

a été heureux, où l'on nous aime; le cœur doit nous la rendre sacrée.

En prononçant ces mots d'une voix troublée, le *piqueur* salua Jacques et sortit. J'aurais voulu courir après lui pour l'embrasser; car ce qu'il venait de dire m'avait autant ému que le jeune gars.

Je passai toute la nuit sans fermer l'œil. Séparé de Jacques par une simple cloison, je l'entendais se retourner et soupirer; moi-même j'avais le cœur comme étouffé. Je sentais que sa destinée se décidait en ce moment, et aussi une partie de la nôtre, à Geneviève et à moi; car que serions-nous devenus sans notre fils? Si Marianne était la gaîté du logis, il en était la force et l'avenir. Ce que chaque jour m'enlevait, nous le retrouvions en lui. A cette heure, la maison avait deux têtes: quand la vieille faiblissait, la plus jeune était là pour tout conduire. Mais s'il partait, qu'allait devenir tout ce que j'avais préparé? Que deviendrait-il lui-même au milieu des dangers que le *piqueur* lui avait signalés? Puis je pensais au crève-cœur de Geneviève; car Jacques était sa tendresse favo-

rite, comme à moi Marianne, et chacun avait ainsi sa joie particulière dans la joie générale. Le gars absent, l'équilibre se trouvait rompu.

Je ruminais tout cela, le cœur gonflé d'angoisses, et je comprenais pourtant qu'influencer la volonté de Jacques, c'eût été lui donner une chance de regret, un moyen de retour! Il fallait le laisser décider lui-même, pour que la décision fût sans appel! J'attendis donc avec le tourment de cœur de l'homme qni va être jugé. Au point du jour, Jacques se leva. Il sifflait doucement, comme c'est sa coutume quand il réfléchit. Je suivais de l'oreille tous ses mouvements. Il descendit l'escalier sans bruit et ouvrit la porte d'entrée. Je relevai le rideau pour regarder sur la route... Ah! je crus que mon cœur allait éclater de joie... Il était en costume de travail, portant sur l'épaule le marteau et la truelle. Je courus à Geneviève en criant :

— Nous sommes sauvés! le gars a compris!...

. . . .

Depuis, tout est allé de soi-même. Jacques a mis au rancart sa gloriole. Sans renoncer à ses livres, il en a fait seulement une distraction. Appliqué de

cœur à son métier, il est devenu le premier ouvrier du pays. Personne ne toise comme lui un travail du premier regard, et le meilleur comptable ne fait pas plus vite un calcul. Avec ça bon compagnon, ayant le mot pour rire, mais la main ferme quand il faut; un vrai conducteur d'hommes, et qui sait se passer d'être conduit.

Marianne est toujours la même bonne fille qui chante, qui rit, qui court, qui vous embrasse, et vient à bout de tout sans en avoir l'air. Il me semble voir sa mère quand je l'ai connue pour la première fois. Où elle se trouve, il y a comme un rayon de soleil. Le grand Nicolas, notre contremaître, l'a bien remarqué; c'est un brave travailleur, pour qui nous trouverons facilement une place dans la famille : aussi je ne dis rien et je laisse aller. Aujourd'hui même, il est parti avec tout notre monde pour l'assemblée du village.... ce qui fait que je suis resté seul; et voilà pourquoi j'ai été amené à écrire ces pages.

Ce seront les dernières, car le reste du cahier a servi pour des comptes. Ma plume touche le bout du papier blanc : il faut donc dire adieu à mes

vieilles aventures du passé, mais non aux souvenirs qu'elles m'ont laissés. Ces souvenirs, je les ai là, autour de moi, vivants et transformés, mais toujours présents. C'est d'abord Geneviève, c'est la fillette et le gars, c'est l'aisance du dedans et la bonne réputation du dehors. Quand je n'aurais rien raconté, on pourrait tout lire ici : les confessions du travailleur sont le plus souvent écrites dans son ménage lui-même, triste ou joyeux, aisé ou misérable, selon qu'il a pris la vie par le bon ou le mauvais côté; car, pour tous les hommes, la vieillesse est ce que l'ont faite la jeunesse et l'âge mûr.

FIN.

TABLE

Poissy. — Typ. S. Lejay et Cie.

